



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

377553

**REVUE
GERMANIQUE.**



STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE GERMANIQUE.

377553

.....

TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1836.

.....

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81 ;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à STRASBOURG ;
Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

—
1836.



THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY

JANVIER 1836.



TOME V.

1

2000

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Universités allemandes.

KÖNIGSBERG.¹

Si vous avez jamais parcouru la distance qui sépare Berlin de la capitale de la vieille Prusse, si jamais vous avez été de cette ville à Königsberg, vous n'avez pu faire ce voyage sans être frappé du spectacle sans cesse renouvelé, sans cesse varié que vous offre la route, sans être, en un mot, successivement impressionné de mille manières aussi soudaines que différentes. Lorsque vous quittez les limites de ce plateau de sable brandebourgeois au milieu duquel s'élève Berlin, le voisinage d'une grande ville, le grand nombre de bras dont elle rassemble et concentre l'activité, un peu d'eau çà et là, donnent au pays que vous traversez une fertilité problématique; depuis Rüdersdorf jusqu'à Müncheberg, et même jusqu'à Seelow ou les environs de Custrin, l'aspect du pays est assez frais, assez riant : la nature est encore verte, la terre assez bien cultivée, quoiqu'un peu maigre. Faites quelques pas plus loin, et du moment seulement que vous arrivez à un petit endroit qu'on nomme Balz, vous voyez le spectacle changer. La nature s'amaigrit, les villages deviennent plus clair-semés, la population plus pauvre; enfin, quand vous avez dépassé Landsberg², vous retenez à peine un senti-

¹ Voyez, pour les articles précédents relatifs aux universités, deuxième série, tome I.^{er}, p. 159; tome II, p. 342; tome III, p. 217 et 295.

² Le nom de cette ville nous rappelle une aventure assez singulière et que nous voulons consigner ici, afin de la soumettre en même temps aux observations des naturalistes : On prétend qu'il y a du côté de Landsberg des espèces de faucons qui vont passer l'hiver en Syrie. Ce qu'il y a de certain, c'est que le voyageur anglais John Madon, dans son livre intitulé : *Excursion in the Holyland, Egypt, Nubia, Syria, etc.* (Londres, 1834), rapporte qu'en 1825 on tua à Damas un de ces oiseaux qui avait un petit collier de bois sur lequel était écrit : *Landsberg in Pr.* 1822. (Voyez à ce sujet un article du D.^r Ehrenberg, de Berlin, inséré dans la *Haude und Spener'sche Zeitung*, Avril 1834, première quinzaine.)



ment de douleur ou de pitié que ne peuvent maîtriser ni Friedberg avec ses restes de fortifications et le souvenir des engagements qui se sont pendant les guerres de l'Empire livrés sous ses murs, ni Woldenberg avec sa vieille porte et ses anciennes murailles. A droite et à gauche des landes nues et rocailleuses, où croissent de distance en distance de petits pins rabougris qui atteignent à peine la hauteur de ceux que l'on pare de rubans et de bougies pour la fête des enfants au jour de Noël (*Weihnachtskinderbäume*). Si vous traversez un village, et surtout un de ceux qui sont sur les confins du duché de Posen, les habitants y sont mal vêtus, mal nourris; des enfants à moitié nus, couverts de malpropreté, passent leur tête à travers les carreaux de papier d'une cabane de bois, et vous regardent avec une muette et stupide curiosité. Les églises même y sont construites en planches de sapin. C'est en vain que vous laissez derrière vous Hochzeit, Schloppe, Buschendorf, Deutsche Krone, Jastrow, Landeck, Schlochau, qu'à chaque poste vous attendez, vous espérez qu'une végétation un peu plus vigoureuse va reposer vos yeux, que vous rencontrerez au moins quelques légères traces d'industrie, de civilisation, de bien-être. Vous êtes à Conitz, où vous trouvez, pour vous refaire, une des plus mauvaises auberges de toute l'Allemagne. Elle jouit depuis assez longtemps de cette réputation; aussi n'êtes-vous pas étonné lorsque, comme moi, vous entendez un voyageur raconter qu'il a entendu dire à son père que l'auberge était bien mieux tenue du temps du vieux maître de poste Kerstan. Mais c'est quand vous en sortez qu'il faut vous armer de toute votre résignation, car vous êtes dans un désert; jusqu'à Stargard vous ne trouvez sur votre route que Czersk et Frankenfelde; Frankenfelde, pauvre maison de planches que la prévoyance du roi de Prusse a fait élever, afin que la poste y pût trouver entre Czersk et Stargard une station intermédiaire. On s'y croirait dans une poste russe; car tout ce qui est là, maison, mobilier, chevaux, tout, moins les hommes, appartient en propre au roi de Prusse. Enfin, vous quittez Stargard, et quelques milles plus loin vous êtes à Dirschau, où

viennent aboutir les routes de Bromberg, de Dantzig et de Königsberg; vous touchez aux limites de la Prusse orientale (*Ost-Preussen*). Par cette expression, je désigne spécialement le delta formé par Dantzig, Dirschau et Königsberg. Là tout est différent, vous croiriez être soudainement passé dans un autre pays. Aux landes incultes du duché de Posen et de l'arrondissement (*Regierungsbezirk*) de Köslin, ont succédé ces belles plaines à blé, qui ont fait de cette partie de la Prusse le grenier d'une partie de l'Europe. A votre entrée Marienbourg, ce vieux château des chevaliers teutoniques, avec Heidelberg, la plus belle ruine qui soit sur le sol allemand, plus loin Elbing, et ensuite Königsberg.

Les commencements de cette ville remontent à l'année 1254 où Ottokar, roi de Bohême, après une sanglante victoire remportée sur les Prussiens, éleva, pour assurer encore d'une manière plus complète la soumission des vaincus, une forteresse à l'endroit où s'élève aujourd'hui le château, et qui était alors couvert d'une forêt nommée Twangste. Deux ans plus tard (1256), à peu près à l'endroit où est aujourd'hui le *Steindamm*, fut bâtie une ville qui fut, en l'honneur du roi Ottokar, nommée Königsberg (*regio-montium*), en polonais Krolewicz, en lithuanien Karalauczius. Sa première église, dédiée à Saint-Nicolas, fut construite à l'endroit où est aujourd'hui l'église polonaise.

Son premier gouverneur (*Komthur*) fut Burckard de Hornhausen. Ses armes représentaient un cavalier couronné tenant dans la main droite un sceptre surmonté d'un lis, et dans la gauche un bouclier décoré d'une aigle; c'était le roi Ottokar sans aucun doute. Ce ne fut toutefois que l'une des années suivantes que les chevaliers teutoniques élevèrent une forteresse en maçonnerie à la place où est aujourd'hui l'église du château. Cette précaution cependant n'empêcha point le soulèvement des Prussiens qui, en 1264, après de nombreux combats, pillèrent et brûlèrent la ville; ceux qui avaient pu échapper à la mort et à la captivité, s'établirent à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui la *vieille ville* (*Altstadt*), qu'un privilège du grand-maître Conrad de Thier-

berg éleva au rang de ville en 1286. Ce ne fut qu'en 1283, après cinquante-trois ans d'une lutte acharnée, que les Prussiens furent définitivement soumis. Dès ce moment date l'incorporation des diverses parties dont la réunion compose aujourd'hui Königsberg. En 1300, le village de Læbenicht fut classé au nombre des villes, et sur une île de la Pregel nommée Vogts-wërder, ou en latin *Insula advocati*, s'éleva, en 1324, le Kneiphof, originairement *Kniepab*, qui en 1327 reçut son privilège du grand-maître Werner de Orfeln. A ces trois villes s'en ajoutèrent successivement six autres, qui firent rapidement de Königsberg une riche et puissante cité. Encore aujourd'hui elle a conservé son ancien nom de *Capitale et de ville de résidence* (*Haupt-und Residenzstadt*), parce que de 1457 à 1525 elle fut la résidence des grands-maîtres de l'ordre teutonique, et plus tard celle des ducs de Prusse.

Elle est située, d'après les calculs du professeur Bessel, au $54^{\circ} 42' 50''$ de latitude nord, et au $18^{\circ} 9' 45''$ de latitude est du méridien de Paris, à 6 milles à l'ouest et 4 au nord de la mer Baltique. La Pregel (*Pregora* ou *Prigora*), anciennement nommée aussi Skara et Lipze, la partage et forme l'île sur laquelle s'est élevé le Kneiphof. Sa population qui, dans le siècle dernier, était, sans la garnison, de 50,000 âmes, s'est constamment accrue. On y comptait en 1814, année où fut introduite la vaccine, 53,850, et en 1825, 62,749 habitants. On a pu aussi y constater annuellement l'augmentation du nombre des édifices publics et particuliers. En 1814, il n'était que de 6134; en 1825, il s'élevait à 6386 : sur ce nombre il y avait 21 églises ou chapelles; 155 édifices publics appartenaient à l'État, 4127 à des particuliers : 421 étaient occupés par des fabriques, des moulins, des hangars; enfin 1662 formaient des écuries, des magasins, etc. La réforme religieuse n'y fut introduite d'une manière définitive qu'en 1524, où le docteur Paul Spératus fut installé par le margrave Albert comme premier prédicateur évangélique.

Königsberg est aujourd'hui la capitale de la Prusse orientale,

après Berlin une des plus grandes et des plus importantes villes de la Prusse; cependant, malgré ces considérations, comme notre but, en écrivant cette notice, est moins de faire l'histoire de la ville que celle de son université, nous nous bornerons à réunir et à grouper ici tout ce qui peut présenter non-seulement l'esquisse de son état actuel, mais encore son histoire antérieure d'après les documents et les faits qu'un séjour assez court nous a permis de recueillir.

La fondation de l'université de Königsberg remonte à 1544, au duc Albert, qui lui donna sa première dotation; aussi, par reconnaissance pour son fondateur, le sceau de ses armes représente le buste du duc en costume des chevaliers du temps; autour est écrit : *Insignia academiae regiomontanae*; on l'appelle aussi *Academia albertina*. Nous savons peu de choses sur ses commencements. Un de ses premiers professeurs de théologie fut Stanislas Rapagellanus. A sa mort, en 1545, le duc Albert, voulant témoigner publiquement toute l'estime qu'il avait pour lui, le fit enterrer dans l'église cathédrale (*Domkirche*) du Kneiphof. C'est peut-être à cette circonstance que cet édifice doit d'être encore aujourd'hui l'église de l'université; aussi les professeurs et les étudiants y ont, les jours de solennités académiques, des places réservées. Le jour de l'élection du recteur, le nouvel élu et les membres du sénat s'y rendent en pompe pour assister au service divin, et c'est aussi là que se font les obsèques des professeurs; un caveau particulier y portait même autrefois le nom de *caveau des professeurs* (*Professorengewölbe*). C'est dans cette église qu'en Février 1804 fut enterré le célèbre Emmanuel Kant. Ses amis et ses admirateurs lui érigèrent un petit monument surmonté de son buste, fait par Schadow, de Berlin, avec cette simple inscription : *Amicus amico*; au-dessus de sa tête brillait une étoile dorée. Lorsque l'église fut réparée en 1820, le buste fut transporté dans la grande salle des cours.

Non loin de cette église sont les bâtiments de l'université, appelés du nom de leur fondateur *Collegium albertinum*, ou tout simplement *Albertinum*. Ils se composent de deux parties, l'au-

cienne et la nouvelle. La duchesse Dorothee fit construire sur les revenus de son apanage une partie de la première. C'est là qu'est la caisse universitaire, le logement du sous-inspecteur et celui du gardien; du côté du levant est le grand auditoire qui sert dans les promotions et les solennités académiques, et qui fut restauré, en 1821, par les soins de l'architecte Müller. Les murs sont décorés des portraits des souverains de la Prusse en grandeur naturelle; au-dessus de la porte de la nouvelle partie sont les bustes du duc Albert et d'Albert-Frédéric, ciselés en pierre dans le mur. Le premier se trouve aussi au-dessus de la *plancha noire* (*das schwarze Brett*), où l'on affiche les prescriptions universitaires. A part cinq grandes salles destinées aux cours, il n'y a rien du reste qui mérite notre attention.

Les universités prussiennes, à part celle de Berlin, où l'on s'est efforcé de réunir les sommités dans tous les genres, ont un caractère de diversité qui, peut-être, n'a pas été assez remarqué. Le gouvernement a tâché, autant que possible, que dans chacune d'elles il y eût une faculté supérieure, je ne dirai pas aux autres facultés de la même université, mais à celles de toutes les autres universités prussiennes. Ainsi à Halle, la théologie et la chirurgie occupent la première place; Breslau a l'histoire; Bonn, le Droit, la philologie et la philosophie; Königsberg, les mathématiques et les sciences exactes. Elles y sont noblement représentées par le professeur Bessel, qui avec Gans de Göttingue tient sans contredit la première place parmi les mathématiciens de l'Allemagne; par Jacobi, qui malgré sa jeunesse a déjà toute la maturité, toute la science de l'âge mûr; par Dulk, chimiste distingué; par Neumann et Meyer, qui, l'un comme physicien, l'autre comme botaniste, ont su s'acquérir une renommée qui n'a pas été long-temps renfermée dans les limites de cette partie de la Prusse. La philologie et l'histoire sont, après les mathématiques, les parties les plus favorisées.

Après cette observation générale, examinons quels autres titres scientifiques ou littéraires peut avoir aujourd'hui l'université de Königsberg; quelles sont les célébrités qu'elle renferme. Cet

examen viendra encore à l'appui de la remarque que nous venons de faire, car nous les trouverons presque toutes dans ses facultés de médecine et de philosophie. La théologie est, sans contredit, la faculté la plus faible. Le plus grand mérite du docteur Rhesa est de savoir le lithuanien; le professeur Olshausen, aujourd'hui à Erlangen, a dû sans doute aux travaux sur l'Orient de son frère de Kiel, d'avoir été proposé un moment avec Nitsch de Bonn et Baur de Tubingue comme l'un des trois candidats parmi lesquels l'on devait choisir le successeur de Schleiermacher. Le docteur Lehmert est, d'après nous, le seul qui semble appelé par la direction de ses études à s'élever un peu au-dessus des médiocrités qui l'entourent. Nous pourrions dire à peu près la même chose de la faculté de jurisprudence; celui dont la manière d'enseigner nous semble la plus neuve et la préférable, est le professeur Sanio. Et cependant l'étude de la jurisprudence est loin d'y être sans attrait, car dans peu de pays l'histoire du Droit n'a été en rapport plus intime avec l'histoire politique. Aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que dans quelques parties de la Prusse orientale l'on se réfère souvent au Droit français comme Droit subsidiaire. En 1814, une portion de l'ancien grand-duché de Varsovie fut réunie à la Prusse: on y avait promulgué, en 1808, le Code Napoléon, et dans l'histoire des législations ce ne sera pas une des choses les moins remarquables que de voir le Droit français en vigueur sur les rives du Rhin, et d'en retrouver encore, sinon les dispositions textuelles, au moins l'esprit aux frontières de la Russie.

Nous ne pouvons quitter la faculté de jurisprudence sans accorder un souvenir au docteur Rogge, ce jeune professeur enlevé avant le temps à la science et à ses amis; il a toutefois assez vécu pour laisser un ouvrage que beaucoup de ses collègues auraient pu lui envier: *l'Histoire de la procédure chez les Germains (über das Gerichtswesen der Germanen)*. Jacob Grimm a fait de lui le plus bel éloge en disant que, s'il avait vécu plus long-temps, il n'aurait point fait ses *Antiquités du Droit germanique (deutsche Rechtsalterthümer)*, mais les aurait laissé écrire à Rogge.

Si les théologiens et les juristes y sont peu célèbres, les facultés de médecine et de philosophie offrent en revanche plusieurs noms qui font le plus grand honneur à l'université de Königsberg. Outre MM. Klose, Sachs et Bær, la première comptait encore parmi ses membres le docteur Elsner, mort le 27 Avril 1834. C'était le collaborateur et l'ami du docteur Sachs, qui le premier, en Allemagne, prouva scientifiquement la non-contagiosité du choléra. De la faculté de philosophie nous n'avons cité que les professeurs qui se livrent à l'étude des mathématiques; mais, malgré la réputation méritée dont ils jouissent à Königsberg et dans l'Allemagne, il serait injuste de ne pas accorder au moins un souvenir à quelques noms qui ont, dans d'autres branches de connaissances, une renommée au moins égale à la leur. A leur tête se place M. Lobeck aussi savant que modeste, et, sans contredit, l'un des premiers philologues de l'Allemagne. Le professeur Bohlen n'est pas seulement connu des érudits comme Orientaliste; ceux auxquels les langues de l'Asie sont restées inconnues, lisent toujours avec plaisir ses morceaux de linguistique, ses recherches sur l'antiquité et sur les poésies populaires des différents peuples. L'archéologie et l'histoire des peuples anciens ont bien peu de secrets pour M. Drumann, et peu de cours sont plus intéressants que ceux que fait habituellement M. Ernest Hagen sur l'histoire de l'art, sur celle de la chalcographie, du théâtre tant ancien que moderne, et sur d'autres sujets non moins curieux. Charles Rosenkranz n'a pas été trouvé indigne de recueillir la succession du professeur Herbart, enlevé à Königsberg par l'université hanovrienne de Göttingue. Je sais qu'un assez grand nombre de personnes, peut-être, lui sauront peu de gré d'être un des représentants les plus distingués de la philosophie de Hegel, mais celles-là au moins n'oublieront pas qu'il a su avec ses travaux philosophiques, avec ses polémiques contre les adversaires du système de Hegel¹ cultiver avec succès l'histoire littéraire, et qu'on lui est redevable

¹ Voyez son ouvrage qui a pour titre: *Hegel ou Lettres au docteur Bachmann*, d'Éna, dont la *Revue germanique* a rendu compte dans son cahier d'Août 1834.

d'une *histoire générale de la poésie*, et d'un autre ouvrage, plus spécial, sur l'*histoire de la poésie allemande au moyen âge*. Au milieu de ses diverses et nombreuses occupations, le professeur Schubert ¹ a trouvé encore assez de temps pour ajouter à la renommée du statisticien celle de l'historien. Enfin, le professeur J. Voigt, déjà connu par son livre sur Grégoire VII ², poursuit laborieusement, au milieu de ses archives, son *Histoire de la Prusse*; cet ouvrage, déjà parvenu à son cinquième volume, est assez apprécié des savants et des littérateurs pour que nous regardions comme superflu d'en faire l'éloge.

L'université de Königsberg est pour son organisation semblable aux autres : ainsi chaque faculté est composée de professeurs ordinaires et extraordinaires, et a à sa suite un certain nombre de *professeurs privés* (*Privat-Dozenten*). Le chiffre des uns et des autres était, au semestre d'été de 1834, de cinquante-trois, qui se répartissaient ainsi qu'il suit :

	PROFESSEURS			TOTAL.
	ordinaires.	extraordinaires.	privés.	
Théologie	4	3	2	7
Jurisprudence	5	3	2	10
Médecine	6	2	3	11
Philosophie	13	3	14	30
	28	11	19	58

Parmi les professeurs extraordinaires, M. Moser, professeur de mathématiques, et M. Ellendt, auteur de livres philologiques et de manuels historiques, sont les plus distingués.

En 1827, l'université ne comptait que 47 professeurs; savoir :

	PROFESSEURS			TOTAL.
	ordinaires.	extraordinaires.	privés.	
Théologie	5	1	2	8
Jurisprudence	3	2	1	6
Médecine	6	1	1	8
Philosophie	11	5	9	25
	25	9	13	47

¹ M. Schubert est depuis long-temps président de la Société allemande de Königsberg et l'éditeur de ses mémoires. Nous n'en avons point parlé ici, parce que la *Revue* lui a déjà consacré un article dans son cahier de Juin 1834.

² *Hildebrandt und sein Zeitalter*; Halle, 1815.

Le nombre des étudiants y était à cette époque de quatre cent dix, dont vingt-six étrangers. Il y avait :

Dans la faculté de théologie	138 étudiants
Dans celle de jurisprudence	166 —
Dans celle de médecine	33 —
Dans celle de philosophie	73 —
Total égal. . . .	410 étudiants.

Dans le semestre d'hiver 1833-1834 il était de quatre cent vingt-deux, dont :

Théologiens	152
Juristes.	85
Médecins.	82
Philosophes	103
Total. . . .	422.

A Königsberg, comme dans la plupart des universités allemandes, le sénat académique se compose des professeurs ordinaires des quatre facultés. Le prorectorat change tous les six mois, à Pâques et à la S. Michel. Le prorecteur, bien qu'il exerce toutes les fonctions d'un véritable recteur, ne porte cependant que le

1 Il peut ne pas être sans intérêt de comparer le nombre des étudiants avec celui des professeurs et des maîtres dans les universités prussiennes. D'après un relevé général fait en 1833, le nombre des premiers était de 5452, sur lesquels on comptait 792 étrangers. Ils se partageaient ainsi qu'il suit d'après les facultés :

Théologie évangélique. . . .	1742
Idem catholique	716
Jurisprudence	1383
Médecine.	775
Philosophie	836
Total	5452

Dans ces cinq universités l'on comptait, en y comprenant 41 maîtres de langues et d'exercices, 473 professeurs ou maîtres ; savoir :

<i>Théologie évangélique.</i>	
Professeurs ordinaires. . . .	29
Idem extraordinaires . . .	11
Idem privés	13
<i>Théologie catholique.</i>	
Professeurs ordinaires. . . .	17
Idem extraordinaires . . .	4
Idem privés	1

titre de *rector magnificus*; car le droit d'avoir une université étant un des attributs de la souveraineté, le prince ou l'un des membres de sa maison a seul le droit de porter le titre de *rector magnificentissimus*. Depuis 1808, c'est le prince royal de Prusse.

Jetons maintenant un regard sur les établissements scientifiques qui font partie de l'université, sur ceux qui, avec les cours des professeurs, ont pour mission et pour but d'y développer et d'y compléter l'enseignement sous toutes ses formes.

A la faculté de théologie se réunit un séminaire théologique en trois divisions : la première exégétique et critique, la seconde historique, le troisième homélique. Il faut encore y ajouter les séminaires pédagogique, philologique, lithuanien et polonais, qui sont dirigés par des professeurs et des maîtres.

La faculté de médecine est, sans contredit, celle qui a le plus besoin d'établissements auxiliaires, afin de compléter, par des démonstrations et des études pratiques, l'enseignement oral des professeurs. C'est aussi à eux que nous consacrerons une attention plus spéciale.

Bien que la fondation de l'université remontât à 1544, ce ne

<i>Jurisprudence.</i>	
Professeurs ordinaires.	31
<i>Idem</i> extraordinaires	15
<i>Idem</i> privés	9
<i>Médecine.</i>	
Professeurs ordinaires.	47
<i>Idem</i> extraordinaires	23
<i>Idem</i> privés	25
<i>Philosophie.</i>	
Professeurs ordinaires.	99
<i>Idem</i> extraordinaires	60
<i>Idem</i> privés	48
<i>Récapitulation.</i>	
Professeurs ordinaires.	223
<i>Idem</i> extraordinaires	113
<i>Idem</i> privés	96
Maîtres de langues et d'exercices.	41
Total	473

(*Königl. preussische Staats- und Friedenszeitung*, n.° 88, mercredi, 16 Avril 1834.)

fut qu'en 1809 qu'elle obtint un jardin botanique et une chaire pour cette science. On avait peu auparavant acheté dans ce but le jardin du conseiller Scheffner, et confié son établissement au professeur Schweigger, le même qui, en 1821, périt si malheureusement en Sicile. Il fut agrandi depuis par suite de quelques achats, et aujourd'hui sa contenance est, y compris un petit lac, d'environ quinze journaux, mesure de Magdebourg. Deux grands bâtiments, partagés en six divisions, servent à renfermer les plantes qui ne peuvent rester toute l'année exposées à l'air. On y trouve, outre une assez grande quantité de plantes du sud de l'Europe, celles du Cap, de la Nouvelle-Hollande et des plaines du Mexique; mais celles qui pour le botaniste ont le plus de rareté et, par conséquent, le plus de prix, ce sont les plantes de la Sibérie. Le nombre de toutes celles qui y sont cultivées était, d'après le catalogue en 1812, de 2367; en 1826, de 3983; en 1827, de 4928. Un herbier, composé en grande partie des collections laissées par les professeurs Schweigger et Eysenhardt, contient près de 8000 numéros; on y a réuni aussi une petite bibliothèque botanique.

L'amphithéâtre anatomique, rebâti et agrandi en 1816, est un de ceux dont l'emménagement et la distribution présentent les plus grandes commodités. Sa proximité du jardin botanique, de la clinique chirurgicale et du musée d'histoire naturelle le rendent encore plus approprié à sa destination. Ce fut en 1738, sous les auspices du professeur Büttner, que l'on commença à y disséquer. Aujourd'hui les cadavres sont descendus dans des caveaux voûtés qui sont moitié au rez-de-chaussée, moitié sous terre, et cependant reçoivent par des demi-fenêtres assez d'air et de lumière. Immédiatement au-dessus de ces caveaux est l'auditoire; les cadavres y sont tirés du caveau, enlevés au moyen d'une machine par une trappe pratiquée dans le plancher, posés sur la table de dissection, et, après la démonstration, redescendus dans le caveau par le même mécanisme: près de cet auditoire est la salle où les étudiants font leurs préparations; on y transporte facilement les cadavres sur une table à roulettes, qui

a servi aux démonstrations. En voyant une distribution aussi simple et aussi commode, on désirerait que tous les amphithéâtres de dissection fussent construits d'après ce modèle; on pense involontairement à celui de Leipzig, le plus mauvais et le plus sale, sans contredit, de toute l'Allemagne, où dans une petite salle et sans air les cadavres se dissèquent sur des tables de bois peintes en rouge.

Le musée anatomique fut fondé en 1817 par la réunion des collections du professeur Kelch de Königsberg, et du professeur Senff de Halle. La première a 880 numéros, la seconde 530, en tout 1410. Depuis cette époque il s'est considérablement augmenté. Il est maintenant partagé en trois parties : la première ou *anatomico-physiologique*, contient des parties du corps humain à l'état sain; la seconde ou *anatomico-pathologique*, les parties malades; la troisième ou la *zootomique*, des parties d'animaux de différentes classes.

La clinique chirurgicale ne fut fondée qu'en 1810, et se partage en deux divisions, l'hôpital clinique avec vingt-quatre chambres, et la polyclinique. Cette dernière ne fut ouverte qu'en 1816. Les malades de tout âge et de tout sexe, de tout rang, et quelle que soit la nature de la maladie dont ils sont affectés, peuvent s'y présenter tous les jours, même les dimanches et fêtes, avant midi, et consulter sur leur état. Ceux auxquels leur position ne permet pas de quitter la chambre, peuvent en donner avis par leurs parents, et se faire visiter à domicile. Il est défendu aux uns de donner, aux autres de recevoir le moindre honoraire pour ces consultations. La durée du traitement n'est pas limitée, la guérison seule est le but qu'on se propose.

La clinique médicale, qui remonte également en 1810, n'avait dans le principe que dix-huit lits. Il n'y a point de polyclinique, et l'on n'y traite que les maladies internes.

Il faut aussi mentionner une maison d'accouchements destinée en même temps à l'enseignement des sages-femmes. Elle fut fondée et ouverte en 1793 par les soins du conseiller intime, docteur Metzger. Après lui le conseiller médical Hirsch

continua son œuvre d'après les errements de son prédécesseur, et pendant sa longue direction y rendit des services signalés. Les cours y sont gratuits et durent un semestre. Les femmes pauvres, enceintes ou accouchées, sont reçues et traitées sans frais dans cette maison, qui est placée sous la direction du professeur d'accouchements.

Il y avait à Königsberg en 1827, sans compter les médecins militaires, 29 médecins, 6 chirurgiens et 1 dentiste. Il y a donc un médecin sur environ 2000 habitants. Bien que le chiffre s'en soit un peu accru depuis 1827, la proportion y est moins forte que dans beaucoup de villes d'Allemagne; à Leipzig, par exemple, on comptait en 1833, 44,000 âmes, et 72 docteurs en médecine ou en chirurgie, ou un sur moins de 550 habitants. Le plus distingué des médecins de Königsberg est le docteur Hirsch, fils de celui que nous avons précédemment nommé; aussi tous ceux qui l'ont connu doivent-ils craindre que l'ophthalmie dont il est menacé ne l'enlève avant le temps à la pratique de son art.

Jusqu'en 1819, l'université n'avait pour toute collection zoologique que les animaux que rassemblait pour les démonstrations l'amphithéâtre anatomique. Ce ne fut que cette année que l'on acheta pour 200 écus la collection réunie par les soins du docteur Michalowski, médecin à Tilse, et aussitôt une ordonnance ministérielle enjoignit à tous les employés de l'administration des forêts d'envoyer à l'université tous les animaux rares ou curieux qu'ils parviendraient à prendre ou à tuer. Par la fondation de ce musée zoologique on a eu surtout en vue non-seulement d'y réunir tout ce qui pouvait servir à l'enseignement des étudiants, et d'offrir à ceux qui sont avides de s'instruire les moyens nécessaires pour augmenter leurs connaissances en histoire naturelle, mais encore de rassembler des matériaux pour une histoire naturelle des animaux de la Prusse. On y a aussi réuni une collection assez considérable de coquillages.

Ce n'est encore qu'à 1812 que remonte la fondation du musée de minéralogie. Le roi fit alors présent à l'université d'un grand nombre d'échantillons tirés de la Silésie, notamment des

environs de Reichenstein, du comté de Glatz, des districts montagneux de la Silésie supérieure, de la principauté de Schweidnitz et de celle de Jauer ; mais le manque d'un local convenable s'opposa long-temps à ce qu'on pût les classer ; ce ne fut qu'en 1820 que le professeur Hagen les fit retirer des caisses dans lesquelles on les avait apportés, et qu'on songea à les mettre en ordre. En 1822, ce musée s'enrichit encore de la collection du conseiller supérieur des mines Gerhard, à Berlin, que lui donna le ministre Altenstein. On y compte aujourd'hui plus de 10,000 échantillons.

Le musée de physique et de chimie fut créé en 1803, époque à laquelle le roi fit présent à l'université du cabinet du professeur Herz de Berlin. En 1817 on acheta celui du professeur Hagen, qui contenait un grand nombre d'instruments choisis, travaillés pour la plupart en Angleterre, et aujourd'hui on peut le regarder comme un des plus complets qui soient dans les universités prussiennes.

Nous avons indiqué plus haut la place qu'occupaient à Königsberg les mathématiques dans l'enseignement universitaire, aussi ne pouvons-nous terminer ce travail sans consacrer au moins quelques lignes à son observatoire, le plus célèbre de l'Allemagne, sinon par sa position, au moins par la renommée du professeur Bessel qui le dirige. Il fut construit de 1811 à 1813, c'est-à-dire dans de grandes années de détresse pour la monarchie prussienne, sur une colline élevée de 68 pieds au-dessus du niveau de la Pregel. Les instruments astronomiques y sont surtout remarquables par leur précision. On cite spécialement un méridien de Reichenbach et un héliomètre confectionné à Munich par Fraunhofer.

Ceux qui s'occupent soit du dessin, soit de l'histoire de l'art, ont à leur disposition une collection de modèles en plâtre d'après l'antique. Elle commença, en 1823, par la collection de gemmes achetée au baron de Stosch pour le cabinet de Berlin, et l'année suivante s'enrichit d'une petite collection de sujets d'après l'antique ; modelés par Rauch et Tieck, la plupart d'après

les originaux de l'Augusteum de Dresde et du musée de Potsdam; quelque temps après on y ajouta la dactylothèque de Lippert, et on transporta le tout dans une salle qui fut accordée dans le château. Plus tard elle s'est encore accrue soit par des achats, soit par des dons volontaires. Elle sert non-seulement à l'instruction des étudiants, mais encore aux démonstrations de l'école provinciale de dessin pour les arts et métiers (*Provincial-, Kunst-, Handwerks- und Zeichenschule*), fondée en 1790.

Le cabinet des médailles est beaucoup plus ancien. Ses commencements remontent au legs que fit à l'université, en 1719, le professeur de mathématiques Bläsing. Depuis peu les libéralités du prorecteur Falk y ont ajouté un certain nombre de médailles d'argent frappées en souvenir des années 1813, 1814 et 1815; on y compte aujourd'hui 3000 médailles tant anciennes que modernes. La plus grande partie des premières, qui sont des empereurs romains, sont de cuivre; il y en a aussi un assez grand nombre en argent, mais douze seulement sont en or. Elles ont été données par le roi en 1823, lorsqu'on en trouva près de Braunsberg 97 parfaitement conservées du temps de Valentinien, de Théodose et d'Arcadius.

La collection d'instruments de mathématiques est aussi un legs du professeur Bläsing. Elle a été dans ces derniers temps beaucoup augmentée. Enfin, il existe un institut où les étudiants peuvent apprendre la musique d'église.

Afin d'exciter encore davantage le zèle de ceux qui suivent les cours de cette université, chaque faculté, l'anniversaire du jour où l'électeur de Brandebourg prit rang parmi les rois, met au concours un certain nombre de questions, et les prix se distribuent le jour de la naissance du souverain régnant. Chacune des trois premières facultés donne un prix de 35 écus, et un accessit de 15, et celle de philosophie deux prix de 25 écus chacun.

Si tout ce qui peut servir soit à agrandir le domaine de l'intelligence, soit à augmenter la masse du savoir humain, doit trouver place dans ce travail, nous ne devons pas oublier de mentionner un dépôt précieux, renfermé dans le vieux château

de Königsberg. Nous voulons parler de ce qu'on appelle les *Archives secrètes ou provinciales* (*Provinzial-Landes- oder geheime Archive*). Elles occupent dans le château neuf chambres, dont sept sont voûtées, et comprend trois divisions : 1.^o les archives de l'ordre teutonique, qui contiennent plus de 4300 documents sur parchemin, des registres, des livres hypothécaires, et de plus une quantité de lettres écrites du temps de l'existence de l'ordre; 2.^o les archives ducales; 3.^o enfin les archives royales, où sont déposés les actes plus modernes qui touchent aux affaires du pays ou à celles des États, du moins toutes celles qui, lors de la dissolution du ministère d'État en 1804, n'ont pas été données à d'autres autorités. — C'est aussi là qu'on conserve les objets précieux ou ceux qui sont pour la ville ou l'université l'objet d'un souvenir. On y montre avec respect des cheveux de Kant et son chapeau.

A ces archives on a eu la bonne idée de réunir une collection d'antiquités, qui remontent aux temps de la Prusse païenne. Des achats, des cadeaux, et surtout des fouilles, faites avec soin et intelligence, ont produit la majeure partie des objets qui la composent. On y voit également une assez grande quantité d'urnes de toutes dimensions, des armes, des parures, des instruments, des outils, qui tous remontent à des temps éloignés, et donnent une idée assez exacte de l'état de culture du peuple à cette époque. On y a conservé entre autres raretés le couteau qu'avait avalé le paysan André Grünheid, et la pointe de dard que portait à sa tête Érasme de Reizenstein, maréchal de l'ordre teutonique. On y a aussi commencé une collection de médailles du temps de l'ordre teutonique. Ces archives possèdent en outre une bibliothèque assez considérable, composée presque exclusivement d'ouvrages historiques sur la Prusse, et de quelques vieux manuscrits. La direction générale est confiée au professeur J. Voigt, dont nous avons déjà parlé. La facilité qu'il a de fouiller dans ce dépôt, de dépouiller les vieux documents, d'y interroger, pour ainsi dire, les titres du passé, ajoute encore à son Histoire de Prusse un nouvel intérêt.

Enfin, il faut dire un mot de la bibliothèque de l'université, qui dut sa fondation au premier duc de Prusse, au margrave Albert. Dès le commencement de son gouvernement, il avait tâché d'acheter les livres nouveaux qui paraissaient en Allemagne; plus tard il augmenta sa collection de tous ceux qui se trouvaient dans les couvents, qui furent alors supprimés. Ce fut dans les dix années qui précédèrent la fondation de l'université, de 1534 à 1544, qu'elle fut mise en ordre et rangée dans un des côtés du château, et en 1540 elle était déjà assez considérable pour qu'on pût en faire l'inauguration solennelle. Le duc, non content de tout ce qu'il avait fait pour elle, lui légua encore par son testament sa collection particulière, et voulut « que ces deux bibliothèques (*Libereyen*) restassent au pays à perpétuité, comme un trésor qu'il fallait conserver avec le plus grand soin, » et défendit à ses successeurs « d'en enlever ou d'y changer la moindre chose. » Sous le margrave George-Frédéric le nombre des volumes s'augmenta, et le local où elle était fut agrandi; mais jusqu'à 1810 elle ne put consacrer à ses accroissements que 200 à 300 écus par an. A cette époque elle fut transférée dans le bâtiment qu'elle occupe aujourd'hui dans la *rue royale* (*Königsstrasse*), et peut actuellement disposer d'un fonds annuel de 2000 écus (7500 fr.). Pour qu'aucune partie ne soit en souffrance, on a classé toutes les divisions sous dix rubriques différentes; à chacune d'elles on alloue chaque année 200 écus. A la même époque (1810), la bibliothèque de l'université et celle de la ville furent réunies dans le même local; aujourd'hui elle compte près de 70,000 volumes. D'après un règlement presque partout en vigueur en Allemagne, les étudiants en ont la jouissance en se faisant cautionner par un professeur. Un certain nombre de personnes ont, par une exception mentionnée au règlement, le droit d'emporter des livres sans caution, sur leur demande.

Si l'éloignement de Königsberg, l'absence ou au moins la grande difficulté des rapports permet rarement l'achat de livres étrangers, la suppression des couvents a donné à la bibliothèque

un assez grand nombre de manuscrits et d'incunables, quelques chroniques prussiennes et un exemplaire complet de Simon Grünau. La plus grande curiosité qu'elle ait à montrer aux étrangers, est la *bibliothèque d'argent* (*silberne Bibliothek*). On appelle ainsi une petite collection de livres théologiques pour lesquels le duc Albert avait une prédilection toute particulière, et dont il avait fait couvrir la reliure de feuilles d'argent.

Outre les revenus qui appartiennent en propre à l'université, la cassette du roi lui alloue annuellement environ 60,000 écus (225,000 fr.). Les étudiants y ont droit aussi à quelques subventions; c'est ce qu'on nomme généralement *stipendia*. Les unes ont été fondées par le souverain, les autres par les particuliers. Par suite de contrats passés avec deux ou trois aubergistes, plus de 70 étudiants sont tous les jours nourris gratuitement. Des étudiants nécessiteux obtiennent, en payant un loyer extrêmement minime, le privilège d'être logés dans les bâtimens de l'académie. En 1817, le roi ajouta aux fonds de l'université une somme de 3000 écus, qui devait chaque année être employée à soulager ceux qui seraient à la fois les plus pauvres et les plus dignes de secours. Parmi les fondations particulières, la principale est celle du professeur Kypke. Par ses dispositions testamentaires, il donna un logement à treize étudiants dans une maison qu'il avait achetée sur la Lomse. Un des professeurs chargé de la direction de cet établissement, qui de son fondateur porte le nom de *Kypkeanum*, y a, comme indemnité de ses soins, un logement gratuit.

Il existe encore quelques autres de ces *stipendia* fondés par les particuliers, mais malheureusement, par suite des événements et des guerres qui ont rempli les premières années de ce siècle, les fonds originairement affectés à servir ces subventions ont été diminués de beaucoup.

Nous n'avons songé à mentionner dans ce travail que ce qui avait rapport à l'université de Königsberg; aussi, pour nous renfermer dans ces limites, avons-nous cru devoir ne point parler ni des autres bibliothèques, ni des sociétés scientifiques ou littéraires, ni des écoles ou des gymnases.

Telle est l'université de Königsberg; malgré les illustrations qu'elle compte au milieu de ses membres, elle n'est toutefois ni une des premières, ni une des plus célèbres de l'Allemagne; mais c'est peut-être la plus utile. C'est un centre, un foyer au milieu d'un pays allemand séparé du reste de l'Allemagne par des populations slaves qui l'entourent de tous côtés et, sous le rapport ethnographique, font de la Prusse orientale une espèce d'île. Tandis que la frontière russe, la Lithuanie, le duché de Posen, sont habités par des Slaves, les anciennes possessions de l'Ordre teutonique, et principalement le delta compris entre Dantzic, Dirschau et Königsberg, a toujours conservé sa physionomie et son caractère allemands; la différence est très-marquée. Un fait qui pourra ne pas être sans intérêt pour ceux qui aiment à s'occuper de l'histoire des races, c'est que les statistiques criminelles nous apprennent que chez les populations slaves le nombre des crimes et délits est bien plus élevé que chez les populations allemandes. L'escroquerie, le vol, le dol, la fraude, etc., sont notamment chez les premières les délits les plus ordinaires. Nous ne savons si les germes de culture intellectuelle que la fondation de l'université de Königsberg a conservés dans la Prusse orientale, ont contribué à cette amélioration; mais toujours est-il que l'on doit considérer l'existence de cette université comme un grand bienfait pour la population de ce pays, qui, sans elle, se trouverait absolument privée de toutes les ressources du haut enseignement. Aussi y a-t-il fort peu d'étudiants étrangers; tous ou presque tous appartiennent à la province. La vie intellectuelle circule, pour ainsi dire, jusqu'aux extrémités des artères du corps social, et la ville de Königsberg trouve dans l'existence de l'université des consolations de la perte de son ancienne splendeur.

P. A. DE LA NOURAIS.



ESQUISSES SUR L'ESPAGNE.

CHAPITRE XII.

La plaza mayor. — La corte de la Séo. — Blay Talens et Soler. — Débats judiciaires. — Le juge franc-maçon. — Le marquis de Dosaguas. — Résipiscence. — Le petit pavillon rouge. — Un mariage conclu.

Tandis que les derniers ronflements de l'orgue et les chants de la messe du matin se confondaient avec le bruit éclatant des cloches; tandis que la foule des fidèles s'écoulait par la grande porte de la cathédrale, et s'éloignait dans des directions différentes, les citadins et les campagnards se dispersèrent insensiblement. Les premiers formèrent de petits groupes isolés (*corrillos*²) sous les arcades ou dans les autres endroits abrités de la plaza mayor, pour se divertir, comme c'est la coutume en Espagne, par des entretiens joyeux sur les nouvelles du jour, ou sur d'autres événements tant privés que publics; là aussi, de même qu'en toutes occasions, les ecclésiastiques, sous des costumes divers, formaient pour la plupart du temps le noyau autour duquel s'aggloméraient d'autres éléments, et contribuaient singulièrement à offrir cet ensemble grave et paisible, et tout à la fois

† Les fragments qui suivent sont empruntés à la seconde partie de l'ouvrage allemand de M. Huber, dont l'élégante et fidèle traduction de M. L. Levrault nous a déjà fait connaître le premier volume; nous espérons voir paraître bientôt l'ouvrage entier, et nous ne doutons pas de son succès.

2 Un étranger peut difficilement se faire une idée de l'attrait et de l'importance que les *corrillos* ont pour les Espagnols qui vivent presque toujours en plein air. Ils remplacent, à certains égards, les feuilles quotidiennes, comme moyen d'instruction à la fois et comme organes de l'opinion publique.

pittoresque, qui paraît aux étrangers, pour peu qu'ils sachent l'apprécier, si attrayant et si différent des scènes de la vie populaire dans d'autres contrées.

On apercevait d'abord la matrone, dans tous les cas, auprès d'elle le père de famille, et quelquefois aussi un majestueux ecclésiastique; devant la première, en ligne décroissante, ses filles depuis la jeune personne à la fleur de l'âge, jusqu'à la plus petite, qui non-seulement, revêtue de la basquine, de la mantille noire ou blanche, et du petit soulier bigarré, nous présente une charmante miniature de sa sœur aînée; mais qui, le petit livre de prières sous le bras, l'éventail à la main, avec un maintien gracieux, avec une démarche élégante et grave, avec une mine moitié solennelle et moitié friponne, le regard abaissé, mais lancé de côté occasionnellement, complète une ressemblance et une imitation grotesque, excluant cependant toute impression désagréable, en ce qu'elle n'est visiblement pas le fruit d'une étude pénible, mais le résultat d'une sorte d'instinct : ainsi le jeune chevreau bondit déjà avec autant de grâce que les plus âgés de la bande légère.

Comme arrière-garde, une sorte de génie familial ferme ordinairement la marche; c'est chez les gens aisés la duègne connue du monde entier, et non tout-à-fait sans raison mal famée : nous regrettons de ne pouvoir raconter et énumérer ici ses différents manéges; car, dans une telle entreprise, il y aurait de la matière pour tout un livre; et sans que nous ayons besoin de faire une pareille menace à nos lecteurs, ils nous accorderont plutôt de ne point entamer un sujet aussi important que de le traiter d'une manière fugitive, inconvenante et abrégée. L'escudero a conservé un type moins caractéristique; cependant il n'est pas rare de voir descendre à côté de la duègne un vieux serviteur portant le missel de sa maîtresse, assez raide et renfrogné pour rappeler d'une manière éloignée ces images primitives telles que Cervantès et Quévêdo les ont dessinées. La femme du bourgeois moins riche, et celle de l'artisan, pour qui une véritable duègne serait trop chère, se font aussi volontiers suivre de leur servante ou

de l'apprenti de la maison, sans soupçonner les farces et les tours malicieux dont ce dernier, d'après la coutume de cette race endiablée, ne peut tout-à-fait s'abstenir, même dans une circonstance aussi solennelle.

Tandis que des groupes semblables, pour ne point parler de toute la multitude des pèlerins isolés, rentrent successivement dans leurs demeures, et que la plupart des rues deviennent presque désertes à l'approche de la chaleur de midi, il se rassemble insensiblement devant la grande porte de la cathédrale un concours nombreux de gens de la campagne. Ceux qui ont assisté à la messe du matin se récompensent eux-mêmes de leur zèle pieux, tandis qu'autour du portail profond, lourd et richement décoré dans le style byzantin, ils étendent à l'ombre de l'édifice gothique les couvertures de laine bigarrées qui, suivant les circonstances, leur servent tour à tour de manteau, de siège, de lit et même de parure. Ceux qui arrivent plus tard et directement des villages et des cabanes plus éloignées de la Huerta, ou qui sortent du marché, ou qui viennent de vaquer à d'autres affaires, soit à pied, soit à cheval, soit plusieurs ensemble sur des mulets ou sur des ânes (car on les voit souvent deux et même jusqu'à trois à la fois sur un seul de ces animaux), sont obligés pour la plupart de se résigner à s'établir sur le côté exposé au soleil de la plaza mayor; car le point le plus essentiel est toujours de ne point perdre de vue le portail de la cathédrale; les uns se cherchent une petite place à l'ombre grêle des chevaux, des ânes et des mulets; d'autres préfèrent, assis plus commodément, mais aussi plus chaudement sur leur selle, attendre courbés sur le col de leur monture, ce qui doit se passer en ce lieu. Cette multitude, dont la majeure partie est armée, peut non-seulement par son costume, surtout à cause du mouchoir bigarré qu'ils portent sur la tête en guise de turban, à cause de l'attitude accroupie qu'ils prennent pour la plupart sur leurs couvertures, rappeler l'ancienne population mauresque, mais le but de cette réunion est encore le même : celui qui, à la même heure, le même jour de chaque mois et dans le même lieu, rassemblait les Maures con-

quérants de Valence à l'entrée de la grande mosquée dont la cathédrale a pris la place. Je veux parler du règlement des affaires concernant les eaux et la décision des contestations élevées entre ceux des habitants qui tirent parti des canaux auxquels Valence doit sa fertilité. Au coup de dix heures, un profond silence règne soudain au milieu de la réunion bruyante et nombreuse, et jusque-là diversement agitée par des conversations qui souvent dégénèrent en querelles et en injures. Le petit côté de la grande porte de la cathédrale s'ouvre, et les juges, quatre vieux campagnards, d'un aspect vénérable, avec de longs cheveux blancs comme la neige, s'avancent. Derrière eux, en habit de ville, est un escribano, un rouleau de papier à la main. Appuyés sur leurs longs bâtons, ils murmurent une courte prière, font ensuite le signe de la croix; toute la foule imite leur exemple; et ils s'asseyent sur un banc de pierre, particulièrement réservé pour cet usage. L'escribano s'assied de côté sur une pierre plus basse, étale ses papiers sur ses genoux, place auprès de lui une petite écritoire, et taille sa plume. Quelques ecclésiastiques ou d'autres personnages plus âgés et plus considérés, que les juges distinguent dans leur voisinage au milieu de la foule des campagnards, s'approchent autant d'après leur invitation, que par le droit que l'habitude leur en a donné, et prennent, quoiqu'à une distance convenable, également place sous le portail et sur le banc de pierre. Une couple de surveillants des canaux (*celadores*) s'approchent pour exécuter, comme officiers de justice, les ordres du tribunal; à un signe du doyen des juges, le premier celador crie à haute voix : « La corte de la séo de ce jour est ouverte, au nom de Dieu, amen. » Et les affaires commencent; les parties contestantes ou tous ceux contre qui des accusations ont été portées par les celadors, sont cités, ainsi que les témoins, et s'avancent sous le portail pour répondre aux questions des juges, ou présenter leur justification; puis, lorsque les quatre juges ont délibéré quelques instants à voix basse, un arrêt est rendu, rarement fondé sur les ordonnances écrites, la plupart du temps sur la coutume et sur l'équité. L'escribano, contre son inclination

et contre l'usage et les abus qui dominent dans les autres tribunaux, n'a ici qu'à écrire la sentence et la rendre authentique. Les frais sont nuls dans toute la procédure, car même pour l'escribano cet emploi est purement honorifique, bien qu'il lui procure, sans doute indirectement, d'autres avantages, en appelant sur lui la confiance des gens de la campagne, ou en offrant un témoignage de celle qu'ils lui accordent.

La corte de la séo s'ouvrit donc de cette manière le jeudi qui suivit la fête de la Saint-Martin, dont il a été question plus haut, et après que plusieurs affaires de peu d'importance eurent été décidées, le celador proclama les noms de Blay Talens et de Beneyt Soler. Ces noms excitèrent dans la nombreuse assemblée cette sorte d'agitation qui n'est point causée par la surprise, mais par l'arrivée immédiate d'un événement prévu ou redouté d'avance. Cependant lorsque les deux parties, qui siégeaient parmi les notabilités, s'avancèrent devant les juges, ces murmures s'apaisèrent aussitôt, et firent place à une attente pleine d'anxiété. Après un petit nombre de questions suivies de réponses, le tribunal rendit un jugement qui refusait à Soler le droit de faire divers fossés d'irrigation, par lesquels il s'était flatté de donner une très-grande valeur à une portion de ses propriétés; déjà même il avait commencé les travaux sans avoir égard aux objections de son voisin Blay Talens, qui voyait par cette entreprise ses droits d'arrosement compromis. A la vérité, l'affaire eût pu s'arranger sans peine à la satisfaction des deux parties; mais la conduite présomptueuse de Soler, bien qu'on eût pu en quelque sorte l'excuser sur l'ignorance où il était de l'état des choses, aggravée encore par d'autres causes, donna dès le commencement à ces difficultés un caractère d'hostilité que l'intervention spontanée d'amis, de médiateurs et de conseillers, avait poussé si loin qu'une décision judiciaire pouvait seule peut-être encore prévenir une explosion de violences et de voies de fait. Cependant les intérêts de Soler, et plus encore son orgueil, se trouvaient blessés trop profondément par la décision défavorable du tribunal, pour que, d'après la fougue de son caractère, il pût

prendre sur lui de s'y soumettre avec calme; tandis que son adversaire, vieillard rustique et encore vert, se rassit tranquillement comme un homme convaincu d'avance de son bon droit; Soler demeura debout d'un air menaçant, et, lançant un coup d'œil presque méprisant sur les juges, il se tourna du côté de la foule.

« Que demanderais-je à votre tribunal de paysans? s'écria-t-il : j'en appelle. » Aussitôt un murmure bruyant s'éleva parmi les campagnards, et quelques voix isolées, plus distinctement menaçantes, s'associèrent à des gestes analogues et au bruit des armes. Cependant ce mouvement s'apaisa promptement au premier commandement des juges, et le doyen s'adressa ainsi à Soler avec beaucoup de calme, de solennité et de dignité :

« Jeune homme, vous ne savez pas ce que vous demandez là; le proverbe a dit : celui qui va loin, apprend beaucoup, mais vous qui avez été si loin, comment ignorez-vous que de la cour de la séo il n'y a d'appel à aucun autre tribunal? Croyez-moi, le pape à Rome avec tous ses cardinaux, Élio lui-même, le roi de Valence, ne pourraient rien changer à notre arrêt; mais, attendu que vous avez manqué d'une manière aussi inouïe au respect dû à la cour de la séo, nous vous condamnons au maximum des amendes, à payer cent piastres fortes. »

— « Venez vous-même les chercher, si vous en avez le cœur, ou si vous ne faites pas plus de cas de votre peau que de quelques sales piastres; » s'écria Soler, sur lequel la dignité imposante et le calme du vieillard n'avaient pas, à la vérité, manqué son effet, mais dont l'orgueil trouvait dans la présence d'un si grand nombre de témoins, et même dans le mécontentement que sa conduite excitait parmi la foule, un trop grand aiguillon à la résistance pour gagner sur lui de céder sur-le-champ.

Le juge cependant ne se laissa point intimider, et continua toujours avec la même impassibilité :

« Jamais on ne va chercher les amendes prononcées par le tribunal, mais les condamnés doivent les apporter eux-mêmes au celador; et jusqu'à ce qu'ils l'aient fait, pas une seule goutte d'eau n'est conduite dans leurs champs. »

Soler se disposait de nouveau à répondre d'une manière encore plus emportée et plus déraisonnable que la première fois; mais un des juges, c'était le plus jeune, lui fit un signe rapide, sans être remarqué de ses collègues; aussitôt, surpris et plein d'attente, Soler se tut. Le juge se retourna alors vers ses collègues; il chercha en peu de mots à excuser la conduite de Soler par son ignorance des droits et des usages du tribunal, résultant de la courte durée de son séjour parmi ses voisins, de l'emportement bien connu de son caractère, que l'on ne devait cependant attribuer qu'à sa jeunesse et au genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors. Il convint néanmoins que ce défaut qui lui était reconnu, aurait mérité un châtiment encore plus sévère; enfin il sollicita ses collègues de le charger seul de faire entendre raison à ce jeune homme, avec lequel il était dans des rapports de liaison, pour éviter des suites qui pourraient à la fin être fâcheuses et désagréables à tous.

Lorsque les trois autres juges, après quelque hésitation, eurent donné leur assentiment à cette proposition, le médiateur se tourna vers Soler, qui parut avoir de son côté quelque motif secret pour donner plus de poids à l'influence personnelle d'un seul juge, qu'à la considération de tout le tribunal.

« Vous savez, Mosen Soler, dit-il avec une expression et un accent tout particuliers, que je suis bien disposé à votre égard, et vous pouvez m'en croire, sur mon honneur et foi de bon chrétien, la corte ne pouvait juger différemment qu'elle ne l'a fait; mais afin que vous vous convainquiez qu'il est tout-à-fait déraisonnable, ainsi que vous le pensez, de vous frapper la tête contre la muraille en bravant le tribunal, faites-en l'épreuve vous-même, ou laissez-moi la tenter à votre place. » Se tournant ensuite vers la foule assemblée, qui pendant ces négociations¹ sans exemple dans l'histoire de la corte de la séo, avait été en-

¹ Il est assez remarquable que tandis que les tribunaux et les autorités sont souvent méconnus, et que leurs décisions provoquent quelquefois des mouvements qui troublent la tranquillité publique, les arrêts de ce tribunal populaire n'occasionnent que fort rarement de la résistance ou tout au plus du mécontentement.

core grossie d'une multitude de curieux, de sorte que presque toute la plaza mayor en était encombrée, il cria d'une voix qui retentit au loin :

« Si parmi tous ceux qui sont ici présents, il se trouve quelqu'un qui veuille prendre sur lui de lever seulement un doigt contre la *corte de la séo* en faveur de Mosen Beneyt, qu'il parle; je le demande pour la première, pour la seconde, et pour la troisième fois ? »

Le plus profond silence régna partout, et le juge continua ainsi en s'adressant à Soler :

« Vous savez mieux que moi que parmi toute cette multitude il se rencontre plus d'un hardi compagnon qui vous est dévoué, et qui d'ailleurs donnerait au diable et les lois et les tribunaux, s'il ne s'agissait que de vous rendre service; mais avec la *corte de la séo* il en est tout autrement : tenez, voyez jusqu'au vieux Borrasca qui est assis là-bas, il ne veut en rien se mêler de cette affaire, mais il vous fait signe de vous taire et de prendre garde à vous. Cependant vous conviendrez avec moi que le vieux marin sait fort bien où le diable a son nid ! »

Le juge, pendant ce discours, s'était rapproché de Soler, et placé de telle sorte qu'il put lui dire rapidement à l'oreille quelques paroles, sans être remarqué des assistants; et celles-ci achevèrent de déterminer cet ardent jeune homme, visiblement ébranlé par ce qui venait de se passer; en même temps le juge s'adressa de nouveau à haute voix à ses collègues, qui montraient quelque impatience de la longue durée des négociations avec le récalcitrant :

« Donnez du temps à ce jeune homme, *señores compadres*, il a le sang chaud; mais le diable n'est jamais si noir qu'on le dépeint, et le bon Dieu montre aussi de la patience envers nous tous, depuis le matin jusqu'au soir, et depuis le soir jusqu'au matin. Cependant si vous voulez bien y consentir, *señores compadres*, avec l'aide de Dieu, nous continuerons la séance d'après l'ordre du tableau. »

— « Comme vous le pensez, *compadre del Puig*, répondit

le doyen; et comme vous le dites, continuons avec l'aide de Dieu : il est vrai que je serais peiné moi-même, si ce jeune homme que vous nommez Mosen Beneyt, se brisait la tête contre la muraille et donnait à rire au diable — c'est un joli garçon, et il me plaît tout-à-fait. Je l'ai vu tirer dernièrement à la Saint-Martin, et c'est ce que j'appelle tirer. Je pensais alors aux bons vieux temps, voisin Vergara, car, excepté mon fils Paco (que Dieu veuille conserver son âme entre ses mains!), il y a maintenant bientôt quarante ans qu'ils déposèrent mon garçon sur le seuil de ma porte avec une balle à travers le cœur; vous savez sans doute que ses gens nommaient mon Paco, Paco Mazaredo, le roi des Bandoleros : en ce temps-là, il y avait encore des Bandoleros; maintenant il n'y a plus que des voleurs : que voulais-je dire? Nous devenons vieux, voisin; mais que la volonté de Dieu soit faite! Eh bien, señor escribano, continuez la lecture du rôle.»

Son excellence le marquis de Dosagnas, comte de Pozo blanco, seigneur de Mislata.... appela l'escribano d'une voix ronflante.

« C'est bon, dit en l'interrompant le moins âgé des juges; qu'y a-t-il à propos de son excellence? »

— « Il est question d'un arrosage arbitraire des terres qu'il possède auprès de Mislata, en dehors des limites de la Huerta. »

— « Ha! ha! vieille histoire, continua le juge; cette cause a déjà été appelée deux fois; cependant comme le comte n'a point comparu, et que ses gens s'excusaient sur leurs instructions, l'affaire a été remise à l'audience prochaine, qui tombe aujourd'hui, attendu que son excellence devait se trouver alors en ville. »

— « J'ai entendu dire, répondit l'escribano avec un certain embarras, que monsieur le comte se refuse à comparaître personnellement, et qu'il s'appuie sur les privilèges de la grandesse. On prétend d'ailleurs qu'il est assez disposé à se soumettre à la décision du tribunal, et je crois qu'effectivement, en considérant la chose de plus près.... »

— « Ce que vous avez entendu dire, señor escribano, et ce

que vous croyez ne nous regarde pas, dit le juge en l'interrompant de nouveau, *Fuero de Grandeza* ne vaut rien devant la corte de la séo, et nous devons maintenir la dignité du tribunal telle que nous l'avons reçue; qu'en pensez-vous, compadre Mazaredo?»

— «Ce que j'en pense? répondit le doyen en frappant vivement sur les dalles de pierre avec son bâton, et en secouant sa tête grise, je pense ce que je pensais il y a cinquante ans, lorsque j'eus pour la première fois l'honneur de siéger à ce tribunal, comme aujourd'hui j'y siéger pour la cinquantième fois, grâce à Dieu et à la bonne opinion de mes excellents voisins et compères. Eh bien, alors le grand-père de ce comte a comparu ici devant nous, et a entendu son arrêt! — C'était un tout autre homme que celui-ci, il n'avait point fait sa cour aux étrangers, aux Français (que Dieu maudisse!), et il savait mieux que lui ce que l'on appelle *Fuero de Grandeza*; mais il connaissait aussi nos droits et nos coutumes, et cap sagrenat (que Dieu veuille ne point me compter ce jurement parmi mes péchés)! aussi long-temps que mes cheveux blancs seront sur cette terre, on ne portera point atteinte aux droits de la corte de la séo. Qu'en pensez-vous, voisins?»

Les gens de la campagne auxquels il s'était adressé, répondirent par des cris d'approbation et des menaces contre le comte, qu'ils appelaient afrancesado, juif et franc-maçon. A un signe du vieillard, qui, malgré son grand âge et son esprit un peu affaibli, était le premier à donner sa voix, comme un répertoire vivant des lois sur ces affaires, et qui jouissait d'une considération générale, le bruit s'apaisa de nouveau, et deux céladors furent dépêchés pour exiger que le comte en personne comparût devant le tribunal. Ainsi que le bruit s'en répandit plus tard, ils trouvèrent ce seigneur orgueilleux qui s'attendait déjà à une pareille invitation, dans une discussion très-vive avec son avocat; celui-ci l'engageait vainement à céder, vu que d'après une coutume antique tout privilège ou *fuero* cessait devant la corte de la seo, et que tous ceux qui participaient aux avantages de l'arro-

sement étaient soumis aux mêmes lois sous ce rapport; lorsqu'il lui fit remarquer les dangers qui pourraient résulter pour lui et ses propriétés, de la juste irritation des gens de la campagne, le comte résolut de s'en remettre à la décision du capitaine-général Élio; il se rendit donc chez ce dernier, et lui demanda s'il avait le pouvoir ou la volonté de lui prêter son appui pour soutenir jusqu'au bout les droits de sa grandesse contre les prétentions du tribunal. Mais Élio, ravi de trouver une occasion de se populariser parmi les habitants de la Huerta, et d'humilier en même temps un afrancesado, lui déclara nettement que si la corte de la séo requérait l'assistance de la force armée, il n'hésiterait pas un moment à faire saisir dans sa propre maison par six hommes et un caporal, et conduire sous le portail de la cathédrale devant les juges, le comte lui-même et tout autre que ce pût être, excepté le roi.

Le comte, qui connaissait son homme, prit son parti sans plus de façon, et fit à mauvais jeu la meilleure mine possible. Il comparut devant le tribunal, s'excusa sur son ignorance de ses droits et de ses usages, et reçut, debout et tête nue, une sorte de sermon de la bouche du vieux paysan qui siégeait devant lui comme son juge et couvert, paya sur-le-champ l'amende à laquelle il avait été condamné, et sortit ensuite au milieu des acclamations bruyantes des gens de la campagne, qui s'adressaient aussi bien à lui-même qu'au tribunal, et particulièrement au vieux père Mazaredo.

Cet incident donna à Soler l'occasion et le loisir d'une réflexion plus calme; le résultat fut qu'il entrevit parfaitement combien il serait insensé de sa part, si par des bravades isolées il voulait lutter contre un pouvoir auquel les plus puissants du pays eux-mêmes se soumettaient, et qui était si profondément enraciné dans les idées et dans les mœurs du peuple, et si bien approprié au caractère même du pays depuis des siècles, que presque seul il avait résisté aux attaques du despotisme royal, aux influences du temps et de la décadence générale, enfin aux orages de la guerre. Sa propre perspicacité, les exhortations de quelques amis qui s'étaient pressés autour de lui et, entre autres motifs, avaient aussi

fait valoir les intérêts du parti auquel il appartenait, à l'exemple d'un des juges qui, sans doute par une exception rare parmi le peuple de la campagne, était membre de l'association secrète dont la faction se servait pour arriver à ses fins ; bref, d'autres idées fort diverses mêlées à quelques souvenirs et à quelques impressions, firent concevoir à Soler un projet par lequel il se flattait non-seulement d'échapper aux graves inconvénients qui le menaçaient, mais encore de faire tourner toute cette affaire à son propre avantage. Dès que le tribunal eut jugé les causes qui étaient inscrites au tableau, il s'avança encore une fois devant les juges, et exprima sans détour ses regrets sur sa conduite antérieure, cherchant à s'excuser par des raisons telles qu'il s'en offre facilement à un jeune homme passionné et sans expérience vis-à-vis de vieillards sages et prudents ; il montra cependant dans toute son attitude et dans son langage, tout à la fois tant de modestie, de franchise et d'énergie, il sut si bien tirer parti de sa position pour effacer la mauvaise impression que la scène précédente avait produite, qu'il atteignit complètement son but, et que le doyen des juges, après une admonition qui exprimait plutôt de la bienveillance que du ressentiment, l'engagea lui-même à se réconcilier sincèrement avec son voisin et son adversaire le vieux Blay Talens.

« C'est ce que je voudrais faire à l'instant, répondit aussitôt Soler, mais le fils de ma mère est un singulier original ; il faut toujours qu'il soit ou ami ou ennemi. Je pense que vous ne vous souciez guères de m'avoir pour ennemi : rien pour rien dans ce monde, mon vieux, » continua-t-il en se retournant vers son voisin, qui répliqua en murmurant avec un sourire embarrassé :

— « Que le diable soit votre ennemi et non pas moi ! si ma vieille ne m'avait pas tant échauffé.... »

— « C'est bon, dit Soler en l'interrompant, voilà ce qui s'appelle parler, et celui qui me connaît sait que personne ne s'est encore repenti de mon amitié ni réjoui de mon inimitié. Maintenant écoutez la proposition que je vais vous faire, et comment vous pouvez me gagner à jamais pour ami ; en deux mots, donnez-

moi votre fille Gesualda en mariage; nous nous arrangerons facilement par rapport à l'eau.»

A ces mots, un murmure approbateur s'éleva parmi les spectateurs les plus proches, et se répandit promptement à travers la foule, qui assistait toujours à ces négociations avec le plus vif intérêt, et quoique le temps fixé pour l'audience fût passé, et que le soleil près de son midi ne marquât plus qu'une ombre très-courte; cependant le vieux Mazaredo se leva, et, appuyé sur son bâton, s'avança vers Blay Talens.

«Que tout se fasse avec la bénédiction de Dieu et de la Sainte-Vierge, dit-il; mais ce jeune homme a bien parlé, et moi je veux jouer ici moi-même le rôle de courtier de mariage. Eh bien, qu'en pensez-vous, compère?»

L'honnête Blay Talens montra sur son visage et dans tout son maintien, un singulier mélange de joie, de crainte et d'embarras; il toussa, se gratta l'oreille, et se frotta les mains:

«Ma foi, dit-il, par l'ame de ma grand'mère (Dieu veuille la conserver entre ses bras!), que le diable m'emporte (que Dieu me pardonne ce péché!) plus vite qu'il ne saisit l'ame d'un avocat, si je n'ai pas eu déjà cette pensée, et même dès le moment que Mosen Beneyt acheta la quinta; mais, en vérité, je ne pouvais pas cependant lui offrir ma fille, et.... et....»

— «Eh bien, à présent, c'est moi qui m'offre à elle et à vous, mon vieux, que voulez-vous davantage? Allons, top, ou bien que doit-il arriver? Croyez-vous peut-être que la jeune fille ne voudra pas de moi? Laissez-moi faire seulement.»

Soler, en qui se décelaient déjà quelques traces visibles d'impatience, venait à peine d'adresser ces paroles à Blay Talens, que tous les assistants répétèrent en criant: «Top, top!» Mais l'embarras du vieillard s'accroissait toujours, et il regardait autour de lui comme s'il eût cherché quelque assistance.

«Assurément, reprit-il en parlant par phrases interrompues; et ce serait un honneur pour nous, c'est-à-dire que je n'ai rien contre, mais.... mais.... il faut réfléchir et se consulter.... avec ses amis et ses parents....»

— « Et avec sa femme, s'écria avec un gros rire une voix rauque : *Tron de Biou!* ne voyez-vous donc point, messieurs, d'où vient le vent ? Le petit pavillon rouge ! le petit pavillon rouge ! »

Des éclats de rire universels accueillirent cette allusion amère sur les rapports domestiques du bon Blay Talens bien connus de ses voisins ; mais celui-ci, précisément parce que le mot était une fois prononcé, parut reprendre du courage et de la résolution, et s'agitant avec une sorte de colère comique :

« Le petit pavillon rouge, le petit pavillon rouge, dit-il d'un air railleur ; eh bien, oui, au nom du diable (Dieu veuille ne m'avoir point entendu !). Et qu'est-ce donc enfin ? Vous en parlez bien à votre aise, maître Borrasca, vous ne connaissez qu'un pavillon rouge, et c'est celui de Sa Majesté, du roi (que Dieu conserve, amen). Et vous croyez peut-être qu'une langue féminine n'est pas plus difficile à gouverner que votre félouque ; mais vous autres compères, vous avez sans doute beaucoup de raisons de rire à mes dépens ; nous nous connaissons tous, et par le diable (Jésus ! Maria ! Joseph !) demandez à ma vieille, elle vous dira de quel pied vous boitez, et si douze de vous ne font pas précisément une douzaine de cornards ! »

Les éclats de rire à cette explosion de colère devinrent alors et plus bruyants, et universels. Soler même s'y joignit de tout cœur :

« Eh bien, mon vieux, dit-il, donnez-vous-en à votre aise ; parlons peu et parlons bien : et que mes voisins voient par là qui joue et qui danse, lorsque le vieux Blay Talens a pris son parti. Allons, top, sauf meilleur avis. »

— « Oui, par le dieu Bacchus, s'écria Talens en frappant dans la main de Soler, et ils verront si je le mets une fois dans ma tête, que le diable aura son jeu (Dieu veuille me pardonner cette expression !), si je ne viens à bout de cette femme de Barrabas : ainsi donc comme je l'ai dit, top, au nom de Dieu ; ma fille sera votre femme, ou je ne m'appelle pas Blay Talens. »

— « Sauf meilleur avis, s'écria l'irréconciliable Borrasca ; » mais

aux éclats de rire qui se renouvelèrent, se joignirent des applaudissements redoublés. *Viva!* et *Victor!* entendait-on de tous côtés; et la foule se dispersa avec la plus grande satisfaction de l'issue de cette affaire, qui avait dû, d'après les mœurs et les opinions de ces gens, exciter certainement un intérêt général; car le riche Blay Talens, dont la famille depuis plusieurs générations était connue dans la Huerta, et répandue au loin par des parentés et des alliances multipliées, jouissait, malgré son impuissance personnelle, d'une certaine considération, et son jeune voisin, bien que plusieurs le regardassent de mauvais œil et comme un aventurier étranger, était néanmoins au contraire, à cause de ses qualités personnelles, admiré et recherché par un grand nombre, tandis que tous cependant le redoutaient comme un adversaire dangereux, et le commencement d'une inimitié entre deux hommes semblables, si elle se fût enracinée et étendue davantage, pouvait envelopper facilement beaucoup de personnes qui n'y avaient point pris une part immédiate, dans une foule de désagréments et de périls.

CHAPITRE XIII.

Blay Talens. — La señora Doña Emerencia. — Gesualda. — Querelle de ménage. — Dispute générale. — Le pater Graciano.

Ce qui avait poussé Soler à une démarche si brusque et si décisive, était non-seulement le désir d'éviter d'abord le désavantage que la décision du tribunal devait lui occasioner, et d'accroître à la fois son influence dans la Huerta, par une alliance avec une famille si riche et si nombreuse; d'assurer sur une base plus stable sa position, qui avait toujours eu jusque-là quelque chose de chancelant ou d'équivoque, et en même temps de favoriser aussi par là les plans de son parti, et sa propre considération et ses vues ambitieuses en cas de réussite; cependant l'amertume, qui depuis l'incident de la fête de la Saint-Martin fermentait en lui contre Florencio, ou plutôt contre Mercedes, avait aussi sa part dans cette résolution, qui devait prouver une fois pour toutes à cette prude jeune fille combien elle s'était méprise, si

elle avait cru pouvoir continuer avec lui ce qu'il appelait son manège; d'ailleurs sa liaison avec Mercedes ne l'avait point du tout empêché de remarquer que la fille du voisin, avec lequel il se trouvait en procès, était une des plus belles personnes de la Huerta, et la bienveillance timide et pleine d'aménité avec laquelle elle recevait habituellement son salut, ou les politesses qu'il ne manquait pas de lui adresser lorsque l'occasion s'en présentait, l'amena facilement à penser qu'elle ne serait pas éloignée, dans d'autres circonstances, de le dédommager de l'inimitié de son père. Que Soler ait considéré comme un obstacle ou comme une incitation à son nouveau projet la tendre liaison qui s'était nouée entre Florencio et Gesualda, c'est ce que nous ne déciderons point; mais comme dans tous les cas il paraît certain qu'il ignorait complètement les sentiments du jeune étudiant, et qu'il n'avait pas le plus léger soupçon de ses promenades nocturnes, nous sommes toujours libres de croire sous ce rapport ce qui est le plus à son avantage.

Néanmoins lorsque, suivi de beaucoup de ses anciens partisans et de ses ennemis réconciliés, il quittait le tribunal comme en triomphe et retournait à sa demeure, quoiqu'en général il montrât un air joyeux et arrogant, il sentait cependant certain mécontentement intérieur; il espéra donc s'en distraire par un festin bruyant, auquel il convia tous ceux qui l'accompagnaient, et nommément son futur beau-père. Ce dernier cependant, à mesure qu'il se rapprochait du village, devenait d'autant plus silencieux, et il avoua sans difficulté aux railleurs qu'il n'était pas tout-à-fait rassuré sur le petit pavillon rouge. Il aurait aussi plus volontiers refusé une invitation pour un repas qui manifestement devait confirmer encore et rendre plus solennelle la promesse qu'il avait faite. Mais son futur gendre ne lui cacha pas qu'il n'entendait pas la plaisanterie sur ce sujet, et comme de ce côté le danger était le plus proche ou le plus grand, il se détermina promptement, et donna non-seulement sa parole de se rendre lui-même au festin de Soler, mais, soit qu'une semblable résolution lui eût inspiré un véritable héroïsme, soit qu'il cherchât encore un pré-

texte pour s'échapper, du moins pour le moment, il promit même d'aller chercher et d'amener avec lui sa ménagère rébarbative, Doña Emerencia del Portalet et sa fille Gesualda, afin de faire en même temps un repas de fiançailles de ce repas de réconciliation. Au milieu des acclamations bruyantes de la bande qui n'était déjà que trop portée à se réjouir, et qui tout en cheminant n'avait point cessé de faire circuler la Bota, le vieillard s'éloigna d'abord à grands pas et avec une attitude pleine de suffisance, qui cependant dégénéra insensiblement en une démarche incertaine et flottante; sa tête s'inclina d'un air pensif, et cet état d'appréhension s'augmenta visiblement lorsque, arrivé tout près de la maison, il distingua la voix retentissante et grondeuse de son intraitable moitié, et lorsqu'à la porte, avec un salut plein de déférence et un sourire malicieux, une vieille sœur en dévotion de la susdite Doña Emerencia passa doucement à côté de lui. Elle avait coutume de porter tout chaud à son amie les caquetages du village, de les retourner avec elle dans tous les sens, en disant ensemble leur rosaire, et de les assaisonner des réflexions et gloses nécessaires.

Tandis qu'il entrait dans la cour d'un air poltron et découragé, il trouva la mère et la fille qui s'abandonnaient à l'émotion la plus tragique; la première, pressant Gesualda sur son sein, s'écriait précisément alors : « Hélas ! fille de mes entrailles et de mon cœur ! ils veulent te livrer entre les mains des impies ! serait-ce donc pour cela que je t'aurais portée dans mon sein, enfantée avec douleur, nourrie de mon lait, et élevée dans la crainte de Dieu et de sa sainte Église ? »

— « *Ave Maria purissima !* qu'y a-t-il donc ici ? vous vous y prenez comme si les Maures étaient débarqués au Grao ! *Ave Maria !* ne pouvez-vous point répondre convenablement lorsqu'on vous salue, et lors même qu'on ne le ferait pas ? »

Le vieillard avait parlé ainsi d'un ton moitié chagrin et moitié inquiet, sans que l'on prît garde à lui. Cependant la señora Emerencia se leva, et les poings appuyés sur les hanches, les yeux étincelants, elle s'avança vers son mari :

— « *Sin pecado mortal concebida!* s'écria-t-elle; oui, je puis bien le dire; mais toi, pécheur, comment ta bouche impure ose-t-elle prononcer le doux nom de la mère de Dieu, ta bouche qui vient de vendre cette brebis innocente au juif, au franc-maçon qui habite là-bas! Ah, Judas! »

— « Femme, te dis-je, femme, commence par mettre bas le pavillon rouge, répondit l'époux victime, tandis que sa colère commençait insensiblement à l'emporter sur son effroi; parlons peu et parlons bien, disait ma grand'-mère (Dieu veuille avoir son ame!); mais toi! en vérité, cette femme serait en état de faire grisonner les cheveux du diable (*Jesus! Maria! Joseph!*). Oui, du diable lui-même; mais prends-y garde, le fils de mon père, lorsqu'une fois le sang lui monte à la tête, vous sera voir des étoiles en plein midi, à vous, démons infernaux, par tous les saints du paradis; oui, à toi et à cette fille! »

— « Ah! pour l'amour de Dieu, mon père, s'écria alors Gesualda, comme à un signal donné; et elle saisit en même temps les boucles de sa chevelure châtain-clair, comme si elle eût voulu les arracher sérieusement : je ne peux point, je ne veux point le prendre pour mari, et quand même des Théatins me prêcheraient jusqu'à demain à cette fin. »

Doña Emerencia cependant, peu effrayée des menaces du bon homme, continua sur un ton plus haut :

« Non, elle ne le prendra pas, elle ne prendra que celui que sa mère lui donnera; et vous, Blay Talens, vous ne devez prononcer ni mon nom, ni celui de ma fille, avant de vous être rincé la bouche avec de l'eau de rose. Quoi? qu'êtes-vous donc pour nous parler ainsi, par notre Dame de *Fuente-santa!* A-t-il oublié, le pauvre homme, qui sont les *Portalet?* Jésus, Jésus! Si mon grand-père l'alcade mayor d'Alcira avait assez vécu pour voir cela! il en tressaillera même dans son tombeau; et ma tante la duègne de Son Excellence de Denia, et mon autre oncle le majordome, et »

— « Femme, c'est aussi par trop fort, et si tu commences ta litanie d'inférieures tantes et d'oncles, je quitterai la place aussi-

tôt. Mais la jeune fille doit venir avec moi et les voisins, tout droit chez Mosen Beneyt, et si tu es sa mère ou moi son père, tu viendras également, ou bien tu iras à tous les diables (que Dieu me pardonne ce péché avec les autres!). »

En disant ces mots, le bonhomme, dont le courroux venait de se manifester si heureusement, voulut prendre sa fille par la main et l'emmener. Mais Gesualda pleura si amèrement, et sa mère parut si résolue à ne point la laisser partir, que sa colère commençait déjà à se fondre, et qu'il avait la plus grande envie de se lamenter avec elles, lorsque Gesualda, au milieu de ses exclamations douloureuses, en fit entendre une qui, de toutes manières, gâta beaucoup ses affaires.

« Hélas ! Florenzuelo de mon ame, que diras-tu ? que vas-tu devenir ? » s'écria la jeune fille inconsidérément.

Mais à peine ces mots lui furent-ils échappés, que non-seulement son père se déchaîna contre elle avec un nouveau transport de rage, mais que toute celle de sa mère se tourna tout aussitôt contre elle.

« Ainsi donc c'est de ce côté que vient le vent. *De l'étang l'eau coule au moulin.* Cet étudiant en guenilles, ce bec jaune trouble la cervelle de cette créature ! Un drôle qui n'a pour se coucher qu'une place au soleil. »

— « Nous nous sommes promis l'un à l'autre devant Dieu, et notre conscience.... » dit la jeune fille en cherchant à se justifier.

Mais sa mère l'interrompit aussitôt.

« Ainsi c'était donc vrai ce que disait la vieille Bajana ! Et la guitare de l'autre jour, enfant de satan ! Ainsi donc tu veux ensorceler et mener à mal ce jeune et pieux serviteur du Seigneur ! Que Dieu nous protège, et la sainte mère de Dieu, et S. François-Xavier ! Elle veut épouser un ecclésiastique ! Jésus ! Jésus ! Cela sent clairement l'hérésie et l'échafaud ! Hélas ! fallait-il que pareille chose m'arrivât ! »

— « Mais il n'est point ecclésiastique, dit en gémissant la jeune fille ; il m'a promis de devenir un savant, un docteur, un juge aux Indes, et tout ce que je voudrai ; puis ensuite il me demandera en mariage. »

— « Qu'il vienne me trouver, cet étudiant au pain et à l'eau, s'écria Blay Talens; et lors même qu'il en apprendrait plus long que les sept sages, et que les trois mages de l'Orient, et que l'enchanteur Merlin; quand bien même il saurait tirer du jus des pierres, possède-t-il seulement de quoi payer un aveugle pour jouer à sa noce? Ces gens-là n'ont rien, pas même la teigne. Où voudriez-vous vivre ensemble, à l'église ou en prison? car il n'aura point d'autre logement pendant toute sa vie. Mais à viandes dures il faut de bonnes dents.... Je veux t'apprendre à compter, et si dans huit jours tu n'es point la femme de Mosen Beneyt, je te Dieu me pardonne toutes mes mauvaises paroles! »

— « Et avant que la fille de Doña Emerencia del Portalet devienne la femme d'un impie et d'un vagabond, il faudra me faire rôtir comme une châtaigne ou comme tu rôtiras un jour à la cuisine de Pero Botero. Qui sont ses parents? et où a-t-il été baptisé, le beau freluquet? Dis-le-moi, Blay Talens; dis-le-moi. »

— « Ses parents! Aujourd'hui les piastres lourdes sont les meilleurs alliés, et de bons papiers les meilleurs parents. Et que Dieu ne m'accorde point d'autres Indes que cela! Celui qui a de l'argent a tout, et même la fille du roi, s'il la désire. »

— « Mais Florenzuelo peut devenir tout au monde. Nous attendrons volontiers, » reprit Gesualda, qui, au renouvellement des hostilités entre ses deux juges rigoureux, commençait à concevoir quelque espoir.

« Attendre, répliqua le vieillard; attendre! Et si nous ne voulions attendre que jusqu'à ce qu'il ait un habit qui lui appartienne, et qu'il puisse payer un cierge pour assister à une procession, je pourrais mourir dix fois et pourrir auparavant, et le diable seul aurait à rire. »

— « Et quand bien même il n'aurait point d'habit du tout, » s'écria la jeune fille, poussée à l'extrême par une opinion si injurieuse à son amant, et sans entendre malice à ses paroles, « il ne m'en plairait que davantage. »

Cependant Doña Emerencia, chatouilleuse sur l'article des convenances, crut que la pauvrete avait eu tout autre pensée, et

se précipita sur elle avec le zèle le plus louable pour la corriger d'idées aussi impies, et comme Blay Talens la saisit en même temps de nouveau pour l'emmener avec lui, sans doute que Gesualda s'en serait mal trouvée, s'il ne lui était survenu d'un autre côté un secours inespéré.

« Que le Seigneur veuille entrer dans cette maison ! »

Ces mots, prononcés par une voix de basse-taille, retentirent tout à coup derrière les combattants, et lorsqu'ils jetèrent autour d'eux un regard de surprise, la figure majestueuse du pater Graciano leur apparut sur le seuil, remplissant presque tout entière l'ouverture de la porte.

Il y eut alors un moment de silence et d'embarras, et le pater répéta gravement son motto.

« Que le Seigneur veuille entrer dans cette maison ! Voilà déjà la troisième fois que je le dis, et personne qui me réponde une salutation chrétienne. Mais à la vérité le diable semble bien plutôt y faire de ses tours. Allons, frère Blay Talens, cela s'appelle-t-il se comporter avec sa propre chair et avec son sang en vieux chrétien et en homme d'honneur ? Le monde se rassemble là-bas sur le chemin, et se demande s'il y a ici des Maures dans un cabaret, ou si on y livre la bataille de Saint-Quentin, ou quel diable de bruit on fait chez le voisin Blay Talens ? »

Gesualda soupirait, baissait les yeux, trépignait du pied, et parfilait sa ceinture. Tia Emerencia jeta un regard triomphant sur l'honnête Talens ; car elle se croyait assurée que le pater lui donnerait raison, et, précisément à cause de cela, elle ne se pressa pas trop de prendre la parole ; mais elle attendait ce que son époux et maître dirait pour sa justification, afin de l'accabler ensuite plus complètement par son témoignage et ses accusations.

Cependant l'embarras qu'éprouvait en ce moment le bonhomme, le jeta dans une autre extrémité ; car il augmenta la colère à laquelle il s'était monté et déterminé contre son habitude. Il répondit donc au pater d'un air passablement hargneux ; de sorte que sa femme ne pouvait en croire ses oreilles, et, tout-à-fait con-

fuse, regardait tantôt l'un, tantôt l'autre, dans l'attente de ce qui devait résulter.

« Allons donc, mon respectable pater, pour ce qui a rapport à ce tapage, avec la permission de votre révérence, la chose, je crois, ne vaut pas la peine que les voisins, ou vous, ou moi-même, en fassions beaucoup de bruit. C'est une bagatelle ! un verre d'eau pour s'y noyer ! Cette créature que ma femme dit être ma fille, je veux la marier comme bon me semble et à qui il me convient. Voilà tout, et puisque votre révérence a bien voulu se charger de veiller sur l'ame de cette femme de Barrabas, que Dieu vous récompense de cette peine. Quant à moi, j'aimerais mieux garder toutes les chèvres qui paissent dans la Sierra. Expliquez-lui donc une fois le passage de l'Écriture où il est dit : *Il sera ton maître !* Mais si vous ne le voulez ni ne le pouvez, laissez donc, au nom de Dieu, brûler ce qui ne vous est pas nécessaire pour vivre, et laissez-moi du moins dire à cette femme combien font deux fois deux. »

— « A merveille, frère Talens, répliqua l'ecclésiastique avec beaucoup de dignité et un regard pénétrant ; vous avez parfaitement raison ; certainement cela est écrit, et si ma fille en Jésus-Christ a agi ou parlé contre.... »

— « Ah ! Dieu, mon révérend pater, hurla la vieille en l'interrompant, demandez-lui seulement ce qu'il exige de moi, cet homme impie, ce juif ! »

Le pater lui fit signe avec sévérité de se taire.

« Mais, frère Talens, continua-t-il, il est aussi écrit qu'un seul Dieu est notre seigneur, et que son Église seule est notre mère à tous, et ses serviteurs, dont je suis un des plus indignes, sont seuls responsables envers elle des brebis qui leur ont été confiées ; et si vous êtes devenu tellement sage que vous n'ayez plus besoin de mes conseils ni de mes prières pour vous et les vôtres, dites seulement une parole, afin que je m'en aille et que je secoue la poussière de mes pieds. »

— « Non, pour l'amour de Dieu ! » s'écria aussitôt le maître du logis molesté, sur qui, lorsque le pater devina les pensées qu'il

s'avouait à peine à lui-même, et les exprima aussi rigoureusement; la vieille habitude de la dépendance ecclésiastique reprit aussitôt sa toute-puissance. « Non, pour l'amour de Dieu! comment pourriez-vous faire cette douleur à moi pauvre homme dans l'angoisse? Aidez-moi plutôt à me tirer honorablement de l'embarras où me jettent ces femmes et les autres. Je fonderai alors au maître-autel de votre couvent un cierge aussi long et aussi gros que moi. »

— « Eh bien! voyons, continua le pater en s'adoucissant; de quoi s'agit-il? Mais avant tout, ma petite Gesualda, allez dans votre chambrette; dites une douzaine d'ave-maria, et attendez que nous vous appelions. »

Gesualda baisa la main du pater, et s'esquiva légèrement. Cependant le vieux Talens raconta en peu de mots ce dont il s'agissait, non toutefois sans être fréquemment interrompu par la dévote maîtresse du logis, qui ne doutait pas un seul instant que le pater n'employât toute son influence pour arracher cette brebis à la gueule du loup; car c'était ainsi qu'elle considérait le gendre que Blay s'était choisi: elle s'attendait donc à ce que le révérend pater, animé d'un saint zèle, se déchaînât immédiatement contre les impies et les hérétiques, les francs-maçons et les libéraux, comme il avait coutume de le faire à chaque occasion. Tout au contraire, il écouta le vieux Blay avec beaucoup de calme et d'attention. Lorsque ce dernier eut fini son récit, l'ecclésiastique demeura un moment enseveli dans des pensées qui ne tardèrent point à se manifester; car il ne se borna pas à réprimander sévèrement sa pénitente à cause de la résistance qu'elle opposait en général aux volontés de son époux et maître; mais il donna encore à celui-ci complètement raison en cette occurrence, et, entre autres motifs qu'il alléguait, il insista sur ce que c'était un effet visible de la providence de Dieu, qui avait voulu qu'un impie et un mécréant, comme Soler ne le paraissait malheureusement que trop, dût être converti par une femme chrétienne, et par les exemples et les exhortations d'une belle-mère pieuse et zélée. Ces discours et d'autres semblables, assaisonnés de passages de l'Écriture, des noms des saints pères de l'Église et de citations latines,

ne pouvaient manquer de produire dans la bouche de son père spirituel une impression profonde sur cette bonne ame, et d'autant plus que le rôle d'une belle-mère convertissant, prêchant et admonestant, qui devait lui échoir de cette manière, ne flattait pas peu sa vanité, qui d'ailleurs, quoique dans une autre ramification de cette plante singulière, se trouvait déjà séduite par l'attitude distinguée et la situation indépendante de Soler; bien que, dans le transport de son zèle pieux, elle ne s'avouât pas d'abord qu'il ne lui serait pas désagréable de voir sa fille mariée à une espèce de demi-caballero.

● Il ne resta donc bientôt plus d'autre obstacle à surmonter que ce qu'ils appelaient le sot caprice de leur fille, qu'ils entendaient prier et sangloter dans la pièce voisine. Mais l'ecclésiastique, ami de la maison, offrit encore son intervention, et promit que, si on lui donnait la haute main et qu'on voulût le laisser agir seul, dans une demi-heure il saurait faire entendre raison à la petite Gesualda. Ses parents y consentirent avec joie. On rappela la jeune fille, et on la laissa seule avec le pater, tandis que la matrone fouillait dans l'armoire aux hardes, et que son mari s'occupait de diverses manières dans la cour et dans la maison.

Que si maintenant le lecteur bienveillant s'est imaginé par hasard qu'il en soit résulté une scène tragique entre le pater et la jeune fille, et que celle-ci ait persisté avec une fidélité héroïque dans son amour pour Florencio, nous regrettons beaucoup de ne pouvoir remplir son attente. L'influence qu'assuraient au pater sur toute la famille, et particulièrement sur les femmes, la dignité de son caractère, sa position dans la maison, la supériorité réelle et bien reconnue de son esprit, dont en général il ne faisait qu'un bon usage, donnèrent tant de poids à ses raisonnements et à ses exhortations; il sut s'y prendre avec tant d'adresse et en même temps avec tant de gravité et de bienveillance, pour séduire, pour convaincre et pour frapper d'effroi tour à tour le jugement et le cœur de cette jeune fille timide, faible et désolée, que le souvenir de Florencio dut s'évanouir devant l'impression du moment. Nous pouvons en conclure avec quelque raison que ce sentiment,

da moins du côté de Gesualda, loin d'être une véritable passion, ne lui présentait qu'un appas qui flattait sa vanité naissante de jeune fille, et qui, excitant en elle une curiosité encore enfantine, réveillait dans son cœur de vagues et d'obscurs pressentiments. Quoi qu'il en soit, au bout d'une demi-heure le pater ramena à ses parents leur fille pleurant encore, à la vérité, mais obéissante, et bientôt après tous ensemble, sans en excepter l'ecclésiastique, se trouvaient réunis dans la maison de Soler; on les y reçut avec des acclamations bruyantes, ils se mirent à table joyeusement, et, ainsi que s'exprimait le vieux Talens, tous à l'unisson mangeant en la même crèche comme les bœufs et les ânes de Bethléem.

Il nous resterait encore à expliquer quelles considérations pouvaient déterminer le bon pater Graciano à prendre en cette occasion si chaudement le parti de Soler, dont il n'y avait d'ailleurs rien de bon à dire, et que lui-même souvent et d'une manière assez claire avait signalé du haut de la chaire à ses pieuses brebis comme un loup ou même comme un lion rugissant. Mais hélas! sur ce point nous ne pouvons que lui faire part des conjectures que dès-lors et plus tard encore, les amis, les connaissances ou les contradicteurs des susdits personnages énoncèrent, en y joignant l'expression du blâme, de la défiance ou d'une maligne joie. Quelques-uns pensaient notamment que le pater avait envisagé cette alliance comme un moyen, ou de gagner à son parti Soler, dont il savait très-bien apprécier l'influence et l'importance sous certains rapports, ou du moins de la neutraliser tant par suite des ménagements qu'un semblable mariage lui imposerait même contre sa volonté, que par suite de la défiance que ces mêmes ménagements ne manqueraient pas d'exciter chez beaucoup de ses partisans actuels. D'autres, qui se croyaient encore plus habiles ou qui jugeaient encore plus défavorablement le pater, pensaient seulement qu'il avait placé Gesualda comme une espionne dans la maison de Soler, pour obtenir de cette manière des renseignements positifs sur ses pratiques, qui lui étaient depuis longtemps suspectes, et pour pouvoir ensuite le perdre quand le

moment serait venu. Sans doute que la jeune fille, et plus tard la jeune femme était tout-à-fait innocente de ce dessein perfide; mais, certes, il eût été possible à l'ecclésiastique d'abuser de l'influence que lui donnait sa position auprès de sa pénitente, influence telle qu'un mari même n'eût osé la lui contester, pour imposer à Gesualda, comme un devoir de conscience, de lui transmettre certains renseignements sur des choses dont elle ne comprenait pas la portée, et dont cependant le secret pour Soler et ceux de son parti eût pu être très-important. C'est du moins de cette manière que beaucoup de personnes interprétèrent la conduite du pater Graciano dans cette circonstance, surtout lorsque par la suite il survint des événements qui ne donnèrent que trop de vraisemblance à des présomptions semblables.

CHAPITRE XIV.

Espérances déçues. — Violents ressentiments. — Détermination soudaine.

La maison du vieux Talens ne fut pas la seule à Ruzafa, ni dans le voisinage où la nouvelle de ce qui avait été arrêté à la corte de la séo, promptement répandue par les gens de la campagne qui s'en retournaient chez eux, apporta beaucoup de trouble et d'agitation.

Dofia Ana, assise devant la porte de sa chaumière, son rosaire à la main, murmurait quelques prières, tandis que Mercedes, distraite et pensive, enlevait de la petite table basse la vaisselle et les restes d'un repas frugal.

— « Où peut être Florencio ? s'écria tout à coup la matrone d'un air qui annonçait plus de tristesse que de mécontentement : sortir ainsi depuis le lever du soleil ! ne point venir dîner ! c'est tous les jours de même, et cela va de pis en pis ! »

Mercedes ne répondit à ces exclamations qu'en levant ses épaules machinalement ; sa mère continua ainsi un moment après :

— « La faute en est uniquement à Soler, et si, à cause de toi, il a mérité mes bénédictions, je serais tentée de le maudire à

cause de mon fils; personne cependant ne sait quel est cet homme, et s'il appartient ou à Dieu ou au diable! après tout j'aimerais encore mieux voir Florencio s'attacher à lui, que s'absenter des jours entiers comme il le fait, et Dieu sait où il peut aller!»

— «Florencio n'est plus un enfant, répondit Mercedes; il saura bien se garder lui-même, et Soler est moins coupable en cela que ceux qui veulent faire de mon frère un ecclésiastique, ce dont il ne se soucie et ce qui ne lui convient nullement....»

Doña Ana se disposait à relever énergiquement ces paroles, lorsque Florencio se précipita dans le jardin, et s'écria de loin avec tous les signes de la plus vive agitation :

L'artificieux coquin ! il nous a trahis et vendus, Mercedes !

— Qui donc ? qu'est-il arrivé ? interrompirent à la fois et la mère et la fille.

— Soler s'est fiancé avec la fille du vieux Talens, répondit Florencio, et, jetant brusquement son manteau et son chapeau, il s'assit tout épuisé.

— Eh bien ! le grand malheur ! dit Doña Ana avec assez de calme ; sans doute, j'ai cru pendant quelque temps qu'il prétendait à ta sœur ; mais à la manière dont elle s'est comportée à son égard, puis-je lui savoir mauvais gré d'en épouser une autre ?

Florencio, sans écouter sa mère, concentrait toute son attention sur lui-même et sur sa sœur ; Mercedes demeura un moment atterrée, immobile et muette, ses mains se fermaient convulsivement, ses yeux roulaient hors de leur orbite ; son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, puis, passant tout à coup à l'émotion la plus violente, ses joues se colorèrent d'un rouge ardent, ses regards étincelèrent, elle saisit un couteau oublié sur la table et s'avança vers la porte du jardin ; mais elle s'arrêta soudain, se maîtrisa par un effort puissant et murmurant en elle-même : « Non, cela me trahirait ! plutôt mourir ! » Elle revint auprès de sa mère qui, s'étant détournée pour chercher quelque chose, n'avait point remarqué son trouble, mais qui, surprise de son bruyant éloignement, jeta sur elle un regard défiant et interrogateur ; Mercedes, s'adressant à Florencio avec un calme affecté

que démentaient l'altération de sa voix, sa pâleur, ses traits bouleversés et le feu sombre qui brillait dans ses yeux :

— « En effet, ma mère a raison, dit-elle; et je ne conçois pas comment tu peux me plaindre à ce sujet; crois-tu donc que ta sœur ait osé se flatter que ton noble ami daignât s'abaisser à la rendre heureuse par le don de sa main et à récompenser ses secrets sentiments? Je voudrais bien savoir qui a pu donner à ce jeune homme le droit de me faire jouer un rôle semblable? ou souhaiterais-tu peut-être que ta sœur tirât pour toi les marrons du feu, mon pauvre garçon? »

Ces dernières paroles, Mercedes les avait prononcées avec une amertume et une irritation toujours croissantes, au point que sa mère, entraînée par un pressentiment pénible que la conduite énigmatique de ses enfants réveillait en elle, se leva avec humeur et s'avança dans l'intérieur de la chaumière.

« Voilà des discours impudents et inutiles, s'écria-t-elle, le diable seul peut avoir à s'en réjouir; quant à moi, je ne veux plus rien entendre de semblable. Et toi, ma fille, rentre de suite et viens prier avec moi. »

— « Vous avez raison, ma mère, prier! si seulement je le pouvais! » répondit Mercedes en se disposant à la suivre; mais arrivée à la porte, elle se retourne encore une fois :

« Mon frère, dit-elle, si j'étais un homme, et qu'un autre voulût épouser ma maîtresse, en vérité, je ne perdrais point une demi-heure à bavarder et à me lamenter ainsi avec des femmes; mais depuis long-temps j'aurais fait ce que je dois faire. »

Lançant sur Florencio un regard expressif, elle posa sur la table le couteau qu'elle tenait encore à la main, et courut auprès de la mère, qui l'appelait impatiemment.

Les paroles et l'aspect de cette jeune fille ulcérée et frappée au cœur d'une blessure incurable, ne manquèrent point leur effet sur un caractère ardent et passionné. Florencio ressentit vivement l'offense faite à une sœur chérie; il ne pouvait se méprendre sur la nature de ses sentiments pour Soler, quelque mystérieux qu'ils lui parussent souvent, son propre cœur les lui révélait

instinctivement. Déjà trop fréquemment les propos du voisinage l'avaient convaincu que les visites de ce jeune fat porteraient préjudice à la réputation de Mercedes, si elles ne se terminaient par des propositions de mariage. Ainsi donc elle allait se trouver en butte à toutes les médisances inévitables en pareil cas, et cet homme, qui occasionait ce chagrin à sa sœur, anéantissait du même coup les joies de son premier amour. A la vérité, nous ne pouvons guère en déterminer la durée, de même que son origine et ses progrès nous sont inconnus ; mais ce que nous ne craignons pas d'affirmer, c'est que son ardeur répondait à la vivacité de l'imagination juvénile de Florencio. La haine de ce dernier s'en accrût d'autant plus, que d'ailleurs tout sentiment affectueux avait été étouffé par la confusion et l'irritation de son orgueil ; car non-seulement il considérait alors la conduite de Soler comme une trahison préméditée et manifestement dirigée contre un ami, mais il ne songeait même pas à la possibilité qu'il eût pu entièrement ignorer ses prétentions ou réelles ou supposées sur Gesualda. Les ressentiments de ce jeune homme ardent et vain, mol et fantastique, mais cependant doué de quelque énergie, n'auraient peut-être abouti qu'à une douleur démesurée, inactive et abondante en larmes, ou bien ils auraient trouvé un contre-poids dans une exaltation sombre et religieuse, et se seraient amortis par la prière, le jeûne et la pénitence ; mais les paroles empoisonnées de la pauvre Mercedes leur imprimèrent une toute autre direction, d'ailleurs assez en harmonie avec le caractère de son frère, et qui devait porter ce dernier à une résolution extrême et à quelque acte aventureux.

Florencio, depuis le moment de son arrivée et après avoir apporté cette triste nouvelle, demeurait assis, silencieux, à la vérité, mais en proie aux fluctuations d'une agitation incessante. Aux dernières paroles de Mercedes il se lève, et saisissant avec une détermination soudaine le couteau qu'elle avait posé sur la table, il l'enveloppe dans les plis de son manteau noir, et s'élance sur la route de Ruzafa.

CHAPITRE XV.

Un repas de fiançailles. — Vengeance espagnole. — Une arrestation.

On s'abandonnait à la joie dans la maison de Soler. Malgré ses larmes, ses gémissements et ses sanglots, le pater et les parents de Gesualda avaient réussi à la conduire chez son fiancé. Celui-ci n'avait pas en vain mis en œuvre tous ses moyens de séduction pour la calmer et se concilier ses bonnes grâces. Pleurant encore à demi et avec un sourire mêlé de confusion, elle reçut les félicitations des voisins. Invités ou non, ils arrivèrent successivement; et grâce aux santés copieuses auxquelles les invitaient les autres gonflées de vin que Soler avait fait venir de la ville, ils oublièrent bientôt ce que ce repas de fiançailles, dans la maison du futur époux, pouvait offrir d'inattendu ou de peu convenable.

Au milieu de ces divertissements joyeux et bruyants, et au moment même où l'heureux fiancé, chuchotant tout bas avec sa timide fiancée, négociait le premier baiser, ou plutôt le dérobaît par anticipation, dans l'honnête résolution de le rendre bientôt avec usure, il entend tout à coup derrière lui le son d'une voix bien connue, et qui s'accordait mal avec la circonstance présente, lui adresser ces paroles :

« Bonjour, Mosen Beneyt, vous oubliez vos amis absents; aussi viennent-ils, comme les convives, sans être priés; recevez de moi cette marque de souvenir!.... »

Au premier mot qui avait frappé son oreille, Soler s'était élancé de son siège; mais il retombe soudain devant la table, s'écriant douloureusement : *Jesus! Maria!* et un torrent de sang pourpre rejaillit de son cou sur sa fiancée, qui, saisie d'épouvante, tombe sans connaissance après avoir nommé Florencio.

On peut s'imaginer le trouble qui se manifesta au milieu de la fête par suite de cet événement; il fut si grand, que Florencio put s'éloigner immédiatement sans qu'on l'inquiât, de même qu'il était entré sans qu'on l'eût remarqué ou du moins interrogé. Mais on vit bientôt qu'il ne songeait nullement à se soustraire aux conséquences de cet acte violent. Les convives reprirent peu

à peu leurs esprits; ils mirent un premier appareil sur la blessure de leur hôte, muet et grièvement atteint; ils s'efforcèrent de calmer et d'éloigner sa fiancée encore toute bouleversée, puis ils se firent part mutuellement de leurs conjectures et de leurs observations. Bientôt il ne resta plus aucun doute sur l'auteur du crime. Les uns se rappelèrent alors clairement avoir vu l'étudiant (c'est ainsi que généralement on distinguait Florencio dans le village, où il se trouvait la seule robe noire de son espèce), lorsqu'il s'était montré à la porte de la salle du festin, et leur premier mouvement avait été de s'étonner qu'il ne figurât pas depuis long-temps parmi les convives. D'autres l'avaient aperçu derrière la chaise de Soler, et s'étaient imaginé qu'il voulait lui porter une santé ou lui adresser des félicitations; quelques-uns l'avaient rencontré en dehors à la porte de la maison, se précipitant d'un air égaré. Il s'en trouvait aussi qui avaient entendu l'exclamation de Gesualda, et quoique, dans le moment même de l'action, personne n'eût pris garde à lui, il n'en résulta pas moins qu'après que l'on eut rapporté et pesé toutes ces circonstances, l'alcade, qui siégeait d'office parmi les convives, et qui, à la première explosion du bruit, était allé chercher son bâton blanc, portant devant lui avec la majesté convenable cet insigne de sa dignité, et accompagné de l'escribano, de l'alguazil et du celador, se rendit directement avec quelques voisins à la chaumière de Doña Ana, pour y procéder en tous cas aux saisies et aux formalités d'usage. Cependant les plus lestes et les plus vigoureux des assistants se dispersèrent dans différentes directions pour s'emparer du meurtrier fugitif. Toutefois cette peine devint inutile; car dès que l'alcade avec son cortège se présenta à la porte du jardin de la veuve, et lorsqu'il se disposait à la faire ouvrir avec précaution, l'étudiant la poussa de lui-même, et sortit avec un petit paquet et quelques livres sous son bras: « C'est moi qui ai fait le coup, dit-il d'une voix assurée, que Dieu veuille me le pardonner par son propre sang. Conduisez-moi en prison; mais ne troublez ni ma mère, ni ma sœur; elles sont là-bas à prier; elles n'apprendront que trop tôt ce qui s'est passé. »

L'aspect de ce jeune homme avait quelque chose de si solennel, sa conduite dans une affaire aussi malheureuse était tellement extraordinaire, que quelques moments s'écoulèrent avant que le brave alcade ait pu prendre sur lui de faire ce qu'exigeait son ministère.

LE MARQUIS DE LA GRANGE.



STRUENSÉE,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,
PAR MICHEL BEER,
TRADUITE PAR X. MARNIER.

TROISIÈME ACTE.¹
PREMIÈRE SCÈNE.

(Il est nuit. Appartement de Struensée.)

STRUENSÉE. KOELLER.

STRUENSÉE (*assis près d'une table, il remet à Kœller un ordre qu'il vient d'écrire*). Voici l'ordre, colonel, votre régiment fournira les postes de cette nuit; car je ne saurais confier la sûreté de la capitale à une garde plus vigilante que la vôtre. La révolte est apaisée, tout est calme, ce me semble?

KOELLER. Tout est tranquille.

STRUENSÉE. Il faut surtout que des patrouilles fassent la ronde à l'heure du bal, et que rien n'interrompe les plaisirs de la fête; il serait prudent peut-être d'augmenter la garde du château.

KOELLER. On vous obéira.

STRUENSÉE. Trop de précautions ne sauraient nuire. Au revoir donc, vous venez au bal?

KOELLER. J'y serai sans faute.

(Kœller s'en allant rencontre Brandt à la porte, il le salue froidement.)

DEUXIÈME SCÈNE.

STRUENSÉE. BRANDT.

STRUENSÉE. C'est toi, mon Emwold, qu'est-ce qui peut t'amener si tard encore?

BRANDT. Un sombre pressentiment et un cœur plein d'effroi.

¹ Voyez le cahier de Novembre 1835, p. 141.

STRUENSÉE. Dis-moi ce qui t'agite ainsi.

BRANDT. Je ne sais, le silence de nos ennemis me fait peur, et la fête que nous préparons est sinistre avec ses masques. Oh! que cette nuit est longue! A quelles troupes as-tu confié les postes? pas à Kœller, j'espère?

STRUENSÉE. C'est lui que j'ai choisi, mon ami; je ne connais pas d'officier plus dévoué, ni de régiment plus obéissant.

BRANDT. Rétracte l'ordre, je t'en supplie.

STRUENSÉE. Je ne céderai pas à cet effroi dont tu ignores la cause. Je ne lui sacrifierai pas une résolution forte, ni un homme éprouvé.

BRANDT. Je me défie de lui.

STRUENSÉE. Mais moi, j'ai confiance en lui, je connais son cœur droit. Un esprit supérieur lui manque, il sait obéir à ceux qui le dominent; j'ai su le maîtriser. Il m'a sacrifié son amour sans murmurer, et s'il a souffert, son silence ne l'a pas trahi. J'ai reconnu ses efforts généreux, et de tous temps je le lui ai prouvé en l'élevant; lorsque je le fis souffrir, il ne m'en voulut pas — pourrait-il le faire aujourd'hui qu'il me doit sa reconnaissance?

BRANDT. Et si sa modération, qui te semble du dévouement, ne provenait que d'une haine silencieuse, d'un sentiment de vengeance qu'il médite?

STRUENSÉE. Cherche un démon, et non un homme, pour cela. — Si je pouvais me venger, il y a long-temps que cette royale veuve et ce Ranzau seraient sacrifiés à ma haine.

BRANDT. Oh! que ne l'as-tu fait; mais tu ne veux pas entendre, et des amis te disent qu'ils trament ta perte.

STRUENSÉE. Eh bien! laisse-les soulever le voile, leur châtiment les attend; je ne condamne pas lorsque je ne puis que soupçonner. L'abord du roi est difficile, et c'est le plus nécessaire; car rien dans ce cœur malade n'est constant que l'inconstance, l'amitié fait place à la haine, et l'amour au dégoût. — Mais nous sommes protégés par un ange même! La bienveillance de la reine n'est pas une lueur passagère!

BRANDT. Oui; mais malheur à nous, à elle, s'ils parviennent

jusqu'au roi ! Vois-tu, mon ami, on me parle beaucoup de ce Koeller, il doit avoir tenu certains propos.

STRAUENSÉE. Je t'en supplie, ne nous laissons pas toucher par les discours des mécontents, des chimères excitées par le vin ; finissons — car si tu voulais écouter toutes les paroles de l'envie et de la calomnie, tu serais perdu. Et qu'auras-tu à répondre si je t'avoue qu'on t'a accusé près de moi ?

BRANDT. Je n'ajouterai donc rien de plus. Adieu. Le devoir m'appelle à cette fête, qui me pèse comme un mauvais présage. Viens-tu avec moi ?

STRAUENSÉE. Je te suivrai ; il me reste quelques ordres à donner et des papiers à régler avant qu'il me soit permis de goûter le plaisir.

BRANDT. Le plaisir ? il me semble que la mort m'attend.

(Brandt sort.)

TROISIÈME SCÈNE.

STRAUENSÉE (*seul, écrivant*). Le malheureux ! il ne supporterait pas une chute ! il ne saurait renoncer à l'éclat. (*Mettant la main sur le cœur.*) Oh ! quelle différence ! si c'étaient là mes seules chaînes ! (*Se levant.*) Mais taisons-nous, et allons nous présenter à la fête. — Detler ! Detler ! Il n'entend pas, et je lui ordonnai d'attendre près d'ici. (*Il ouvre la porte, et voit Detler endormi sur une chaise.*) Le pauvre enfant dort, il a partagé les peines et l'effroi de la nuit. (*Le considérant.*) Si tous m'abandonnaient, celui-là me resterait ! (*Le touchant.*) Detler !

QUATRIÈME SCÈNE.

STRAUENSÉE. DETLER.

DETLER (*se réveillant avec un cri déchirant, s'élance dans l'appartement, et, voyant son maître, se jette à ses genoux qu'il embrasse*). Est-ce bien vous, bien vous, mon cher maître ?

STRAUENSÉE. Qu'as-tu, Detler ? remets-toi, parle !

DETLER. Je ne le puis, un rêve horrible !....

STRAUENSÉE. Encore des rêves ! Ne saurai-je donc entendre que des rêves et des pressentiments ? Allons, lève-toi, sois calme !

DETLEK. Monseigneur, il faut m'entendre; ne repoussez pas un avis que le Ciel m'inspire! Faites arrêter aussitôt la reine veuve, Ranzau et Kœller....

STRUENSÉE. Tu es fou, Detler!

DETLEK. Je ne suis pas insensé, Monseigneur, je l'ai vu distinctement.

STRUENSÉE. Alors explique-toi, Detler, et qu'il ne soit pas dit qu'un mauvais rêve t'ôte toute raison.

DETLEK. Vous le savez, Monseigneur, la nuit d'hier ne nous offrit guère de repos; j'ai succombé à un lourd sommeil tout à l'heure, et un rêve terrible s'empara de toutes mes facultés. J'étais à la grille de Christiansbourg, le palais était illuminé, les masques animés suivaient une bruyante musique. Tout à coup les bougies s'éteignent, les instruments se taisent, la nuit était profonde et des flots de monde passaient près de moi. Le jour parut, et la foule allait, allait toujours silencieuse jusqu'à la porte d'Est, et je me trouve en frémissant au lieu où la hache du bourreau punit l'assassin. Mes yeux tombèrent sur un échafaud rouge comme le sang; un billot sombre, un couteau étincelant blessent ma vue; un effroi de mort me force à reculer, je me retourne et je vois s'avancer un lent cortège, conduit par le sceptre ensanglanté de la reine Julie; le comte Ranzau la suit, et Kœller et beaucoup d'autres encore — et tous étendent leur main vers un homme qui marche seul, résigné et courbé au milieu d'eux. Je vis les femmes élever les enfants, j'entendis la foule murmurer; *c'est celui-là!*

STRUENSÉE. Qui était cet homme?

DETLEK. Je ne pus voir son visage; mais son maintien m'était connu. Il portait un manteau de velours bleu brodé d'argent. On le lui arrache, il monte sur l'échafaud, tombe à genoux, et ses armes sont brisées sur sa tête. Alors — je ne sais qui s'empare de lui, je ne l'ai pas vu, car il fait nuit tout à coup; un éclair brille — c'est une épée, et une goutte de sang chaud tombe dans mon sein — une tête sanglante roule à mes pieds. Je ne résiste pas à un désir horrible, je veux voir des traits connus — je saisis une brune chevelure et je vois....

STRUENSKÉE. Detler, c'est assez !

DETLEK. Oh, Dieu merci ! vous vivez, ce n'était pas votre tête.

STRUENSKÉE. Je vis ; mais viens dans mes bras, et que tes pleurs calment l'horreur de ton rêve. Tu y as vu les peines du jour grandir et devenir des images funestes. Ne crains rien ; mes ennemis peuvent vouloir ma perte, mais ils n'oseraient armer leur bras de la hache du bourreau. Il y aurait d'autres moyens ; ils n'y arriveront pas. Je n'ai aucun pressentiment de malheur, mon sang bout dans mes veines, ma poitrine respire forte et jeune — mais tu m'as ému, et je cours dissiper ces légères angoisses....

DETLEK. Mais non à ce bal. C'est de là que la route partait dans mon rêve.

STRUENSKÉE. Croirais-je aux rêves ?

DETLEK. D'autres aussi ne crurent pas aux pressentiments jusqu'à ce que la mort leur donnât un enseignement tardif.

STRUENSKÉE. Crois-moi, pauvre rêveur, le cœur me dit que ce n'est pas une nuit de malheur.

DETLEK. L'heure du malheur ne viendrait jamais pour nous, si le cœur savait nous la désigner.

STRUENSKÉE. Elle viendra lorsqu'il le faudra, je ne saurais la retarder ; mais demain, sinistre visionnaire, je t'annoncerai une belle journée ! dors bien. (Il sort.)

DETLEK. Je ne dormirai pas ! je veillerai pour toi !

CINQUIÈME SCÈNE.

(Une salle éclairée avec une porte à deux battants. La porte est ouverte. On aperçoit le bal. Dans le fond des groupes de danseurs, des masques, des courtisans. Sur le devant quelques valets qui causent entre eux.)

LE MAÎTRE D'HÔTEL. PLUSIEURS VALETS.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Hâtez-vous. La première danse touche à sa fin. Par là ! Le roi est dans la salle des Chevaliers avec Sa Majesté la reine-mère : là doit être le meilleur. Hâtez-vous.

UN VALET (venant de la salle). Le comte de Guldberg demande du vin.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Est-il si pressé ? Il ne mourra pas de soif. Je voudrais que ce vin fût du poison.

LE VALET. Le vieux grognard est terriblement du parti de Struensée. Mais moi je parie quelque chose.... Je suis sûr que si le grand vient à tomber, les petits tomberont après lui (*le maître d'hôtel s'éloigne*). Attends, vieux ; attends, tu ne nous donneras pas toujours ainsi sur les doigts : ton régiment touche bientôt à sa fin.

PLUSIEURS VALETS.

LE SECOND. Regarde donc là, George. Pourquoi restes-tu ainsi à ruminer ? Ne vois-tu pas qu'il faut courir ? Ne reste donc pas ainsi oisif.

LE TROISIÈME. Laisse-le, et dis-nous, politicus, quel aspect a la salle ?

LE PREMIER. Cela va mal ; je vous le dis.

LE SECOND. Mal ; vraiment ?

LE TROISIÈME. Comment cela ?

LE PREMIER. Comment cela ? Ne voit-on pas assez clair dans la salle ? Ne pouvez-vous lire ? Si vous pouvez lire, étudiez les physiologies. Ne vous attachez pas à celles des personnages distingués ; elles sont trop difficiles. Restez auprès de vos pareils ; regardez le nez et les yeux des serviteurs de la reine-mère : il y a sur leurs nez et dans leurs yeux de chat un S bien marqué.

Tous. Quoi ?

LE PREMIER. Quelle finesse ! Je serais fou si je vous le disais.
(Il s'en va.)

LE SECOND. Le sot !

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Eh bien ! vous restez là à bâiller, et vous ne faites rien. Regardez ; voici Brandt. Maintenant la danse est finie, et la reine Mathilde s'avance de ce côté.

LE SECOND. Quel est cet étranger qui marche à ses côtés ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL. C'est un prince russe : il m'a l'air d'un homme très comme il faut ; il a beaucoup voyagé, et il a assuré qu'il n'y avait pas un autre château comme celui-ci dans le monde. Non Christiansbourg n'a pas encore trouvé son pareil, et une fête

telle que celle-ci peut éblouir les regards. Cependant tout est arrangé avec ordre. Il n'y a point de gaspillage. Quand je pense au temps du comte Holk ; alors le valet était maître ; il n'y avait ni ordre ni mesure.

LE SECOND. Vous êtes si vieux, et vous louez toujours les nouvelles choses.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Crois-tu ? Je loue ce qu'il y a de bien, non ce qu'il y a de nouveau. Vous seriez contents, je le sais, si un certain homme quittait le gouvernail.... Mais j'espère que le Ciel n'écouterait pas vos vœux. C'est un brave seigneur que le comte de Struensée, et le roi et la reine n'ignorent pas de quelle utilité il est au pays ; il nous restera.

LE SECOND (*à part*). Oui, cela m'irait bien....

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Allons, hors d'ici ! la reine Mathilde.

(*Les serviteurs se dispersent.*)

SIXIÈME SCÈNE.

LA REINE MATHILDE. UN PRINCE RUSSE. BRANDT. KEITH. KÖLLER.
DES DAMES ET DES COURTISANS.

MATHILDE. Ainsi dans vos voyages, prince, vous avez visité la cour de Sans-Souci ; et avez-vous vu le héros sur le trône ?

LE PRINCE. J'ai trouvé ce roi sage à l'ombre des lauriers qu'il a lui-même plantés : il se promène sous les orangers paisibles, et décore avec des œuvres d'art ses palais, qui se sont élevés si vite. Ses guerres finies, il ne pense qu'au bonheur de son peuple.

MATHILDE. Heureux le peuple à qui il a été donné un tel roi ! Mais heureux aussi le roi à qui il a été donné un tel peuple ! Souvent la volonté du maître s'élève avec orgueil, comme la vague, et s'anéantit elle-même. Mais le peuple du roi Frédéric aime les grandes choses, et un mot ambitieux du souverain trouve un puissant écho dans le cœur des Prussiens. Leur ciel est sombre, leur terre aride. Le sort ne leur a accordé ni gras pâturages ni riches collines ; il n'a pas entouré leur pauvre contrée d'une mer aux rives actives, où le navigateur échange ses richesses contre les

productions locales : ils portent tout leur trésor dans leur ame ; ils le savent, et le gardent unanimement et avec fermeté. Dans le royaume de Frédéric la division n'empoisonne pas le repos du roi et le cœur des citoyens. Voilà ce qui rend ce peuple grand ; voilà ce qui le rendra plus grand encore. Oh ! j'ai toujours admiré le destin de ma noble cousine qui s'est assise sur le trône de Prusse à côté de Frédéric le Grand. Elle pouvait suivre librement l'impulsion de son cœur ; elle pouvait appeler les arts dans son pays, et bâtir un temple à la science. Personne ne la blâmait ; personne ne recevait avec dédain ses nobles présents. Les témoignages de reconnaissance de son époque et une renommée éternelle devraient être la récompense d'une reine, et elle était reine dans toute l'étendue de sa volonté. Heureuse Sophie !

KEITH (*à part*). Son cœur la trahit. Les Danois écoutent et murmurent.

LE PRINCE. L'Angleterre a toujours placé avec gloire ses nobles filles sur des trônes étrangers. Ainsi Sophie-Charlotte a été en Prusse l'image de la sagesse, et aujourd'hui il m'est accordé de contempler sur le trône de Danemarck la sagesse unie à la grâce.

MATHILDE. C'est là le langage de Versailles. Nous voyons que vous avez été à la cour de notre frère Louis. Vous allez à Londres, prince ; vous verrez à Richmond le roi mon frère. Dites-lui que nous sommes ici occupée du bien-être de notre peuple ; nous voulons obtenir le meilleur. Dites-lui comment vous avez trouvé ce pays. Beaucoup de choses ont été tentées avec effort : on n'arrive que peu à peu à ce que l'on a entrepris ; mais nous espérons bien ne pas nous lasser, et recueillir un jour notre moisson. Notre frère nous aime : il pense sans cesse à nous ; mais il ne doit avoir aucune inquiétude pour notre repos. (*Jetant un regard sur Keith.*) Le roi a auprès de lui un serviteur hardi et éprouvé, un homme d'un mérite rare, et que nous savons apprécier, le comte Struensée.... Mais voici Sa Majesté la reine Julienne.

SEPTIÈME SCÈNE.

LA REINE JULIENNE. GULDBERG. DES DAMES.

JULIENNE. Je le répète à Votre Majesté, elle n'a pas bien fait de m'inviter à cette fête. De tels plaisirs peuvent réjouir un jeune cœur ; mais à moi, ce qui me convient le mieux, c'est de prier et de me coucher quelques heures avant minuit.

MATHILDE. Je sens combien il vous en coûte de vous trouver aujourd'hui au milieu de nous. Mais vous ne vous repentirez pas d'avoir bien voulu céder à mes vœux ; c'est vous qui avez donné de l'éclat à la fête.

JULIENNE. Non pas. Vous êtes la reine de la fête, comme la reine du pays : tout éclat vient de vous. (*Jetant un regard sur Mathilde.*) En vérité, je vous trouve plus belle, plus riante que jamais, et je m'approche rarement du roi mon fils sans le voir pâle et triste. Ici est le plaisir, la fraîcheur, la santé ; là est la pâleur de la mort et le regard plein de douleur.

MATHILDE (*se retirant dans le fond avec la reine*). Cette observation ne saurait vous affliger plus que moi ; mais je ne puis commander au chagrin de se montrer avec un vêtement sépulcral sur mes joues : il combat encore avec ma robuste jeunesse, et, croyez-moi, pour peu que le combat dure, mes ennemis auront bientôt la joie de me voir pâlir et descendre dans le tombeau.

JULIENNE (*comme si elle n'avait pas entendu ces derniers mots*). Oui, oui, le pauvre roi doit avoir bien souffert dans les derniers temps.

MATHILDE (*ne pouvant maîtriser sa colère*). Ce n'est pas dans les derniers temps, c'est dès sa plus tendre enfance que son cœur est devenu malade.

JULIENNE. Que voulez-vous dire par là ?

MATHILDE. La tradition rapporte que dans son enfance du poison....

JULIENNE. Paix ! Contes de nourrices.

MATHILDE. Oui, car ce fut sa nourrice qui lui donna du poison dans une médecine.

JULIENNE. Si vous vous plaisez tant à écouter des témoignages de valets, attendez.... Mais nous troublons par la gravité de notre entretien la joie de cette fête. Le monde réclame sa reine, et moi je ne vous ai pas encore pressée sur mon cœur. Permettez.... (*A part, en embrassant Mathilde.*) Que je te récompense de ce que tu viens de dire!

MATHILDE. Mon cœur se brise.

LE COMTE BRANDT (*à la reine*). La seconde danse commence. Si Votre Majesté....

JULIENNE. Vous plaît-il?

MATHILDE. Je danserai avec le prince.

JULIENNE. Vous me réjouissez en choisissant mon fils pour danseur. (*A part.*) Elle ne m'écoute pas. Ne lui ai-je donc pas enfoncé assez avant le trait dans le cœur?

LA COMTESSE UHLFELD. Le prince!

JULIENNE. Mon fils vous attend.

MATHILDE (*à part*). O quel tourment! (*A Julienne.*) Si vous voulez, nous irons dans l'autre salle.

HUITIÈME SCÈNE.

KOELLER. GULDBERG.

KOELLER. Fie-toi à ce baiser, malheureuse Mathilde.

GULDBERG. Soyez sur vos gardes; nous ne sommes pas seuls.

KOELLER. Avez-vous vu Ranzau?

GULDBERG. Je ne l'ai trouvé nulle part.

KOELLER. Pas même dans la salle des Chevaliers?

GULDBERG. Non.

KOELLER. Diable! Je ne puis m'imaginer.... S'il nous trompait!

GULDBERG. Vous êtes trop prompt, mon digne colonel. N'ai-je pas vu aussi bien que vous comme il suivait avec un regard sombre les ordres sages de la reine? Il n'aurait pu disposer les choses d'une autre manière; mais parce que ce n'est pas lui qui les a disposées, parce qu'il n'apparaîtra pas aux yeux du peuple comme le *pater patriæ*, il hait nos moyens de salut. Il ne nous trahira pas, car il ne veut pas que l'histoire dise un jour que sa noble

tête s'est abaissée jusqu'à la trahison. S'il se cache à présent, c'est pour nous effrayer, pour nous paraître si nécessaire, que si lui, le chef de l'entreprise, s'oppose à la vengeance, nous laissons échapper le moment favorable de la mettre à exécution. Alors viendra l'heure où, au lieu de se plier à la volonté de la reine, comme il s'y est engagé, il nous verra obéir à la sienne.

KOELLER. L'entreprise est décidée ; il doit y prendre part. Je vous le dis, Guldberg, si à trois heures il ne se trouve pas à l'endroit déterminé, je l'envoie chercher dans sa chambre par des cuirassiers. Je donne l'ordre à un régiment, et j'apprendrai au noble comte que des armes sonnent plus haut que son nom, et qu'il doit obéir lorsque je commande.

GULDBERG. Retournons dans la salle ; en restant plus longtemps ici nous pourrions éveiller le soupçon. Venez.

KOELLER. Allez. Je veux chercher Ranzau ; je ne suis pas tranquille jusqu'à ce que je l'aie trouvé. (Tous deux sortent.)

NEUVIÈME SCÈNE.

(Un masque vient à la hâte du côté droit de la salle. Il semble chercher quelqu'un, et ne le trouvant pas, il sort par la porte à gauche. Bientôt après entrent MATHILDE et STRUENSÉE.)

MATHILDE. Je ne puis le supporter plus long-temps ; il faut que j'échappe à ce mortel tourbillon de joie. N'y a-t-il aucun témoin ? Bien, Struensée, je puis pleurer. Je puis rompre enfin ces chaînes, qui me pressent tellement le cœur qu'il me reste à peine la force de soutenir le poids de cette représentation. Je lis la haine dans le regard doux de mon ennemie. Je lis ma ruine dans les paroles flatteuses du prince son fils. Dois-je l'avouer ? Mes amis eux-mêmes m'inspirent de la défiance. Il faut que je souris, et je respire autour de moi le souffle infernal de la trahison.

STRUENSÉE. Non, non, elle n'a pas une âme humaine ; elle ne sait pas ce qui peut émouvoir et animer les hommes. Autrement comment pourrait-elle vous regarder ; comment pourrait-elle voir la grâce, l'éclat qui vous entourent, et ne pas tomber à genoux

devant vous, et, maudissant sa haine, vous offrir en sacrifice un cœur plein de remords ?

MATHILDE. Elle ne veut pas que je brille, que j'aspire une affection ; elle veut me voir pâle, malheureuse et oubliée. Oh ! c'est une triste chose que d'être haïe.

STRUENSÉE. Haïe ! seulement haïe ! Oh ! il me semble que toute la création est enflammée d'amour pour vous. La ceinture magique des anciens temps n'est pas perdue ; elle enlace avec ses charmes merveilleux la reine qui est devant moi. Tout ce qui vous entoure doit être saisi d'un doux étonnement d'amour. Voyez, le diamant posé dans vos cheveux éprouve un frémissement de joie ; le rubis sur votre poitrine se sent ravi et devient rouge : la rose exhale sur votre cœur ses parfums, comme si elle était encore suspendue à son rameau : elle fleurit, elle respire, elle sent. Vous enchantez la vie dans un calice mort, et tout ce qui respire, ce qui sent, vous aime. Oh ! ne vous détournez pas. La haine vous effraie ; voulez-vous aussi punir l'amour ? Ce cœur....

MATHILDE. Rien de plus.... Je le connais....

STRUENSÉE. Ne vous plaignez donc pas si je l'ouvre devant vous, comme une fleur qui s'ouvre aux rayons du soleil. Laissez-moi vous avouer que depuis plusieurs années j'ai souffert le plus rude combat ; j'ai passé par l'espoir, par le découragement, par la douleur. J'ai....

MATHILDE. Ne me le dites pas ; je le sais.

STRUENSÉE. Vous le savez, et vous pouvez me pardonner ! Vous pouvez me regarder, et ne pas avoir peur de mon égarement, et ne pas vous éloigner avec effroi ! Vous pouvez me pardonner !

MATHILDE. Je devrais vous trouver coupable, et je le suis moi-même de ne pouvoir vous condamner. Je devrais vous trouver coupable, et je n'accuse que mon cœur, qui, après tant de douleurs, est venu avec confiance au-devant de vous. J'accuse le Ciel, qui de mon île chérie m'a jetée sur cette terre, sans conseil et sans amis. Vous étiez l'un et l'autre, et désormais je dois pour toujours.... Ne saviez vous donc pas qu'une reine ne demandait

que de la fidélité? Vous avez osé !.... Non, je ne prononce pas ce mot ; si je le prononçais, je ne pourrais pardonner.

(Les dames apparaissent à la porte de la salle. La reine va au-devant d'elles, Struensée l'accompagne, et se retire vivement ému et les yeux sur elle.)

DIXIÈME SCÈNE.

STRUENSÉE (*seul, et ensuite le masque blanc*). Elle s'éloigne. C'est une haute et puissante divinité ! Quelle majesté dans sa haine ! Quelle grâce céleste dans son pardon ! Elle sait elle sait, et moi, j'ose me l'avouer, j'ose lever les yeux. Meurs, homme digne d'envie. Tu as vécu. (*Il veut rentrer dans la salle, le masque l'arrête.*)

LE MASQUE. Comte !

STRUENSÉE. Tu me cherches ?

LE MASQUE. Oui, je vous cherche, comte de Struensée.

STRUENSÉE. Que me veux-tu ?

LE MASQUE. Vous avertir.

STRUENSÉE. Tu n'es pas aujourd'hui le premier qui ait tenté la même chose.

LE MASQUE. Mais je serai le dernier.

STRUENSÉE. Sans doute, car le jour touche à sa fin. Au fait. Parle.

LE MASQUE. Un danger vous menace.

STRUENSÉE. Je le sais.

LE MASQUE. Un danger prochain.

STRUENSÉE. Peut-être.

LE MASQUE. Peut-être ! Êtes-vous donc si insoucieux ?

STRUENSÉE. Qui te dit que les dangers m'effraient ? Je me plais aujourd'hui à les faire naître.

LE MASQUE. Je vous trouve aujourd'hui dans un état où je ne voudrais pas vous trouver.

STRUENSÉE. Je me trouve tel que je veux être.

LE MASQUE. Vous êtes audacieux, et vous devriez être timide.

STRUENSÉE. L'audace est le plus beau reflet du bonheur.

LE MASQUE. Vous ne voyez pas les filets qui vous entourent. Ne vous dites pas heureux avant que le soleil paraisse.

STRUENSÉE. Qui es-tu ? Achève ta harangue masquée.

LE MASQUE. Je ne suis pas votre ami.

STRUENSÉE. Je te connais.

LE MASQUE. Que vous me connaissiez ou non, écoutez ce que je vous dis, le temps presse. Il y a encore un moyen de vous sauver.

STRUENSÉE. Crois-tu ?

LE MASQUE. Allez vous mettre de suite à la table de jeu près de laquelle le roi s'avance, et déclarez devant toute la cour que vous priez Sa Majesté de vous délivrer de vos graves fonctions. Imaginez quel prétexte vous voudrez, mais quittez le pouvoir que vous exercez au détriment du pays ; quittez à l'instant même vos marques de dignité comme un vêtement empoisonné.

(Struensée jette un regard méprisant sur le masque et veut s'éloigner.)

LE MASQUE (*l'arrêtant par le bras*). Vous allez ?

STRUENSÉE (*prenant son épée*). Suis-je donc sans armes ?

LE MASQUE. Ne craignez rien. Vous ne succomberez point par de telles armes. Encore un mot, et c'est le dernier. Vous vous fiez à la faveur du prince, elle peut changer. Le roi lui même....

UN CHAMBELLAN. Sa Majesté attend Votre Excellence pour jouer.

STRUENSÉE. Entends-tu ? Pour jouer avec celui qui doit me perdre ? Je te remercie de tes avertissements ; mais aujourd'hui nul danger ne menace ; car quiconque joue avec le roi, ne peut perdre.

(Il sort.)

ONZIÈME SCÈNE.

RANZAU (*seul, ôtant son masque et suivant de l'œil Struensée*). Parce que tu joues avec le roi, tu es perdu. Il court, il se prépare aux faits éclatants de la révolte, et ne songe pas à la possibilité d'une trahison nocturne. Mais moi, je suis pris dans les filets cachés de Julienne. Je ressemble au naufragé, qui n'échappe aux vagues orageuses que pour se briser sur les rochers.

DOUZIÈME SCÈNE.

KOELLER. RANZAU. GULDBERG.

KOELLER. Enfin je vous trouve donc. Il est temps.

RANZAU. Est-ce à moi que vous vous adressez, colonel Kœller ?

KOELLER. A vous-même, comte Ranzau.

RANZAU. Qui vous a appris à me demander compte de ma conduite ?

KOELLER. Qui vous a appris à être en retard quand Sa Majesté la reine nous a ordonné de paraître au bal avant minuit ?

RANZAU. J'ai retardé, parce que cela me plaisait.

KOELLER. Dans un moment décisif, le retard ressemble beaucoup à une trahison.

RANZAU. Ce lieu vous protège. Autrement je vous donnerais votre réponse.

KOELLER. Quittez ce lieu. La parole sera libre.

RANZAU. A l'instant.

GULDBERG (*qui a entendu cette altercation s'avance*). Songez à ce que vous faites. Dans quel moment allez-vous vous diviser, vous les chefs de l'entreprise ? (*A Kœller.*) Ne voyez-vous pas, monsieur le colonel, que le comte était ici avant minuit avec son masque ? (*A Ranzau.*) Pardonnez à l'ardeur de ce brave soldat. Vous portiez une fausse figure. Il ne vous a pas reconnu.

RANZAU (*à part*). L'hypocrite !

GULDBERG. Ne puis-je avoir le bonheur de réconcilier deux hommes aussi distingués ?

RANZAU. Je n'ai point de rancune.

KOELLER. Voici ma main. (*Ils se donnent la main.*)

GULDBERG. Dieu soit loué ! Songeons maintenant aux ordres de la reine. Aussitôt que trois heures sonneront à l'église, trouvons-nous à la porte grillée de la première cour du château.

RANZAU (*à Guldberg*). Avez-vous les clefs de la chambre du roi ?

GULDBERG. La chose est arrangée. Les domestiques sont à nous.

RANZAU (*à Kœller*). Noubliez pas, monsieur le colonel, d'éloigner au moment prescrit les postes de la cour du château.

KOELLER. Ayez soin de vous trouver là à l'heure juste, je saurai faire ce qui m'est ordonné. (*On entend des trompettes.*) La reine s'en va.

GULDBERG. Retournons dans la salle, et courons de cette fête à une autre plus grande. (*Ils sortent de différents côtés.*)

PLUSIEURS MASQUES. Le bal est fini. Le roi a cessé de jouer. Bonne nuit. (*Ils sortent.*)

TREIZIÈME SCÈNE.

(*Le château de Christiansbourg avec deux ailes et une cour au milieu. Au milieu, les appartements du roi; dans l'aile droite, ceux de la reine; dans l'aile gauche, ceux de Struensée. Les gardes vont et viennent. On voit encore de la lumière aux fenêtres.*)

DETLEF. C'est fini. Le bal est fini. Mes craintes devaient cesser avec lui. Mais il n'en est rien. Mon malheureux rêve me poursuit comme un spectre. Oh, si la nuit était passée! Je ne peux dormir avec cette pensée qu'un danger te menace, toi, homme généreux, qui veilles pour moi. (*Regardant la fenêtre de Struensée.*) Il y a encore de la lumière chez lui; quand elle sera éteinte, j'irai mettre ma tête sur le seuil de sa porte. J'espère que je resterai éveillé; et si j'étais fatigué, on dit que la fidélité dort mieux sur la pierre toute nue que la trahison sur un oreiller. (*Il sort.*)

KOELLER (*arrivant de l'autre côté*). Il n'est pas encore temps. Mais moi, je suis déjà ici; car je puis à peine attendre l'heure décisive. Eh bien! Struensée, je te récompenserai de m'avoir enlevé un cœur qui m'aimait. Il a fallu te céder la place; maintenant c'est toi qui la céderas. Es-tu encore éveillé, es-tu encore dans l'enchantement des rêves présomptueux qui te viennent de cette fête, de tes plans orgueilleux? As-tu encore devant les yeux le regard bienveillant de la reine? Elle subira comme toi une affreuse expiation. (*La lumière de Struensée s'éteint.*) Bien, éteins ton flambeau. Désormais nulle lumière ne te verra que dans le plus amer malheur. Ce qui t'est destiné, c'est le cachot, et, je l'espère

— la mort. Mais voilà que les femmes de chambre de la reine s'éloignent aussi. Une lampe modeste éclaire seule à présent la plus belle reine de l'Europe. Dors, Mathilde, Ranzau t'éveillera. (*Un officier du régiment de Kæller arrive avec la garde.*) Est-ce vous ?

L'OFFICIER. Me voici comme vous l'avez commandé.

KOELLER. Quelle heure est-il ?

L'OFFICIER. Trois heures viennent de sonner.

KOELLER. Faites retirer les postes du château.

L'OFFICIER. Le château doit-il demeurer complètement sans garde ?

KOELLER. Elle n'est pas nécessaire à cette heure-ci. Dans un instant j'aurai un entretien avec mes officiers. Nous avons un ordre important du roi à exécuter cette nuit.

(*Kæller se promène de long en large. La garde se retire.*)

KOELLER. Enfin j'aperçois des flambeaux. C'est Guldberg.

GULDBERG. Colonel !

KOELLER. J'ai attendu long-temps. Est-ce la reine ?

GULDBERG. C'est elle. (*Entre Julienne, conduite par Ranzau.*)

JULIENNE (*à ses gens*). Restez-là avec les flambeaux jusqu'à ce que nous vous appelions. Vous êtes un homme de parole, mon digne colonel. Nous avons une belle nuit bien claire, un peu froide.

GULDBERG. Votre Majesté a-t-elle froid ?

JULIENNE. Non, au contraire. Je brûle. (*A Ranzau.*) Pensons à notre affaire encore une fois. Nous allons ensemble auprès du roi ; s'il se rend à notre prière, s'il signe l'ordre d'arrestation de notre ennemi, vous remettez cet ordre au colonel Kæller, afin qu'il s'empare immédiatement du comte. Ensuite vous arrêtez la princesse d'Angleterre, qui ne doit plus s'appeler reine de Danemarck. (*A Kæller.*) Vous avez tout disposé, je l'espère, pour qu'on chante dans les rues et devant le château des chansons insolentes, afin que cela apparaisse aux yeux du roi comme une révolte. (*A Ranzau.*) Je sais qu'il a horreur de ces chansons ; elles l'effrayent : j'ai compté là-dessus.

RANZAU. Allons.

JULIENNE. Êtes-vous donc si impatient? Nous irons quand l'heure indiquée sera venue. Le sommeil berce nos chères victimes, et rien ne les sauvera de cette chute. (*Une horloge d'église sonne trois heures.*) Écoutez. Écoutez. L'heure sonne.... Trois! Bien. Il est temps. Le ciel nous protège. Des flambeaux! Guldberg.

(Le domestique accourt avec les flambeaux. Guldberg en prend un et marche en avant. Julienne, Ranzau et les domestiques suivent. Tous sortent.)

KOELLER. Je cours auprès des officiers.

(Le théâtre reste vide. On aperçoit dans les chambres du château des lumières qui disparaissent. On entend chanter au dehors:)

« Le Danois n'est pas brave, s'il supporte un joug étranger. Que tous ceux qui sentent battre un cœur danois dans leur poitrine, s'écrient : Que le roi nous rende nos droits et chasse le valet étranger. Vive la liberté danoise! »

KOELLER (*à ses officiers*). Comme je vous le disais, il a formé une conspiration avec la reine, et lui et elle doivent être, par les ordres du roi, immédiatement arrêtés.

UN OFFICIER. Montrez-nous vos ordres. La tête de la reine est sacrée. Je ne l'arrête pas avant d'avoir vu l'ordre du roi.

Tous LES AUTRES. Et nous non plus.

KOELLER (*avec anxiété et regardant du côté de la porte*). Je vais vous montrer cet ordre à l'instant.... à l'instant.... Attendez. Diable! si leur tentative n'avait pas réussi.

(La porte s'ouvre. Ranzau accourt avec un papier à la main.)

KOELLER. Ah! enfin. Il a enfin signé.

RANZAU. Voici l'ordre.

KOELLER. Donnez. (*Aux officiers.*) Lisez. Lisez. (*A Ranzau.*) Dites-moi comment cela s'est-il passé?

RANZAU. Je vous en prie, laissez-moi garder le silence. Le voilà. C'est assez. Ne demandez pas comment cela est arrivé. J'ai vu un roi trembler. C'est un tableau qui m'a profondément ému. Où sont les officiers?

KOELLER. A vos ordres. (*A six officiers.*) Suivez le comte Ranzau chez la reine. (*Aux autres.*) Allons chez Struensée.

RANZAU. Avez-vous eu soin que Brandt?....

KOELLER. Lui et les autres sont déjà arrêtés.

RANZAU (*à un officier*). Suivez-moi.

KOELLER (*aux siens*). Ne perdons pas de temps. Allons.

(Au moment où ils arrivent près de la porte, elle s'ouvre, et Detler paraît avec un flambeau et une épée.)

KOELLER. Qui est là ?

DETLEK. Quel bruit ! J'ai entendu des voix. Grand Dieu ! C'est vous à cette heure, monsieur le colonel ; que désirez-vous ?

KOELLER. Donne-moi la clef de la chambre de ton maître.

DETLEK. A cette heure. Jamais.

KOELLER. Tu le dois. Nous sommes envoyés par le roi.

DETLEK. Vous mentez. Le roi n'envoie pas ses messages au ministre pendant la nuit et avec des armes. Vous êtes des traîtres.

KOELLER. Donne-moi la clef, te dis-je, si tu tiens à la vie.

DETLEK. Je ne veux pas la garder à ce prix, et je ne suis pas sans armes. Mon sang pour Struensée. Aussi long-temps que je vivrai, vous ne franchirez pas ce seuil. (Il lève l'épée contre Koeller.)

KOELLER. Coquin ! Eh bien, meurs !

(Il le tue. Detler pousse un cri de douleur et tombe sur le seuil.)

KOELLER. En avant ! (*Les officiers reculent avec effroi.*) Ce sang vous effraie ? Et vous avez combattu l'ennemi de votre patrie sur le champ de bataille ? Ce jeune homme protégeait le plus grand ennemi du Danemarck. Il tombe, et moi, je m'avance le premier pour éveiller l'ennemi. Que celui qui est un homme me suive ! (Il passe par-dessus le cadavre, les officiers le suivent.)

QUATRIÈME ACTE.

PREMIÈRE SCÈNE.

(Une chambre d'auberge dans un village près Rendsbourg. Le MAÎTRE D'ÉCOLE; BABE le chirurgien; CHRISTIAN SVENNE, soldat norvégien; HOOGE, FLÜES, paysans. La femme de l'aubergiste va et vient.)

LE MAÎTRE D'ÉCOLE (*à Babe*). Verse donc, cousin, verse plus plein. Christian Svenne s'en va aujourd'hui. A sa santé!

Tous. A sa santé!

SVENNE. Merci, merci, vous me rendez les adieux trop pénibles. Je n'ai passé ici que quelques jours; mais je ne les oublierai jamais de ma vie. Quand je serai de retour dans ma chère Norvège, j'aurai beaucoup de choses à raconter sur le peu de temps que j'ai vécu chez ma cousine l'aubergiste, et je parlerai à mes cousins de votre affection et de votre hospitalité.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Vous aurez bien d'autres choses à dire; car il faudra raconter comment les choses se sont passées à Copenhague quand la garde norvégienne a été licenciée; comment les citoyens vous ont accompagnés en triomphe, comment les jeunes filles ont pleuré et vous ont donné du vin et de l'argent, et tous les autres témoignages d'amitié que vous avez reçus des citoyens. Voilà ce dont vous aurez à parler plutôt que de notre misérable hospitalité. Nous n'avons, du reste, rien perdu à vous accueillir; car pendant que vous vous échauffiez le gosier avec l'eau-de-vie, vous nous échauffiez le cœur avec vos récits. (*Au chirurgien.*) N'est-ce pas vrai?

BABE. Oui, c'est vrai.

Tous. Oui.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Voyez. Je devine toujours les pensées de mes compères ou de mes amis. (*A voix basse.*) Les sots ne peuvent rien expliquer, rien exprimer. La génération future vaudra mieux, car je l'instruis et je la corrige. (*Au chirurgien.*) J'ai montré d'une manière éclatante à Svenne tout l'intérêt que nous

lui portons ; mais pendant ce temps la soif m'est venue. Verse donc encore une fois, compère.

BABE. Vous avez toujours soif.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Cela va sans dire ; car celui qui n'a pas toujours soif, n'a pas soif.

BABE. Comment cela ?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Voyez, il ne faut pas confondre la soif avec la faim. La faim est un besoin ; la soif, au contraire, est une passion, une grande, une noble passion, une passion qui ne s'apaise jamais. Une goutte donne envie de boire un verre, un verre appelle la bouteille, et une bouteille en appelle d'autres. Chez les grands caractères la pensée peut même s'élever jusqu'au tonneau. La soif a même, dans le langage habituel, un avantage infini sur la faim. Avez-vous jamais entendu dire qu'on ait faim d'or, de sang, d'honneur ? Mais on dit qu'on a soif d'or, de sang, d'honneur. Si l'on s'en rapporte à la fable, le bienheureux Crassus avait une telle soif de l'or, qu'il fallut lui verser de l'or fondu dans le gosier. Il est mort par là d'une mort bien chrétienne.

BABE. J'aurais voulu faire son autopsie.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Plusieurs rois ont donné l'exemple de la soif du sang : ainsi le grand Alexandre de Macédoine, l'empereur Tibère, et, il n'y a pas long-temps, le roi Charles IX de France ; ce noble prince avait une telle soif de sang, qu'il tirait la nuit sur ses sujets.

FLÛES. Vous ne devez pas oublier non plus le voleur qui fut pendu dernièrement, le grand Jurgens, qui tirait la nuit sur ses amis.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Il faut le mettre à côté de l'empereur Tibère et du roi Charles. Quant à ce qui regarde la soif des honneurs, je puis vous citer pour exemple notre ministre, le comte Struensée. Il boit une coupe d'honneur après l'autre, et n'en a jamais assez ; car les honneurs sont comme le bon vin : on peut en boire beaucoup sans être ivre, et si on le devient, c'est une ivresse légère et agréable.

BABE. Pas pour tout le monde, compère ; pas pour tout le

monde. Pour des esprits élevés, comme Struensée, à la bonne heure ! C'est un homme très-remarquable que mon ancien collègue Struensée.

SVENNE. Comment ! Struensée votre collègue !

BABE. Oui, vraiment ; nous étions fort liés. Nous avons étudié ensemble à l'université de Halle.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Non pas, compère ; vous m'avez déjà raconté cela plusieurs fois, et je vous ai toujours prouvé que vous mentiez.

BABE. Comment ?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Ne vous emportez pas. Vous êtes d'une nature très-irritable quand vous avez un peu de vin ou de liqueur spiritueuse dans la tête, et il n'est pas agréable de discuter avec vous. Mais pour rendre hommage à la vérité, vous n'avez étudié ni avec Struensée ni avec d'autres, car vous n'avez pas étudié.

BABE (*avec colère*). Comment ! et où aurais-je donc pris mes connaissances en médecine ?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Dieu le sait ; car vous avez bien peuplé le village depuis que vous y êtes. Mais la preuve que vos opérations ne se sont pas toujours faites d'après les règles de l'art, c'est ce qui est arrivé à ma bienheureuse femme, qui, sans médecine, avec une saignée....

BABE. Avec une saignée!.... Votre femme était....

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Paix ! Laissons dormir les morts. Ce serait une chose affreuse que de la voir reparaître.

BABE. Ce serait un bienfait pour vous et pour nous : elle savait vous contenir et mettre un frein à votre présomption, humilier votre orgueil. Me dire que je n'ai pas étudié ! à moi ! Me dire en face de cet excellent Christian Svenne et de tant d'hommes éclairés que je n'ai pas connu Struensée !

Tous. Il le connaît ! il le connaît !

BABE (*au maître d'école*). Vous voyez que je le connais. On me croit ; j'en ai appelé au peuple.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. A mon avis Struensée n'est pas digne que nous nous disputions à cause de lui. Il est venu dans ce pays pour

notre malheur ; il sème partout la haine et la discorde. Ne veut-il pas s'immiscer aussi dans l'enseignement ! Ne veut-il pas que les maîtres d'école enseignent désormais des choses qui ne peuvent convenir aux enfants ! Si l'éducation allait comme il le désire, nos petites filles et nos petits garçons seraient bientôt plus sages que nous. Mais il n'en sera pas ainsi ; j'y prendrai garde.

HOOGE. Oui, il veut porter la lumière partout où l'on devrait l'éteindre. Chacun n'a-t-il pas maintenant le droit de faire imprimer ce qu'il veut ? Ainsi, vous, digne maître d'école, vous n'avez qu'à boire un coup de plus que ne l'exigeait votre soif, demain le sacristain peut faire imprimer que le maître d'école était ivre.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Je voudrais bien voir....

HOOGE. Vous pourriez le voir, et ne pas l'empêcher : ils appellent cela *liberté de la presse*.

BABE. Vivez comme il faut, et cette liberté ne nuit à personne ; puis elle vous donne le droit d'exprimer vos opinions et de vous prononcer, si vous le voulez, contre Struensée et le gouvernement.

HOOGE. Comment, me prononcer ? Je ne veux pas me prononcer. Je veux me taire ; mais je veux que les autres en fassent autant. Que chacun s'occupe de son pot au feu.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Ne prononcez pas des paroles aussi répréhensibles, compère Babe. A quoi nous servirait d'être gouvernés, si nous pouvions parler contre le gouvernement ? Un bon gouvernement doit tout gouverner, le cœur, la bourse, la plume et la bouche. Dans un État bien administré il y a un principe fondamental, c'est qu'on se taise ; car pour parler et imprimer il faut aussi quelquefois penser, et pour un sujet fidèle il n'y a rien de plus dangereux que de penser.

BABE. Vous ne pouvez cependant pas arrêter la pensée.

FLÜES. Non, personne ne peut l'arrêter. Pour moi, je pense beaucoup.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Eh bien ! dis-nous donc ce que tu penses ? (*A Svenne.*) C'est le plus grand sot du village.

FLÜES. Je pense que tout est bien, si l'on n'exécute pas le plan conçu, dit-on, par Struensée.

BABE. Qui serait ?

FLÜES. Qui serait de faire de tous les paysans du Danemarck des hommes libres. Je ne veux pas être libre et indépendant. Quelle grande affaire est-ce donc que de cultiver un champ pour mon noble maître ? Il me nourrit ; il a soin de moi , et j'accepte encore volontiers quelques coups de bâton par-dessus le marché. Si nous étions libres , nous aurions des soucis ; nous serions nos propres maîtres , et il faudrait payer les impôts.

BABE. Et pour le plaisir de dire que ce que tu possèdes est bien à toi , tu ne voudrais pas avoir quelques soucis ?

FLÜES. Comment donc ! si un autre a ces soucis pour moi , cela m'arrange beaucoup mieux.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Voilà , Flües , la première pensée raisonnable que je t'entende exprimer. Avec la liberté viendraient aussitôt les lumières , le poison actuel , votre mort.

BABE. Comment ! vous appelez les lumières le poison , la mort ? Sacré Dieu ! J'ai rasé à Paris , et je sais ce que c'est que les lumières. Voyez , si vous saviez lire le français , je vous donnerais à lire des livres....

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. C'est une grande maladresse de supposer que je ne sache pas le français ; mais je ne veux pas le comprendre : c'est là la langue du malheureux.... Que Dieu soit avec nous. On imprime dans cette langue tout ce qui vient de l'enfer. Ce sont les livres écrits dans cette langue qui ont fait de Struensée un antechrist , un athée.

HOOGH. Vous , qui avez été à Copenhague , Christian Svenne , est-il vrai que Struensée n'est pas un vrai chrétien , et qu'il a avec la reine ?....

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Paix ! Hoogh , vous en demandez trop :

SVENNE. Tout est vrai , tout : il ne croit pas en Dieu , car on dit qu'il hait les prêtres ; il était d'intelligence avec la reine contre le roi.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Que le Ciel nous protège !

SVENNE. Voilà un vœu pieux , et nous en avons besoin ; car maintenant qu'il a dissous notre régiment , l'orgueil de l'armée

danoise, tout lui réussira. La reine ne le quitte pas. Il est ferme, résolu ; et la vieille reine Julienne elle-même est obligée de maîtriser sa colère et de voir son ennemi mortel gouverner l'État.

BABE. Que Dieu nous préserve de la voir jamais gouverner elle-même ; nous verrions bien autre chose.

SVENNE. Il ne peut rien arriver de pire aux soldats.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Oui, c'est affreux, révoltant. (*A voix basse.*) Nous sommes ici entre amis ; buvons à la mort de Struensée.

BABE. Je ne bois pas avec vous.

TOUS LES AUTRES. Mais nous, nous boirons. (*En choquant leurs verres l'un contre l'autre.*) *Pereat Struensée !*

L'AUBERGISTE (*entre*). Ce n'est pas croyable. Écoutez donc ! écoutez !

TOUS. Qu'y a-t-il ?

L'AUBERGISTE. Des nouvelles inouïes. Mon fils Conrad vient de Rendsbourg, et a lui-même vu le messager de Copenhague.

TOUS. De Copenhague ?

(CONRAD *entre*.)

L'AUBERGISTE. Le voici. Raconte, Conrad. Vous serez étonnés.

CONRAD. Le messager que j'ai vu venait de Copenhague. Il était envoyé par le roi et la reine Julienne.

SVENNE. La reine Mathilde, veux-tu dire.

CONRAD. Non, pas Mathilde, mais Julienne. Il allait trouver le conseil de Rendsbourg, et son message portait, comme tout le monde le sait, que dans la nuit du 17 Janvier le roi a fait appeler la reine Julienne, avec plusieurs nobles seigneurs, et leur a donné l'ordre d'arrêter la reine Mathilde, le comte Struensée et plusieurs autres personnages.

BABE. Pas possible !

CONRAD. J'en suis sûr. Cette nouvelle est aujourd'hui dans le journal. La reine Mathilde a été conduite la même nuit à la forteresse de Kronenbourg, et le comte Struensée est enchaîné à la citadelle.

L'AUBERGISTE. Enchaîné ! Un tel homme !

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. C'est incroyable.

CONRAD. Toutes les affaires vont prendre une autre marche ; car la reine Julienne doit désormais les diriger. On a fait prier dans toutes les églises pour remercier le Ciel de ce qu'il avait délivré le roi de ses ennemis, qui en voulaient même à sa vie.

L'AUBERGISTE. Mais pas la reine.

CONRAD. Elle aussi. Struensée et Brandt doivent être jugés par une commission royale. On leur fera un procès de haute trahison.

HOOGHE et FILIÉS. De haute trahison !

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Entendez-vous. Plus la trahison est haute, plus on doit rendre les traîtres petits. Ceux-ci seront racourcis de la tête.

BABE. Fi donc ! Pouvez-vous plaisanter avec le malheur ?

SVENNE. Cela n'est pas chrétien.

BABE (*aux paysans*). Vous entendez ; on veut couper la tête à Struensée. Vous le haïssez ; mais vous ne pouvez rire.

Tous. Non ; non.

UN PAYSAN. Savez-vous la nouvelle ?

BABE. On vient de nous la dire.

LE PAYSAN. Vous pouvez la lire. Voici le journal.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Laissez-moi lire.

(JEAN entre.)

JEAN. Madame !

L'AUBERGISTE. Que voulez-vous ?

JEAN. Pouvez-vous disposer d'une chambre pour cette nuit ? Mon maître, qui est un digne ecclésiastique, ne peut arriver aujourd'hui à Rendsbourg.

L'AUBERGISTE. Amenez-le. Vous trouverez à l'Éléphant danois tout ce dont vous aurez besoin. Dites-lui de se chauffer ici, en attendant que j'aie préparé sa chambre.

(Le pasteur entre.)

JEAN. Il y a de la place ici, monsieur. Voulez-vous vous arrêter ?

LE PASTEUR (*s'asseyant près du feu*). Je ne puis aller plus loin. Après cette route pénible on est heureux de trouver un pareil asyle.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Oui, les choses sont telles que Conrad nous les a dites ; mais nous avons de plus le récit de l'illumination.

BABE. Oui, on rapporte que le roi s'est promené par la ville avec le prince dans une voiture à six chevaux ; mais la joie du peuple me semble bien faible, et, à travers la terreur subite qui s'était élevée, l'illumination me paraît avoir été pâle.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Je ne vois cela nulle part.

BABE. Non, cela n'y est pas en propres termes ; mais je le remarque fort bien.

SVENNE. C'est vrai, le ton du récit est un peu creux ; mais il ne peut en être autrement : les pauvres habitants de Copenhague ne sont pas habitués à de tels changements ; aujourd'hui une révolte, demain une illumination. La reine, qui dans la nuit s'est montrée toute-puissante au bal, est arrêtée le matin.

JEAN. Écoutez, monsieur. Ces paysans disent d'étranges choses. Le journal contient des nouvelles. Puis-je demander ?

LE PASTEUR. Oui, demande.

JEAN (*s'approchant de Babe*). Excusez-moi. Mon maître, que vous voyez là, arrive d'une maison de campagne qui est fort loin de la route. Depuis long-temps nous n'avons rien appris de ce qui se passe dans le monde. Y a-t-il donc eu des événements graves dans la capitale ? A entendre vos discours....

BABE (*s'approchant du pasteur*). Vous ne savez donc pas ce qui fait maintenant l'objet de toutes les conversations ? Lisez. (*A Jean.*) Oui, mon ami, cela ressemble à un conte. Le grand Struensée est renversé.

JEAN. Juste Dieu !

BABE. La reine arrêtée. Le comte dans les chaînes.

(*Le pasteur lit avec une émotion toujours croissante le journal, et tombe par terre, privé de mouvement.*)

JEAN (*s'agenouillant près de lui*). Dieu de miséricorde ! il meurt. Comment aussi aurait-il pu supporter ce coup affreux ?

BABE. Le vieillard est évanoui ! Du secours ! (*A Jean.*) Qu'est-ce qui l'a donc ainsi ébranlé ? Qui est-il ?

JEAN. Que Dieu le protège ! C'est le pasteur Struensée.

BABE. Le père ! Du secours ! du secours ! C'est le père du comte.

Tous. Son père !

(*Ils l'emportent.*)

DEUXIÈME SCÈNE.

(Une salle dans le château de Copenhague. Des courtisans sont rassemblés. Par la porte à gauche arrivent RANZAU, KOELLER, GULDBERG qui s'approche des courtisans et s'entretient avec eux; le PRINCE RUSSE.)

RANZAU (*décoré de l'ordre de l'Éléphant*). Non, jamais, je vous le répète, général, tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, jamais je ne consentirai à cette perfidie. Le conseil d'État doit-il donc par une fatale complaisance enlever au roi le pouvoir qu'il vient à peine de reconquérir? Le nom du roi n'est-il pas nécessaire pour consacrer toute loi? Le prince, le fils de Julienne, doit-il disposer du sceau et de la signature? Ah! je vous comprends; on veut profaner la majesté du roi; on veut le déclarer en état de tutelle, afin qu'un jour le tuteur s'empare de la couronne.

KOELLER. Comte, vous allez trop loin.

RANZAU. Je ne me laisse pas éblouir. Je vois, j'entends; je vois où l'on en veut venir. Guldberg a trahi aujourd'hui son secret devant le conseil d'État, et le perfide ne me trompe pas avec sa fausse colère. Guldberg a dit ce qu'il s'était chargé de dire. On voulait nous éprouver, voir si nous accéderions tout doucement au projet. Mais, je vous le jure, je ne vacille pas. La reine croit-elle m'avoir enchaîné avec ce ruban? Il me pèse en effet comme une chaîne. Autrefois on le donnait en Danemarck comme récompense d'une action héroïque (*lisant la devise de l'ordre* :) « *Pretium magnanimi!* » Et il faut que je le porte comme une récompense de cette entreprise nocturne qui menace de nous donner de pareils fruits! Je vous en prie, général, attachez-vous à moi; soyez fort et résolu; ne vous prêtez pas à ce plan coupable. Dites-moi, que voulez-vous encore? N'avez-vous pas atteint assez vite les plus hautes dignités militaires? Vous avez même obtenu plus encore. Une ancienne race danoise éteinte revit en vous. Le roi ajoute un mot à votre nom, et un baron de Danemarck sort de son tombeau. Ne vous laissez pas gagner par l'hypocrisie; soyez libre et fort. Vous vous taisez? Quel désir secret gardez-vous donc encore dans le cœur?

KOELLER. La mort de Struenséc.

RANZAU. Ce vœu sanglant sera accompli.

KOELLER. Les juges retardent.

RANZAU. Un homme coupable de haute trahison doit être condamné; mais la preuve du crime manque. Avant qu'on la trouve, et on la trouvera, laissez le bruit de ses chaînes retentir à votre oreille comme une musique. S'il s'éveille, c'est avec effroi; les pâles ombres du cachot l'environnent. Oh, ce doit être affreux! Mais à sa place, il y aurait pour moi quelque chose de plus affreux encore!

KOELLER. Ce serait?

RANZAU. De penser qu'il a été tout-puissant dans ce royaume; et assez fou pour ne pas nous sacrifier, comme nous allons le sacrifier.

KOELLER (*à voix basse*). Faites attention, Guldberg nous observe.

RANZAU (*à voix haute*). Regardez donc quelle nombreuse réunion aujourd'hui!

GULDBERG. En effet, le zèle des courtisans à se rassembler autour de la reine fait preuve d'un esprit de fidélité. La noblesse se retrouve dans cette salle comme elle y était autrefois; les nobles du Danemarck renouent avec le roi les liens de famille.

(RANZAU se détourne sans lui répondre. KOELLER parle à quelques officiers.)

GULDBERG (*à part*). Je finirai par le surprendre, ce Ranzau. Je lui ferai courber sa tête orgueilleuse. Il faut que ce serpent sorte de mon chemin.

UN VALET DE CHAMBRE (*ouvrant les portes*). Sa Majesté la reine.

TROISIÈME SCÈNE.

LA REINE JULIENNE. SES DAMES, PARMI ELLES LA COMTESSE UHLFELD.

JULIENNE. Sa Majesté le roi mon fils et moi nous sommes reconnaissants envers les nobles du pays, envers tout le peuple. De telles preuves d'affection et de fidélité touchent le cœur du roi. Nous

apprenons de chaque province que tous les Danois s'efforcent de montrer la joie qu'ils éprouvent à voir leur souverain sauvé des mains de ses ennemis. On nous dit que nous avons opéré cette délivrance ; mais le titre qu'on nous donne est trop beau ; car nous avons agi pour le bien du pays, et nous nous sommes associée aux efforts de ces nobles hommes que nous voyons avec joie auprès de nous. Sa Majesté a récompensé comme il le fallait leur mérite éclatant. (*S'arrêtant devant le prince.*) Je me réjouis de vous voir encore dans notre capitale. Nous avons subi une étrange révolution ; mais elle assurera, je l'espère, le repos du royaume et réjouira les autres souverains. Notre bien-aimée sœur de Russie, votre impératrice, nous a depuis long-temps exprimé les inquiétudes de son noble cœur pour le bonheur du Danemarck, en voyant l'orage qui nous menaçait.

LE PRINCE. Ses inquiétudes auront cessé quand elle verra le sort de ce royaume remis entre vos mains.

JULIENNE. Je sais que notre sœur impériale a toujours pensé à nous avec affection.

LE PRINCE. Elle a toujours eu une haute opinion des rares qualités que Votre Majesté possède pour le bonheur du Danemarck.

RANZAU (*à Koeller*). L'entendez-vous ? Il n'y a pas long-temps sa bouche menteuse exprimait tant de respect et d'admiration pour Mathilde.

KOELLER. N'en soyez pas surpris ; nous sommes à la cour, comte. La parole monte ou descend, selon les phases de prospérité.

(JULIENNE arrive au bout du cercle, et se retire à l'écart avec SCHACK.)

JULIENNE. Je vous le répète, ce retard me déplaît.

SCHACK. Comme je vous le disais, la justice est dans l'embarras.

JULIENNE. Mais moi je veux oublier ce Struensée. Il faut qu'il meure, qu'il meure de la main du bourreau. Nous l'avons accusé de haute trahison. N'est-il pas coupable ? N'a-t-il pas renversé les anciens droits et introduit dans le pays de Danemarck des innovations inouïes ?

SCHACK. Votre Majesté pense-t-elle que je veuille m'établir le défenseur de cet homme que je hais ? Il a fait ce que vous dites.

Mais n'était-il pas ministre ? N'avait-il pas entre les mains le sceau royal ? Nous ne sommes pas ici en Angleterre. En Danemarck c'est le roi lui-même qui s'accuse de haute trahison, s'il demande la mort pour l'homme qu'il a chargé de l'exécution de sa volonté, et dont il a signé les ordres. Votre Majesté comprend-elle l'embarras des juges dans un pareil cas ? Il faut au moins trouver un prétexte.

JULIENNE. Vous le cherchez, et vous ne voyez pas ce que chacun a vu, comment il a osé porter sur la reine un regard impudent.

SCHACK. Les regards ne tombent pas dans la balance de la justice.

JULIENNE. Vraiment, vraiment, on veut qu'il soit innocent.

SCHACK. Innocent ?

JULIENNE. Alors faites donc de ses regards un crime.

SCHACK. Pouvons-nous établir l'accusation sur le témoignage de quelques bas valets ? Le monde ne nous condamnerait-il pas si nous le condamnions sans avoir entendu une déposition importante ? Croyez-vous que lui-même s'avoue coupable ? Il ne le fera pas.

JULIENNE. Arrachez-lui l'aveu.

SCHACK. Par la torture ?

JULIENNE. Non.

SCHACK. S'il ne fait aucun aveu, il ne reste qu'un moyen, c'est de forcer Mathilde à avouer qu'il lui a manifesté ses coupables intentions, et qu'elle lui a pardonné.

JULIENNE. Le voulez-vous ?

SCHACK. Si Votre Majesté veut me donner plein-pouvoir d'agir comme je voudrai, je sauverai les apparences, et il sera jugé d'après la loi, non pas arbitrairement.

JULIENNE. Préparez vous-même votre ordre de plein-pouvoir, et donnez-le-moi à l'instant à signer.

SCHACK. Alors j'irai aujourd'hui même à Kronembourg.

JULIENNE (*aux courtisans*). L'heure nous appelle auprès de Sa Majesté le roi. Nous vous permettons de vous retirer.

QUATRIÈME SCÈNE.

JULIENNE (*seule*). Comment? la loi! toujours la loi! toujours des barrières! Je ne peux pas atteindre rapidement mon but, comme je le voulais. Je veux le voir mort, et ses juges retardent et s'occupent de lois et de formes. Leur parchemin moderne est plus puissant que ma volonté royale! Et j'aurai tant hasardé au milieu de cette nuit horrible pour être encore forcée de douter et de trembler! Je veux qu'il meure; son sang apaisera les souffrances que j'ai éprouvées pendant de longues années et les tourments de cette terrible nuit. (*Elle jette un regard d'effroi autour d'elle, comme si quelqu'un s'approchait.*) Ce n'est rien.... Vois-je des spectres? Grand Dieu! que suis-je devenue depuis cette nuit! Partout, dans mes veilles comme dans mon sommeil, j'aperçois l'ombre de mon royal époux, qui se lève irrité contre moi. Il me regarde fixement avec ses grands yeux de mort. Il était là près de moi quand je forçais le roi de signer; le roi repoussa le papier avec horreur quand il aperçut le nom de Mathilde. Mais moi je le pressai; je le pressai. J'évoquai l'esprit infernal de ces chants que l'on chantait sous la fenêtre. Je pris la main du roi, qui s'était évanoui. Je lui criai : « signe, » et il signa. Alors il me sembla qu'un souffle de mort me passait sur les joues, et mon époux était là derrière moi, avec des lèvres pâles, qui me murmurait : « Pourquoi le menaces-tu? C'est mon fils; c'est ton roi. Malheur à toi, Julienne! » Et il cria de nouveau....

CINQUIÈME SCÈNE.

JULIENNE. GULDBERG.

GULDBERG (*avec un papier à la main*). Malheur!

JULIENNE (*effrayée*). Malheur! (*Se remettant.*) C'est vous? Que m'apportez-vous?

GULDBERG. L'ordre que vous avez dit à Schack de vous envoyer.

JULIENNE. Donnez. (*Après l'avoir lu.*) Il faut qu'il meure. Guldberg, je remarque dans le cœur du roi un singulier mélange

de vœux secrets, de désirs indéfinis. Il ne faut pas leur laisser le temps de prendre racine. Il pense souvent à lui dans ses rêves, je le sais, et à Mathilde. Nous ne pouvons supporter cette crainte plus long-temps. Si je ne puis pas anéantir dans la pensée du roi le souvenir de son favori, je puis du moins faire mourir le favori, et je le veux. (*Elle signe.*) Schack est un homme habile, zélé et fidèle. Je m'en rapporte entièrement à lui. (*Remettant l'ordre à Guldberg.*) Prenez cela, et remettez-le lui. C'est la mort de Struensée.

GULDBERG. Et Ranzau ?

JULIENNE. Ne vous inquiétez pas ; je prépare sa perte. Allez.

UN PAGE. L'ambassadeur anglais !

JULIENNE. Qu'il entre.

SIXIÈME SCÈNE.

JULIENNE. KEITH.

JULIENNE. Vous fuyez notre cour. Nous l'avons bien remarqué, et nous vous avons regretté.

KEITH (*lui présentant une lettre*). De la part du roi mon maître.

JULIENNE. Du roi d'Angleterre ! Soyez le bienvenu. (*Après avoir lu la lettre avec une agitation visible.*) Ah ! que vois-je ? On nous menace. Quel langage ! Quels conseils ! Monsieur, dans ce pays je suis à présent reine.

KEITH. Pardonnez-moi, la reine de Danemarck pleure dans le cachot.

JULIENNE. Elle pleure ; c'est bien. Laissez-la pleurer dans le cachot les fautes qu'elle a commises. En vérité, il est temps qu'elle efface par son repentir les taches de son ame royale.

KEITH. Dieu la jugera. Mais il n'appartient pas à la méchanceté des hommes de porter une condamnation sur elle ; il n'appartient pas à la haine et à la fourberie de lui imprimer un sceau d'ignominie. Jamais l'Angleterre ne le souffrira. Il ne faut pas tromper le monde avec des contes d'enfants ; il ne faut pas dire qu'elle avait formé une alliance coupable pour obtenir un pouvoir sans bornes. Elle était reine ; il ne lui restait rien à désirer que de voir ses ennemis réconciliés. Vous savez comment ce vœu a été rempli. Vous

savez aussi comment on a corrompu des valets pour leur faire porter de faux témoignages dans cette accusation de haute trahison. Mais l'Angleterre ne permettra pas que l'on condamne la noble fille de ses rois. L'Angleterre fait partir ses flottes, et le monde tremble, et sur cette petite île on lui aurait refusé de satisfaire à un vœu légitime! Oh, puissiez vous me prêter une oreille favorable! Sinon, une flotte armée viendra bientôt vous demander, avec des cris de vengeance : « Où est la fille d'Angleterre? »

JULIENNE. Nous ne vous laisserons pas sans réponse. Quel langage! Monsieur. Espère-t-on avec de pareilles menaces effrayer un royaume? En effet, ce ton-là vous va bien, à vous qui êtes en proie à tant d'inquiétudes, et qui ne savez comment apaiser les dissensions intérieures! Les colonies vous deviennent à charge; l'Amérique a besoin de vos navires; la Grande-Bretagne est occupée de tout autre chose que de soustraire à la juste colère du roi, et au châtimement des lois, sa coupable princesse. Puis, après tout, votre fière Angleterre, qui parle sans cesse d'équité, a plus envoyé de reines à l'échafaud que toute l'Europe réunie.

KEITH. Il me semble que la reine devrait dédaigner ce moyen pernicieux, qu'emploie ordinairement la haine, de justifier un crime par un autre crime.

JULIENNE. Nous prions le roi d'Angleterre de nous envoyer un homme moins hardi que vous, qui connaisse le langage à tenir aux rois et le respect qui leur est dû.

KEITH. Vous me permettrez, Madame, de rester auprès de vous jusqu'à ce que la reine de Danemarck soit libre. Telle est la volonté de mon souverain. Dès que mon devoir sera rempli, dès que les regards de ma reine salueront le soleil, je retournerai dans ma patrie, comme j'en ai depuis long-temps le désir; car je ne puis me plaire dans un lieu où la haine et la trahison se partagent le pouvoir, où l'on met aujourd'hui dans les chaînes ceux qui hier se réjouissaient de la faveur du roi, où la reine dans le pur éclat de sa majesté est appelée à comparaître devant une justice vénale, où la loi est interprétée de manière à donner au crime l'apparence de l'équité.

(Il sort.)

SEPTIÈME SCÈNE.

JULIENNE. SES DAMES.

JULIENNE. L'audacieux s'en va après avoir parlé au nom de cette fière Angleterre. Je dois le souffrir. Je dois souffrir quelque chose de plus cruel encore. Je ne pourrai faire tomber la tête de cette femme comme je le voulais. Elle sera libre, je le vois; elle s'en ira de ce royaume, car la couronne et le sang breton la protègent. (*A la comtesse Uhlfeld.*) Mais ne craignez pas qu'elle remonte jamais sur le trône de Danemarck. Je laverai les degrés de ce trône, qu'elle a honteusement souillé, avec un sang qui l'effraiera à tout jamais. (Elle sort.)

HUITIÈME SCÈNE.

(La chambre de la reine Mathilde dans la forteresse de Kronenbourg.)

MATHILDE ET EMMY (*sa femme de chambre*).

MATHILDE. Laisse-moi. Je ne veux pas lui parler. Je ne veux pas le voir.

EMMY. Il vient au nom de la justice, dit-il.

MATHILDE. Quelle justice? Où sont les rois assemblés pour me juger?

EMMY. Pardonnez-moi.... Si pourtant vous vouliez l'entendre! S'il devait vous donner un bon conseil!....

MATHILDE. Je ne connais pas ce Schack, je l'ai rarement vu à la cour. Je ne sais s'il est bien disposé pour moi, ou s'il vient pour me trahir. O Dieu! Qui donc m'a été fidèle? Qui ne m'a pas trahie?

EMMY. Vous me disiez hier que vous étiez résignée à supporter ce que le Ciel vous destinait. Ne voulez-vous pas croire qu'après tant de souffrances il peut vous préparer quelque joie? Si vous receviez Schack?

MATHILDE. Fais-le venir. Que je suis folle de me refuser à le recevoir! Je dois braver chaque nouvelle douleur. Ne juge pas mal de moi, Emy. Je suis un enfant qui pleure entre des vi-

pères. Au milieu de leurs sifflements il a toujours peur de celle qui est le plus près de lui ; il ne pense pas que celle qui est éloignée peut aussi lui jeter bientôt son poison. En vain il étend les mains pour implorer la pitié, les vipères l'enlacent dans leurs anneaux jusqu'à ce que le cœur du pauvre enfant se brise. Fais-le venir. Je recevrai avec courage ce qu'il m'apporte, la nouvelle vipère après les anciennes.

NEUVIÈME SCÈNE.

MATHILDE (*seule*). J'élève les yeux vers toi, mon Dieu. De quelque côté que je me tourne, tout est vide et désert. Je n'ai plus que toi. Tu m'as donné la couronne pour mon tourment, tu me laisses seule, en proie à la risée de ceux qui me haïssent, repoussée par mon époux, seule ! Peux-tu me punir de ce que je n'ai pas repoussé le seul être qui me fut fidèle ? Quand tout le monde m'abandonnait, celui-là ne pouvait-il pas souffrir avec moi, pleurer avec moi ? Était-ce un crime ? Veux-tu le punir ? Qui donc maintenant me servira d'aide et de conseil ? Dois-je te prier en vain ? Dois-je m'avancer au-devant de l'ennemi avec une pensée d'effroi et un cœur tremblant ? Où sont ma force et ma croyance ? Malheur à moi ! A quelque pensée que je m'arrête, toujours mon ame inquiète me dit : un seul être pourrait te protéger et te sauver. Mais il soupire dans la nuit du cachot. Il secoue vainement ses chaînes, ses yeux se baignent de larmes. Il pleure sur moi comme je pleure sur lui.

(EMMY rentre.)

EMMY. Le voici. Vous êtes émue.

MATHILDE. Je suis remise.

(Au moment où Schack entre, Emmy s'éloigne.)

DIXIÈME SCÈNE.

MATHILDE. SCHACK.

SCHACK. Je viens ici au nom de la justice, qui s'est assemblée par ordre du roi.... Si vous le permettez, j'aborderai sans plus de formalité ce qui concerne Votre Majesté.

MATHILDE. Ne profanez pas dans ces murs ce mot sacré. La Majesté ne languit pas dans un cachot. La Majesté est comme la puissance du Ciel, libre et sans juges sur cette terre. J'ai été arrêtée par trahison. Je n'ai plus revu mon royal époux, et je devrais au moins apprendre mon sort de sa bouche. Jamais dans le royaume que je gouverne, nulle reine n'a été traitée comme moi. Mais il semble que le Ciel veut m'éprouver, et j'accepte avec soumission ce qu'il ordonnera. Maintenant parlez, et épargnez ce noble mot d'une dignité que vous avez ignominieusement traitée. Dites sans crainte ce qu'on désire de moi.

SCHACK. Le comte Struensée....

MATHILDE. Ne pouvez-vous vous dispenser de parler de lui?

SCHACK. Je n'ai à vous parler que de lui.

MATHILDE. Bien. Encore cela. Continuez.

SCHACK. Le comte a avoué devant ses juges qu'il avait formé avec vous une conspiration contre le roi.

MATHILDE. Jamais. C'est un mensonge.

SCHACK. Il l'a dit, et il a dit encore qu'il vous aimait, qu'il vous avait avoué son amour, que vous l'aviez entendu et lui aviez pardonné.

MATHILDE. Vous mentez. Vous mentez. Il n'a pas dit cela ! Oh ! comme votre perfidie est incroyable et grossière et mal imaginée !

SCHACK. Nommez cela perfidie, je vous le donne pour une vérité, et je vous demande au nom de la justice, avouez-vous ce que Struensée a lui-même avoué ?

MATHILDE. Non. Jamais.

SCHACK. Alors vous permettrez qu'on vous confronte avec l'accusé ?

MATHILDE. Malheur à moi !

SCHACK. Dites-lui en face qu'il a menti, et nous le condamnons comme coupable de haute trahison, car il a calomnié sa reine.

MATHILDE. En face de lui ! Moi, je devrais, moi, sa reine ! C'est impossible. — Il n'a pas avoué. — Mais comment ? N'avez-vous pas des tortures qui arrachent un faux aveu ?

SCHACK. La justice n'est pas allée si loin. On l'a seulement menacé de la torture.

MATHILDE. O Dieu! La torture.

SCHACK. (*après un moment de silence*). Il y aurait un moyen de tout arranger. Vous éviteriez par là cette affreuse confrontation, et vous pourriez le sauver.

MATHILDE. Je ne connais aucun moyen.

SCHACK (*lui présentant un papier*). Moi, je vous l'ai préparé; car je le sais, il n'y a que celui-là. Signez cette feuille.

MATHILDE (*après avoir lu*). Grand Dieu! C'est précisément l'aveu honteux que vous exigez. Cette feuille porte qu'il a cru me déclarer ce dont j'ai peur de prononcer le nom, que je lui ai pardonné cette trahison et que je n'en ai rien dit au roi, afin de ne pas livrer sa tête à l'échafaud. Et cela devrait le sauver? Vous voulez me perdre aussi, voilà pourquoi vous m'engagez à mettre ici mon nom.

SCHACK. Et quel autre moyen reste-t-il d'arracher sa tête à la hache du bourreau? — Écoutez. Permettez-moi de vous dire un mot en confidence. Je dois vous avouer que le roi ne veut pas sa mort.

MATHILDE. Je vous crois. Car hélas! je le sais, le cœur du roi est faible, mais bon et généreux; l'idée de verser le sang doit lui faire horreur.

SCHACK. Mais la justice suit sa marche habituelle; elle le condamnera sur des preuves valables, si vous n'arrêtez pas sa sentence par une question.

MATHILDE. Et quelle question?

SCHACK. Celle de savoir si le jugement ne compromet pas la sûreté de l'État. En reconnaissant ce qu'il a avoué, vous vous déclarez coupable comme lui. Le roi et la justice doivent vous condamner; mais ils n'oseront le faire, car l'Angleterre menace.

MATHILDE. L'Angleterre menace! O ma douce patrie! frère bien-aimé, noble peuple! vous pensez à moi. Alors je ne suis pas abandonnée.

SCHACK. On ne peut vous absoudre et en même temps le condamner. Il est complice de la reine. Il doit être libre ou mourir.

MATHILDE. Cela semble vrai.

SCHACK. Vous pouvez me croire.

MATHILDE. Que demandez-vous? Que j'avoue moi-même ma honte? O Dieu! Où trouverai-je la vérité? Tous les hommes m'ont menti, quand j'étais riche et puissante; voulez-vous être plus noble qu'eux et me dire la vérité dans mon malheur?

SCHACK. Fiez-vous à moi.

MATHILDE. Le puis-je? Donnez-moi ce papier. (*Elle le regarde encore une fois.*) Non, je ne puis. Non, jamais.

SCHACK. Modérez-vous.

MATHILDE (*à part*). Il le faut. Il le faut. Je ne vois pas d'autre issue.... Me trouver en face de lui.... Je ne pourrais le supporter. (*Elle veut écrire et s'arrête de nouveau.*) Mon cœur est faible. Mon corps tremble. Du courage! (*Elle écrit en épelant lentement : « Ca-ro-li-ne. » S'arrêtant.*) Que fais-je? S'il me trompait? Je veux l'éprouver. Je vois sa figure dans la glace. (*Regardant de côté dans la glace.*) Tenez. C'est fini.

SCHACK (*avec un mouvement de joie*). Fini!

MATHILDE. Malheureuse! Il triomphe. Je suis trahie.
(*Elle tombe évanouie.*)

SCHACK. Tu l'es. (*Regardant le papier*). Comment? Seulement son nom. Seulement Caroline. Le nom de Mathilde manque presque à moitié. Je dois présenter à la justice un témoignage signé d'elle. Je le ferai comme je l'ai promis. (*Il prend la main de la reine et écrit : « Mathilde. »*) Bien. Maintenant nous avons des preuves.
(*Il sort.*)

CINQUIÈME ACTE.

PREMIÈRE SCÈNE.

JULIENNE. La nuit dure comme une éternité. Personne ne viendra-t-il? J'attends et je suis inquiète. J'attends le jugement de mort de mon ennemi. C'est une chose étrange que l'on puisse attendre avec tant d'anxiété. J'ai cependant attendu, pendant de longues années, le droit de reprendre ce qui m'appartenait, ce

qui était ma vie, le droit de porter la couronne dans tout son éclat. Ce que j'ambitionnais, ce n'était pas de me revêtir d'une vaine parure; les vêtements royaux ne sont point des manteaux de carnaval destinés à cacher des masques vides. Si une femme porte la pourpre, cette pourpre doit cacher une reine. *(Se levant.)* Je l'ai été, avant qu'elle vint ici, celle qui avec son visage doux-cereux m'a tout enlevé, celle qui a séduit mon fils, et m'a ravi le pouvoir, l'éclat, l'espérance.... tout.... tout.... Cet homme était son instrument, je veux le perdre. Il expiera pour elle, La couronne la protège, elle! Mais lui livrera sa tête au bourreau.

DEUXIÈME SCÈNE.

SCHACK. KOELLER. GULDBERG. JULIENNE. PLUSIEURS CONSEILLERS.

JULIENNE. Ah! enfin, le conseil a-t-il décidé? Quel est le jugement porté sur ce traître de Struensée?

SCHACK. La mort par la main du bourreau. On vient de présenter le jugement au comte.

JULIENNE. Il a cessé d'être comte. Dépouillez-le de ses titres de noblesse, et donnez-lui le nom qu'il mérite.

SCHACK. On vient de faire connaître à Struensée son jugement. Nous attendons l'approbation du roi pour l'exécuter.

JULIENNE. Vous l'aurez de suite, mais dès que vous l'aurez, exécutez sans retard le jugement. Je dis, sans retard; car nous ne devons pas laisser au roi le temps de se repentir. Il faut que demain matin Struensée ne soit plus du nombre des vivants. Où est le comte Ranzau?

KOELLER. Depuis que l'on connaît le jugement porté contre Struensée, j'ai cherché le comte partout, mais inutilement.

JULIENNE. Il faut que je lui fasse des reproches. Il devrait être ici dans ce moment. C'est à lui à présenter au roi le jugement à signer. Pourquoi donc ne le vois-je pas? *(À Schack.)* Allez donc trouver le roi, et portez-lui ce jugement.

SCHACK. Ne me choisissez pas pour remplir cette grave fonction. Si, en jetant un regard sur cette feuille, le roi se souvenait tout à coup.... Non, je ne me sens pas assez de forces.

JULIENNE (*à Kœller*). Portez-le, vous.

KOELLER. Excusez-moi. Je ne veux rien pour remplir une pareille tâche. Placez-moi là où il faut montrer du courage. Soit. Mais pour parler, l'épée ne sert à rien. La langue n'est pas mon arme.

JULIENNE (*à un conseiller*). Prenez-le. (*Celui-ci s'y refuse; elle l'offre à un autre.*) Comment? Personne n'ose se hasarder? Personne? Ames de peu de force. Eh bien! c'est moi qui le porterai. Mon fils refusera-t-il à la prière de sa mère de mettre son nom de Christian au bas de cette feuille? Suivez-moi, Guldberg, et vous tous réjouissez-vous. L'ennemi du royaume, Struensée, est mort.

TROISIÈME SCÈNE.

(Un cachot. Il est nuit. Une petite lampe est allumée sur une table. Au fond une grosse porte fermée. — Struensée, enchaîné, dort sur son lit. Une porte secrète s'ouvre. Entrent le GEOLIER et RANZAU.)

RANZAU (*mettant une bourse dans la main du geolier*). Prends cela, c'est pour assurer ta fuite. Maintenant laisse-moi seul avec lui.

LE GEOLIER. N'oubliez pas ce que vous m'avez promis. Je ne saurais permettre qu'il s'enfuit, s'il demeure en Danemarck. S'il me plaît de vendre mon ame, il ne faut pas que mon pays en souffre. Je vous le répète donc, si vous voulez que cest Allemand gouverne encore le Danemarck, je vous en prie, reprenez votre or.

RANZAU. Bien, vieux Danois! Cela n'arrivera pas, je te le répète; il doit partir pour l'Angleterre. Cette nuit même il faut qu'il soit à bord, et quand au point du jour les bourreaux viendront le chercher, il sera en pleine mer. Toi, tu iras te cacher dans une de mes terres, jusqu'à ce que le jour arrive où j'avoue au roi ce que nous avons fait tous les deux pour lui épargner une œuvre sanglante.

LE GEOLIER. Il vaudrait peut-être mieux ne pas la lui épargner. Struensée a déjà fait ses comptes avec Dieu, il a énuméré

à la fois tous ses péchés, et a trouvé pour résultat la mort. Faut-il qu'il recommence son compte ? Ce serait mal.... Laissez-le donc.

RANZAU. Va; songe à ton propre salut. Mets en sûreté ton or, jusqu'à ce que tu sois sauvé.

LE GEOLIER. O malheureuse tentation de toutes les âmes; or perfide, tu m'entraînes aussi dans l'abîme.... Si au dernier jour je suis condamné pour cette trahison, vous en répondrez.

QUATRIÈME SCÈNE.

RANZAU. STRUENSÉE (*endormi*).

RANZAU. Il dort.... Il peut dormir.... Les chaînes n'oppressent pas son âme.... Les rêves lui montrent son bonheur passé, et son réveil accuse ses meurtriers. C'est horrible d'être un meurtrier ! Cette pensée seule m'écrase. Pourquoi retarder ? Debout, malheureux, debout !

STRUENSÉE (*avec effroi*). Qui m'appelle ? N'est-ce pas Ranzau ? Il me semblait pourtant que je te voyais, Mathilde.

RANZAU. Malheureux !

STRUENSÉE. Je suis éveillé. Je ne rêve pas. Est-ce vous ? Qui vous amène dans mon cachot ? Voulez-vous vous repaître de mes souffrances ? Je n'aurais jamais attendu cela de vous ; j'aurais mieux de votre caractère, de votre fierté.

RANZAU. Fuyez. (*Il lui montre la porte secrète.*)

STRUENSÉE. Suis-je bien dans mon cachot ? J'ai eu, pendant des heures entières les yeux fixés sur cette muraille, et jamais je n'ai découvert cette porte.

RANZAU. Elle n'est connue que du geolier. Aujourd'hui elle a été ouverte pour vous. Ne perdez pas de temps, fuyez. Un vaisseau anglais est prêt à partir ; un serviteur fidèle vous conduira au port et vous délivrera de vos chaînes. Fuyez ! votre gardien sait tout. Il est gagné ; mais hâtez-vous, le temps presse.

STRUENSÉE. Je voudrais savoir ce qui vous pousse à me sauver ?

RANZAU. Oh ; ne discourons pas ! Fuyez, et ne pensez qu'à éviter la mort. Croyez-vous que la vengeance s'arrête ? Sa hache est déjà préparée, elle vous atteindra avant que vous y songiez. Ne connaissez-vous pas votre jugement ?

STRUENSÉE. Quand même je ne le connaîtrais pas, je connaîtrais mes ennemis.

RANZAU. Ils ne retarderont pas. Cette nuit même, tout doit être décidé.

STRUENSÉE. Je sais que le jugement a été présenté au roi.

RANZAU. Il l'approuvera. N'espérez aucune grâce.

STRUENSÉE. Il l'approuvera parce qu'il le doit, et je n'attends de grâce que du Ciel.

RANZAU. Elle se manifeste à vous en vous offrant les moyens de fuir.

STRUENSÉE. La mort est la fin de toutes les souffrances.... La nuit m'amène les dernières heures de la vie, demain la chaîne de mon existence sera brisée. Le soleil, en se levant, éclairera mes derniers pas ; à midi, mes membres sanglants seront sur l'échafaud ; et le soir, mes yeux serviront peut-être de pâture aux corbeaux.

RANZAU. Comment, vous pouvez rêver à cela et tarder à fuir ? Ne voyez-vous pas la porte de salut ouverte ? Fuyez, n'hésitez pas plus long-temps, fuyez !

STRUENSÉE. Je vois avec surprise l'homme dont le zèle ardent m'a le premier poussé dans cet abîme, me tendre à présent une corde pour me sauver ; mais je ne la prendrai pas aussi vite que vous le croyez. Vous ne supposez sans doute pas que la mort m'effraie ? Je la connais comme le soldat, moins belle encore, je l'ai vue souvent se glisser auprès du lit du malade, et je l'ai étudiée. Je suis aussi familiarisé avec elle qu'avec les compagnons de ma jeunesse ; je connais chacun des soupirs qu'elle arrache de la poitrine de l'homme ; je la regarderai en face, sans trembler ; je ne la fuirai pas si vite que vous croyez. Après ce que j'ai souffert, je veux choisir sérieusement entre la vie et la mort. Il faut que je sache de quel prix l'existence peut être pour moi,

avant que j'échange contre de longs tourments les courtes souffrances de la mort.... Soulagez-moi d'abord le cœur. Apprenez-moi le sort de ceux qui se sont attachés à moi, et qui languissent dans une obscure prison.... Parlez-moi de Brandt.

RANZAU. Que désirez-vous, homme de malheur?

STRUENSÉE. Est-il jugé?

RANZAU. Il doit vous précéder.

STRUENSÉE. Ainsi je tue aussi mon ami. Horrible douleur! Et quel est son crime?

RANZAU. N'était-il pas votre ami? Il gardait le roi. Une justice arbitraire transforme facilement une parole en action, et fait d'une faute un crime.

STRUENSÉE. Et mes autres amis?

RANZAU. Falkenschiold et d'autres sont condamnés à une longue détention.

STRUENSÉE. Le fardeau que je porte, devient toujours plus lourd, à mesure qu'il s'approche plus près du cœur; il me reste encore une chose à savoir, et je me décide. O malheur! la parole expire sur mes lèvres; c'est à vous que je dois m'adresser, à vous qui avez commis cette action horrible. Homme dur, comment avez-vous pu vous prêter à cette œuvre de sergent, éveiller votre noble reine dans son sommeil, et la toucher d'une main grossière?

(RANZAU se détourne.)

STRUENSÉE. Pardonnez-moi si je vous offense. Je le sens, l'heure approche où l'on ne doit plus avoir aucune colère; mais le temps nous presse, finissons.... Que devient-elle, parlez, quel est le sort de ma reine?

RANZAU. Elle est bannie de Danemarck, et son divorce est prononcé. On lui permettra de se choisir une demeure dans les États allemands de son frère. Là dans une solitude paisible....

STRUENSÉE. C'est assez. Ma vie est finie. Je ne fuirai pas.

RANZAU. Impossible!

STRUENSÉE. Voyez, comme il vous paraît impossible que je ne cherche pas à échapper à la mort, il me paraît à moi impos-

sible de vivre. Qu'appellez-vous la vie ? Le souci perpétuel de l'existence ; voir tour à tour revenir hiver, automne, été, printemps ; voir se flétrir demain les fleurs qui hier étaient si fraîches ; quand l'ardeur de la jeunesse est passée, raviver avec une chaleur d'emprunt le cours paresseux du sang, et c'est là tout ce qui nous rendrait la vie précieuse ! Non, mon ami, non ! ce qui nous attache à l'existence, c'est de pouvoir porter un regard au-dedans de nous, quand nous avons bâti dans notre cœur un édifice de vœux, d'espérances, de souvenirs, quand nous pouvons échapper à l'orage en entrant doucement dans cette paisible demeure ; alors on aime à se reposer au sein de l'existence. Mais pour moi tout mon édifice est en ruines. Il a été rudement renversé, et je n'aperçois plus que la place déserte de mon cœur. Tout est dévasté. Aucune espérance ne me reste, et le souvenir me ronge comme un remords. Je pourrais vivre avec cette idée que j'ai précipité mes amis dans l'abîme, et que je me suis sauvé ? Moi ! je pourrais vivre et voir celle à qui j'aurais sacrifié volontiers toute joie, abandonnée, bannie, arrachée du cœur de ses enfants, pleurant, et n'ayant plus que des jours sans bonheur ? Une femme née sur le trône, une reine de Danemarck, est livrée aux risées de la foule, privée de secours, et ses malheurs retombent sur ma tête ! Je pourrais supporter cette pensée ? Oh ! le billot du bourreau est une place de repos, et ma vie serait un combat éternel, où je n'aurais point de victoire à espérer. Allez-vous-en avant que mes bourreaux vous atteignent ici. Fuyez, pour moi, je ne suis pas.

RANZAU. O Dieu de bonté !

STRUENSÉE. Seulement dites-moi comment la haine s'est-elle si promptement éteinte dans votre cœur ? Qu'est-ce qui vous pousse à sauver votre ennemi ?

RANZAU. Tu le demandes, homme digne de pitié, c'est ton destin terrible. Je vous disais une fois que vous, étranger, vous ne pouviez gouverner le Danemarck, guider d'après vos idées étrangères, d'après vos principes que l'on haïssait, l'esprit de ce peuple. Ma voix se perdit dans le désert, vous marchiez toujours

vers votre but, vous deviez tomber. Pour moi, j'ai été l'instrument d'une puissance, les rênes me sont tombées des mains, et le passé vous a fait désigner pour victime. C'est ce que je ne voulais pas. Je n'avais pas soif de votre sang. Maintenant le pays est deshonoré par la sentence de vos juges. Oh ! fuyez, fuyez ; rendez-moi le sommeil, le repos de mes nuits. Trois fois je vous ai vu debout devant moi, le corps sanglant. Le sommeil est loin. Les yeux du vieux guerrier se ferment en vain, la figure sanglante est toujours là. La nuit est sans fin, tout mon sommeil est enterré dans votre tombeau.

STRUENSÉE. Hâtez-vous, partez. Calmez votre cœur, dès ce moment aucun sentiment de remords ne doit vous saisir. J'attends le paisible sommeil que je dois trouver dans le tombeau. Je veux dormir sans rêves, et oublier, si je puis ; et si les gouttes rafraichissantes du ciel descendent sur la verte tombe des morts, nous ne nous réveillerons pas avec des pensées de sang, mais mon esprit s'envolera peut-être chercher un plus doux sommeil à cette place où un cœur aimé appelle dans ses rêves celui qui l'a quitté.

RANZAU. Laissez-vous attendrir, fuyez.

STRUENSÉE. J'ai entendu du bruit à la porte ; ce sont les messagers de mort. Courez, courez, et croyez bien que je ne vous ai jamais haï, que je presse cordialement la main de l'homme généreux qui a été mon ennemi dans le bonheur, et qui vient au dernier moment m'apporter une joie inespérée, m'offrir la réconciliation de l'ame et un moyen de salut. Adieu ! soyez fort ! Julianne doit vous haïr, comme elle m'a haï. Soyez plus heureux que moi !
(Ils s'embrassent. Ranzau s'échappe.)

CINQUIÈME SCÈNE.

STRUENSÉE (*seul*). Ce n'est pas là une victoire ; car je renonce sans combat à la vie. Je veux dissiper par cette mort toutes les ombres qui m'environnent encore. L'homme qui n'agit qu'avec peine et lenteur, qui tombe sans force avant la fin de son œuvre, devient l'objet de la risée du monde. Il tombe dans le mépris

et meurt oublié. Mais si dans l'été de sa vie un orage violent l'entraîne, si l'envie s'empare de lui et le tue, toutes les âmes se sentent saisies de pitié, elles se demandent s'il a mérité un tel destin, s'il n'est pas mort trop tôt. Ainsi pense l'homme au cœur fier qui vient de me quitter. Puisse donc la postérité effacer dans son livre éternel mes faiblesses humaines avec mon sang!

SIXIÈME SCÈNE.

UN OFFICIER (*avec la garde*). STRUENSÉE.

L'OFFICIER (*à la garde*). Enlevez les chaînes au prisonnier.

STRUENSÉE. Suis-je libre ?

L'OFFICIER (*tirant une feuille de papier scellée de noir*). Malheureux ! Quelle liberté je vous apporte !

STRUENSÉE. La plus belle de toutes. C'est ma condamnation à mort, n'est-ce pas ? Elle est approuvée. Je vous en prie, lisez.

L'OFFICIER (*avec une vive émotion*). Il a été reconnu pour juste que le comte Jean-Frédéric Struensée, pour sa propre punition et pour l'exemple des autres, perde l'honneur, la fortune, la vie ; qu'il soit dépouillé de son titre de comte et de ses autres dignités ; que ses armes soient brisées de la main du bourreau, et que.... Épargnez-moi, je ne puis supporter cela.

(Le papier lui tombe des mains.)

STRUENSÉE (*le prend et le lit tranquillement*). Les commissaires de justice, et ici le nom du roi. Ce n'est pas ta sainte volonté qui demande ma tête, pauvre roi trompé ! tu es trahi, et il faut même que tu éloignes de toi ton ange fidèle, que tu vives seul, sans épouse, sans ami, jusqu'à ce que ton jour de salut arrive aussi, jusqu'à ce qu'il surgisse pour vous tous un vengeur.

L'OFFICIER. Monsieur le comte, je vous en prie, s'il vous reste quelque chose à préparer, ne perdez point de temps. La nuit touche à sa fin. Au point du jour, vous devez être prêt pour le dernier voyage.

STRUENSÉE. Mon cœur me dit que je ne sortirai pas d'ici sans être pleuré. Je voudrais bien au bord du tombeau envoyer un

dernier salut à tous ceux qui peuvent me regretter dans ce monde. Voudriez-vous remettre ces lettres ?

L'OFFICIER. Elles seront pour moi un legs sacré.

STRUENSÉE. Je le crois ; et cette confiance est mon unique remerciement. Vous êtes un noble cœur, et un mourant remet avec joie entre vos mains tout ce qui lui reste des biens qu'il a possédés, sa dernière parole. Je ne perdrai point de temps ; j'aurai bientôt fini.

SEPTIÈME SCÈNE.

L'OFFICIER (*seul. La porte s'ouvre*). Ne suis-je pas dans l'erreur ? Je crois voir Kœller. La haine le pousserait-elle si loin ? Qui le suit encore ?

HUITIÈME SCÈNE.

L'OFFICIER. KÖLLER (*avec son adjudant*). LE PASTEUR STRUENSÉE (*avec son domestique*).

L'OFFICIER (*à Kœller*). Comment général, vous-même vous prenez la peine ?

KÖLLER. C'est la volonté de la reine, et moi je désirais aussi voir si tout avait été disposé comme on l'avait ordonné. Est-ce vous qui avez apporté le jugement au prisonnier ? L'a-t-il reçu avec calme ?

L'OFFICIER. Le héros ne marche pas avec plus de résolution au combat que lui à l'échafaud. Il est là occupé à écrire à ses amis.

KÖLLER. Laissez-le jusqu'à ce que l'heure sonne, mais alors faites attention qu'il ne retarde pas. Le peuple l'attend, il ne faut pas le laisser murmurer. La place de l'échafaud est entourée de troupes sûres. Ayez soin qu'aucun retard ne compromette la sûreté de la capitale. Brandt marche le premier, ensuite vient Struensée. Quand il montera sur l'échafaud, faites battre le tambour, afin que s'il s'avise de parler, le peuple ne l'entende pas.

L'OFFICIER. Il ne parlera pas. Il me semble qu'il a réglé ses comptes avec Dieu, avec lui et avec le monde.

KOELLER. S'il le pouvait, il le ferait. Ma volonté est qu'on ne le laisse parler qu'avec cet homme; c'est son père.

L'OFFICIER. Grand Dieu, le voici! Son aspect ne vous toucherait-il pas? Ne voulez-vous pas vous éloigner?

(Koeller s'avance rapidement vers la porte, puis s'arrête tout à coup.)

STRUENSÉE. Ces lettres sont....

(Koeller se retourne et jette sur Struensée un regard perçant, que celui-ci soutient avec dignité, puis Koeller sort avec ses officiers.)

NEUVIÈME SCÈNE.

LE COMTE STRUENSÉE. LE PASTEUR.

STRUENSÉE. Cela m'a fait mal de rencontrer dans ce moment le regard d'un ennemi qui me garde une haine irréconciliable; il fallait soutenir encore ce combat. Me voilà seul.... seul devant la tombe ouverte. Pas un regard ami, pas une larme de pitié, pas une douce voix qui jette une consolation dans mon cœur. Oh! si j'avais pu revoir encore mon père! si j'avais pu recevoir de lui une parole de bénédiction.... une seule parole : adieu mon fils.

LE PASTEUR (*s'avançant lentement*). Mon fils!

STRUENSÉE. Quelle voix! mon père! Miséricorde éternelle! mon père!

LE PASTEUR. Modère-toi! marchons avec calme au-devant de l'heure suprême, et ne l'attristons pas par des plaintes vulgaires. Bientôt tu seras devant celui à qui nous devons penser.

STRUENSÉE. Pouvez-vous donc vous résigner à me voir ainsi, mon père?

LE PASTEUR. Je l'ai prévu. Dans tes jours de bonheur, j'ai tout vu se préparer. Je vins pour t'avertir. Tu ne m'écoutas pas. A présent voilà le jour de malheur que je redoutais.

STRUENSÉE. Savez-vous quelle voie ignominieuse mes ennemis m'ont préparée?

LE PASTEUR. Chaque chemin de la mort mène à celui qui est notre joie et notre salut. Meurs dans cette croyance, et tu vivras... Mon fils, comment est ton âme?

STRUENSÉE. Je crois qu'elle est exempte de haine et d'esprit de vengeance.

LE PASTEUR. Ainsi tu es réconcilié avec le monde.

STRUENSÉE. Oni.

LE PASTEUR. Es-tu aussi délivré de tout doute? Ta foi ne vacille-t-elle pas?

STRUENSÉE. Je crois à l'amour de Dieu, au bonheur de l'éternité; je crois à mes péchés, et je me sens saisi d'un amer repentir.

LE PASTEUR. Ne penses-tu plus à ton coupable amour?

STRUENSÉE. Qu'appellez-vous coupable amour?

LE PASTEUR. Ne penses-tu plus à la reine?

STRUENSÉE. Non, mon père, non, je ne puis vous accorder cela. Elle était l'ange de ma vie, et comme l'indice d'une éternelle félicité, son image chérie repose dans mon sein. Ses derniers mots sont pour moi, au bord de la tombe, comme un souffle de printemps. Je pense à elle. Je dois penser à elle aussi longtemps que je vivrai. Maintenant je vous l'ai avoué, et je l'ai avoué depuis long-temps à Dieu.

LE PASTEUR. Celui qui sonde tous les cœurs, te pardonnera; va, esprit éclairé, va auprès de ton Dieu.

STRUENSÉE. Le ciel brille. Il pardonne. Il a conduit ici mon père à l'heure de ma mort. Son signe de miséricorde est dans vos regards. Toute mon ame s'élance vers lui, et comme un combattant rentre dans son royaume par des portes ensanglantées, je monte au ciel par l'échafaud. Le jour vient. Je dépose ma vie au pied du trône éternel. Une volonté secrète apparaît, et les actions s'effacent comme les soucis terrestres. Mais une récompense brillante se montre à mes yeux. Là où j'ai agi, plus d'un noble germe mûrit. Ainsi je n'aurai pas vécu inutilement, ainsi je n'aurai pas ébloui le royaume avec de faux principes. Le temps approche où l'on reconnaîtra la vérité de mes vœux, où la tyrannie verra que son règne de terreur est passé. Je vois les échafauds se dresser successivement. Un peuple déchainé frappe son roi avec fureur, et se frappe lui-même. La hache

active moissonne les hommes, comme les moissonneurs leur blé. Puis tout à coup une main puissante arrête cette fureur. Le bourreau se repose, mais cette main puissante ne porte pas le rameau de la paix. Avec son épée elle écrase les peuples, jusqu'à ce que vienne aussi la fin du combat. Une mer plaintive gronde au pied d'une tombe solitaire, et tout se tait. Des jours plus purs apparaissent, les peuples et les rois forment un pacte éternel. Ce temps-là viendra. Il doit venir. C'est par les rois que les peuples sont puissants. C'est par les peuples que les rois sont grands.

(Les portes s'ouvrent. La garde; un ecclésiastique; deux valets de justice, l'un d'eux portant les armes du comte.)

LE PASTEUR. Comment te trouves-tu, mon fils?

STRUENSÉE. Bien, mon cher père.

LE PASTEUR. Allons!

STRUENSÉE. Non, non. Je ne le souffrirai pas. Tu ne peux m'accompagner. Ton regard n'est-il pas déjà brisé par la douleur? Comment pourrais-je être calme, si tes yeux....? Non, non; renonce, mon père, à cette terrible résolution! Ce digne homme m'accompagnera, et toi, donne-moi ta bénédiction.

LE PASTEUR. O mon pauvre cœur, Dieu du ciel, prends pitié de moi, et donne-moi la force! (*Son fils s'agenouille devant lui. Le pasteur pose les mains sur sa tête et le bénit.*) Que le Seigneur soit avec toi! Que sa force te soutienne dans ce dernier moment! Que celui qui est mort pour toi, t'assiste à l'heure de la mort! Qu'il t'éclaire d'un de ses rayons et te donne la paix éternelle! Amen.

(Le comte se lève et tombe dans les bras de son père.)

LE PASTEUR. Je ne te quitte pas.

STRUENSÉE. Oh! séparons-nous!

LE PASTEUR (*l'enlaçant avec force*). Tu es mon enfant. C'est la plus belle partie de ma vie que le Ciel demande. Ne puis-je appuyer encore une fois mes lèvres sur cette fleur de mon existence? Adieu, mon fils! il me semble que je vois ta mère.... Elle attend.... Le voici.... Je ne l'arrête pas plus long-temps!

(Il quitte son fils et tombe par terre.)

STUENSÉE. Il tombe! Le malheur a de la pitié. Il détourne ses regards de cet affreux tableau d'adieu. Avant qu'il s'éveille, je connaîtrai la vie. Mon chemin est court. Il est à moitié fait. (Il sort, tous le suivent. Le pasteur reste seul avec son domestique.)
LE PASTEUR (*sortant de son évanouissement*). Il est loin, où est-il? (*Regardant le ciel.*) Là-haut!



Mélanges.

LA MORT D'UN ANGE,

PAR JEAN-PAUL.

L'ange de la dernière heure, que nous appelons si crûment *la mort*, est le plus tendre et le meilleur des anges; il est envoyé pour cueillir sur l'arbre de la vie le cœur de l'homme courbé vers la terre, comme un fruit déjà mûr. Sa main délicate le tire sans le froisser de notre sein glacé, et le porte moelleusement dans l'Éden sublime et chaleureux. Son frère est l'ange de la première heure; celui-ci donne à l'homme deux baisers; l'un, pour qu'il commence à vivre ici-bas; l'autre, pour qu'il entre dans la seconde vie en souriant, comme il est entré dans celle-ci en pleurant.

À la vue des champs de bataille arrosés de sang et de pleurs; à la vue des âmes tremblantes qu'il en retirait en foule, l'ange de la dernière heure se sentit profondément touché, ses yeux se baignèrent de larmes. « Ah! dit-il : je veux mourir une fois de la mort de l'homme; je veux explorer sa dernière douleur, afin de pouvoir l'adoucir lorsque je dénouerai la trame de son existence! »

Le chœur innombrable des anges qui s'aiment là-haut d'un maternel amour, se pressèrent autour de l'ange compatissant, tous lui promirent de l'entourer de leurs célestes auréoles aussitôt après sa mort, afin qu'il connût l'instant où il aurait cessé de vivre, et son frère, dont le baiser entrouvre nos lèvres roidies comme un rayon de l'aurore le calice humide des fleurs, lui dit en approchant avec tendresse ses lèvres des siennes : « Frère,

lorsque je t'embrasserai une seconde fois, tu seras mort pour la terre et déjà de retour au milieu de nous.»

Ému et plein d'amour, l'ange abaissa son vol vers la terre, et descendit sur un champ de carnage. Seul un beau jeune homme y palpitait encore et soulevait encore sa poitrine fracassée. La fiancée du héros était setle auprès de lui; ses larmes brûlantes, il ne pouvait plus les sentir, et ses gémissements retentissaient autour de lui comme les clameurs lointaines et confuses des combattants. Oh! l'ange le couvrit alors promptement de ses ailes, il s'assit tout contré lui sous la figure de sa bien-aimée, il aspira par un baiser ardent son ame blessée hors de son sein brisé, puis la passant à son frère, ce dernier lui donna le second baiser là-haut, et bientôt l'ame se prit à sourire.

L'ange de la dernière heure pénétra comme un éclair dans l'enveloppe vide, il parcourut le cadavre semblable à une flamme légère et subtile, fortifiant son cœur et réchauffant tous ses organes, mais combien le saisit cette nouvelle incorporation! Son œil étincelant fut plongé dans le tourbillon du fluide nerveux; ses pensées, qui volaient jadis dans leur rapide essor, engourdies maintenant et paresseuses, se frayaient péniblement une issue à travers l'atmosphère épaisse de son cerveau. — Cette vapeur humide et moelleuse qui, jusqu'alors flottante comme le brouillard d'automne, colorait tous les objets, se desséchait sur eux maintenant, et ceux-ci du sein de l'air embrasé le perçaient de leurs aspérités, et lui faisaient des taches brûlantes et douloureuses.

— Tous les sentiments se présentèrent à lui plus obscurs, mais plus orageux et plus proches, et lui parurent une sorte d'instinct, tel qu'à nous celui des animaux — la faim le déchirait, la soif le dévorait, la douleur le poignait. — Sa poitrine brisée se souleva saignante, et son premier souffle fut un premier soupir pour le ciel qu'il avait quitté! — « Serait-ce la mort de l'homme? » pensa-t-il; mais comme il n'aperçut point encore le signal convenu de sa fin, ne voyant ni ange, ni ciel environné de flammes, il se convainquit bientôt que c'était seulement la vie humaine.

Le soir, l'ange sentit défaillir ses forces corporelles, un globe terrestre sembla peser sur lui de toute sa masse, et tournoyer autour de sa tête; — car le sommeil envoyait ses messagers. Les images qui s'offraient à son esprit, changèrent leur éclat solaire en un feu suffoquant; les ombres du jour, projetées dans son cerveau, se succédèrent confuses et colossales, et un monde des sens indomptable se précipita sur lui comme un cheval qui se cabre; — car le songe lui envoyait ses messagers. Enfin, le lin-cueil funéraire du sommeil s'étendit doublement sur lui; enseveli dans l'abîme de la nuit, il gisait là solitaire et roide comme ici-bas nous autres pauvres humains; mais ensuite, songe céleste, tu voltigeas avec tes mille miroirs devant son âme, et lui montras réfléchis dans tous, un cercle d'anges et un ciel rayonnant; alors son enveloppe terrestre sembla se détacher de lui avec toutes ses douleurs. Ah! dit-il dans une vaine ivresse: « mon sommeil était donc ma mort! » mais lorsque ensuite il se réveilla, le cœur oppressé et plein du sang lourd de l'homme, et qu'il considéra et la terre et la nuit: « ce n'était pas la mort, s'écria-t-il, mais seulement son image, quoique j'aie vu les anges et le ciel étoilé! »

La fiancée du héros transporté aux célestes demeures ne remarqua point qu'un ange habitait seul le sein de son bien-aimé; elle aimait toujours cette statue encore debout de l'âme éclipsée et joyeuse, elle tenait encore la main de celui qui était alors si loin d'elle. Cependant l'ange, à son tour, aimait ce cœur abusé, il l'aimait avec un cœur d'homme, et, jaloux de sa propre figure, il souhaitait de ne pas mourir plus tôt que l'amante éplorée, afin de continuer à l'aimer jusqu'à ce que celle-ci pût lui pardonner un jour d'avoir pressé à la fois sur un même sein un ange et son amant. Cependant elle mourut la première; sa douleur antérieure avait trop violemment courbé vers la terre la sommité de cette fleur, elle demeura brisée et gisante sur le bord de la tombe. Oh! elle s'y engloutit devant l'ange en pleurs, non comme le soleil qui se plonge majestueusement dans l'océan à la face de la nature qui le contemple, tandis que les vagues de pourpre se soulèvent en s'entrechoquant vers le ciel, mais comme

la lune silencieuse qui à minuit argente le brouillard de ses rayons et s'abaisse invisible au milieu de la pâle vapeur — la mort se fit précéder par sa sœur, plus douce qu'elle-même, la défaillance; — celle-ci toucha le cœur de la fiancée et son visage animé se glaça — les fleurs de ses joues se crispèrent — la neige blasarde de l'hiver sous laquelle verdit le printemps de l'éternité, recouvrit son front et ses mains. — Alors l'œil gonflé de l'ange se déchira par une larme brûlante, et tandis qu'il pensait que son cœur s'échappait sous la forme d'une larme, comme une perle qui se détache de sa coquille fragile, la fiancée qui se réveilla pour être la proie d'une dernière illusion, entr'ouvrit encore ses yeux, l'attira sur son cœur et mourut en l'embrassant et en lui disant : « Je suis à toi maintenant, mon frère » — l'ange crut alors que son frère céleste lui avait donné par un baiser le signal de la mort, mais aucun rayon éthéré ne l'environna de son éclat, rien qu'une obscurité lugubre, et il regretta en soupirant que ce ne fût pas sa mort, mais seulement l'affliction d'un homme sur une mort étrangère.

Oh vous, hommes opprimés! s'écria-t-il, comment, fatigués que vous êtes, pouvez-vous survivre à de telles peines? Oh! comment pouvez-vous donc vieillir lorsque le cercle des compagnons de votre jeunesse se brise et tombe enfin tout à fait anéanti; quand les tombeaux de vos amis s'enfoncent en terre comme les degrés du vôtre, et quand la vieillesse s'étend sur vous comme le crépuscule du soir muet et solitaire sur un champ de bataille refroidi? Oh vous, pauvres humains! comment votre cœur peut-il y résister?

Le corps du héros dont l'âme s'était envolée plaça l'ange si doux au milieu des hommes endurcis — au milieu de leurs iniquités, au milieu des convulsions du vice et des passions. Autour de ses reins fut aussi nouée cette ceinture poignante de sceptres unis qui fait sentir ses aiguillons à des portions de l'univers, et que les grands resserrent toujours plus étroitement — il vit les griffes des animaux héraldiques et couronnés s'enfoncer dans leur proie dépourvue de son plumage — il contempla le

globe terrestre, croisé en tous sens et enveloppé de cercles noirs par le vice, ce serpent gigantesque qui plonge sa tête empoisonnée dans le sein de l'homme et l'y cache entièrement.... Ah! c'est alors que ce cœur sensible, qui pendant une éternité ne s'était reposé que sur des anges brûlant d'amour, dut être percé par les flèches ardentes de l'inimitié, et que son âme sainte et aimante dut tressaillir d'effroi à l'idée d'un déchirement intérieur. Hélas! dit-il, la mort de l'homme fait mal. — Mais ce n'était point encore la mort, car aucun ange ne parut.

Enfin, en peu de jours il se lassa d'une vie que nous supportons un demi-siècle, et il soupira après son retour. Le soleil couchant attirait son âme fraternelle, les éclats de son sein brisé l'épuisaient de douleur. Tandis que les rayons enflammés du soir se réfléchissaient sur ses joues pâles, il s'achemine vers le cimetière, l'arrière-plan verdoyant de la vie; là les enveloppes de toutes les belles âmes qu'il en avait dépouillées jadis, avaient été successivement déposées. Il se plaça avec un désir vague et mélancolique sur la tombe nue de celle qu'il aimait au-delà de toute expression, de sa fiancée ensevelie, et il regarda le soleil couchant qui se décolorait. Sur cette tombe chérie, il contempla son corps douloureux et se dit en lui-même : « Tu serais déjà gisant ici, corps fragile, et tu ne ferais plus ressentir aucunes douleurs, si je ne te tenais en équilibre comme une statue sur sa base! » — Il réfléchit alors avec attendrissement à la vie pénible des humains, et les convulsions de sa blessure lui montrèrent les souffrances par lesquelles les hommes achètent leur vertu et leur mort, et que lui-même avait épargnées à l'âme généreuse qui habitait ce corps; — la vertu humaine le toucha profondément, et il pleura avec un amour infini sur les hommes qui au milieu des clameurs impérieuses de leurs propres besoins, parmi les nuages qui s'abaissent autour d'eux, derrière le long brouillard qui obscurcit le chemin âpre et raboteux de la vie, non-seulement ne détournent point leurs regards de l'astre sublime du devoir, mais tendent encore affectueusement leurs bras au-devant des cœurs torturés qui se présentent à eux au milieu de leurs

ténèbres, et autour desquels rien ne brille, si ce n'est l'espoir de se coucher ici-bas comme le soleil de ce vieux monde, pour se lever sur un nouveau. — L'excès de son enivrement rouvrit alors ses blessures, et le sang, cette larme du corps, s'épancha de son cœur sur la tombe chérie — son enveloppe mortelle s'affaissa et tomba doucement auprès de sa bien-aimée. — Ses yeux, baignés des pleurs que l'ivresse lui faisait répandre, réfléchissaient les feux mourants du soleil comme une mer gonflée et d'un rose vermeil — les murmures d'un écho lointain se jouaient à travers cet éclat humide, comme si la terre passait au loin dans l'éther retentissant. — Puis un nuage sombre, ou plutôt une courte nuit, s'étendit autour de l'ange déversant sur lui ses pavots. — Puis enfin un ciel rayonnant s'entr'ouvrit et l'inonda de flots de lumière, et mille anges étincelèrent : « Reviens-tu donc déjà, s'écria-t-il, ô songe trompeur ! » mais l'ange de la première heure s'avança vers lui au milieu des rayons, et lui donnant le signal du baiser : « C'était bien la mort, dit-il, mon frère éternel et mon ami céleste ! » Le jeune homme et sa bien-aimée répétèrent ces mots à voix basse.

LA COMTESSE HÉLÈNE,

NOUVELLE PAR WILLIBALD ALEXIS.

La comtesse Hélène se déshabillait devant une de ces cheminées de forme gothique dont l'ouverture noire et profonde reposait sur deux piliers massifs. Les yeux de la jeune et belle Polonaise s'abaissaient involontairement et comme fascinés par une force d'attraction puissante sur le foyer, qui lançait par intervalles des éclairs bleuâtres et des flammes blasardes ; tout à coup elle demeure immobile et glacée de terreur.

« Le comte vous attend là-haut, madame, lui dit sa femme de chambre avec une intention marquée et en couvrant les épaules blanches de sa maîtresse d'une pelisse de martre noire. »

— « Crois-tu aux apparitions des morts ? s'écrie la comtesse, qui ne l'écoutait point. »

— « Par la Sainte-Vierge ! je ne voudrais pas y croire ni ici, ni à cette heure, réplique Louise, en jetant un regard d'effroi sur les murailles moisis de l'appartement désert. »

L'orage nocturne fait gémir les forêts séculaires, un vent plus impétueux s'engouffre dans les larges conduits des cheminées du manoir délabré, et menace à chaque instant de les faire éclater.

« Ici, dit la comtesse : tandis que, fatiguée de la rapidité du voyage, j'appuyais ma tête contre le dossier de ce fauteuil, m'est apparu tout à coup mon fiancé ! »

— « Le marquis ! s'écria la jeune fille : celui auquel vous jurâtes fidélité jusqu'au tombeau, lorsqu'il partit pour la Russie, celui que vous vous disposiez à suivre sous des habits d'homme, si vos parents ne vous en eussent détournée en embrassant vos genoux ; et quand il ne revint pas avec la garde impériale, vous vouliez vous donner la mort. Une fièvre ardente vous conserva seule pour monsieur le comte. Oh ! qu'il lui fut difficile d'obtenir votre main ! *Vengeance, et dût-il m'en coûter l'éternité !* Voilà ce que vous répétiez incessamment. Ne vous imaginiez-vous pas aussi que si le Ciel avait épargné vos jours, c'était pour vous faire servir à l'accomplissement de sa justice ? De là cette haine implacable contre les Russes, de là ces incitations continuelles qui poussèrent votre époux à la révolte ! Aussi fuyons-nous aujourd'hui dans la profondeur des forêts, depuis que la grande conspiration a échoué à Pétersbourg. »

— « Il s'est traîné jusqu'ici, poursuit Hélène, sourde aux paroles qui lui étaient adressées : lui pâle ici, lui les yeux hagards, lui les lèvres frémissantes, la main posée sur son cœur, il murmurait à voix basse ces mots : *Souviens-toi* ; et là, dans la cheminée, il disparaît ! »

Louise, frappée d'horreur, s'enfuit d'un pas rapide.

Hélène feuilletait machinalement les pages d'un roman récemment arrivé de Paris, un journal en enveloppait la couverture ; un article frappe ses regards et captive son attention, elle y lit ce qui suit :

« Les parents du marquis Eugène de B..., colonel de la vieille garde, prient les personnes qui se trouveraient à même de donner quelques renseignements sur lui, de vouloir bien les leur communiquer. On sait que lors de la retraite de Russie, cet officier supérieur parvint jusqu'à la forêt de Raczin; un sergent le vit dans la soirée du 30 Novembre se diriger seul et à pied vers le château de ce nom; depuis ce moment on a perdu ses traces, et l'on n'a plus reçu aucune nouvelle. »

« Grand Dieu! c'est donc ici! il ne périt point à Wilna! »

Hélène étreint violemment son front entre ses deux mains, la fièvre bouillonne dans son cerveau; mille soupçons oubliés, mille pressentiments qu'elle a toujours écartés, l'obsèdent de nouveau. Le silence qui l'environne est tel qu'elle entend les loups affamés hurler autour du cimetière abandonné. L'ouragan, qui mugit tout à coup à travers les sapins, ébranle le sol et renverse avec un horrible fracas le tuyau de la cheminée, le fantôme d'Eugène lui apparaît au milieu de l'âtre; il est revêtu d'un uniforme de la vieille garde tout en lambeaux, il semble faire de vains efforts pour parler, il désigne du doigt la place même qu'il occupe.

« N'es-tu donc point mort de la mort des héros pour le grand Napoléon? »

Le fantôme se dissout en vapeur de charbon, qui répand une odeur méphitique; Hélène porte la main à ses yeux comme si elle eût voulu chasser loin d'elle un horrible cauchemar, les briques, en s'écroulant, ont étouffé le brasier, un sentiment énergique triomphe de son abatement, elle se saisit d'un flambeau et parcourt la chambre d'un pas ferme; bientôt elle aperçoit au-dessus du lit le nom d'Eugène tracé au crayon, ainsi qu'il avait l'habitude de l'écrire lui-même; quelque chose brille au milieu du foyer, c'est un anneau, son anneau de fiançailles: il est encore au doigt recourbé d'une main calcinée!

Louise rentre à ce moment:

« Le comte s'impatiente et vous demande impérieusement, dit-elle à sa maîtresse, qu'elle trouva demi-nue et les yeux égarés. »

— « Le comte, ton séducteur ! oui, je le sais ; il ne t'a placée auprès de moi que pour m'espionner, que pour me trahir ! »

La jeune fille, terrifiée par l'accent de conviction de la comtesse, tombe à genoux sans pouvoir articuler une seule parole.

« Au nom de ton salut éternel, confesse-moi tes crimes ! »

Louise semble respirer.

« Je ne vous tairai rien, dit-elle ; mon père était jardinier de ce château ; j'avais à peine quinze ans ; un jour, et c'était précisément comme celui-ci, le dernier de Novembre, un jeune Français arrive, il fuyait avec ses compagnons échappés aux glaces de la Russie, on le logea dans cette même chambre ; le comte se trouvait par hasard au château, il ne le revit plus vivant, mais toute la nuit une sueur glacée ruissela de son front, il paraissait atteint d'une sombre frénésie, et se cachait la tête avec des mouvements convulsifs sous ses couvertures. Le lendemain matin, mon père vint annoncer que l'étranger avait été asphyxié par la vapeur du charbon : on craignait également les Français et les Russes, si cet événement parvenait à leur connaissance. On enveloppa donc soigneusement le cadavre pour »

— « L'enterrer ? »

— « Non, il fut brûlé dans cette cheminée. »

— « Ton père n'a-t-il rien conservé qui appartint au mort ? »

Louise tressaille et baisse les yeux, elle ne peut soutenir les regards de la comtesse.

« Un vieux porte-feuille qu'il a.... je ne sais pourquoi.... renfermé dans son coffre, répondit-elle en balbutiant. »

Hélène entraîne la jeune fille dans le réduit où se trouve l'objet de ses recherches ; elle se saisit d'un billet, une main évidemment contrefaite, mais une main qu'elle ne reconnaît que trop bien, avait tracé ces mots : *Hélène vous attend au château, venez-y seul et secrètement, car les Russes sont dans le voisinage.*

« Voilà qui est bien, dit la comtesse, maintenant retirez-vous ! »

Louise voit sa maîtresse, agitant un flambeau, traverser les vastes appartements, puis refermer les portes derrière elle, en en tirant les verroux avec soin.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les shirres de la police russe accoururent, mais trop tard, pour s'emparer de la personne du comte. A la place du château de Raczin, qui depuis tant de siècles dominait cette contrée sauvage, ils ne rencontrèrent qu'un immense monceau de décombres et de ruines encore fumantes; on en retira deux cadavres profondément ensevelis sous les cendres. Le feu ayant éclaté de presque tous les côtés à la fois, personne n'avait pu parvenir jusqu'à la chambre à coucher, et comme on n'entendit aucun cri s'élever du milieu des flammes, les domestiques crurent que le comte et la comtesse avaient dû périr *asphyxiés par la vapeur de l'incendie*.

Astronomie. Le professeur Gruithuisen s'en tient maintenant aux observations suivantes qu'il a faites sur la lune : 1.° la végétation de la lune s'étend depuis le 55.° degré sud jusqu'au 65.° nord ; 2.° depuis le 50.° degré nord jusqu'au 47.° sud on distingue des traces évidentes d'êtres vivants et d'habitations ; 3.° l'observateur peut distinguer dans cette latitude plusieurs rues dirigées de différents côtés et un édifice colossal. Tout cela apparaît comme une grande ville à côté de laquelle se trouve une forteresse.

(*Der Phönix.*)

Librairie. On porte à 6 millions de thaler (près de 24 millions de francs) la valeur des livres qui s'impriment chaque année en Allemagne. En Angleterre il n'en a paru, en 1833, que pour une valeur d'environ 3 millions de thaler ; mais la valeur des journaux s'élève en revanche beaucoup plus haut que celle des journaux allemands.

Littérature. On dit que l'académie de Berlin va constituer une classe spéciale de langue et de littérature allemandes sur le modèle de l'académie française.

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Michel Beer's sämtliche Werke : Œuvres complètes de
Michel BEER.

Nous avons déjà plusieurs fois parlé de ce jeune poète, enlevé si tôt à ses plans d'étude, à ses travaux, à l'art qu'il cultivait avec tant de succès. Le libraire Brockhaus vient de publier une magnifique édition de ses œuvres. Elle renferme de plus que ce qui avait été publié jusqu'à présent, la tragédie intitulée : *La main et l'épée*, que la *Revue* a déjà mentionnée; une comédie : *Nenner und Zähler*, et plusieurs poèmes lyriques. La comédie est fort gaie. La situation de ce pauvre homme qui, ayant perdu toute sa fortune, tombe sous la dépendance absolue de sa femme, endure tous ses reproches, accepte tous ses caprices, et tout à coup redevient homme, en gagnant un château à la loterie; le caractère vaniteux de cette femme et les personnages menteurs et hypocrites qui se groupent autour d'eux, donnent lieu à une suite de scènes variées et piquantes, pendant lesquelles l'intérêt ne se ralentit pas. Il n'y a là rien d'essentiellement neuf; mais l'auteur a su donner une teinte neuve à des caractères déjà dépeints, à des situations déjà mises en œuvre. Il y a dans les poèmes lyriques qui paraissent ici pour la première fois plusieurs pièces remarquables : des élégies, des descriptions de voyage, des traditions populaires racontées d'une manière simple et naturelle. Celle-ci entre autres nous a paru digne d'être citée; elle a pour titre : *le Voyage de l'empereur Charles*. On sait que pour le peuple allemand, ni Charlemagne, ni Frédéric-Barberousse, ni Charles-Quint ne sont morts : ils dorment dans leur tombeau, et doivent reparaître un jour.

A Aix-la-Chapelle, dans le chœur de l'église, l'empereur Charles se lève, et sort de son tombeau.

Il se lève rêveur, cherche son ancienne place, regarde autour de lui, et s'aperçoit qu'il manque à l'église plusieurs de ses vieux trésors.

Il appelle les sept princes ; mais aucun ne s'avance. Il secoue la tête, et s'en va vers la porte.

Elle tourne sur ses gonds avec un léger bruit. La lune brille ; l'empereur descend dans la rue.

Il marche, il marche ; il arrive jusqu'à Cologne. La garde prussienne est là sous les armes, et le laisse entrer.

Il s'avance plus loin, et arrive à Ingelheim : là il s'arrête ; là il était venu autrefois.

Il demande aux nouvelles maisons ce qu'est devenu son trône d'empereur ; mais elles secouent la tête, et n'en savent rien.

Il s'en va à Mayence, à Francfort, à Worms, à Spire, à Bamberg, à Ratisbonne.

A toutes les villes il demande ce qu'est devenu son empire ; mais aucune ne peut lui répondre.

Le matin, au premier coup de cloche, il revient à Aix, et rentre à l'église.

Il jette son manteau de pourpre dans sa tombe, place sa couronne sur sa tête, son sceptre à ses pieds.

Puis il s'écrie : « J'ai cherché mon Allemagne, et je ne la trouve nulle part. » Et il se couche dans son tombeau, et rêve tristement.

Schauspiele : Pièces de théâtre, par M. DE ELSHOLZ.

Tout le monde sait que le théâtre allemand est aujourd'hui dans un pitoyable état. Grabbe et Immermann composent des pièces qu'on ne peut pas jouer ; Grillparzer s'arrête devant la censure viennoise, qui lui fait peur ; Zedlitz essaie un drame, et s'endort ensuite sur son ombre de succès. Raupach est le seul qui ne s'effraie pas de fournir chaque mois sa tragédie ou sa comédie au théâtre de Berlin, qui l'épuise en dix représentations, et lui en demande une autre. Raupach aurait peut-être laissé de très-bonnes œuvres, si on ne lui avait rendu le mauvais service de le nommer *poète de théâtre*. Cette obligation où il est de satisfaire sans cesse aux besoins d'un public blasé, a étouffé en lui les étincelles de génie dramatique dont il était peut-être doué. Le pauvre Raupach ne travaille plus pour la gloire, ni pour l'avenir : il travaille pour remplir sa tâche, le plus vite c'est le mieux. Que le Ciel le garde long-temps ! Car, après lui, où pourrait-on jamais trouver une nature de poète si hâtive et si féconde ? Ainsi la plupart des pièces dramatiques qui paraissent en Allemagne ne demandent qu'à être en-

registrées, et puis tout en est dit : leur acte de naissance se fait en même temps que leur carte de décès, et les catalogues de la foire, le libraire qui les a vues revenir à lui en forme de *Krebs*, gardent seuls un souvenir de leur apparition dans ce monde.

Les deux volumes que publie M. Elsholz méritent peut-être une autre mention. Cependant c'est à vrai dire une pauvre tragédie que sa *Cordoba* et une pauvre comédie que son *Chien parlant*. Ce qu'il y a de meilleur dans ces essais dramatiques, c'est la comédie intitulée : *la Dame d'honneur*; encore est-elle par trop futile et par trop mêlée d'invéraisemblances. A la fin de ces deux volumes se trouve une petite pièce que l'auteur a voulu écrire en français, et qui n'annonce chez M. Elsholz qu'une malheureuse prétention à s'approprier une langue qu'il connaît mal.

W. Meinhold's Gedichte : Poésies de M. W. MEINHOLD.

Deux petits volumes d'élégies, de cantiques, de légendes, qui n'offrent rien de très-saillant, mais où il se trouve cependant quelques morceaux gracieux et intéressants. Une pièce surtout est charmante; c'est la tradition de Bogislas, duc de Poméranie. Pour cette pièce seule on pourrait acheter le recueil tout entier.

LIVRES FRANÇAIS.

Études sur l'histoire de France, par M. A. TROGNON.

La plupart des morceaux contenus dans ce volume avaient déjà paru dans le *Globe*, dans la *Revue française* ou dans d'autres recueils; mais ils méritaient d'être réunis et conservés. M. Trognon est un de ces hommes qui ont suivi avec le plus d'ardeur et de talent le mouvement historique dont la France s'est glorifiée dans les dernières années de la restauration. Le livre qu'il publie aujourd'hui est le résultat de ses recherches patientes, de ses observations. Toutes ces dissertations sur les méthodes historiques, tous ces essais fragmentaires ne composent point un ouvrage régulier et complet; mais elles indiquent une grande variété d'études et une admirable faculté d'esprit. Les diverses parties de son livre portent, il est vrai, un cachet d'unité, en ce sens qu'elles se rattachent toutes à l'histoire; mais l'auteur passe successivement de l'histoire de France à celle d'Allemagne, des œuvres de M. de Sismondi aux drames de M. Vitet, des chroniques du moyen âge au tableau des

temps modernes. Sous sa plume les questions les plus confuses s'éclaircissent, et les époques historiques les moins animées reprennent du mouvement et de la vie. Ainsi, en faisant la critique des principaux ouvrages d'histoire, il compose, on peut le dire, un cours d'histoire; il marche d'époque en époque, découvre sa route, et place à chaque distance un grand fait, un jalon. Chacun des chapitres de son livre est une œuvre étudiée, consciencieuse, restreinte quelquefois dans des bornes étroites, mais pleine de larges aperçus. Qu'on lise l'article sur M. de Sismondi, celui de l'état de la Gaule dans les derniers temps de la domination romaine, celui sur la croisade des Albigeois, sur les ducs de Bourgogne, on verra comme toutes ces pages ont été élaborées et mûries avant de voir le jour. Le style de M. Trognon est ferme, précis, énergique, vrai style d'historien; mais il sait, quand il le faut, le varier et lui donner une couleur appropriée au temps dont il relate l'histoire, témoin ses *Aventures de Bernhard d'Avesnes* et ses deux chapitres sur la Formation d'une commune, qui ont le mérite d'avoir devancé les *Lettres de M. Thierry*. L'ouvrage de M. Trognon est précédé d'une introduction de M. de Latour: c'est un charmant morceau de critique, écrit avec cette finesse d'esprit et cette éloquence du cœur dont on aime toujours à subir le charme. En même temps qu'il plaçait cette introduction en tête du livre de son ami, M. de Latour publiait la seconde édition d'un volume de poésies: la *Vie intime*. Nous avons déjà rendu compte de ce recueil, qui mérite d'être mis à côté de ces bons livres de poésies auxquels on réserve une place privilégiée dans sa bibliothèque, pour les relire le soir en famille, pour se donner quelques beaux rêves quand on est seul. Le public, en accueillant comme il l'a fait ce volume, a montré qu'il n'était pas devenu aussi insensible qu'on le dit aux véritables œuvres poétiques.

Du reste, ce n'est pas là le seul succès que nous ayons à constater. Nous avons vu apparaître aussi la seconde édition de *Marie*, ce charmant poème de M. Brizeux, cette jeune et gracieuse idylle des landes pittoresques de Bretagne; puis le poème de Napoléon de M. Éd. Quinet, auquel toute la presse a donné ses suffrages; puis enfin le nouveau livre de M. de Lamartine, le poème de la vie idéale et de la vie réelle, de la vie de pasteur et de la vie domestique, l'*Histoire de Jocelyn*, le curé de campagne.

Bulletin bibliographique.

THÉOLOGIE.

Philologisch-theologische Auslegung der Bergpredigt, etc. : Interprétation théologique et philologique du Sermon de la montagne de Jésus-Christ selon S. Matthieu, par A. Tholuck; deuxième édition corrigée; Hambourg, chez Perthes, 1835 (xii et 532 p. grand in-8.^o). — Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur les vues dogmatiques de l'auteur de ce livre, on ne pourra que rendre hommage à la science et à la pénétration qu'il a déployées en commentant un des fragments les plus précieux et les plus admirables du volume sacré. Si ce morceau, connu sous le nom de *Sermon de la montagne*, se fût trouvé dans Platon ou dans Confucius, les détracteurs de l'Évangile n'auraient pas trouvé, pour exprimer leur admiration, des paroles assez élogieuses. C'est là en effet que l'on voit réuni tout ce que la religion a de plus consolant et tout ce que la morale a de plus sublime et de plus pur.

Urkundenbuch zu der Geschichte des Reichstags zu Augsburg im Jahre 1530 : Recueil de documents relatifs à l'histoire de la diète d'Augsbourg en 1530, tome II, publié par Fœrstermann; Halle, 1835.

Eine protestantische Beantwortung der Symbolik Doktor Möhler's : Réponse protestante à la Symbolique du docteur Mœhler, par le D.^r J. E. Nitzsch, professeur à Bonn; Hambourg, chez Perthes, 1835.

Prediger-Bibel : la Bible des prédicateurs ou Manuel des théologiens pratiques, publié par Ed. Hülsmann; tome I.^{er}, renfermant les trois premiers Évangiles; Stuttgart, chez Lœfflund, 1835. — Les jugements qui ont été portés jusqu'ici sur cette entreprise, lui sont peu favorables.

Grundsätze des orthodoxen Judenthums : Principes du judaïsme orthodoxe, par A. Th. Hartmann; Rostock, chez OEberg, 1835. — Cet écrit se recommande à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du peuple juif, et qui font des vœux pour sa régénération sociale.

Wanderungen eines sächsischen Edelmann's zur Entdeckung der wahren Religion : Voyages d'un gentilhomme saxon à la recherche de la vraie religion; ouvrage publié, en société avec un ami, par le professeur Rheinwald, de Bonn, tome I.^{er}; Berlin, chez Herbig, 1835. — Cet ouvrage est destiné à servir de pendant et de contrepartie à celui que le célèbre Thomas Moore a publié il y a quelques années sous un titre semblable. Un jeune gentilhomme saxon, après avoir épuisé la coupe de toutes les voluptés de Vienne, se laisse convertir au catholicisme par les Liguoriens de cette ville; de nouvelles expériences le ramènent insensiblement au protestantisme. Dans le premier volume sont présentés et appréciés tous les phénomènes religieux de l'Allemagne méridionale et de la Suisse. Le second volume offrira la statistique religieuse de l'Italie et probablement du nord de l'Allemagne.

Ueber kirchliches Christenthum, etc. : Sur le christianisme ecclésiastique, sur l'Église romaine et les réformes qui y sont devenues nécessaires, sur le protestantisme et l'Église universelle, par F. W. Carové; Leipzig, chez Hinrichs, 1835. — On sait déjà que CAROVÉ est de tous les écrivains catholiques celui qui insiste le plus vivement et avec le plus de science sur la nécessité d'une réforme de leur Église.

Stunden der Einsamkeit : Heures de solitude; méditations, prières et cantiques, par F. Strack; Bremen, chez Heyse, 1835. — Le D.^r Strack est un des poètes religieux les plus justement estimés de l'Allemagne.

Commentarius literalis in Genesin, auctore Fr. de Paula de Schrank; Sulzbach, chez Seidel, 1835. — Ce commentaire nouveau sur la Genèse ne compte que 796 pages grand in-8.^o La chancellerie de l'archevêché de Munich a donné à cet ouvrage son approbation et un certificat d'érudition.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

Corpus juris Romani antejustiniani. Consilio professorum Bonnen-sium E. Bæckingii, A. Bethmann-Hollwegii, E. Puggeli, etc. Præfatus et ed. Bæckingius. Fasc. I.; Bonn, chez Marcus, 1835 (gr. in-4.^o).

De Ulpiani Institutionum fragmento, in biblioth. palat. Vindobonensi nuper reperto. Epistola ad F. C. Savigny. Scripts. Steph. Endlicher; Vienne, chez Beck, 1835.

Sammlung auserlesener Dissertationen : Choix de dissertations alle-

mandes, traduites du latin, et sur le Droit civil et la procédure civile, par M. A. Barth, tome I.^{er}, livre I.^{er}; Augsburg, chez Jénisch et Stage, 1835.

Das Pandektenrecht aus den Rechtsbüchern Justinian's, nach den Erfordernissen einer zweckmässigen Gesetzgebung dargestellt, etc. : le Droit des Pandectes, présenté d'après les codes de Justinien et considéré selon les besoins d'une législation convenable, et dans ses rapports avec le Droit français, autrichien et prussien, par le D.^r P. L. Kritz, tome I.^{er}; Meissen, chez Klinkicht, 1835. — L'auteur de cet ouvrage important s'est principalement posé cette question : « Quel est le contenu du *Corpus juris*, si nous le considérons comme un code encore en vigueur? » et il s'est appliqué à en faire un véritable code.

De centumviralis judicii apud Romanos origine liber singularis. Scr. C. Alb. Schneider; Rostock, chez OEberg, 1835.

Die Usucapio und Longi temporis Præscriptio : l'*Usucapio* et la *Præscriptio longi temporis*; commentaire historico-dogmatique, par W. Hameaux; Giessen, chez Heyer, 1835.

Die Vormundschaft, etc. : la Tutelle d'après les principes du Droit allemand, par W. Th. Kraut, professeur à Göttingue, tome I.^{er}; Göttingue, chez Dieterich, 1835.

Die Offenlichkeit des Strafverfahrens : De la publicité des procès criminels, par L. H. de Jagemann; Heidelberg, chez Mohr, 1835. — L'auteur de cet écrit est partisan de la publicité de la procédure criminelle, sans désirer pour cela l'institution du jury.

Christenthum und Vernunft für die Abschaffung der Todesstrafe : Le christianisme et la raison d'accord pour réclamer l'abolition de la peine de mort, par le professeur Grohmann; Berlin, chez Reimer, 1835. — C'est un recueil de toutes les opinions de quelque poids qui ont été émises en Allemagne en faveur de l'abolition de la peine de mort.

Deutsche Staats- und Rechtsgeschichte : Histoire de l'État politique et du Droit de l'Allemagne, par Ch. F. Eichhorn, tome II, quatrième édition corrigée et augmentée; Göttingue, chez Vandenhoeck et Ruprecht, 1835.

Des Sachsenspiegels erster Theil : première partie du Miroir saxon ou le Droit du pays saxon, d'après le manuscrit de Berlin de l'an 1369, publié par le D.^r C. G. Homeyer, deuxième édition; Berlin,

chez Dümmler, 1835. — L'Allemagne possède deux vieux codes de lois, l'un connu sous le nom de Miroir des Souabes, l'autre sous celui de Miroir des Saxons. Ce sont des monuments précieux et dignes des travaux de la critique la plus assidue et la plus savante.

Lehrbuch der materiellen Politik: Manuel de la politique matérielle, par Charles de Rotteck; Stuttgart, chez Hallberger, 1834. — Tel est le titre spécial du troisième volume de l'ouvrage de M. de Rotteck sur les sciences politiques, et du premier volume de ce qu'il appelle la Politique spéciale; ce volume embrasse la politique étrangère, la police judiciaire et de sûreté publique.

Anleitung zur vollkommenen Besserung der Verbrecher in den Straf-Anstalten: Instruction sur la complète amélioration des criminels dans les maisons de correction et de détention, par Obermayer; Kaiserslautern, chez Tascher, 1835. — L'auteur de cet écrit remarquable est inspecteur de la prison centrale de Kaiserslautern dans la Bavière rhénane. Guidé à la fois par une philosophie humaine et une grande expérience, il se prononce vivement pour le système pénitentiaire. Sous sa direction, la prison de Kaiserslautern est devenue une véritable maison de correction et de régénération.

Das Landvolk im Grossherzogthum Mecklenburg-Schwerin: Le peuple des campagnes dans le grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin, par Vollbrügge; Güstrow, 1835.

MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

Codex medicamentarius Hamburgensis. Auctoritate Collegii sanitatis editus; Hambourg, chez Perthes et Besser, 1835. — Incontestablement un des meilleurs ouvrages de ce genre publiés de nos jours et répondant parfaitement aux besoins de la science.

Das Kreosot in chemischer, physischer und medizinischer Beziehung: la Créosote considérée sous le rapport chimique, physique et médical, par le D.^r Ch. Reichenbach, avec des suppléments et des additions par Schweigger-Seidel; Leipzig, chez Barth, 1835.

Die Cholera oder Breshruhr in allen ihren Formen: le Choléra sous toutes ses formes, par Kubyss; Berlin, chez Sander, 1835.

Antiquitates anatomicæ variores, quibus origo, incrementa et status anatomes apud antiquissimæ memoriæ gentes, historica fide illustrantur, auctore J. Hyrtl, cum tab. III lap. incis.; Vienne, chez Beck; 1835.

Observationum clinicarum, quas in exercenda utriusque medicinæ et

internæ et externæ arte fecit L. H. Unger. Fasc. I. tres tui acc. icon.; Zwickau, chez Richter, 1835. — Contient des observations cliniques fort intéressantes.

Das chirurgische und Augenkranken-Klinikum der Universität Heidelberg : la Clinique chirurgicale et ophthalmologique de l'université de Heidelberg pendant les années 1830-1834, par le D.^r M. J. Chelius; Heidelberg, chez Mohr, 1835 (135 pages in-4.^o, avec 4 planches lithographiées). — Cet opuscule, extrait des Annales médicales de Heidelberg (tome I.^{er}, premier cahier de 1835), contient non-seulement une foule de détails dignes d'intérêt, mais présente encore, sous forme de réflexions, des vues profondes jetées dans le vaste domaine des sciences chirurgicales par un de leurs plus zélés et de leurs plus savants propagateurs.

Die Augenheilkunde für Jedermann : Ophthalmologie populaire, etc., par Dzondi; Halle, chez Schulze et Rein, 1835.

Die einzig sichere Heilart der contagiösen Augenentzündung : la Méthode curative seule efficace contre l'ophthalmie contagieuse et l'ophthalmie blennorrhagique maligne des nouveau-nés, par Dzondi; Halle, chez Anton, 1835.

Bemerkungen über die Ophthalmoblennorrhöe, ihre Bedeutung und ihre Behandlung : Réflexions sur l'ophthalmoblennorrhée, son essence et sa curation, par le D.^r J. F. Krieg; Erfurt, chez Winckler, 1835.

Der Lebensretter : le Sauveur dans les dangers qui menacent la vie, etc., par S. C. Wagener; Altenbourg, chez Pierer, 1835.

Ueber die Homöopathie : sur l'Homéopathie, par le D.^r Stieglitz; Hanovre, chez Hahn, 1835. — Réfutation brillante de la doctrine de Hahnemann.

Darstellung der Medizinalpolizei-Gesetzgebung und gesammter Medizinal- und Sanitäts-Anstalten in Mecklenburg-Schwerin : Exposition de la législation médicale, de la police médicale et de toutes les institutions sanitaires du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, par A. L. Dornblüth; Schwerin, chez Güstrow, 1835.

Die endermische Methode : la Méthode endermique éprouvée dans son efficacité par une série d'expériences, par le D.^r A. L. Richter; Berlin, chez Enslin, 1835. — Ouvrage d'un très-grand mérite.

Der Stockfisch-Leberthran, etc. : l'Huile préparée avec le foie des morues considérée sous le rapport pharmacographique, chimique et pharmaceutique, et principalement de ses effets thérapeutiques dans

les maladies rhumatismales et scrofuleuses, par le D.^r Brefeld; Hamm, chez Schultz, 1835.

Vollständige Bibliothek, etc. : Bibliothèque complète ou Encyclopédie de l'homéopathie théorique et pratique, tome I.^{er} *Aal — Buxus sempervirens*; Leipzig, chez Schumann, 1835.

Die chronischen Krankheiten, etc. : les Maladies chroniques, leur véritable nature et leur thérapeutique, par le D.^r Sam. Hahnemann, deuxième édition augmentée; Dresde, chez Arnold, 1835.

Die homöopathischen Arzneien in Hauptsymptomen-Gruppen : les Médicaments homéopathiques divisés en groupes fondamentaux d'après les symptômes, par Wrelen, deuxième édition, Leipzig, chez Köhler, 1835.

Brillenlose Reflexionen über das jetzige Heilwesen, etc. : Réflexions impartiales sur l'état actuel de la médecine, par Krügerhausen; Güstrow, chez Opitz, 1835.

Handbuch der Entwicklungsgeschichte des Menschen, etc. : Manuel de l'histoire du développement du corps humain, comparé à celui des mammifères et des oiseaux, par le D.^r G. Valentin; Berlin, chez Rücker.

Beiträge zur Aufhellung der Verbindung der menschlichen Frucht mit dem Fruchthälter und der Ernährung derselben : Suppléments servant à l'éclaircissement de la question sur la connexion de l'embryon humain avec l'organe gestateur et sur la nutrition du fruit, par F. A. Ritgen (avec 3 planches); Stuttgart, chez Scheible, 1835. — Ne contient presque rien de nouveau sur ce sujet important.

De glandularum intestinalium structura penitiori. Comment. anatom. Scrips. doct. I. Bæhm, cum 2 tab. ac. inc.; Berlin, chez Duncker et Humblot, 1835. — Recherches consciencieuses et savantes.

Der allgemeine Kreislauf des Blutes in dem menschlichen Körper : la Circulation générale du sang chez l'homme, par J. C. E. Zimmermann (avec 4 planches coloriées); Leipzig, chez Lauffer, 1835. — Ouvrage très-médiocre.

Neuer Versuch über die Temperatur der kaltblütigen Thiere : Nouvelles recherches sur la température des animaux à sang froid, par A. A. Berthold; Göttingue, chez Dieterich, 1835.

Der Schlaf, etc. : le Sommeil et ce qui est nécessaire pour procurer un sommeil sain et naturel, par le D.^r Bodenmüller; Ulm, chez Ebner, 1835.

Die Convulsionen in der Schwangerschaft, während und nach der Entbindung: Les convulsions pendant la grossesse, l'accouchement et l'état puerpéral, par le professeur Velpéau, traduit du français, avec notes et de nouvelles observations allemandes, par le D.^r Bluff; Aix-la-Chapelle, chez Kohnen, 1835. — Le grand mérite de l'ouvrage original, déjà si précieux en lui-même, a été rehaussé encore par les intercalations savantes du traducteur allemand.

Auswahl gerichtlich-medizinischer Untersuchungen, nebst Gutachten, etc.: Choix d'examens et de consultations médico-légales, par Krombholz, professeur de médecine légale, etc., deuxième cahier; Prague, chez Calve, 1835 (le premier cahier parut en 1831). — Recueil très-riche en faits intéressants et en observations bien faites.

Der arabische Kafe in naturhistorischer, diätetischer und medizinischer Hinsicht: Le café arabe considéré sous le rapport de l'histoire naturelle, et sous le rapport diététique et médical, par le D.^r Weitenweber; Prague, chez Kronberger, 1835.

Ueber Medizinalgewicht: Du poids médicinal, par Bernoulli, pharmacien, avec tables; Bâle, chez Schweighauser, 1835. — Un excellent travail qui mérite d'être lu.

Encyclopädisches Wörterbuch der praktischen Medizin, etc.: Dictionnaire encyclopédique de médecine pratique, y compris la pathologie et la thérapeutique générale, ainsi que l'anatomie pathologique, etc., par le D.^r Janus Copland; traduit de l'anglais, avec additions, par le D.^r Kalisch; tome II: cachexie-diaphragme; Berlin, chez Mittler, 1834-1835.

D.^r Behrends Vorlesungen über praktische Arznei-Wissenschaft: Leçons de médecine pratique du D.^r Behrends, édition posthume du D.^r Ch. Sundalin, revue et corrigée par le D.^r Albers; tome II: les fièvres; Berlin, chez Enslin, 1835.

Institutiones medicæ hygiænes et semioticæ generalis usus academico accommodatæ. Auct. J. J. Kuolz; Vienne, chez Volke, 1835.

Hartmann, Institutiones medicæ therapicæ generalis. Edidit Kuolz; Vienne, chez Volke, 1835.

Systematisch-alphabetisches Repertorium der homöopathischen Arzneien: Répertoire systématique et alphabétique des médicaments homéopathiques, par Bœnninghausen; Munich, chez Coppenrath, 1835.

Die Homöopathie: l'Homéopathie, etc., par Bœnninghausen; Münster, chez Coppenrath, 1834.

Handbuch der speciellen Therapie für Aerzte am Geburtsbette : Manuel de thérapeutique spéciale des accouchements, par Jærg; Leipzig, chez Weygand, 1835.

Diagnostisch-praktische Abhandlungen, etc. : Mémoires pratiques de diagnostic appartenant à la médecine et à la chirurgie, et éclairés par des observations par le D.^r Læwenhardt, tome I.^{er}; Prenzlau, chez Kalbersberg, 1835.

Sammlung geprüfter Erfahrungen berühmter Aerzte und Chirurgen neuester Zeit über Bein- und Knochenbrüche : Recueil d'observations sur les fractures, faites par des médecins et des chirurgiens célèbres de nos temps, par Zimmermann; Leipzig, chez Engelmann, 1835.

Analekten über Kinderkrankheiten : Recueils d'observations choisies sur les maladies des enfants; destinés aux médecins praticiens, 3.^e et 4.^e cahiers; Stuttgart, chez Brodhag, 1835.

Die Eröffnung der Blutadern : l'Ouverture des veines ou Description complète de la saignée et de ses indications, par Hoppe; Neisse, chez Hennings, 1835.

Physiologische und pathologisch-semiotische Betrachtungen über die menschlichen Zähne und das Zahnfleisch : Considérations physiologiques et pathologico-sémiotiques sur les dents humaines et les gencives; dissertation inaugurale, par le D.^r Rudolph; Würzburg (Nuremberg, chez Stein), 1834.

John Mallan's praktische Bemerkungen über die Natur und Krankheiten der Zähne : Observations pratiques sur la nature et les maladies des dents, par John Mallan, traduit de l'anglais par Stilling; Eisenach, chez Bärecke, 1836.

Ueber den Werth des homöopathischen Heilverfahrens : Sur la valeur de la méthode homéopathique, par le D.^r Rau, seconde édition, revue et augmentée; Heidelberg, chez Groos, 1835.

Die Homöopathie von der praktischen Seite : l'Homéopathie sous le rapport pratique, par le D.^r F. Lesser; Berlin, chez Enslin, 1835.

Erläuterungstafeln zur vergleichenden Anatomie : Tables explicatives d'anatomie comparée, par le D.^r Ch. G. Carus et le D.^r A. G. Otto, 4.^e cahier, IX tabl., contenant les organes de la digestion dans les différentes classes d'animaux; Leipzig, chez Barth, 1835.

Anatomisch-physiologische Untersuchungen über die Milz des Menschen : Recherches anatomico-physiologiques sur la rate humaine, avec bibliographie, par le D.^r Giesker; Zurich, chez Orell, Füssli et Comp.^{es}, 1835.

SCIENCES NATURELLES ET MATHÉMATIQUES.

Iconographie der Land- und Süßwasser-Mollusken : Iconographie des mollusques de terre et d'eau douce, par le professeur Rossmässler, première livraison; Dresde, chez Arnold, 1835 (132 pages in-4.°; prix : 8 fr.).

Conspectus regni vegetabilis, secundum characteres morphologicos, præsertim carpicos, in classes, ordines et familias digesti, etc., par de Martius; professeur de botanique à Munich; Nuremberg, chez Schrag, 1835 (xviii et 72 pages in-8.°).

Meteorologische Beobachtungen : Observations météorologiques faites à Ratisbonne depuis 1774 jusqu'en 1834, publiées par l'observateur actuel Ferdinand de Schmöger; Nuremberg, chez Stein, 1835.

Neue Wirbelthiere : nouveaux vertébrés, faisant partie de la Faune d'Abyssinie, découverts et décrits par le D.^r Ruppel; 2.^e livraison des oiseaux et 3.^e livraison des amphibiens; Francfort, chez Schmerber, 1835.

Nomenclator entomologicus : Catalogue des insectes européens, avec l'indication de leur prix pour faciliter les échanges; par Herrich-Schæfer, 1.^{re} livraison; Ratisbonne, chez Pustet, 1835.

Bericht und Gutachten, etc. : Rapport et Jugement de la Société des sciences de la haute Lusace sur une jambe d'homme fossile trouvée dans les carrières de Sorau; Gœrlitz, 1835 (8 pages in-8.°). — Ce titre est une véritable mystification, la prétendue anthropolithe ne s'étant trouvée être autre chose qu'une masse de marne calcaire assez semblable à un pied d'homme.

Lehrbuch der Chemie : Manuel de chimie, par E. Mitscherlich, tome II, 1.^{re} partie; Berlin, chez Mittler, 1835. — Il est inutile de rappeler que l'auteur de ce manuel est un des chimistes les plus distingués de ce temps.

Die Probierrkunst mit dem Löthrohre : l'Art de faire des essais au chalumeau, ou Instruction pour faire, au moyen du chalumeau et avec emploi partiel de la voie humide, l'analyse qualitative des substances minérales et des produits métallurgiques; surtout dans le but de doser l'argent, l'or, le cuivre, le plomb et l'étain qu'ils peuvent contenir, par C. F. Plattner, avec 3 gravures; Leipzig, chez Barth; 1835.

Annalen des Wiener Museums : Annales du musée d'histoire naturelle de Vienne, tome I.^{er}, 1.^{re} partie, avec 16 gravures et lithographies; Vienne, chez Rohrmann, 1835 (grand in-4.^o; prix: 16 fr.).

Symbolæ ad ovi mammalium historiam ante prægnationem. Scr. A. Bernhardt; Breslau, chez Schulz, 1834 (in-4.^o).

Novæ theoriæ linearum curvarum, originariæ et vere scientificæ, specimina quinque prima. Auctore C. F. Krause, edid. H. Schræder; Munich, 1835 (in-4.^o). — Cette nouvelle théorie, inventée par l'auteur dès 1799 et que le D.^r Peters, de Dresde, a trouvée de son côté, fait partie de la riche succession scientifique de Krause, pieusement recueillie par ses disciples et publiée par eux sous le titre général de *Krause's handschriftlicher Nachlass*.

System der analytischen Geometrie : Système de géométrie analytique, fondé sur une méthode nouvelle et renfermant en particulier une théorie complète des courbes de troisième ordre, par le D.^r J. Plücker, professeur à Halle, avec 6 planches; Berlin, chez Duncker et Humblot, 1835 (grand in-4.^o).

Astronomische Beobachtungen : Observations astronomiques faites à l'observatoire royal de Bogenhausen près de Munich, par J. Soldner; tome I.^{er}, renfermant les observations faites, avec l'instrument des passages, en 1820 et 1821; tome II, observations faites en 1822; Munich, 1835 (grand in-4.^o).

Observationes astronomicæ in specula regia Monachiensi institutæ a J. Lamont; vol. VIII, observationes anno 1833 factas continens; Munich, 1834 (in-4.^o).

Geschichte der Entdeckung der allgemeinen Gravitation : Histoire de la découverte de la gravitation universelle par Newton, exposée pour l'intelligence commune par J. J. Littrow, directeur de l'observatoire de Vienne; Vienne, chez Beck, 1835.

Sterngruppen und Nebelmassen des Himmels : les Groupes d'étoiles et les nébuleuses, par J. J. Littrow, Vienne, chez Beck, 1835.

Die Doppelsterne : les Étoiles doubles, par J. J. Littrow; Vienne, chez Beck, 1835. — M. Littrow rivalise avec notre célèbre Arago par son talent d'introduire les lecteurs ordinaires jusque dans les profondeurs de la science, et de mettre à leur portée les résultats les plus remarquables des travaux les plus savants et les plus pénibles. Il en a donné des preuves nouvelles dans les trois petits écrits que nous annonçons ici. Le premier est tiré en grande partie de la Vie de

Newton par Brewster; les matériaux du second sont dus pour la plupart aux observations des deux Herschel. Le style de l'auteur est tour à tour de la plus grande simplicité et plein de verve et de poésie. Ajoutons que la science n'a rien perdu de sa solidité à se rendre ainsi familière et populaire.

Berliner astronomisches Jahrbuch für 1836: Annuaire astronomique de Berlin pour 1836, tome 61.^e, par J. F. Encke; Berlin, chez Dümmler, 1834. — L'Annuaire français coûte un franc, celui de Berlin coûte jusqu'à 8 francs.

PHILOSOPHIE.

Philosophische Meditationen über Plato's Symposion: Méditations philosophiques sur le Banquet de Platon, par le D.^r Fortlage; Heidelberg, chez Groos, 1835. — Ces méditations sont plus mystiques que philosophiques, et l'œuvre de l'enthousiasme plutôt que d'une spéculation rationnelle. Des livres de ce genre peuvent avoir leur intérêt surtout pour les esprits qui leur sont analogues, mais ils sont comme non-avenus pour la science.

Die Wissenschaft des Ideals: la Science de l'idéal ou la Théorie du beau, par le D.^r Lommatzsch; Berlin, chez Reimer, 1835. — L'auteur de cet ouvrage appartient à l'école de Hegel. On a dit de lui que toutes les fois qu'il devient infidèle au système, il lui arrive de produire d'excellentes idées, et de rencontrer des aperçus pleins d'esprit et de justesse. Dans tous les cas on ne saurait lui refuser un grand fonds de science et le talent philosophique.

Vorläufige Grundlegung zu einer Sprachphilosophie: Préliminaires d'une philosophie du langage, par le D.^r S. Stern; Berlin, chez Bechtold et Hartje, 1835. — L'auteur de ce petit écrit se rattache à l'école critique. La question qu'il a entrepris de traiter est loin d'être épuisée, et appellera toujours de nouveau l'attention des philosophes. Selon lui, le langage est l'expression pure et déterminée de l'existence humaine. Ce n'est ni une invention humaine, ni un instrument de communication façonné à dessein pour ce but; mais un effet pur et nécessaire, une manifestation naturelle de l'être humain.

Vorlesungen über Philosophie: Leçons sur la philosophie, pour servir d'introduction aux sciences philosophiques, par le D.^r Troxler, professeur à Berne; Berne, chez Fischer, 1835. — La forme de ces leçons n'est point celle des discours académiques: le ton est habituel-

lement populaire et oratoire. M. Troxler, ancien disciple de Schelling, enseigne aujourd'hui une philosophie où l'on remarque l'influence des idées de Jacobi, et qui a pour fondement l'étude de l'homme que l'auteur appelle anthroposophie. La proposition principale de cette philosophie de l'homme, c'est que l'homme n'est ni esprit, ni matière seulement, et qu'il faut le considérer dans sa totalité organique comme corps et esprit. Nous reviendrons incessamment sur cet écrit remarquable.

Zerstreute Blätter aus den Hand- und Hülfssakten eines Juristen, etc. : Feuilles éparses tirées des papiers d'un juriconsulte, publiées par Ch. Fr. Gœschel, tome II; Schleusingen, chez Glaser, 1835. — Le titre particulier de ce second volume est : *Zur Philosophie und Theologie des Rechts* : Fragments relatifs à la philosophie et à la théologie du Droit et de l'histoire du Droit. On sait que l'auteur de cet intéressant recueil de fragments relatifs à la philosophie du Droit est un des disciples les plus distingués de Hegel. Son livre s'adresse également au philosophe et au juriconsulte.

Die chinesische Reichsreligion und die Systeme der indischen Philosophie in ihrem Verhältniss zu Offenbarungslehren : la Religion d'État de la Chine et les Systèmes de la philosophie indoue, considérés dans leurs rapports avec les doctrines révélées, par P. F. Stuhr; Berlin, chez Veit, 1835. — M. Stuhr, déjà connu par ses travaux sur l'astronomie des Chinois et des Indous, a été amené à examiner la question indiquée sur le titre ci-dessus, par le désir de combattre l'opinion de Windischmann et celle de H. G. Schmitt. Le premier, dans son ouvrage intitulé : la Philosophie dans l'histoire du monde, tome I.^{er}; et le second dans un écrit qui a paru à Landshut en 1834, sous le titre : la Révélation primitive ou la Doctrine chrétienne trouvée dans les traditions sacrées des plus anciens peuples, ont prétendu ramener la religion chinoise à une révélation primitive, et en démontrer l'identité avec les dogmes juifs et chrétiens. L'auteur, en exposant la simple doctrine de Confucius et de ses continuateurs, démontre aisément combien cette prétention est peu fondée. La seconde partie de son livre, qui traite des systèmes de la philosophie indoue, est dirigée contre l'exposé qu'en a donné Ritter, au tome IV de son Histoire de la philosophie.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOGOSIE.

Manuelis Moschopuli in duos priores Iliados libros scholia, post primam et unicam editionem Trajectinam, e codice bibl. Lips. auxit et recensuit Lud. Bachmann, p. I; Rostock, chez Adler, 1835 (in-4°).

C. F. Hermann, prof. Marburg., progymnasmatum ad Aristophanis Equites schediasmata tria; Marbourg, chez Garthe, 1835 (in-4°).

Herodoti Musæ. Textum ad Gaisfordii editionem recognovit, perpetuatum F. Creuzeri tum sua annotatione instruxit, etc., J. Ch. F. Bæhr, vol. IV; Leipzig, chez Hahn, 1835.

Thucydidis de bello Peloponnesiaco libri VIII. Contextus verborum ad optimorum librorum fidem editus; varietas lectionis; summaria Haackiana et Dukeri indices rerum et verborum adaucti. Cur. R. A. Morstadio, vol. II; Francfort-sur-le-Mein, chez Schmerber, 1835.

Thucydidis de bello Pelop. libri VIII, pars II. Vitas Thucydidis æ vet. grammat. conscriptas; adnotationes Dukeri integras, aliorum selectas; scholia græca notis Stephani illustrata; Dodwelli Annales Thucydideos ex Corsinii et Clintoni observat. emendatos; Dukeri indicem notarum locupletissime auctam complectens. Cur. G. Gervino et F. C. Hertlein, vol. II; Francfort-sur-le-Mein, chez Schmerber, 1835. — Les titres de ces deux éditions de Thucydide qui paraissent chez le même libraire, les différencient suffisamment. Elles offrent l'une et l'autre peu de nouveaux éclaircissements; mais elles ont leur utilité surtout pour ceux qui ne peuvent se procurer le commentaire trop dispendieux de Poppo.

On annonce le second volume des *Rhetores græci* de Walz, de Tubingue.

Cicero in seinen Briefen: Cicéron dans ses lettres, par B. R. Abeken; Hanovre, 1835.

Encyclopädie und Methodologie der Philologie: Encyclopédie et Méthodologie (introduction) de la philologie, par A. Matthiæ, Leipzig, chez Weidmann, 1835. — C'est le dernier ouvrage de ce philologue distingué; la mort ne lui a pas permis de l'achever.

Deutsch-lateinisches vergleichendes Wörterbuch der alten, mittlern und neuern Geographie: Dictionnaire allemand-latın de la géographie ancienne et moderne, par le D.^r G. A. Koch; Leipzig, chez Hahn, 1835.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Geschichte Europa's seit dem Ende des fünfzehnten Jahrhunderts: Histoire de l'Europe depuis la fin du quinzième siècle, par Fréd. de Raumer, tome V; Leipzig, chez Brockhaus, 1835. — Mêmes qualités et mêmes défauts que dans les volumes précédents. Même exactitude dans l'exposé des faits, et même défaut de chaleur et d'animation. L'auteur confond l'impartialité de l'historien avec l'impassibilité. Si l'histoire est un tribunal, elle doit aussi avoir ses accusations, ses sentences, son indignation et son éloquence.

De fontibus veterum auctorum in enarrandis expeditionibus a Gallis in Macedoniam atque Græciam susceptis. Scrips. doct. G. A. Schmidt; Berlin, chez Bechtold, 1834.

Das Königreich Böhmen: Description statistique et topographique du royaume de Bohême, par J. G. Sommer, tome III; Prague, chez Calve, 1835.

Vollständige Beschreibung des Schweizerlandes: Description complète de la Suisse, tome supplémentaire, par M. Lutz; Aarau, chez Sauerländer, 1835. — La seconde édition de l'ouvrage que ce volume est destiné à compléter parut en 1827. C'est un des meilleurs guides que l'on puisse consulter en parcourant la Suisse.

Lehrbuch der allgemeinen Geographie: Manuel de géographie, par Ch. de Raumer, seconde édition; Leipzig, chez Brockhaus, 1835. — Cet ouvrage a eu beaucoup de succès.

Michigan; esquisse statistique et topographique par Bromme; Baltimore et Dresde, 1834. — Cette partie de l'Union offre encore plus de 24 millions d'arpents susceptibles de culture. Le climat est assez analogue à celui de l'Allemagne. L'acre se vend à 1 1/4 dollar. Le même auteur a publié une description semblable du Missouri et de l'Illinois.

PÉDAGOGIE.

Lehrbuch der Erziehungs- und Unterrichtslehre: Manuel de l'art de l'éducation et de l'enseignement, par F. H. E. Schwarz, troisième édition, tome I.^{er}, la pédagogie; Heidelberg, chez Winter, 1835. — Cet ouvrage d'un des écrivains de l'Allemagne qui ont traité de l'art de l'éducation avec le plus d'autorité, ne doit pas être confondu avec celui que le même auteur a publié sous le titre de *Erziehungslehre*, et dont la seconde édition a paru en 1829 en trois

volumes. Celui que nous annonçons ici n'est qu'un résumé du précédent.

Erfahrungen und Rathschläge aus dem Leben eines Schulfreundes : Expériences et Conseils, tirés de la Vie d'un ami des écoles, par Ch. Weiss; Hallé, chez Schwetschke, 1835.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Vorträge über eine Auswahl von Göthe's lyrischen Gedichten, etc. : Leçons sur un choix de poésies lyriques de Goethe, prononcées à l'université de Breslau par K. L. Kannegiesser; Breslau, chez Richter, 1835.

Die Abbassiden : les Abbassides, poème en neuf chants, par A. comte de Platen-Hallermünde; Stuttgart, chez Cotta, 1835. — Le sujet de ce poème tout oriental sont les courses aventureuses et pleines de merveilleux des trois fils d'Aron al Raschid. C'est le dernier ouvrage d'un des meilleurs poètes allemands de ces derniers temps. Nous apprenons à l'instant que le comte de Platen est mort à Syracuse le 5 Décembre dernier. Il était né à Anspach le 24 Octobre 1796.

Gedichte von O. F. Gruppe : Poésies de Gruppe; Berlin, chez Reimer, 1835. — Connu par des ouvrages de philosophie et d'archéologie, M. Gruppe a voulu s'essayer comme poète. Sa poésie est tour à tour lyrique, épique, élégiaque, satirique; elle est surtout heureuse dans la satire.

Stimmen aus der Vorzeit : Voix du temps passé, par Antoine Calaminus, tome I.^{er}; Hanau, chez Koenig, 1835. — La scène de ces traditions poétiques est la belle vallée de la Kintzig dans la Forêt-Noire, et leur interprète se montre digne de la mission qu'il s'est donnée.

Das Haus Dusterweg : la Maison Dusterweg; une histoire du présent, par W. Alexis, deux volumes; Leipzig, chez Brockhaus, 1835. — L'auteur de ce roman, qui se cache sous le nom de W. Alexis, est M. Hæring; il l'appelle une histoire du temps présent, parce qu'il s'est appliqué à représenter les idées et les tendances littéraires, religieuses et politiques de l'époque, ou pour mieux dire de l'Allemagne actuelle.

Eine Quarantaine im Irrenhause : une Quarantaine dans la maison des aliénés, nouvelle par F. G. Kühne; Leipzig, chez Brockhaus, 1835. — L'idée fondamentale de cette nouvelle est que tout aujourd'hui, la

poésie, la politique, la philosophie, souffrent d'une sorte de surexcitation qui touche de près à la folie, que toute mesure, toute simplicité, et par conséquent la paix et le repos de l'âme, sont devenus étrangers à l'époque actuelle.

Neue Novellen von Leop. Schefer : nouvelles Nouvelles de L. Schefer, tome IV ; Leipzig, chez Hartmann, 1835.

Harmonia : Harmonie ; un roman, trois volumes ; Berlin, chez Fincke, 1835. — C'est le premier ouvrage d'un auteur qui ne se nomme pas, et mérite comme tel d'être distingué de la foule.

Tasso's Tod : la Mort du Tasse, tragédie en cinq actes, par E. Raupach ; Hambourg, chez Hoffmann et comp., 1835. — Ce drame a la prétention de servir de complément à celui de Goethe.

Briefe an Joh. H. Merck von Goethe, etc. : Lettres à J. H. Merck de Goethe, Herder, Wieland et autres contemporains, avec une Vie de Merck, par Wagner ; Darmstadt, chez Dichtl, 1835. — Merck est remarquable par ses rapports avec Goethe, à qui il servit de modèle pour son Méphistophelès. Cette correspondance, souvent intéressante par elle-même, sera utilement consultée pour l'histoire littéraire de 1770 à 1790, surtout en ce qui concerne l'époque weimarienne.

Der fahrende Schüler : l'Écolier en voyage, par Wilh. de Chezy, trois volumes ; Zurich, chez Orell et Füssli, 1835. — Ce roman a pour sujet les aventures arrivées à deux frères qui se ressemblent comme les Ménéchmes de Plaute, et joue au milieu de l'insurrection des bourgeois de Salzbourg contre leur archevêque, en 1525.

FÉVRIER 1836.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Histoire littéraire.

COUP D'ŒIL

SUR LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE PENDANT LA RESTAURATION,

TRADUIT DE MENZEL.

Le siècle est arrivé à l'une de ces ères caractéristiques où, semblable à un grand fleuve, il change subitement son cours et s'élance dans une nouvelle direction. La période qui a commencé avec la restauration en 1815, et à laquelle on est habitué à donner ce nom, se distingue d'une manière frappante de celle qui l'a précédée; certes, elle a une physionomie toute particulière, et mériterait qu'un écrivain habile et impartial lui consacrat sa plume. En attendant qu'il se rencontre, nous nous bornerons à jeter ici un coup d'œil rapide sur la littérature allemande, qui a ressenti si vivement, pendant cette époque, l'influence de l'esprit du temps.

Quinze années de paix sont un grand bonheur pour une nation, et une perte irréparable lorsqu'on a négligé d'en profiter. Les économistes nous diront si cet intervalle a été utilement employé pour le bien-être matériel et la culture physique : nous autres littérateurs, nous n'envisagerons la question que sous le rapport des progrès de l'intelligence. Hélas! nous arrivons à une triste solution : en effet, nous démontrerons que ce temps de prospérité n'a point porté tous les fruits qu'on pouvait en attendre.

On est d'abord péniblement affecté en voyant que ces quinze années si brillantes, pendant lesquelles l'Allemagne victorieuse, unie et puissante, a joui d'un repos si complet et si favorable au développement de toutes ses forces intellectuelles, ont été moins spirituelles et moins fécondes dans les productions de l'art et

des sciences que les années antérieures, où notre pays, saignant par la guerre, déchiré par des divisions intestines, courbé sous un joug étranger, était presque plus déchu par son ignominie que par ses souffrances. Que peut revendiquer la période de la restauration en sagesse ou du moins en idées génératrices qu'il soit possible de comparer avec les pensées d'un Kant, d'un Fichte et d'un Schelling, qui appartiennent à l'époque précédente? Qu'a-t-elle à montrer en poésie pour soutenir le parallèle avec les créations de Gœthe et de Schiller, de Jean-Paul et de Tieck, qui déjà s'étaient élevés à l'apogée de leur gloire? C'est une vérité incontestée que la littérature allemande est remarquablement descendue de la hauteur qu'elle avait atteinte au commencement de ce siècle. Les grands génies sont plus rares; les médiocrités se multiplient d'une manière effrayante. L'originalité a presque tout à fait disparu: les imitations regorgent de toutes parts; mais ce qui jette le plus d'ombres sur ce tableau, c'est l'illibéralité intellectuelle qui s'est emparée de notre littérature, et particulièrement de ses plus nobles branches: à aucune période antérieure une servilité aussi flétrissante n'avait profané la langue, la science et l'art chez les Allemands.

D'un autre côté il est impossible de méconnaître qu'à aucune autre époque on n'a fait plus de progrès dans l'histoire et dans les sciences qui en sont les auxiliaires, dans l'histoire naturelle et dans l'industrie. Là où il ne s'agissait point des idées, mais seulement des faits; non d'un intérêt intellectuel plus élevé, mais seulement d'un intérêt matériel, on a toléré, loué et récompensé les efforts studieux des Allemands; et plus ces derniers se sentaient gênés dans une sphère supérieure où toute action est subordonnée à la liberté, et plus ils se sont rejetés dans les sciences expérimentales, historiques et naturelles. Il en est résulté ce grand avantage, que nous sommes bien revenus aujourd'hui de ces rêves théoriques auxquels nous nous abandonnions jadis trop exclusivement. Refoulés avec toutes nos forces sur l'expérience, nous avons appris à l'honorer et à en tirer parti. Nous sommes devenus plus habiles, qui pourrait encore en douter?

Arrêtons maintenant nos regards sur les branches diverses de la littérature, pour y reconnaître d'une manière encore plus précise le contraste des temps. Avant la restauration, l'élément protestant dominait manifestement dans la théologie, et avec lui l'élément rationnel. Des bibliothèques entières sont encombrées d'écrits satiriques contre le moyen âge et contre le catholicisme, et quiconque eût osé s'avouer catholique, aurait été regardé sinon comme un hypocrite, du moins comme un insensé. Dans le protestantisme même, la croyance à la lettre de la révélation et la foi elle-même étaient étouffées; la religion rationnelle régnait seule encore, en s'appuyant sur l'intelligence et sur l'esprit.

Cependant que voyons-nous après la restauration? Un penchant décidé au catholicisme, propagé tantôt par des prosélytes distingués, tantôt par une multitude d'ouvrages riches d'esprit et d'érudition, et tantôt par l'apparition d'un élément catholique dans le protestantisme lui-même. A la vérité, un Hohemlohe fait en vain des miracles; mais le rationalisme est renversé, l'orthodoxie surnaturelle se lève victorieuse, la foi dans la lettre de l'Écriture, la foi piétiste domine, et même la mysticité profonde d'un Swedenborg, d'un Boehme, d'un Suso, etc.; enfin une somnambule clairvoyante¹, célèbre par son médecin qui publie ses oracles, arrache le voile qui couvre le monde des esprits, et l'on reconnaît en elle la prophétesse d'une nouvelle révélation. Dans toute cette tendance qui caractérise la littérature religieuse, depuis la restauration, se manifeste d'une manière frappante le triomphe d'une illibéralité intellectuelle en partie réelle, en partie affectée. Nous désapprouvons peut-être plus que personne les écarts des esprits forts, et souvent nous avons exprimé notre opinion à cet égard, en tant que nous jugions très-avantageux que le rationalisme trop présomptueux éprouvât une défaite; mais maintenant on s'est évidemment rejeté dans un autre excès, et l'inopportunité complète de tant d'exagérations catholiques et piétistes des modernes dévots est généralement sentie. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les amis et les ennemis de ce qui

¹ La Clairvoyante de Prévoste, par Justinus Kärner.

existait ont concouru sans le vouloir au même résultat. Cela n'a pas éclaté aussi crûment en Allemagne qu'en France et en Belgique; cependant nous en avons eu parmi nous des exemples frappants. Ici le nouveau zèle religieux devait servir de bouclier à la politique; là c'était une arme offensive pour l'opposition: c'est ainsi que la même ferveur catholique enflammait et Frédéric Schlegel et Gœrres; mais le premier écrivit pour, le second contre son gouvernement. Aussi y a-t-il eu manifestement des piétistes courtisans et des piétistes démagogues; enfin, nous trouvons des hommes qui affectent d'être pieux par un intérêt politique, tandis que d'autres se jettent dans la piété pour fuir la politique. Il n'est par conséquent pas toujours facile de distinguer les motifs divers qui ont réellement inspiré des dispositions identiques; mais dans tous les cas les nouveaux ascétiques qui se sont retirés du monde, aussi bien que les tartuffes politiques, ont donné dans l'exagération, et il est à craindre que la doctrine des esprits forts, qui, pendant que les savants et les personnages distingués faisaient de la dévotion, s'est d'autant plus répandue dans les classes inférieures, ne finisse par produire une réaction violente.

La philosophie souffre, depuis la restauration, d'une stérilité qui serait inexprimable, si l'on ne réfléchissait pas qu'elle ne peut prospérer qu'au grand jour de la liberté de la parole et de la presse. Sous l'oppression d'une inquisition d'Église ou d'État, la philosophie ne peut jamais être autre que scolastique: aussi ce mouvement si admirable et si animé, qui, au commencement du siècle, se faisait encore remarquer en elle, est-il complètement anéanti, et la moderne scolastique de M. Hegel erre encore seule comme un spectre sur des tombeaux. Cette philosophie, qui se ravala tant elle-même, est devenue la servante de la politique, et, méconnaissant la liberté supérieure à toutes les choses de la terre, la liberté divine qui a donné son nom à la métaphysique, elle s'est abaissée jusqu'à la vulgarité du sophisme, qui met le monde matériel à la place de ce qui est éternel. Cependant, comme la philosophie ne peut pas tomber plus bas, et comme ce pessimisme philosophique est dans tous les cas un extrême qui ne

peut durer, il y a lieu d'espérer que le cours naturel des choses nous en retirera bientôt. Certes, la philosophie a mérité une humiliation aussi profonde; car elle a montré beaucoup trop d'arrogance au temps de son triomphe sous Fichte et sous Schelling; mais elle doit se relever, et elle se relèvera de sa chute : cette heureuse révolution commence déjà, et peut se reconnaître à l'ardeur infatigable avec laquelle on s'occupe aujourd'hui de l'histoire de la philosophie, en cherchant ainsi une base nouvelle pour des spéculations ultérieures. Ce travail aride, pédantesque et renfermé dans les bornes de l'école, est sans doute beaucoup moins apparent que cet enthousiasme chaleureux pour le système qui depuis trente ans dominait si généralement; le génie est assoupi, et jusqu'à ce qu'il se réveille, peut-on rien faire de mieux que de le remplacer par l'application?

Notre littérature politique est reconnue comme pitoyable; non-seulement elle se trouve au-dessous du niveau de l'esprit du temps, mais elle est aussi de beaucoup inférieure à ce qu'elle était il y a trente ou quarante ans; nous nous garderons bien de demander, si nous avons des publicistes et des journaux tels que la France et l'Angleterre en offrent aujourd'hui; nous demanderons seulement si nous avons des écrivains tels qu'étaient jadis Schlozer, Posselt, Archenholz, Huber? La race de ces hommes indépendants, mais réfléchis, mais fermes, mais modérés, paraît éteinte; et tandis qu'on croyait depuis quarante ans être arrivé à l'âge d'or des lumières, et que l'on ne craignait nullement de pouvoir jamais rétrograder en deçà de ces vérités une fois consacrées et brillantes comme l'éclat du soleil, la superstition politique la plus crasse domine aujourd'hui en Allemagne, et l'on soutient des choses qui n'auraient point été présentées d'une manière aussi crue dans les temps obscurs de la hiérarchie féodale et de l'antique despotisme. De même que Julien l'Apostat, voulant rétablir le paganisme, outre-passa avec une exagération monstrueuse les usages païens, et égorga hécatombes sur hécatombes de lions, d'éléphants blancs et autres animaux rares; de même nos serviles exaltés semblent vouloir renchérir dans leurs écrits

sur tout ce que l'esclavage a jamais mis en pratique. Un pareil phénomène peut s'expliquer par plusieurs causes ; une fois sorti de l'équilibre paisible, l'Allemand s'est vu précipiter d'un extrême à l'autre. La chute et le relèvement de l'Allemagne firent naître le plus pur enthousiasme, et à sa suite, car point de feu sans fumée, une exaltation politique qui, égarée par d'habiles intriguants, par des rêveurs insensés et par de grossiers déclamateurs, parut devenir assez dangereuse pour être violemment réprimée, et fut en même temps assez caricature pour que l'opinion s'en dégoûtât promptement. On versa aussitôt de l'autre côté : à l'exaltation démagogique succéda immédiatement l'exaltation servile ; à la déraison teutonique, celle du moyen âge ; à la caricature républicaine, la hiérarchique. Gœrres nous fait voir cette transition de la manière la plus frappante. Ce brave Gœrres, que Napoléon nomma naguère une puissance européenne, tomba, quelques années après, dans l'illusion d'une restauration du moyen âge, et l'opinion publique dont il avait été le dictateur, le rejeta sans ménagement dans la cathégorie des jésuites qu'elle haïssait. L'idée du vieil empereur était à l'index ; il ne restait plus alors que celles du pape, de l'aristocratie et de la hiérarchie du moyen âge. Gœrres s'en fit le champion, et se réunit avec Frédéric Schlegel, Adam Muller, le vieux Stolberg, Haller, Eckstein, Pfeilschifter, etc. Plusieurs de ces hommes sont doués d'un tel génie, et jouissent d'une ancienne célébrité si bien méritée d'ailleurs, que leurs écrits produisirent une impression profonde sur les savants et sur les esprits cultivés ; cependant ils échouèrent devant les masses à cause de leur tendance. Il est à remarquer que ceux qui marchaient alors à la tête de la littérature, même parmi les protestants, penchèrent également vers cette tendance, qu'ils adoptèrent ce nouveau langage comme une mode nouvelle, et en firent en quelque sorte le type de la loyauté. Tandis qu'un petit nombre de déclamateurs libéraux luttaient contre eux sans talent et à leur désavantage, le public tout entier demeurait muet et inattentif à ces débats, ou repoussait seulement une doctrine qui lui paraissait en partie incompréhensible, en partie contraire à ses mœurs

et à ses intérêts. Dans le fait, le langage d'un Gœrtes et d'un Schlegel était trop élevé pour des intelligences vulgaires ; celui d'un Haller ou d'un Pfeilschifter était dédaigneux : les aristocrates de la littérature, au contraire, je veux dire les hommes qui s'appelaient exclusivement les esprits distingués, harmonisèrent plus ou moins avec la réaction hiérarchique et aristocratique. Steffens, quoiqu'il ne voulût pas entendre parler de hiérarchie, ne loua-t-il pas du moins la féodalité ? N'est-ce pas lui qui a écrit cette phrase célèbre : « Les plaisirs des nobles sont un travail pour eux : donc le travail du paysan est un plaisir pour lui ? » Et Gœthe ne prêche-t-il pas à chaque occasion le servilisme le plus plat ? Et même Voss, qui poussait la médisance au point de se donner pour un héros de la liberté, n'a-t-il pas lutté d'efforts avec M. de Haller pour démontrer que la confession de ce dernier était la plus soumise au pouvoir temporel et la plus servile ? Mais avant tout nous rappellerons ici le roi de la jurisprudence, Hugo, de Gœttingue, qui loue comme juste, comme raisonnable et sage, l'esclavage lui-même dans le sens propre de ce mot, c'est à dire celui des ilotes, des nègres et des serfs ; nous pourrions grossir encore d'une manière remarquable cette nomenclature, si cela nous paraissait nécessaire. L'excès du servilisme pendant les dix dernières années est tout à fait semblable à la tendance outrée de démagogie pendant celles qui les ont précédées ; mais de même que les folies et le délire des démagogues (que l'on songe à Sand !) ont préjudicié manifestement à la cause d'un libéralisme raisonnable et modéré, l'on ne doit pas nier aussi que l'égarement des ultras ne soit dangereux pour l'ordre existant et légitime. Une cause bonne par elle-même n'est que trop souvent déshonorée par de mauvais défenseurs, et le chirurgien qui veut enlever des excroissances, coupe facilement les chairs saines avec celles gangrenées. Quinze belles années se sont écoulées ! que n'aurait-on pas pu attendre de ce laps de temps pour la réconciliation des esprits ? mais alors un seul parti n'eût pas dû triompher, et dans son ivresse aveugle braver l'opinion publique. La licence de la presse des

ultras est peut-être aussi nuisible au repos et au maintien de la paix que les écarts de la presse libérale.

La littérature proprement dite a également éprouvé un grand changement. On aurait dû croire que le sentiment du beau, qui s'était développé avec tant de vivacité au milieu des orages de la guerre, à l'époque brillante de Schiller, de Schlegel, de Tieck et de Jean-Paul, d'Iffland et de Kotzebue, eût prospéré encore d'une manière plus satisfaisante au milieu du calme et de la félicité d'une paix honorable; cependant il arriva précisément le contraire : l'art et le goût sont tombés dans une honteuse décadence, et une véritable barbarie s'est manifestée; la poésie s'est pour ainsi dire dissoute et divisée en deux partis hostiles : les disciples de nos grands poètes affectent de continuer leur célébrité, et se retirent dans la morgue prétentieuse de leurs écoles, où ils encensent et imitent leurs maîtres : ils se croient les héritiers exclusifs du bon goût; mais leurs imitations pâles, pauvres d'imagination et d'esprit, asservies à des formes conventionnelles et trop arrêtées, vont au-devant du destin réservé à de semblables pastiches. D'un autre côté, un peuple d'écrivains s'avancent avec la licence la plus honteuse, et remplacent sur la scène et chez les libraires le petit nombre de nos chefs-d'œuvre par un déluge de pièces de théâtre et de romans barbares. C'est ainsi que l'on rencontre en même temps les productions les plus subtiles et les plus fastidieuses de la sentimentalité, et les éléments les plus crus d'une vulgarité grossière; tantôt un poème lyrique ou un roman de dames dont l'excessive délicatesse est poussée jusqu'à l'absurde ou qui s'évapore dans le vide azuré, et tantôt des pièces où le destin des anciens domine, et des romans historiques qui remuent jusqu'au fond la fange du vice. Tout est contorsion et caricature, la prudence dans les romans aussi bien que l'inceste publié dans les tragédies de la fatalité; le simple, le raisonnable et par conséquent le beau, ne s'y rencontrent jamais.

Notre théâtre est tombé dans une déplorable décadence. C'est un fait mémorable pour l'histoire de l'art en Allemagne que Goethe

fut chassé du théâtre par un barbet, par un chien d'Aubry, que le prince des poètes ne voulut pas souffrir sur la scène, et que le nouveau goût des Allemands exigeait impérieusement. Cependant on aurait pu s'en tenir aux barbets, aux ours et aux singes; mais Mullner introduisit aussi dans ses pièces des bêtes humaines, et l'on voit affluer maintenant de tous côtés ces tragédies insensées de la fatalité allemande et ces mélodrames dégoûtants de crimes de la scène française. On s'habitua au genre cannibale, qui passa également dans les romans historiques : les poètes renchérèrent les uns sur les autres dans le terrible et le surnaturel; le public en était altéré! et tout cela au milieu de la paix et sous les auspices de la philanthropie! Cependant ce genre seul pouvait obtenir quelque succès, tandis que les tragédies lyriques et tout à fait surannées des successeurs de Schiller, dans leur tiède sentimentalité, ne produisaient plus aucun effet, non plus que les comédies si peu comiques de l'époque actuelle, qui, par l'ennui qu'elles causent, semblent une expiation offerte aux mânes sanglants de Kotzebue; en effet, qui ne le regretterait en les voyant?

Si l'on recherche ce qui s'est ainsi opposé aux progrès de la poésie, on peut en trouver la cause dans un certain mécontentement des esprits; on manque d'un repos véritable et d'une véritable sérénité, sans lesquels on ne peut ni produire le beau, ni en jouir. Qu'il est étonnant que pendant cette heureuse paix toute sérénité dût fuir! Mais c'est un fait certain; on n'est plus ni confiant, ni naturel, ni joyeux. On marche avec roideur; on se toise avec une défiance réciproque, et l'on se dénigre mutuellement : la gaieté est inconvenante, la simplicité vulgaire; une prude manie de distinction réprime tout essor d'un sentiment naturel, l'étiquette glacée de l'antique Espagne ou le pédantisme rigoriste de l'Amérique du Nord semblent repousser le caprice joyeux, le contentement, la tendresse et la plaisanterie. Nous ne croyons pas trop nous écarter de la vérité en reconnaissant dans ce refroidissement de nos mœurs la cause principale de la stérilité poétique.

Ce malaise s'est fait jour par une sorte de poésie tout à fait

particulière à notre époque, par la satire contre notre propre nation ; jamais auparavant on n'avait vu tant de sarcasmes dirigés contre l'Allemagne, que depuis la dernière paix. Gœrres, Jean-Paul, Julius Voss, Friedrich Børne ; l'auteur de *Welt und Zeit*, l'auteur de *Hammelburger Reisen*, Heine, se sont efforcés à l'envi les uns des autres, et avec plus ou moins de talent, de tourner en dérision tout ce qui est allemand, ou du moins notre situation présente. Un trait de mélancolie sombre se fait remarquer généralement dans ces satires, et lorsque le poète semble rire, c'est l'ironie amère de la douleur qui contracte ses lèvres. Cette tendance ne doit nullement être attribuée à l'hypocondrie d'un petit nombre d'écrivains ; non, elle vient d'un sentiment commun à toute la nation, elle se montre également dans les ouvrages du bienveillant et tendre Jean-Paul, dans ceux du joyeux Heine et du grave Børne ; et ce qui est le plus remarquable, elle est partout accueillie du public : il croit que les railleurs n'ont pas tout à fait tort ; et c'est par cela même qu'il les aime. Peut-être dira-t-on que cette moquerie hautaine va souvent trop loin, et dégénère quelquefois en un chagrin bilieux, comme dans Børne, ou en un dédain trop frivole, comme dans Heine, contre lesquels se soulève un sentiment meilleur. Cependant, après tout, ce malaise n'est que trop naturel et trop juste ; mais aussi comment se fait-il que cette nouvelle période de paix ait manqué de ce confortable dont on jouissait après la guerre de sept ans et jusqu'à la première coalition ?

Si nous comparons en général la littérature de ce bon vieux temps avec la nôtre, on verra au premier coup d'œil qu'alors la sentimentalité était la souveraine de la littérature, tandis que l'ironie y domine aujourd'hui. L'exaltation du sentiment perçait alors jusque dans les ouvrages scientifiques, et chacun voulait avoir une belle âme ; aujourd'hui on veut seulement avoir de l'esprit : aussi on était alors plein d'honneur ; aujourd'hui l'on est faux ; alors chaud et maintenant froid. Oui, la froideur, la fausseté et l'envie forment les éléments de cette ironie avec laquelle on écrit aujourd'hui des systèmes de philosophie aussi bien que des romans, tandis que jadis une honorable simplicité

concourait avec un enthousiasme ardent à faire éclater la bonté du cœur, soit dans des rêveries cosmopolites, soit seulement dans un roman de Lafontaine ou dans *Misanthropie et Repentir*.

Ces observations peuvent montrer le côté sombre de notre moderne littérature. La France a peut-être exercé sur nous la puissance de son attraction; peut-être que le goût étranger a, par une réaction naturelle, étouffé de nouveau le goût indigène qui s'était long-temps développé dans une orgueilleuse indépendance? Sans doute qu'au commencement de la restauration tout était chez nous ultra-allemand. Les savants et les artistes s'occupaient exclusivement des antiquités germaniques, et Lamotte-Fouqué était alors le poète favori; mais cela a peu duré, et si l'on considère combien promptement la passion pour le côté esthétique du moyen âge s'est échangée en passion pour la papauté et la féodalité, combien promptement les nazaréens se sont métamorphosés en jésuites, on doit, certes, être disposé à faire dériver cette révolution en Allemagne de la réaction jésuitique en France: l'immense influence des traductions n'y a pas peu contribué, sans doute; jamais auparavant on n'avait traduit en Allemagne un aussi grand nombre d'ouvrages français et anglais que depuis le congrès de Carlsbad: les pièces de théâtre françaises et les romans anglais ont fait fureur chez nous, et Scribe a presque chassé Schiller, de même que Walter Scott a chassé Goethe.

Cependant la littérature actuelle a aussi un côté brillant, et nous sommes bien éloigné de vouloir le méconnaître; aucune époque n'est si engourdie, n'est tellement inerte, qu'elle ne donne lieu à quelque développement intellectuel; quoique les dernières années n'aient réalisé presque aucune de nos espérances, elles ont déjà un mérite inappréciable par cela même qu'elles entraînaient dans leur cours et firent disparaître pour toujours ce qui arrêtait l'essor de nos écrivains, ou leur imprimait une fausse direction. La niaise bourgeoisie au cœur étroit, la molle et pusillanime sentimentalité de famille, ont dû faire place à un goût plus épuré, à une raison supérieure. L'Allemand s'est avancé de l'idylle dans la tragédie héroïque; du roman de famille dans le

roman historique; la paisible robe de chambre ne suffit plus à des sentiments énergiques et passionnés, et des émotions telles qu'on en trouve dans Werther, chez Iffland, Kotzebue et Lafontaine, sont devenues aussi ridicules qu'elles le méritent. Les souffrances et les actions des peuples ont fait oublier les souffrances et les actions du père de famille, de la jeune fille langoureuse, et de l'amant qui soupire. C'est un gain inestimable de l'expérience de nous avoir guéris de cette sentimentalité à laquelle se rattachent tous nos vices nationaux les plus grossiers, la paresse et le découragement, la lâcheté et l'amour-propre, notre déshonneur politique et notre indifférence pour la patrie; un goût de cérémonie vain et frivole, digne des Chinois; enfin, toutes les misères qui dans la guerre de la coalition nous ont rendus la proie facile des Français entreprenants, jusqu'à ce qu'une amère nécessité ait ranimé dans nos cœurs un courage viril.

Durant cette paix profonde qui suivit la guerre de sept ans, l'art avait fait naître un noble enthousiasme, et toutes les têtes fortes suivirent cette impulsion. Du moment où l'on n'était pas occupé de son bonheur domestique, on ne prenait d'intérêt public qu'aux collections d'antiquités et objets d'art, aux théâtres et aux belles-lettres. Tous les esprits cultivés se livraient à un épicurisme raffiné et esthétique. On rapporta tout à la beauté et à l'art. De beaux esprits brillèrent dans les cours et dans les salons; des monarques eux-mêmes, tels que le grand Frédéric, Catherine II, la duchesse Amélie de Weimar, le duc de Saxe-Gotha, Joseph II, etc., soit comme Mécènes, soit comme dilettanti, ambitionnèrent la société de ces beaux esprits, et lorsque les gens distingués commencent à vouloir être spirituels, les gens d'esprit deviennent bientôt distingués; les gens de lettres, les poètes et les artistes sont plus que les autres hommes accessibles aux séductions de la vanité: on conçoit donc qu'en Allemagne comme en France ils ne voulussent plus redescendre des hauteurs une fois gravies de leur domination. Lorsqu'en France ils devinrent importants à la cour, ils se rangèrent contre celle-ci dans l'opposition politique, et ne contribuèrent pas peu à l'explosion de la

révolution. En Allemagne, favorisés par des circonstances semblables, ils se fondèrent des espèces de petites cours, et se constituèrent des monarchies en miniature, qui prirent paisiblement et sans trouble leur place à côté des monarchies politiques. Des philosophes parurent et établirent la doctrine que l'art est le plus bel ornement et le seul but de la vie; les frères Schlegel, ainsi que Solger, marchèrent le plus loin dans cette voie. Le monde ne fut plus envisagé que sous le rapport de l'art, et cette manière de voir, qui a été prépondérante assez longtemps, compte encore d'anciens partisans. Quelque satisfaisant que fût alors ce triomphe du goût national en Allemagne, en opposition avec l'ancienne prose protestante et les absurdes imitations de la vieille école française, on ne peut nier cependant qu'on ne se soit laissé emporter trop loin par l'enthousiasme de l'art: il excita alors une véritable folie, et l'on s'éloigna de toute nature vivante pour s'en créer une purement artificielle. Absorbé dans les régions de l'imagination et des apparences, on ne fit plus attention au monde qui était autour de soi, et pourvu que le héros du drame agit avec grandeur et noblesse, on ne s'inquiétait guère d'agir soi-même d'une manière mesquine et vulgaire dans la vie réelle. On était captivé par la lecture d'un roman patriotique, sans songer le moins du monde à l'état présent de la patrie, et c'est un phénomène qui ne se présenta qu'une fois, qu'une bataille nationale se livrant sous les murs de Leipzig, tandis qu'on imprimait dans cette ville une douzaine d'almanachs poétiques. Déjà Lessing se vantait de ne lire aucune gazette, et Callot-Hoffmann avait un tel dégoût pour les journaux, qu'il n'en pouvait même supporter la vue. Cette manie du fantastique, cette aversion de la réalité jadis tellement à la mode, ne sont plus de mise aujourd'hui, et fort heureusement; car la vie pratique y a gagné tout ce que l'art a pu y perdre.

Mais le plus grand de tous les avantages qui sont résultés des changements survenus dans notre littérature, consiste dans l'anéantissement de ce vertige de théories, et dans l'apparition d'une tendance historique éclairée et guidée par l'expérience. A la fin

du siècle précédent et au commencement de celui-ci, le soi-disant esprit philosophique dominait toutes les branches de la littérature; il voulut tout reconstruire *à priori*, même la nature et l'histoire; partant d'un principe excellent en soi, on en déduisit des conséquences, et l'on ne s'inquiéta point si la réalité et l'expérience s'accordaient avec elles. Parce que cette chose est, se dit-on, cette autre doit être également, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrivât à l'impossibilité la plus manifeste. Ce mode de procéder ne resta pas dans le domaine des problèmes; on ne se borna pas à éclaircir d'une manière déterminée ce qui était douteux, mais on tenta de renverser la conscience immédiate pour l'abus du raisonnement. Que ne demanda-t-on pas à la nature et à l'histoire du monde, afin de les tailler sur le patron philosophique? on les mutila cruellement en les couchant sur le lit de Procuste! Ces aberrations systématiques eurent aussi sur les opinions politiques une influence d'autant plus puissante que la révolution française, qui, sous ce rapport, donna le ton à toute l'Europe, succomba pareillement au paroxysme d'une fièvre théorique. Robespierre et Fichte attaquèrent simultanément l'expérience, l'un avec le couteau de la guillotine et l'autre avec le tranchant d'un argument, et longtemps après qu'en France l'expérience se fût amèrement vengée de la théorie, on s'enthousiasmait encore en Allemagne pour des systèmes!

Une révolution remarquable s'est opérée durant la dernière période dans toutes les branches de la littérature. Le goût des théories a été chassé par une méthode empirique et historique; dans les quatre facultés, à l'exception de celle de la médecine, peu d'idées nouvelles ont vu le jour pendant les quinze dernières années, mais on n'en a que plus assidûment exploré à fond l'histoire, celle de l'Église et des opinions religieuses (Neander), aussi bien que celle de la philosophie (Ritter, Windischmann, Rixner, etc.) et de la jurisprudence (Savigny, Mittermaier, Grimm, etc.), et ces études historiques sont reconnues pour les meilleures de toutes celles qui ont été faites dans les différents genres. Cet esprit de conscience domine même dans les belles-

lettres; les romans historiques n'ont-ils pas captivé un intérêt exclusif? L'histoire proprement dite est, après les sciences naturelles et industrielles, le terrain le mieux cultivé et celui qui a gagné le plus en valeur. A la vérité, nous avons toujours à nous plaindre du manque de grands historiens; mais nous en sommes d'autant plus riches en investigateurs profonds, et ces derniers doivent toujours précéder les autres. Au milieu des plus vifs progrès de ces études, leurs résultats se peuvent encore à peine entrevoir; mais si, par exemple, nous comparons seulement ce que Rubs a fait pour l'avancement de la science par son histoire du moyen âge, et plus récemment encore Léo par ses nouvelles recherches, la richesse des deux derniers lustres en excellents travaux frappe d'abord nos yeux. On a entrepris à la fois des explorations sur tous les temps et sur tous les peuples, et partout on a fait de nouvelles découvertes; on a posé de nouvelles bases, et la science de l'histoire a marché d'un pas rapide, tandis qu'une sorte de paralysie incurable semblait s'être emparée de la théologie, de la philosophie, de la politique, de la jurisprudence et des belles-lettres.

Les connaissances naturelles et industrielles ont eu également à se féliciter du plus grand accroissement, quoique l'élément spéculatif, les mathématiques pures, soient restées hors du progrès, tandis que tout ce qui n'était qu'empirique et pratique s'est avancé d'une manière surprenante. Le même résultat a été obtenu dans la technologie et dans l'économie rurale; l'on n'a pas seulement reculé les limites des anciennes expériences, mais l'on a même découvert une foule de sciences nouvelles, tandis qu'on séparait avec plus de sagacité et de pénétration les rameaux isolés du savoir humain dans ces domaines.

Ces faits bien constatés nous fournissent une transition remarquable pour passer de l'histoire naturelle à la politique. L'esprit humain ne demeure jamais stationnaire, ou ne se borne pas à recueillir des expériences, et à les laisser gigantes dans son cerveau comme un capital mort; non, on veut les faire valoir pour la vie pratique: ainsi des sciences dont le nom était à peine

connu auparavant, la statistique, l'économie politique et financière, sont parvenues dans les derniers temps à une grande perfection et à une influence incalculable.

Il est facile de comprendre que ces travaux multipliés de l'expérience durent exercer également une action décisive sur les idées politiques; et quoique assurément l'ancienne manie des théories s'élevât, pendant la période hiérarchique et aristocratique, à une hauteur qui donne le vertige, il n'en résulta pas moins que l'immense majorité de la nation s'attacha à cette modération réfléchie qui caractérise maintenant l'opinion publique en Allemagne. On n'y voit dominer nulle part une théorie républicaine ou absolutiste; mais l'utilité pratique est seule à l'ordre du jour. On ne rêve plus un idéal inaccessible, mais chacun distingue nettement ce qui lui est avantageux, et réfléchit avec une raison froide et positive aux moyens les plus propres à conserver ou à accroître le bien-être immédiat de l'individu aussi bien que celui du peuple. Ainsi donc la vieille lutte des partis se trouve réduite à un petit nombre de questions de Droit civil et d'économie politique, dont la solution rentre dans le domaine du possible, et peut être facilement saisie par tout le monde.

LE MARQUIS DE LA GRANGE.



LES UNIVERSITÉS D'ALLEMAGNE.

L'Étudiant.

Les peuples les plus sages de l'antiquité et des temps modernes ont toujours consacré une attention spéciale à l'éducation, et ont donné le plus large développement à cette haute question d'intérêt social. Mais de nos jours, où la science n'a pas acquis la puissance de l'enseignement populaire, où les professeurs oublient pour la plupart leur mission sociale, la pédagogie s'est couverte de la poussière des écoles, et a pris les couleurs du ridicule et du pédantisme. Les Allemands sont nés pédagogues, quoiqu'ils aient abandonné pour le moment cette gloire et paraissent l'avoir léguée aux Français, qui savent très-bien apprécier et employer l'influence que les mœurs et la civilisation françaises exercent sur la culture intellectuelle des nations. Patience, persévérance, amour, austérité, fidélité; en un mot, toutes les qualités nécessaires à une occupation si grave que celle de l'éducation, sont particulières au caractère allemand à un degré supérieur. La pédagogie est une science favorite des savants d'au-delà du Rhin; les méthodes et les ouvrages d'éducation les plus célèbres proviennent des Allemands, et leurs écrivains les plus illustres, tels que Herder, Fichte, Jean-Paul, ont voué leurs méditations à ce sujet important, que Goëthe lui-même a daigné traiter dans son dernier roman.

En effet, l'occupation d'apprendre et d'enseigner, sèche et prosaïque en elle-même, est entourée en Allemagne d'une lueur poétique, qui brille également pour les basses et les hautes classes de la société; il n'y a que les pauvres paysans qui ne participent

point aux bienfaits d'une éducation particulière. Pour la bourgeoisie l'étude prend déjà une couleur agréable; les voyages obligatoires des ouvriers et les anciennes coutumes du moyen âge sont les dédommagements heureux mis par la Providence au début de la vie industrielle. Les jouissances deviennent plus poétiques et plus nombreuses pour les classes plus élevées, qui doivent leur éducation aux universités. Il n'est pas pour l'Allemand de moment plus heureux que celui où, sortant de l'adolescence, il ouvre son esprit et son âme aux premières impressions de la science et de la vie d'étudiant, du *Burschenleben*, comme on dit là-bas, dont les charmes enivrants gonflent le cœur de la jeunesse et exaltent l'imagination du vieillard. La poésie, dont s'est revêtue l'éducation des Allemands qui apprennent un métier ou qui veulent entrer dans le service de l'État, a créé ainsi deux espèces d'hommes, les compagnons et les étudiants, qui renferment tout ce qu'il y a encore d'original dans la vie germanique. Nous choisissons ici, pour caractériser les étudiants allemands, les traits qui nous ont le plus frappé et nous semblent les plus dignes de la curiosité publique.

L'étudiant d'Allemagne (le *Student* ou plutôt le *Bursch*) est un individu à part. Il réunit en lui les différentes phases de la civilisation de tous les siècles qui se sont écoulés depuis la fondation des universités jusqu'à nos jours. Le moyen âge et le siècle de chevalerie lui ont légué l'esprit de caste et les penchants pour les femmes, les armes, les chansons, les chiens et les chevaux; la réforme de Luther lui a appris la haine de la prêtraille, l'étude de la théologie, le doute et le goût des controverses; les seizième et dix-septième siècles lui ont légué la rudesse; du dix-huitième il a pris les calembourgs et la débauche; avec la révolution française il s'est fait jacobin et cordelier; sous Napoléon il est devenu soldat brave et glorieux; pendant la restauration il s'est affilié aux associations secrètes, et s'est inféodé l'habitude de la pipe et de la bière; après la grande semaine de 1830 il a dirigé les émeutes et a fait la propagande des rues; actuellement il est muselé, et ne ressemble pas mal aux héros du boulevard de Gand.

L'étudiant commence sa vie par la jouissance d'une liberté illimitée qui le transporte. Dans les petites villes d'université, telles que Iéna, Göttingue, Heidelberg, Halle, Erlangen, il est roi absolu ; la foule des philistins rampe à ses pieds et se prosterne devant la majesté de son formidable nom. C'est lui qui anime ces petites villes d'Allemagne, images vivantes de l'ennui mortel ; c'est lui qui boit le vin de Champagne de ces hôtelleries désertes, c'est lui qui fait des présents aux jolies filles des bourgeois et leur apprend les manières de la bonne société.

Il va sans dire que l'étudiant allemand a un crédit immense dans la ville et ses environs. Quand il reçoit, au commencement du mois ou du semestre, ses lettres de change, il jette l'or à pleines mains, paie ses dettes, et dépense le reste avec ses frères d'université dans ces banquets bruyants et affectueux, où l'on chante à gorge déployée et où le vin coule à flots. Le lendemain de l'orgie l'amphitryon n'a plus le sou ; mais qu'importe ! le propriétaire de la maison, le soi-disant *Hausphilister*, doit lui faire *Pump*, c'est-à-dire lui donner à crédit tout ce qu'il lui faut, du tabac, du café, de l'encre et du papier ; le maître d'hôtel, le *Kneippphilister*, lui fait crédit aussi long-temps qu'il lui plaira ; la blanchisseuse se laisse satisfaire par quelques mots flatteurs ; le tailleur et le bottier sont renvoyés au mois prochain avec des promesses ou des coups de cravache, car l'étudiant se fâche facilement, et s'empresse de mettre à la porte chaque créancier qui a l'impudence de lui présenter deux fois la note : il sait trop bien que ces gens, qu'il appelle *Trittpphilister*, ne sont pas habitués à un meilleur traitement, et qu'ils ne peuvent aller porter plainte devant les tribunaux de la ville ; les lois universitaires défendent aux bourgeois de faire crédit aux jeunes gens. Ainsi l'étudiant trouve toujours de quoi continuer sa vie insouciant. En conséquence il s'abandonne avec toute l'ardeur de la jeunesse à ses passions, à ses caprices : il fume, il boit, il monte à cheval, il donne l'aumône aux pauvres, il jette de la monnaie aux gamins et aux petites filles, auxquels il a donné les noms pittoresques de *Geyer* (vautours) et *Geyerweible* (petites maitresses de vautours) ; il coudoie en passant les ouvriers, qu'il

appelle *Knoten* ; il sort des salons resplendissants de richesses et de beautés pour aller entonner dans une guinguette sale ses joyeuses chansons, et il travaille à son heure, à sa guise, et goûte avec ses compagnons d'étude tous les plaisirs de la science et de l'amitié.

Tous les étudiants allemands sont égaux. Le fils d'un comte oublie ses blasons et son château, et demande à être immatriculé dans une université pour s'enivrer avec le fils d'un corroyeur. Un tutoiement général ôte toute différence d'âge et de naissance, et répand ce ton audacieux et cette fierté d'esprit qui sont les traits caractéristiques d'un étudiant. C'est la seule époque de sa vie où l'Allemand renonce à ses idées étroites sur le respect dû aux princes et aux puissants de la terre. L'étudiant lui-même est le grand seigneur, exempt de toute contrainte et supérieur à tous. Dans les cieux il y a Dieu père, Dieu fils et le Saint-Esprit ; viennent après les archanges, les anges, les têtes d'anges avec des ailes, les saints et les âmes pieuses. Selon les idées d'un étudiant allemand, le même ordre doit régner sur la terre : d'abord l'étudiant, l'étudiant encore et l'étudiant pour la troisième fois ; ne se présente ensuite longtemps rien ; suivent enfin les philistins, c'est-à-dire les rois, les princes du sang, la haute et basse noblesse, les bourgeois, les manans et la canaille.

En 1827 je me trouvai aux eaux de mer de Dobberan. Un jour nous étions à table dans la grande salle des étrangers, où se réunit tous les ans une grande partie de la plus haute noblesse du nord de l'Allemagne. On comptait parmi les hôtes le prince régnant du pays, le grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin. Au dessert la conversation de la société prit tout d'un coup un ton plus franc et plus bruyant qu'à l'ordinaire, provoqué surtout par deux étudiants de Iéna, qui faisaient sauter les bouchons de Champagne vers le plafond de la salle, et amusaient par leur gaité extraordinaire les nobles baigneurs. Une jeune fille vint chanter des chansons populaires, et les deux fils des Muses applaudissaient hautement la prima dona du carrefour. Lorsque la jolie musicienne fit le tour de la table pour recueillir les offrandes, elle présenta avec une révérence profonde son assiette au grand-duc. Le prince se mit

à rire. « Ce jeune homme là-bas, ma fille, dit-il à la chanteuse en lui signalant celui des deux étudiants qui était le plus gai, paiera pour moi. » La jeune fille présente son assiette au caissier indiqué par son altesse royale, qui sans hésiter tire sa bourse, et en jetant deux frédéric d'or à la musicienne : « Voilà, s'écrie-t-il, de l'or pour moi ! » et en ajoutant deux sous : « Voilà de la monnaie pour le grand-duc ! » Toute la société fut stupéfaite ; mais par cette conduite l'étudiant gagna les bonnes grâces du grand-duc et ses frais de voyage.

Il n'y a pas seulement pour l'étudiant allemand l'indépendance individuelle, mais la solidarité du compagnonnage. Les étudiants forment entre eux comme un réseau de petites républiques, qui ont leur discipline, leur hiérarchie, leurs mœurs, leur argot et leur histoire intérieure. Les deux associations les plus répandues dans les universités d'Allemagne sont les *Burschenschaften* et les *Landsmannschaften*. Ces dernières sont formées par les jeunes gens de la même province ; aux premières sont admis les étudiants de toutes les parties de l'Allemagne. Chacune de ces corporations a une *charte*, qui indique le but et contient les lois de l'organisation intérieure. Tous les membres de l'université reconnaissent en outre un code général, dit *Comment*, d'après lequel se règlent les affaires des étudiants entre eux et avec les bourgeois, et où se trouvent définies les lois sur le duel, valables pour tous ceux qui veulent être regardés comme *Burschen*.

Les *Landsmannschaften* sont instituées seulement dans un but d'amusement et de défense communs. A leur tête sont placés un *sénieur*, un *consénieur* et deux *chargés d'affaires*. Tous les étudiants honorent et respectent ces hauts dignitaires, qui peuvent tenter plus que les autres ; ils sont ordinairement les plus riches et les plus vaillants de la corporation ; ils dépensent beaucoup et boivent encore plus ; ils sont les plus forts à chercher des querelles et à blesser leur adversaire dans un combat particulier ; en un mot, pour parler le langage académique de l'Allemagne, ils *savent mordre dans quelque chose* (*etwas herausbeissen*). Les grands dignitaires de toutes les *Landsmannschaften* forment la *convention des*

senieurs (*Seniorenconvent*), tribunal suprême, qui veille spécialement sur l'honneur de toutes les associations et accommode leurs différends mutuels.

Les membres de ces sociétés d'étudiants, se sentant plus forts par le grand nombre, regardent d'un air hautain tous ceux qui ne font partie d'aucune association : ils donnent à ces derniers les jolis noms de *Kameele* (chameaux) et de *Finken* (pinsons); ils les appellent également, avec moins de décence que de vérité, *Nacht-töpfe* (pots de chambre) et *Nachtstühle* (chaises percées). Il n'est point permis aux écoliers de collège, aux *Fröschen* (grenouilles), de prendre part à la réunion des *Burschen*; l'honneur et l'orgueil académiques le défendent : il n'y a que les *Maulesel* (mulets) (on a appelé ainsi tous ceux qui, sortis du collège, ne sont pas encore immatriculés dans une université); il n'y a que les *Maul-esel*, dis-je, qui sont assez heureux pour être reçus dans une société d'étudiants. Le *mulet* immatriculé devient *renard* (*Fuchs*), et choisit comme tel une association qui lui fasse l'honneur de le compter parmi ses membres. Après six mois le *renard* est déclaré *renard brûlé* (*Brandfuchs*), lequel grade lui est déferé dans une réunion solennelle, où il doit se soumettre à une foule de cérémonies, les unes plus bizarres que les autres, et où un étudiant, en costume de perruquier, frise ses cheveux. La seconde année de ses études le *renard brûlé* arrive au grade de *Jungbursch*; au commencement de la troisième année le *Jungbursch* reçoit les titres d'*Altbursch*, d'*altes Haus* (vieille maison) ou de *bemoostes Haus* (maison moussue). Les autres années de ses études la *vieille maison moussue* s'appelle *renard d'or* (*Goldfuchs*), et, ayant dans sa poche les attestats des cours qu'il a suivis et de bonne conduite et d'application, il rentre dans ses foyers paternels, devient *Philister*, et tombe de toute la hauteur de ses dignités, qui s'écroulent.

Voilà le cercle des transformations que le *Bursch* allemand est obligé de parcourir pour jouir de toute la somme de bonheur et d'émotions vives de la véritable vie d'étudiant. Cependant le début dans cette carrière n'est pas sans amertume. Le *Fuchs* n'est

admis à tant de jouissances et de libertés qu'après un grand nombre d'épreuves ; il joue au milieu de ses confrères d'association le rôle du conscrit parmi les vieilles moustaches. La vie d'un étudiant allemand nouvellement débarqué dans une université n'est qu'une longue orgie. Dès la huitième heure du matin il sort de son logis pour se rendre avec ses amis dans un café-estaminet, où il boit et fume jusqu'au moment de suivre un cours de logique, qui se fait gratis ou se paie tout au plus 10 francs. Cela est indispensable pour se conformer aux lois académiques et pour ne pas être relégué de l'université, *pigritiæ causa*, comme il se dit dans les certificats. Une heure avant le dîner est consacrée à l'escrime ; le *renard* comme il faut ne néglige jamais d'aller tous les jours à la salle d'armes publique. A midi un mauvais repas vient suspendre ses travaux de corps et d'esprit. Après le dîner il joue aux cartes, au billard ou se promène à cheval avec le sénieur, et après la cavalcade, dont il paie naturellement tous les frais, il rentre dans son estaminet, d'où il ne sort que pour se permettre avant le souper le plaisir d'une conversation graveleuse avec la demoiselle de comptoir d'une pâtisserie voisine. Après le souper il remplit son sac à tabac, et se hâte d'arriver le premier dans la grande salle de l'hôtel où se réunissent tous les soirs les membres de la même association. Chaque *Landsmannschaft* a loué une salle particulière, et l'hôtel où elle se trouve est connu sous le nom singulier de *Commerzhaus* (maison de commerce). Chaque association a son *Commerztag* régulier, diète d'ivrognerie officielle, où l'on doit s'enivrer en grand, tandis qu'on ne fait chaque jour que s'enivrer en détail dans les cabarets protégés par les affiliés, et appelés *Exkneipen*.

Revenons au *renard*, pour lequel la soirée est encore un moment de réjouissance et de fatigues. Là, au milieu de ses confrères plus vieux, notre *renard*, content de lui-même et de sa journée, est obligé de boire au moins six bouteilles de bière et quatre petits verres. Toutes les fois que le sénieur ou une *maison moussue* l'invite à boire une certaine quantité de bière, il faut qu'il se lève, ôte sa casquette, et porte en buvant le toast de

la corporation. Il est inutile de dire qu'il fournit pendant toute la soirée du tabac aux *vieilles têtes* et qu'il fait venir à minuit un bol de punch. Enfin, après des libations abondantes, il va en chancelant chercher un sommeil qui lui permette de recommencer le lendemain les joies et les peines de cette vie de *renard*.

Il se réveille le matin avec ce malaise moral et physique que l'étudiant allemand caractérise si bien sous le nom de *Katzenjammer* (misère des chats). Mais il n'a pas le temps de faire de tristes réflexions : les jeunes *Burschen* sont déjà là pour aller déjeuner avec lui.

La vie du *renard* s'agite ainsi pendant toute une année dans la même sphère, c'est-à-dire celle des tavernes, de la salle d'armes et de la place publique. Le costume du *renard* est assez pittoresque. Il est vêtu d'une redingote à la polonaise : il a la tête couverte d'une casquette aux couleurs de la *Landsmannschaft* dont il fait partie, et les pieds plongés dans de grandes bottes éperonnées à la manière des postillons, et qui ne ressemblent pas mal aux seaux dont se servent les pompiers allemands pour éteindre le feu. Le *renard*, en se promenant dans les rues, siffle ou fredonne presque toujours l'air d'une chanson d'étudiant ; il salue en passant toutes les bonnes et toutes les jolies demoiselles de la ville, qu'il appelle *Besen* (balais) ; dans sa main droite il brandit une grosse canne ferrée, avec laquelle il frappe sans cesse le pavé pour en faire sortir des étincelles ; sa main gauche est armée d'une longue pipe, de laquelle descendent les houppes tricolores de son pays ; il est suivi d'un grand chien, qui s'appelle ordinairement Ajax ou Hannibal.

Il faut s'étonner de la persévérance du *renard*. Après avoir subi les lois d'une association, sacrifié sa santé et son argent, rempli avec exactitude toutes les formalités voulues, usé son temps dans des pratiques ridicules (quand elles n'étaient rien de pis), vécu dans la crapule et la grossièreté ; après avoir appris à manier adroitement le fleuret, à *boire une belle main* (*eine gute Handschrift zu saufen*), à mépriser souverainement les philistins, et n'avoir de rapport avec eux que pour les battre ou en

obtenir du crédit, le *renard* n'est pas encore un membre d'association, un *Corpsbursch* ; il n'est qu'un *Renonce*, c'est-à-dire qu'il est placé sous la sauvegarde de la société, mais qu'il renonce encore à certains droits et bienfaits de l'association, tels que porter un cartel à un adversaire, être élu sénieur, etc. En tout cas il est un *renard* comme il faut, et le *Corpsbursche* conçoit les espérances les plus fondées qu'il deviendra un jour un *flotter Bursch* (étudiant pur-sang). Une *vieille maison* le déclare son *Leibfuchs* (renard favori), et le montre avec orgueil aux autres *renards*, qui lui répondent par une noble émulation ; combats féconds en progrès pour l'art de boire, de ferrailer et de boire encore.

Suivrons-nous aussi le *renard* sur le terrain, où il doit paraître au moins trois fois par trimestre pour n'être pas accusé de lâcheté ? Assisterons-nous avec lui à ce festin appelé, d'après son nom, *commerce de renards* (*Fuchscommerz*), qui a lieu, avec la permission des autorités académiques, à la rentrée des écoles ? Les ordonnateurs de ces fêtes se font traîner d'une extrémité de la ville à l'autre à grand renfort de chevaux de poste. La nuit ils se font ouvrir les portes de la salle, où ils vont présider, en habits de cérémonies, une fête nouvelle. La foule s'y installe ; elle y plante la bannière de souveraineté académique, et y règne. Arrière la froide bière ! arrière la querelle insipide ! arrière la chanson populaire ! Place, place au *commerce de renards* ! il a son drame à lui, l'orgie ; sa chanson à lui, le *Landesvater* ; l'ivresse et la débauche sont ses maîtres de ballet.

Il y a dans le *commerce de renards* une attitude particulière, qui rappelle le Désordre de Shakespeare et les Rêves éveillés d'Hoffmann. Voyez le *Fuchscommerz* tourbillonner comme un derviche en délire de dévotion ; tantôt il se laisse bercer aux modulations de la musique, tantôt il se déchaine en clameurs, tantôt il chante avec une surprenante harmonie. La salle est un enfer : les murs s'animent au bruit de la chaude conversation ; les planches bouillonnent ; les lustres tournent ; la fumée de tabac manque d'éteindre les lumières ; les corps se détendent par le grog ; les

convives soulèvent des torrents de poussière et d'obscénités, et ne s'arrêtent que lorsque le jour vient.

Le lendemain de cette nuit d'ivresse le *renard* est jeune *Bursch*, et devient comme tel le libre arbitre de son temps et de ses dépenses : il peut initier à son tour les nouveaux *renards* dans les charmes secrets de la licence académique ; car le jeune *Bursch* travaille peu, boit beaucoup, se bat souvent et suit rarement un cours public. Le vieux *Bursch* rentre enfin en lui-même. « *Je vais travailler comme un bœuf (ich will ochsen)*, » répond-il à ses frères, qui l'invitent à entonner avec eux leurs refrains en chœur ; il les quitte à regret, et va s'enfermer dans son cabinet, d'où il ne sort que pour voir si les *renards* fréquentent avec ardeur la salle d'armes et la maison de commerce. Un air grave et taciturne, une épaisse moustache et de larges cicatrices sont les traits distinctifs de la physionomie d'un étudiant *vieille maison* ; il avale son *Schoppen* de bière tout d'un trait, et fait le grognard envers les *renards*, auxquels il envie la gaité folle et bruyante ; il pense avec horreur à son examen qui s'approche, et devant lui apparaît dans toute sa laideur la vie du philistin, le *Philisterium*, qu'il ne regarde, pour citer *ipsissima verba*, que comme une longue *misère des chats*. Il y a cependant des *vieilles maisons* qui ne pensent guère à l'avenir, et continuent à mener le train des *renards* pendant toute la durée de leurs études. Le seul inconvénient de cette vie est que le jeune homme, après tant de jouissance et de liberté, trouve la carrière bourgeoise trop amère, et d'autant plus douloureuse qu'il n'y apporte ni connaissances, ni habitudes de travail, et se voit ainsi dans la triste nécessité de devoir sa place à la protection de ses parents et de se faire le serviteur le plus obéissant du gouvernement.

On conçoit bien quelle influence ces associations d'étudiants doivent exercer sur les petites villes d'universités, sur leurs autorités et sur leurs habitants. Toutes les fois qu'elles croient flétri l'honneur académique, elles se lèvent comme un seul homme, et demandent satisfaction ou vengeance. Malheur au bourgeois qui se permet des injures envers un *Corpsbursch* ; celui-ci va

dénoncer le philistin insolent à la convention des sénéurs, qui, après avoir entendu la défense du propriétaire accusé, prononce une déclaration de discrédit, le *Verruf*. Les locataires donnent congé, et si quelques *chameaux* osent rester à l'hôtel, on charivarise tous les soirs ces paisibles habitants. Le bourgeois, épouvanté et presque ruiné, car chaque locataire est libre de payer ses dettes à un philistin discrédité ou non ; le bourgeois, dis-je, s'empresse de faire amende honorable devant la convention des sénéurs, et le discrédit est annulé.

A l'occasion de ces démêlés des étudiants et des bourgeois, les autorités académiques osent rarement employer les mesures de la police générale qui leur est confiée ; elles se contentent d'y envoyer deux agents de l'université, pour signaler au sénat les noms des principaux moteurs de troubles, auxquels on inflige ordinairement la peine de huit ou quinze jours de *Carcer*, prison académique, la plus innocente des prisons.

Quelquefois, quand les étudiants ne parviennent pas à imposer leur autorité au sénat académique, les affaires prennent un caractère sombre, riant et bizarre à la fois. La convention des sénéurs se rassemble en séance solennelle, et, après avoir frappé de discrédit l'université tout entière, elle avise aux moyens de mettre en œuvre le verdict. Vers les dix heures du soir une sourde agitation se fait sentir dans la ville : les philistins et les pinsons se demandent entre eux ce qu'il y aura ; ils n'y comprennent rien. A minuit un hurlement sauvage jette l'épouvante parmi les bourgeois et les professeurs. Le cri terrible de « *Burschen raus !* » (étudiants sortez) retentit dans toutes les rues ; les réverbères tombent ; les habitants éteignent la lumière, à moins qu'ils ne veuillent avoir les fenêtres brisées ; les *pots de chambre* se cachent derrière les rideaux, et les *Burschen* s'arment de fleurets, de rapières, de grosses cannes surmontées de petites haches en fer, et se réunissent sur la place devant l'édifice de l'université, où se font les cours publics. Ici un délégué de la convention des sénéurs lit, à la lueur des torches et au milieu d'un profond silence, la sentence de discrédit, et invite tous les honorables

citoyens académiques à quitter la ville, jusqu'à ce que la violation de l'honneur d'étudiants soit vengée.

Avec le lever du soleil le déménagement général commence. Cette émigration d'étudiants présente une image unique dans son genre, et rappelle la migration des peuplades germaniques, dont chacune y a envoyé ses représentants et ses couleurs nationales. Les uns sont en voiture ou à cheval ; les autres marchent à pied. Le teint pâle, l'œil fatigué, la toilette en désordre, les fils d'Apolon s'acheminent lentement vers les campagnes, et répandent la terreur parmi la population villageoise. C'est une mêlée d'hommes, de chiens, d'armes, de pipes, de chevaux et de voitures. Les habitants de la ville, dont les étudiants font toute la richesse, s'empressent de suivre ce joyeux cortège ; les décrotteurs, les soi-disant *Stiefelwichser*, espèce de *factotum* des étudiants allemands, les blanchisseuses, les tailleurs, les maîtres d'hôtel, s'efforcent d'atteindre les fuyards. Dans un village à quatre lieues de la ville on fait halte pour se récréer. La provision de pain, de beurre, de viande, de tabac, d'eau-de-vie et d'autres nécessités journalières est bien vite épuisée. Un sourd mécontentement se manifeste déjà parmi les émigrés, lorsqu'arrivent heureusement les professeurs pour parlementer. Le sénat académique promet par ses fondés de pouvoir une amnistie générale, un bill d'impunité pour tous ; la convention des sénieurs lève le discrédit, et les émigrés rentrent dans la ville. C'est ainsi que se sont passées les émigrations d'étudiants de Göttingue en 1823, de Halle en 1827 et de Heidelberg en 1830.

Il arrive même que les étudiants entreprennent le siège d'une ville entière. En 1831 ceux d'Iéna ont opéré la conquête de Blankenbourg, parce que le bourgmestre avait eu l'impudence de mettre à la porte deux étudiants ivres, qui troublaient par leur conduite un bal privé.

Un grand inconvénient de cette liberté académique est de développer chez les Allemands l'amour de la bière : ils laissent la politique se faire toute seule ou l'attendent à sa maturité, et ne songent pour le moment qu'à jouir de tout ce que Dieu a donné

à l'homme sur la terre ; ils aiment avant tout la bière, la boisson de leurs aïeux. La bière est assurément une invention divine ; mais l'étudiant d'Allemagne use et abuse au-delà de toute satiété de ce don céleste. A Munich j'ai connu des jeunes gens qui buvaient pendant la soirée, *horrible dictu !* une quinzaine de litres de bière. Dans quelques universités il y a des soi-disant *Bierstaaten* (États de bière), où est élu prince celui qui est le plus fort des buveurs. Les fameux États de bière étaient, il y a quatre ans, ceux de Iéna et de Halle. L'empereur de Zwätzen et le prince régnant de Passendorf avaient une cour complète et exerçaient un pouvoir absolu. Chacun d'eux comptait une douzaine de titres et deux cents sujets : ils subventionnaient une gazette de cour et un historiographe de leurs exploits en fait de consommation de bière ; ils publiaient des ordonnances signées « Moi, le roi, » distribuaient des croix d'honneur, imposaient à leurs sujets des contributions de bière ; en un mot, parodiaient d'une manière aussi gaie que spirituelle les grandeurs humaines. L'empereur de Zwätzen et le prince souverain de Passendorf avaient conclu entre eux une alliance offensive et défensive. En 1831 les augustes familles se lièrent encore plus intimement par le mariage du prince héritaire de Passendorf et de la princesse impériale, dont la dot fut donnée en différentes sortes de bières étrangères. Ces deux puissants monarques résidaient pendant l'hiver à la ville et pendant l'été à la campagne. S'il arrivait que les caves de la monarchie fussent vides et celles de l'hôtellerie mal garnies, ses majestés ordonnaient une croisade dans un pays inconnu pour découvrir une bière meilleure, ou, pour parler comme un étudiant, une *étouffe meilleure*. Dans ces occasions la royauté fut ordinairement prise par un maître d'hôtel barbare, qui ne voulait guère donner crédit. Le monarque prisonnier expédia alors à la hâte des courriers, qui devaient faire appel à ses fidèles sujets restés en ville. Comme professeur des sciences inconnues et à découvrir, et comme humble vassal, j'ai déposé trois fois pendant une semaine aux marches du trône légitime le tribut de mes devoirs. Pour cela, il est vrai, j'avais le plaisir de faire sortir mon roi d'une captivité

ignominieuse pour l'honneur national, et de le saluer à sa rentrée dans la ville, que faisait sa majesté assise sur un âne, et accompagnée des acclamations unanimes de la population académique, des gamins et des décrotteurs.

ÉD. KOLLOTT.



Études biographiques.

JOSEPH DE SONNENBERG.

Depuis bientôt vingt ans que l'on s'occupe en France de la littérature allemande un peu plus qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, on en est venu à connaître, ou à peu près, le nom et les ouvrages de trois ou quatre auteurs des plus célèbres ; mais quant aux écrivains du second ordre, le plus grand nombre ne se doute pas qu'il en existe. Et cependant s'il est une nation qui ait produit des poètes surtout, c'est bien la nation allemande : son génie contemplatif et sentimental devait nécessairement la porter à la poésie, et elle n'a pas manqué à sa vocation.

Pour n'être ni un Goethe, ni un Schiller, Sonnenberg n'en est pas moins un poète fort remarquable, qui occupe dans la littérature allemande la même place que Lebrun dans la nôtre. Et sans aucun doute il serait monté bien plus haut encore, s'il n'était mort à la fleur de son âge, au grand regret de ses compatriotes, qui voyaient renaitre en lui Klopstock.

Il naquit à Münster, en Westphalie, en 1780. Dès son enfance il se sentit un goût décidé, un instinct pour la poésie ; son imagination, d'une force et d'une audace prodigieuses, prit un tel développement, qu'elle absorba pour ainsi dire toutes les autres facultés. Malheureusement son éducation ne fut pas propre à en modérer la fougue, et, aussi déréglée qu'elle était puissante, elle l'entraîna à toutes sortes d'excès.

Seul, abandonné à lui-même, sans but d'activité fixe et déterminé, dans un âge où la jeunesse a besoin d'une surveillance de chaque instant, il se laissa donc aller à la violence de ses passions,

et se précipita bientôt dans l'abîme. C'est ainsi qu'une vie qui promettait tant fut décolorée et flétrie avant d'avoir porté ses fruits.

A dix ans il avait déjà la réputation de poète, et il la méritait. Il ne rêvait que gloire, immortalité ; il se proposait pour modèle Shakespeare et Milton, Pétrarque et le Tasse ; il excitait son génie à les suivre, *ne fût-ce que de loin*, il s'écriait :

« Ah ! de quelle ardente rougeur se couvrent tes joues, ô jeune homme ! Comme ton cœur bat impétueusement du désir de la gloire ! Le laurier fleurira-t-il pour toi sur le Pinde ? — Laisse la postérité en décider. »

A cette époque sa lecture favorite était la *Messiede* de Klopstock. Il essaya de l'imiter, à l'âge de douze ans, dans un poème intitulé : *la Fin du monde*. Qu'attendre d'un enfant de cet âge et de ce caractère ? Quelque chose de bizarre, de monstrueux. C'est ce qui arriva en effet. Ce poème unit à un plan gigantesque, à un style ampoulé, le plus souvent peu naturel, tout le dévergondage d'une imagination sauvage et effrénée.

Son poème achevé, il se mit à étudier le Droit, plutôt pour obéir aux désirs de ses parents que par goût. A l'âge de dix-neuf ans il alla voyager en Allemagne, en Suisse et en France. La bataille de Marengo venait d'être gagnée par Bonaparte. L'âme passionnée du jeune poète, qui rêvait liberté, gloire, indépendance pour sa patrie, fut bouleversée par sa défaite. Ce fut dans la chapelle de Guillaume Tell, du libérateur de la Suisse, qu'il laissa échapper les sentiments qui lui brûlaient le cœur dans une ode célèbre à juste titre. Cette ode est une espèce de dialogue entre la France, qui pesait alors de tout son poids sur l'Allemagne, et sa patrie, qui gémissait opprimée.

Le beau rôle appartient naturellement à l'Allemagne, que le poète appelle Teuta, Germania : elle s'y montre grave, calme, pleine de dignité et d'énergie, tandis que la France, qu'il nomme tantôt Gallia ou Gallia, tantôt Franconia, se présente avec toute l'arrogance de ses victoires récentes. Ivre de ses succès, habituée au carnage, couverte du sang des enfants de sa rivale, elle se

pose en face de la pauvre Teuta ; l'ironie à la bouche, elle l'accable de ses dédains.

« Mon tonnerre sommeille sur la colline de lauriers. Allons, Teuta, vite au Danube ; va laver dans ses flots impétueux tes blessures mortelles ; tu pleureras après.

« Hâte-toi. Ce sang pourrait me tirer de mon assoupissement, me rappeler mes enfants morts ! Le silencieux et héroïque sourire de mes jeunes guerriers n'annonce plus la colère. Il ne retentit plus,

« Le terrible chant d'Hohenlinden ! Arrivée au but, je chante mes triomphes ; je me couronne de lauriers. Couvre maintenant tes boucles sanglantes du funèbre cyprès, et pleure. »

A ces paroles pleines de jactance, l'Allemagne répond avec dignité et noblesse. On dirait que, femme forte et puissante, elle prend en pitié la bouillante jeunesse de sa rivale, et qu'elle lui pardonne ses mépris. Elle n'a pas de victoire récente à opposer à Marengo ; mais elle reporte ses regards vers l'antiquité, elle remonte jusqu'au vainqueur de Varus. Elle sourit au fils d'Hermann, et méprise les larmes qu'elle versa une fois comme mère ! Sparte elle-même, cette tigresse, ne fut-elle pas mère aussi une fois ?

La France est étonnée de la voir aller chercher aussi loin des consolations. Elle étale à ses yeux sa tunique, teinte du sang de ses enfants, de ce sang qui lui épargne la peine de rougir en parlant elle-même de ses victoires. Puis elle ajoute :

« Tu te berçais d'illusions risibles ! Comme un rêve du matin Marengo les a pulvérisées. Va contempler le champ de bataille désert ! Tu trembles ? La bataille meurtrière dort maintenant.

« Regarde-moi me ceindre le front de lauriers ! C'est terrible et beau ! Vois-moi dans tout le triomphe de ma grandeur danser de joie sur le cercueil de tes enfants !

« Il y a quelque temps on se battait ici ; il y a quelque temps je chantais déjà sur cette terre mon chant national. La vieille Rome m'enflammait le cœur. Alors je me suis levée, et mes exploits ont été, tu l'as vu, destructeurs et rapides comme la foudre.

« Il est vrai qu'un jour, sans inquiétude, je me suis assoupie

un instant. Tu te mis à pousser des cris de joie bien peu nobles, et tu élevas ta voix de tonnerre contre moi pour sonner déjà l'heure de mes funérailles.

« Mais tu me vis bientôt me réveiller pleine d'une sainte colère, toi jusqu'alors si vaine ! Au soleil de Marengo mûrit rouge de sang la majestueuse, la grande espérance de la patrie.

« Ce jour, qui fut pour moi un jour de fête, et qui coucha dans la tombe toutes tes victoires, tu as vu mes nobles fils tous animés du génie antique !

« La patrie reconnaissante sait récompenser les services ; un panthéon s'élève dans les nues. J'y placerai leurs tombeaux, qui raconteront leurs exploits aux siècles à venir.

« Un jour leurs descendants entreront silencieux et tremblants dans ce sanctuaire : leur ame brûlera ; ils seront agités comme la mer par le flux et le reflux ; leurs joues pâliront : ils ne pourront parler ; mais ils tomberont à genoux. Comprends-tu, Teuta ? »

Rappelée aussi impitoyablement à sa situation actuelle, l'Allemagne se souvient d'une autre victoire, celle de Stockach, gagnée par l'archiduc Charles sur les Français, et elle la jette à sa rivale comme un écho de Winfeld. Cependant les superbes dédains de la France ne la rendent pas injuste à son égard.

« Oui, le sang de Marengo t'illustre ; mais les vagues du temps finiront par le laver. Tu ne me provoqueras pas toujours. Attends que mon frère Alcès soit revenu dans mes bras. »

Teuta et Alcès sont des jumeaux dans la mythologie des anciens Germains ; c'est Castor et Pollux, au dire de Tacite. Ils sont séparés, désunis ; mais ils se rapprocheront un jour. Voilà donc cette grande pensée, cette pensée de l'unité de l'Allemagne, cette pensée vers la réalisation de laquelle tendent tous les efforts des patriotes allemands ; la voilà caressée déjà par le jeune poète de la chapelle de Tell ! Il espère voir Alcès revenir à Teuta ! Et quand tous les cœurs allemands battront comme un seul cœur, Alcès prendra dans ses bras la grande déesse de Winfeld ; Stockach et Novi chanteront l'épithalame, et de leurs ardentes étreintes naîtra une fille que l'Allemagne pourra présenter avec orgueil à la France.

On croirait, en lisant ces belles strophes, que le voile de l'avenir s'était soulevé pour le poète, et qu'il avait aperçu distinctement la bataille de Leipzig; cette bataille si glorieuse, quoi qu'on en dise, pour l'Allemagne, qui se leva comme un seul homme pour briser le joug de fer qui pesait sur elle et reconquérir son indépendance. Le poète a raison : l'union fait la force des nations. Qu'elle ne soit plus morcelée en une multitude de petits États, qu'elle devienne une, et elle saura résister à tout conquérant ambitieux, de quelque côté qu'il vienne. On dirait que la France elle-même le sent; car dès cet instant elle change de ton : c'est encore de l'orgueil; mais ce n'est plus de l'ironie. Elle choisit un autre terrain, un terrain sur lequel elle est plus forte : elle reproche à Teuta ses projets insensés, ses folles attaques contre la liberté, la liberté à laquelle elle la conviait, ainsi que tous les peuples.

« Je t'ai appelée, je t'ai tendu la main, je t'ai offert le baiser fraternel, je t'ai invitée à entrer avec moi dans le jardin des Hespérides, je t'ai convoquée à la fête de la Paix!....

« Pourquoi alors, Teuta, ton tonnerre a-t-il retenti sur le champ de bataille? Pourquoi as-tu voulu rajeunir le cadavre de Chéruska (*l'antiquité germanique*) par des philtres préparés avec le jeune sang de mes enfants?

« Je danse maintenant dans le lieu même où le crâne sanglant de Stockach se couvre de mousse. Je danse la grande, la belle danse de la liberté, la danse qu'a vue naître la terrible journée de Marengo. »

A ces reproches mérités, Teuta ne répond que par des récriminations contre la liberté que lui offrait la France. Ce n'était pas la liberté, ce n'était que le rugissement d'une démocratie sans frein, qui inonda de sang la France et bouleversa le monde entier. Elle n'en a pas voulu; elle l'a combattue de toutes ses forces. Mais ce n'est pas à dire pour cela qu'elle ne chérisse pas la véritable liberté.

« N'ai-je pas, au milieu de mes forêts, brisé les fers des Romains? Galla, tu ne me connais pas! A cette heure le jour de

la liberté joue déjà, petit enfant, sur le sein de la déesse de Winfeld !

« Galla, tu me verras ce jour-là !

« L'avenir se découvre à moi ; des années se sont écoulées. Un vieux barde est assis, muet, sur le tombeau de mes guerriers. Son petit-fils sent leur grandeur ; il rougit ; il se tait ; il pleure pour la première fois.

« Elle s'avance, la terrible journée des hauts faits. Le jeune siècle est encore couvert de la robe virile. Comme elle respandit sur ses joues rayonnantes, l'aurore sanglante et majestueuse de la gloire !

« Alors, semblable à un tremblement de terre, je marcherai armée de mon tonnerre, et je secouerai mes chaînes comme des feuilles flétries. Alors, Hermann, tu appelleras à toi tous tes fils ; dans Alcès ne respirera plus qu'une âme !

« Ah ! il sera beau et terrible, le grand jour de la patrie !

« Tu pourras alors, du haut de ta vanité, abaisser tes regards vers moi et rougir en silence. Sœur, m'as-tu comprise ? »

La seconde ode est le complément et le commentaire, en quelque sorte, de la première. Ce n'est plus un poète, c'est un prophète qui parle. Il voit l'Allemagne courbée sous le joug de l'esclavage, les dieux de la vieille Germanie s'irritent de sa lâcheté ; mais elle n'a pas l'air de comprendre leurs reproches, elle reste silencieuse, muette, immobile. Cependant cette torpeur apparente cache les préparatifs qu'elle fait pour chasser ses oppresseurs. La France continue à lancer contre elle ses sarcasmes sans qu'elle y réponde.

Le grand jour arrive enfin, la journée des hauts-faits, le jour de la patrie. Les génies qui président aux destinées de l'Allemagne se réconcilient, elle-même se lève ; mais la France ne voit dans ce réveil que les signes précurseurs de la mort.

« Les yeux tournés vers Marengo, elle s'écrie : Allemand ! où est ta patrie ? — Je l'ai laissée à Marengo dormant du sommeil de la mort. Déchire le voile qui obscurcit ta vue et regarde.

« Ni le tumulte des batailles, ni mes chants de triomphe, ni

les enfants des faibles qui se moquent de toi, ni tes gémissements, ni le râle des peuples, rien ne l'émeut — elle est couchée là comme un cadavre.

« Tu te glisses comme un étranger parmi les peuples de l'Europe, et tu cries qu'on t'opprime ! Tu le vois, tu l'entends ! Et la nuit aucune noble terreur ne te pousse à une activité inutile ! »

Mais déjà l'Allemagne ne se montre plus aussi patiente ; ses joues se couvrent de rougeur :

« Respirant les batailles, elle appelle aux armes tout le pays d'Hermann ; le Walhalla (l'Olympe des anciens Germains) tout entier descend sur la terre.

« Le cri qu'elle a poussé retentit sur les montagnes, dans les plaines ; il est répété par mille échos ;

« Il mugit comme l'ouragan, il hurle comme le tonnerre ! En avant ! En avant ! C'est le réveil de la patrie ! »

Mais l'Allemagne découvre dans les rangs ennemis quelques-uns de ses enfants. Elle déchire ses vêtements ; sa poitrine se découvre, on n'y aperçoit plus les cicatrices de Marengo, elle est blanche et pure comme le sein d'une vierge. Elle tend les bras à ses fils égarés, et les appelle :

« Alors tout un grand peuple se précipite sur son cœur, en criant : Ma mère !... »

Mais tous n'imitent pas ce noble exemple, et plusieurs restent parmi les fils de l'esclavage au service des oppresseurs des peuples, qui s'avancent pleins de fureur et en jurant l'extermination des rebelles. L'Allemagne pleure sur l'aveuglement de ses enfants ; elle n'hésite cependant pas à accepter la bataille ! Elle est victorieuse ! Que fera-t-elle à présent ? abusera-t-elle de son triomphe comme la France ? L'accablera-t-elle d'injures et de mépris ? Non, elle se souvient de ce qu'elle lui disait dans ses revers : *la véritable grandeur ne fait pas de bruit.*

« Pleine de majesté, elle ne vomit pas l'injure, elle ne dévore pas les pays étrangers, elle ne danse pas de danse qui fasse couler des larmes. — L'aurore de la liberté se lève, et tout Chéruska se confond en pleurant dans un seul embrassement. »

Et la France? Ce noble exemple la rend sage. Ce n'est plus la fougueuse guerrière de la première ode, c'est une femme pleine de retenue et de gravité. Elle tend la main à l'Allemagne sans mot dire.

Je ne sais si je me trompe; mais ces odes me paraissent belles, non-seulement par l'énergie des pensées, la force et la rapidité du style, la richesse des images; mais encore et surtout par l'ardent amour de la liberté qui y respire. Le jeune poète ne s'y montre pas seulement patriote et patriote enthousiaste, il s'y montre avant tout *homme*. Il ne veut pas que sa patrie seule soit libre; il ne veut pas qu'elle traite les autres nations en peuples conquis, il veut le bonheur du monde entier; il veut que tous les hommes soient frères.

Mais le sentiment dominant, c'est l'amour de la gloire et le désir de voir l'Allemagne une, forte, glorieuse, indépendante. Il ne s'était pas développé en lui avec l'âge, il l'avait apporté en naissant. Ecoutez-le :

« Enfant, il pleurait devant le portrait d'Hermann, et de bonne heure, la nuit, avec une noble et bouillante impatience,

« Son ame criait : Ma patrie ! Il l'appelait au lever de l'aurore, il l'appelait à la lueur du crépuscule, et le désir de voir le temps de ses pères, faisait battre son cœur et rougir ses joues comme la pourpre.

« Il ouvrait brusquement les bras, il tendait plein d'impatience ses petites mains; il tremblait, et la voix de son père résonnait distinctement à son oreille, l'appelant où? — à Winfeld.

« Le cœur bouleversé, l'enfant sanglotait. Et lorsque, devenu grand, il se vit sur ce champ de Winfeld, là où Hermann avait été; lorsqu'il s'y vit combattant pour la patrie, comme un siècle plein d'exploits — vainqueur — il tomba comme le héros de Sem-pach! »

Hélas! cette dernière partie du beau rêve de toute sa vie ne fut pas réalisée!

De retour de ses voyages, il s'établit dans sa ville natale; mais la société qui l'entourait lui devint bientôt insupportable. Il se

remet donc à parcourir l'Allemagne d'un bout à l'autre, portant partout avec lui le démon poétique qui l'inspirait. Ce fut à cette époque qu'il composa le grand nombre de ses poésies légères, délicieuses pour la plupart.

La bonté, la sensibilité de son cœur, l'amabilité, la noble simplicité de son esprit, qualités qui constituaient son originalité à lui, semblaient devoir lui désigner l'idylle comme la seule espèce de poésie dont il pût s'occuper avec succès. Il en a fait effectivement quelques-unes de remarquables. Mais les circonstances au milieu desquelles il vécut, le jetèrent dans la satire. Ses écrits satiriques ne sont pas amers, mordants, comme on en voit beaucoup. Tous ses efforts tendaient à élever l'homme jusqu'à l'idéal qu'il s'était formé, et il y travaillait avec un saint enthousiasme.

Outre l'ode, l'idylle, la satire, il s'exerça encore dans l'élégie. La plupart de ses productions en ce genre ont un charme irrésistible de tendresse et de mélancolie. Un exemple justifiera cette assertion.

Souvenirs.

Ida! Ida! Ici où la grotte nous environne de la fraîcheur de son souffle; ici où le murmure de l'air gémit dans le jasmin touffu, nous nous sommes juré un amour que, même au-delà de cette vie, le printemps de l'Éden verra fleurir encore dans toute la vigueur de la jeunesse.

Cette soirée a été sacrée pour moi, et la nuit paisible m'en apporte le souvenir dans un rayon de la lune. Les roses du crépuscule tombaient à flots sur le bosquet de peupliers, la belle clarté de la lune pénétrait dans la grotte comme une amie. J'étais mollement entouré des bras de la charmante Ida; l'amour répandu dans la verdure voltigeait autour de nous. La soyeuse chevelure de la jeune fille tombait en boucles brillantes sur ses épaules et se tordait en anneaux autour du bras de son amant. Toutes les grâces se jouaient sur ses traits serens; l'innocence, la beauté, le charme d'une familiarité aimante, et l'amour avait fait son lit d'une petite fossette sur ses joues de rose que la lune

semaient de fleurs d'argent : on l'eût dite entourée de l'auréole d'une sainte.

Un doux sourire errait sur ses lèvres brûlantes d'amour, l'amour étincelait dans ses yeux, le désir palpitait dans son cœur, le roseignol chantait son mélodieux refrain dans les buissons en fleurs, et tout autour de nous on entendait gémir dans le lointain les vagues murmures du soir.

Les roses du crépuscule brillent sur le bosquet de peupliers, la belle clarté de la lune se glisse dans la grotte comme une amie, et cependant, mon ange, tu vis maintenant dans la mousse de la colline, et, les yeux baignés de pleurs, je recueille dans l'herbe ces fleurs, ces fleurs dans lesquelles tu fleuris.

Silencieuse petite fleur de la colline, si dans peu le jeune amant fleurit aussi en toi, et que quelque passant, t'apercevant sur la colline dans un sombre rayon de la lune, se baisse en silence pour te cueillir, oh ! alors qu'une voix secrète parle à son cœur et lui dise :

Cette triste fleur, c'est l'enveloppe terrestre de deux amants, — ils fleurissent eux-mêmes dans le paradis.

Que l'on compare à cette élégie celle de Parny, qui est intitulée aussi *Souvenirs*, et qu'on me dise lequel est le plus élégiaque de la douce tristesse de l'une ou des voluptueux tableaux de l'autre !

Je cite volontiers, trop peut-être. Mais je pense qu'on en apprendra plus sur Sonnenberg par la traduction que j'ai donnée de quelques morceaux de ses poésies, que par tout ce que j'aurais pu en dire. Il y a d'ailleurs un autre avantage à suivre cette marche dans cette circonstance. C'est que des poètes français ont traité à peu près les mêmes sujets, et la comparaison est la source de tout jugement équitable. Aussi traduirai-je encore le conte de Ryno et Alina, qui offre certaines analogies avec celui de Pyrame et Thisbé, mis en vers par Lafontaine.

RYNO ET ALINA.

(Légende.)

Entends-tu, Minoria, le bruissement des chênes? ils me racontent une histoire du temps de nos pères, la triste histoire d'Alina.

Alina était belle comme la lune, lorsqu'elle s'avance à travers un ciel sans nuage; ses yeux étaient aussi brillants que les étoiles dans le lac, ses joues étaient rosées de l'aurore de l'innocence.

Souvent elle s'asseyait seule à l'ombre des vieux chênes, doucement éclairée par l'éclat du soleil couchant; et des pensées de tristesse se pressaient dans son esprit, et des soupirs soulevaient sa poitrine. Elle avait elle-même causé la mort de sa mère par sa naissance; la bataille meurtrière lui avait enlevé son père; son frère était tombé dans la Terre-Sainte, et reposait sur les bords du Jourdain. Elle se serait donc vue seule et abandonnée au milieu d'un monde ennemi, la gracieuse jeune fille, si Ryno n'était devenu pour elle un père, une mère et un frère tout à la fois; Ryno, le brave guerrier, beau comme une matinée du printemps. Lorsque ces tristes pensées s'emparaient de son esprit, elle se sentait émue jusqu'au fond du cœur, et elle se mettait à chanter une chanson d'amour. Ryno accourait aussitôt auprès de sa bien-aimée.

Un soir elle était assise comme de coutume sur le haut de la colline, au pied d'un chêne dont l'épais feuillage murmurait autour d'elle. Un orage s'élevait dans la vallée lointaine; des nuages chargés de pluie se rassemblaient autour du sommet des montagnes éloignées, et une profonde obscurité tombait du ciel. Tout à coup elle entendit un bruit sur la colline tout près d'elle; mais ce n'était pas l'ami de la jeune fille qui s'avancait ainsi couvert d'une noire armure, c'était un guerrier dont l'aspect la fit frissonner. Il marchait vers elle d'un pas grave, et attachait sur la pauvre enfant des regards sombres qui la rendirent toute tremblante. « La fille de Thelin, lui demanda-t-il, va-t-elle rester ainsi exposée à l'orage? Des torrents de pluie tombent déjà sur les

montagnes. Donne-moi la main, aimable jeune fille; tes membres délicats reposeront mollement à mes côtés. Je ne suis pas un sauvage! J'ai des lits nombreux où dormira en paix ma fiancée. Tu ne veux pas? Donne-moi au moins le collier qui brille sur ton sein palpitant.» — A l'approche de Ryno, l'homme au sombre regard se tut, s'éloigna. Ryno cherchait des yeux de tous côtés; il aperçut le collier d'Alina, qui luisait au milieu de l'obscurité de plus en plus profonde. « Est-ce toi, ma bien-aimée? s'écria-t-il en s'approchant. Vois comme dans le lointain la colline de Gesteinsfels se couvre d'ombres! Entends la tempête mugir dans la forêt! Viens, mon Alina. Viens dans la grotte de la montagne avant que l'orage ne nous atteigne. »

Et ils se mirent en route pleins du doux sentiment d'un amour encore heureux. Le jeune homme tenait étroitement embrassée son amante chérie; mais des larmes tremblèrent bientôt dans ses yeux étincelants. « Tu pleures, ami? lui demanda la douce Alina. Quelle tristesse assombrit ton âme?... Ah! sont-ce les regards d'Alina qui te troublent? Dis-moi, mon Ryno, dis-moi ce qui t'attriste. »

Ils atteignirent la grotte. La tempête mugissait dans la plaine; des torrents de pluie tombaient avec plus de fracas encore sur la montagne.... Nous sommes à l'abri ici, dit d'une voix tremblante la jeune fille.... Tu te tais! qu'est-ce qui trouble ton âme? qu'est-ce qui l'agite comme les vagues? Ton amante ne doit-elle pas partager tes chagrins? — « Tu le veux, je vais te le dire, répondit en pleurant le jeune homme, et il pressa sa bien-aimée sur son cœur avec une étreinte passionnée. Alina, derrière ces rochers les plus éloignés, là où s'élève cette montagne couverte de sombres forêts, je dois aller combattre! J'ai soif de grandes actions; le désir de devenir l'égal de nos pères oppresse ma poitrine. Ces héros, la flamme de la mort dans les yeux, l'ardeur de la gloire dans l'âme, l'amour de la liberté dans le cœur, se sont présentés jeunes encore sur les champs de bataille, terribles aux ennemis, avides de répandre leur sang pour leurs amis et leurs maîtresses, pour leurs femmes et leurs enfants. Mes amis

et ma patrie m'appellent. Une ardente impatience me pousse à courir affronter la mort glorieuse des héros. — Mais une apparition s'est offerte à moi en songe sur le rocher couvert de mousse de Linda. Je ne tremble point devant la mort reçue dans la mêlée; mais je tremble devant ce songe. Écoute. Je t'ai vue étendue sur la rive de l'impétueux torrent de la forêt tu tenais embrassé avec amour un guerrier!»

Il eût pu voir le cœur de la jeune fille battre à lui rompre la poitrine. « O Ryno! s'écria-t-elle, je te serai fidèle jusqu'à la mort! Jamais mon bras ne s'enlaccera à d'autre qu'àu tien. Je veux te suivre dans la mêlée; je veux partager tes périls, »

— « Non, reste, ma bien-aimée, répondit-il en lui donnant un baiser plein d'amour; reste jusqu'à ce que la tempête se soit apaisée, que la pluie ait cessé. Me voir au milieu de la nuit me précipiter au combat, tu aurais peur. Mais quand la lune descendra vers minuit dans le torrent du rocher, alors ton Ryno reviendra. Entends-tu son bruit sourd et lointain? C'est là que je dois me rendre; c'est sur ses bords, au milieu de la sombre forêt, que se livrera la bataille. Mais dès que la lune éclairera le ruisseau du rocher, alors ton Ryno reviendra. »

— « Ah! va donc! murmura la jeune fille, les yeux remplis de larmes, et en jetant sur lui encore un regard plein de tendresse. Prends ce collier en souvenir de ton Alina; mets-le autour de ton bras. Mais reviens bientôt, mon Ryno. »

Et le jeune homme s'éloigna, et il arriva dans la sombre forêt, où hurlait déjà la bataille au milieu du tumulte des armes. Le fracas des lames retentissait sur les montagnes voisines. La nuit s'épaississait de plus en plus; le trépignement des chevaux ressemblait au tonnerre; le choc des boucliers sur la colline rendait un bruit sourd à travers l'horreur des ténèbres; le son des cuirasses retentissantes faisait trembler au loin la rive.

Alina sortit seule de la grotte. La tempête s'était tue : on n'entendait plus de temps en temps que le murmure d'un vent léger. La lune était entourée de charmants nuages d'argent. Elle se dirigea pensive vers le torrent; c'était là que son Ryno devait venir,

Son tendre cœur battait d'impatience. « Ryno ! Ryno ! criait-elle d'une voix tremblante. Vois, déjà la lune étincelle dans le ruisseau du rocher ; les flots resplendent d'un éclat argenté. Tu devais venir au torrent. Hâte-toi, ami ; accours dans les bras de l'impatiente Alina. »

Elle l'appelait ainsi, et une vague, éclairée de la pâle lueur de la lune, s'avance sanglante, apportant sur son dos écumeux un cadavre, qu'elle pousse à ses pieds vers la rive.

Immobile elle regarde.... Le cadavre monte et descend avec la vague.... La vague s'éloigne, se brise.... Une branche d'arbre soulève le bras du cadavre.... La jeune fille voit son collier.

L'horreur lui glace le cœur ; elle frissonne de tout son corps ; son sein bondit comme la tempête ; elle élève sur sa tête ses mains jointes ; elle jette çà et là des regards sans vie, effrayans. Un horrible désespoir se glisse dans son sein ; son visage passe rapidement de la rougeur à une pâleur de mort. « Ah ! c'est toi, mon bien-aimé ! Oui, tu es revenu, mais glacé par la mort.... mon Ryno ! » Elle se tait. Ses yeux, sans larmes, attachés sur le cadavre, lancent des flammes ; ils lancent des flammes, et de terribles sensations bouleversent son âme. « Ton amante va te rejoindre, mon Ryno ! » Elle dit, ouvre les bras, et se précipite dans les flots sur le cadavre.

La lune se baignait encore paisiblement dans le ruisseau du rocher ; les étoiles étincelantes brillaient au-dessus de sombres montagnes de nuages. Voilà qu'un jeune homme s'avance sur la rive du torrent, à travers l'obscurité de la forêt.... C'était Ryno, l'amant d'Alina.

Il arrive à la grotte ; elle était silencieuse comme la nuit dans la vallée. « Où es-tu, ma bien aimée ? N'aie pas peur, mon ange. Ah ! où es-tu, Alina ? où es-tu ? Viens dans les bras de ton amant ! Viens dans les bras de l'impatient Ryno ! »

Mais sa voix reste sans réponse.... Il s'élance dans les champs, court vers les chênes où elle avait été assise le soir même ; il l'appelle. « Où es-tu, Alina ? où es-tu ? » L'écho des montagnes lointaines lui renvoie ses cris, et répète « Alina. »

Il se précipite de nouveau, à travers la plaine, vers la grotte; il appelle : « Où es-tu, Alina ? » Il s'élance vers le torrent; il parcourt sa rive couverte de buissons; il se dirige vers le rocher de Linda.

Là était Alina tenant étroitement embrassé un cadavre : ses boucles d'or étaient répandues sur ses épaules; ses bras le serrent avec amour contre son cœur. Ryno trembla. Elle était là morte; les flots l'avaient apportée sur le rivage.

« Ce n'est pas Alina ! » Au clair de lune il aperçoit autour du bras du cadavre le collier qu'elle lui avait donné. Il frissonna, car le collier n'était plus à son bras ; une branche l'avait accroché dans le taillis obscur; un chevalier l'avait trouvé, et il était tombé dans le torrent pendant la bataille.

« Ah ! voilà l'apparition ! murmura Ryno. Je comprends maintenant ! Ton cœur est froid comme la neige sur ce rocher. » Les larmes lui coupèrent la parole; il trembla, il pâlit; son cœur battait avec violence. Désespéré, il jetait des regards pleins d'anxiété autour de lui; puis il se mit à rire, d'un rire tranquille, mais effrayant.... « Moi aussi je te serai fidèle, mon Alina ! Je te serai fidèle jusqu'à la mort !.... » Tel que les flots, couverts d'écume, il se précipite du haut de la colline. Pâle, sanglant, il rendit le dernier soupir sur le sein glacé d'Alina.

« Ah ! Minona ! asseyons-nous sur l'herbe de la colline couverte de mousse où reposent ces deux amants, au pied du vieil érable qui ombrage leur tombe. Minona, comment trouves-tu ces mots : *Fidèle jusqu'à la mort* ? »

Tremblante la jeune fille embrassa son amant, en murmurant : « *Fidèle jusqu'à la mort.* »

Ce conte doit être d'une date postérieure à la plupart de ses autres poésies légères : il le composa sans doute dans sa demeure de Drassendorf, aux environs de Léna, où il avait fini par se fixer, retenu qu'il était dans cette ville par quelques jeunes gens de son âge dont il s'était fait des amis. Il semble qu'on y voie poindre déjà l'idée d'un suicide. Quoi qu'il en soit, sa principale occupa-

tion dans cette retraite favorite était la composition d'un second poëme épique : *Donatra*. Il se livra avec tant d'ardeur à ce travail, qu'il lui sacrifia ses récréations, ses promenades, sa nourriture même ; en un mot, il en faisait la seule joie de sa vie. Il vivait si retiré qu'à peine quelques amis intimes pouvaient pénétrer jusqu'à lui. Cette réclusion absolue, cette tension continuelle de l'esprit usèrent ses forces, et eurent les suites les plus funestes. Il se précipita d'une fenêtre à Léna, et mourut le 22 Novembre 1805, à l'âge de vingt-cinq ans.

Quoique cet âge ne soit pas ordinairement celui du repentir, il paraît, à en juger par une ode qu'il écrivit quelques jours avant sa mort, que de terribles luttas se livraient dans son ame, assiégée par les terreurs religieuses.

« Ici où les vagues du torrent du rocher se précipitent avec le fracas du tonnerre dans des abîmes couverts d'écume, je veux élever mes mains suppliantes vers le souverain Juge du monde.

« O toi, devant la toute-science duquel je tremblerai un jour, au jour du jugement dernier, lorsque du levant au couchant la terre se réveillera avec un bruit pareil à celui d'une cataracte ;

« Lorsque les cendres dispersées des enfants d'Adam seront tirées du sommeil de la mort, et que la voix tonnante des trompettes appellera au jugement du monde ;

« Alors aie pitié de moi ! Voici, je te tends des mains tremblantes, et je pleure vers toi ! Alors aie pitié de moi ! »

E. HAAG.

L'APOLLON DU VATICAN,

PAR ANSELME FEUERBACH.¹

Tous les amis de l'antiquité grecque se sont empressés d'accueillir cet ouvrage comme un digne pendant du *Laocoon* de Lessing.

Il est merveilleux de voir par l'exemple de cette ancienne monographie artistique, comment une œuvre littéraire, lors même que pour le fond elle a baissé dans la considération des connaisseurs, peut néanmoins, pour la forme et la tendance, conserver une importance incontestée.

Lessing s'est trompé dans les deux idées fondamentales de son ouvrage sur le groupe de *Laocoon*. Il décrit et analyse ce groupe pour en tirer la confirmation du premier principe de sa théorie sur l'art antique, de celui de la beauté, tandis qu'aujourd'hui c'est une conviction généralement partagée que la belle forme ne constitue pas seule le caractère essentiel de ce chef-d'œuvre, pas plus que des autres productions de l'art grec. D'ailleurs il est reconnu maintenant que ce groupe n'est qu'une copie plus récente d'un original bien plus parfait, sorti peut-être des mains de l'Athénien Scopas, contemporain et rival de Praxitèle : original auquel il faudrait rapporter plutôt une tête de *Laocoon* en marbre, qui se trouve à Vienne, dont l'expression est encore plus vraie et l'expression plus grandiose et plus libre.

Lessing chercha de plus à établir, dans son ouvrage, la différence qui, dans l'antiquité, séparait la sculpture de la poésie,

¹ *Der vatikanische Apoll. Eine Reihe archäologisch-ästhetischer Betrachtungen von Anselm Feuerbach; Nuremberg, 1833, grand in-8.*

et à tracer la ligne de démarcation de leurs domaines respectifs. Mais, dans sa manière de voir, il confondit le caractère de l'art des anciens avec celui de l'art moderne, et cette confusion le conduisit à établir entre l'art et la poésie antique une opposition tranchée, qui se trouve démentie par l'analogie de leur développement et de leurs procédés, et qui n'exista jamais, comme l'a suffisamment prouvé M. Tœlken, et comme l'attesterait, au besoin, cet ancien adage qui appelle la peinture une poésie muette, *muta poesis*.

Eh bien ! malgré ces défauts, cet ouvrage de l'archéologue de Wolfenbüttel conserve encore et conservera toujours son caractère classique. Conjointement avec l'*Histoire de l'art* de Winkelmann, laquelle fut également débordée plus tard par des recherches plus compréhensives et plus approfondies, il reste, pour quiconque désire pénétrer dans le sanctuaire de l'art antique, un ami précieux par la puissance de la pensée et le charme du langage.

Nous ne craignons donc ni de détourner de la lecture de l'ouvrage annoncé, ni d'en ravaler le mérite en plaçant l'*Apollon* à côté du *Laocoon*, et en lui prédisant, quand même les explications qu'il offre seraient tôt ou tard désavouées par la critique, la destinée de l'œuvre de Lessing, celle de conserver la valeur d'une investigation fondée sur les progrès de l'archéologie, conduite avec une rare sagacité, et remarquable par les formes du style.

Toutefois il faut espérer que le contenu même de l'ouvrage réunira sinon pour la totalité, du moins pour une partie, les suffrages de tous les lecteurs attentifs, et nous nous faisons un devoir de propager, dans un cercle moins restreint que celui des gens du métier, les belles idées de l'auteur, nous attachant surtout à mettre en relief l'explication qu'il donne du chef-d'œuvre le plus connu de l'antiquité, de l'Apollon de Belvédère.

Les questions principales traitées dans l'ouvrage sont ;

1.° L'Apollon considéré sous le point de vue de sa valeur esthétique, de son motif et de son objet ;

2.° Le caractère propre de la statuaire chez les anciens ;

3.° Le rapport qui, chez eux, rattachait la statuaire à la poésie, notamment à la tragédie.

La monographie de l'Apollon est pour cette savante composition comme un fil rouge qui la traverse d'un bout à l'autre, et chaque section nouvelle forme un chaînon nécessaire dans l'ensemble des considérations dont l'auteur a besoin pour éclaircir la première question relative à l'Apollon. Mais il serait difficile de calquer exactement la marche de notre analyse sur celle de l'ouvrage, et peut-être trouvera-t-on plus de charme à connaître séparément les résultats auxquels l'auteur est parvenu dans la triple direction de ses recherches. Nous suivrons donc la voie inverse, et ce n'est qu'après avoir exposé les vues générales de l'auteur sur l'art et la poésie, sur la sculpture et le drame de l'antiquité grecque, que nous aborderons sa pensée sur la statue de l'Apollon, et que nous essaierons d'en apprécier la justesse.

On a longtemps soutenu que le repos de la statue et sa concentration en elle-même formaient le principe dominant de l'art grec, et tiré de ce prétendu principe une preuve contre l'authenticité grecque de l'Apollon du Vatican, qui exprime sans contredit une vive émotion. L'auteur, au contraire, suivant en cela la tracé des princes actuels de l'archéologie et de l'histoire de l'art, démontre victorieusement que le repos absolu, la roideur et l'immobilité complète se manifestent, il est vrai, dans les plus anciennes œuvres statuariques et dans leurs copies ; mais que toutes ces productions remontent à une époque antérieure au développement de l'art grec. Ce sont autant de plantes exotiques transplantées sur le sol de la Grèce. Leur empreinte étrangère, loin d'être l'effet de la prétendue tendance de l'art statuaire vers le repos, ou d'un vague sentiment de l'être immuable de la divinité offerte en simulacre, doit au contraire son origine à ce peuple dont l'esprit mystérieux transforma l'art et la nature en froid hiéroglyphe, et la forme humaine en momie pétrifiée. Aussi, dès les premiers commencements de l'art véritablement hellénique, voit-on disparaître ces formes roides et

immobiles, et ce n'est que la vénération pour les choses du vieux temps qui conserva, même pour des siècles plus avancés, ces figures une fois existantes, et leur maintint leur place dans les cellules des temples. La Muse Barberini, transportée dans la glyptothèque du roi de Bavière, et considérée par M. Hirt comme un Apollon musagète, remonte à coup sûr au delà du temps de Phidias, et peut être l'œuvre de son maître Agélade d'Argos. Mais on voit déjà le pied gauche levé pour la marche, et l'on ne saurait décrire la majesté que la statue semble mettre à se porter en avant, et à s'arrêter ensuite pour écouter une prière ou pour se livrer à la conception d'un poème. D'un pas plus puissant et plus décidé s'avance la Minerve à Dresde, qui, en qualité de Promachos, se précipite de l'Olympe pour prêter assistance à ses protégés. Ici comme ailleurs et partout il y a de l'action, de cette action s'entend qui appartient à des êtres dont le mouvement d'ordinaire n'est qu'un signe, et cette action est telle, que l'être figuré semble faire partie du monde qui l'entoure. Dans toutes ces œuvres, nulle trace d'un repos absolu, mais du mouvement; nulle concentration de la statue en elle-même, mais un rapport vivant avec ceux qui la contemplent.

Cette conformation des statues était d'ailleurs en harmonie parfaite avec la foi religieuse des Grecs, dont les dieux n'étaient ni des allégories morales et politiques, comme ceux des Perses, ni de purs symboles de forces naturelles, à l'instar de ceux de l'Égypte, mais des caractères réels, de véritables individus. Encore dans cette individualité, loin de s'absorber dans la contemplation d'eux-mêmes, comme le dieu Brahma des Indiens, étaient-ils constamment en activité, ne se lassant de mêler leur action à la vie humaine, et s'y rattachant même par la douleur. C'est ainsi qu'aux yeux des Grecs la statue d'un dieu n'était pas non plus le symbole d'une idée abstraite; au contraire, c'était le dieu lui-même, sa manifestation corporelle. Les dieux et leurs simulacres étaient pour ce peuple des idées inséparables. De là toute cette pompe et ces pratiques multipliées du culte dans les temples où, pareilles à des êtres vivants, les statues étaient

scrupuleusement soignées, couronnées, ointes, baignées, et, comme si l'on avait senti la nécessité de charmer leurs ennuis, amusées par des farces. C'est à la présence de l'image d'une divinité que se rattachait l'idée de la prospérité du pays et de la ville. Les statues des dieux possédaient une vertu miraculeuse, le don des oracles, etc. Bien plus, une ancienne tradition parle d'artistes qui surent communiquer la vie et l'âme à la matière inanimée, et qui apprirent à des statues à respirer et à se mouvoir. Faut-il s'étonner après cela, si la vie et le mouvement devinrent le caractère de plus en plus prononcé de l'art grec, à mesure qu'il s'affranchit de l'esclavage des écoles étrangères, et qu'il se développa dans son originalité nationale?

Aussi trouve-t-on sur une foule de monnaies antiques des images de dieux, lesquelles, formées sans doute avec une fidélité scrupuleuse sur le modèle de statues érigées dans les temples, indiquent le mouvement le plus violent. A comparer ces effigies à d'autres figures formées dans le goût des idoles égyptiennes, on dirait que le principe vital trop long-temps comprimé a voulu se faire jour d'un seul coup, et trancher le nœud au lieu de le résoudre. Toutes ces images rendent avec vérité et avec force l'agitation naturelle de la vie, et si l'on y cherche vainement l'attrait des belles formes, du moins y trouve-t-on la preuve que l'art grec atteignit et traversa l'effervescence de la jeunesse. L'art égyptien, au contraire, resta pour tout jamais engourdi dans les maillots de l'enfance. Même dans le type si bizarre que toutes les têtes ont conservé jusque vers l'époque de Phidias, se trahit l'effort d'ajouter au mouvement déjà donné à la statue l'animation des traits du visage. Du moins une certaine affabilité se trouve ordinairement répandue sur toutes les têtes, et le caractère décidé du sourire qui se fait remarquer à l'angle de la bouche va même jusqu'à l'exagération. Pour atteindre son but, celui de rapprocher autant que possible les dieux des hommes, l'art ne pouvait employer d'expression plus convenable que celle qui faisait de l'aspect du dieu la vue d'un être plein de bonté et de douceur, et qui témoignait que sa tranquille félicité était bien loin d'une stérile

suffisance. Mais à mesure que l'art se familiarisa avec ces êtres olympiens, à mesure qu'il gagna en étendue, il dut s'appliquer aussi à mieux varier l'expression, à la rendre plus vraie et plus intime. Tous les phénomènes, sans excepter ceux de la vie, il sut peu à peu les comprendre dans son domaine, et le district sacré du temple finit, en s'élargissant, par se convertir en un bois de plaisance, où, réunis aux dieux et aux héros, des sages et des athlètes, des nymphes, des faunes et des hétaires, célébraient joyeusement la fête de l'existence.

En suivant cette voie, la représentation des dieux dut infailliblement arriver au type homérique de la pure humanité. La nuit du symbole se dissipe; le nombre des attributs extérieurs diminue; la forme indéterminée de la divinité est remplacée par une figure caractéristique; le dieu devient, comme originairement il avait été conçu, un individu vivant, le dieu de l'Olympe. Aussi la contorsion du sourire a disparu de la face. La figure tout entière est expression : c'est le contour nettement dessiné d'un être particulier et individuel. Cette poitrine saillante ne pouvait appartenir qu'à Jupiter; cette hanche molle ne convenait qu'à Bacchus. Tout, jusqu'au moindre mouvement, était expressif. Le caractère guerrier frappait dans l'allure de Mars, l'agilité jointe à l'élégance dans celle de Mercure. Mais c'est principalement dans l'exécution de la tête que l'artiste déployait sa puissance, en faisant percer, à travers la physionomie, le jeu des pensées et des sentiments qu'il prêtait à ses statues, et qui décidaient le geste et tout le mouvement du corps. Dans l'état même du calme le plus profond, la face montre encore les traces de l'activité de la pensée. Les sculptures du Parthénon sont empreintes d'une vérité qui, pour une contemplation soutenue, prennent l'apparence de la vie réelle : on ne croit plus voir dans ces figures des œuvres de l'art, mais des productions spontanées de la nature. Tel était, au rapport des anciens, l'effet d'un satyre, dans les traits duquel Myron avait exprimé l'admiration pour une flûte que Minerve avait jetée; tel était l'effet de la Sosandre de Calamis, merveilleuse surtout par le sourire délicat et à demi comprimé qui se peignait sur son visage.

Toutefois la statuaire grecque, même de la meilleure époque, offre plus de modération et de réserve dans l'expression des sentiments et des passions, que l'explication que nous venons de donner du caractère propre à cet art et de sa tendance particulière ne devraient le faire soupçonner. Mais d'abord il faut en chercher la raison dans la différence qui sépare les moyens et les effets de la statuaire de ceux de la peinture qui, en multipliant, à l'aide de la couleur et du clair-obscur, les apparences de la réalité et de la vie, peut sans contredit produire une illusion plus frappante. Ensuite n'oublions point ici la ligne particulière du profil grec et les idées plus élevées que l'artiste aimait constamment à prendre pour guide dans la pratique de son art. Ces idées l'empêchèrent de représenter les passions dans leur explosion grossière et brutale, pour l'expression de laquelle il avait d'ailleurs son monde de satyres, de centaures, de faunes, etc. Mais la cause principale de cette réserve dont nous parlons réside le plus souvent dans le motif même de la composition, dans le choix du moment le plus favorable à l'effet, ainsi que dans la manière judicieuse dont le Grec savait représenter ce moment, celui de la passion et du sentiment parvenus au comble de l'exaltation. Au lieu de les rendre dans toute leur violence, le goût exquis de l'artiste savait au contraire en tempérer l'excès, afin de remuer avec plus de force l'âme du spectateur, en donnant à son imagination plus de carrière. De même que le corps humain, tel qu'il nous est offert dans les statues de la meilleure époque, ne nous montre pas un mouvement qui absorbe tous les autres, mais un ensemble ravissant de situations contrastantes des parties, de mouvements divergents des membres; de même l'expression de la tête, loin de nous montrer jamais les sentiments et les passions dans leur dernier délire, ce qui changerait le visage en un masque immobile, nous les montre au contraire dans un état plus calme, de manière à faire ressortir les penchants et les facultés intérieures dans leur belle connexion et leur sage antagonisme, dont la vue élève et transporte l'âme.

La Méduse Rondanini à Munich n'est qu'un masque, un mas-

que représentant les traits d'un mourant, partant la véritable face d'Hippocrate. Mais quelle variété, quelle incommensurable abondance de vie se trouve ici concentrée dans la seule expression du moment de la mort ! La position de la tête, qui se penche en avant, lui donne quelque chose de hagard et d'hébéété. La lumière de l'esprit va s'éteindre ; mais une douce lueur s'en reflète encore sur la surface d'un beau front. Dans les joues qui s'affaissent on devine la sobre plénitude des formes d'une jeunesse naguère éblouissante. Les lèvres voluptueuses semblent encore livrer passage aux soupirs de la douleur ; mais elles ne sont ouvertes qu'au dernier souffle de la vie qui s'échappe. Dans leurs angles s'agite le sourire de la mort ; cependant une certaine humeur farouche, la passion d'une âme dégénérée, effleure encore tout le visage ; et tout cela se trouve mollement confondu avec les charmes de la beauté, même recouvert du léger voile de la grâce. Dans cette œuvre admirable pas un trait qui ne soit empreint d'âme et de vie. La chevelure en est à demi négligée, afin de multiplier les traces d'un caractère féroce. Des serpents remplacent la parure, choisie avec un discernement de femme, et leurs corps, qui s'ajustent à la tête avec délicatesse, semblent avoir recueilli les appas séducteurs qui viennent de se détacher des membres qui se glacent. Essayez de vous éloigner de plus en plus de la figure, les yeux tour à tour fermés et ouverts, et vous croirez voir cet être étrange tantôt rendre l'âme, tantôt reprendre à la vie : la volupté et l'horreur, le ton chaud et moelleux du marbre, joints à l'apparence surnaturelle de toute la figure, qui tient du spectre, enchainent à l'envi le regard, et vous ne savez si vous êtes en face d'une image attrayante de la mort, ou d'un tableau de la vie plein de mystère et qui vous fait peur.

Et cette merveilleuse image s'était développée de cette tête de Méduse des anciennes écoles, de ce masque immobile et glacé où toute la vie et toutes les affections étaient absorbées dans une seule expression, qui défigurait tous les traits, dans celle de l'outrage ! Jamais aucun système fondé sur le principe froid de la *beauté*

ou du *repos* ne serait parvenu à opérer cette métamorphose : elle était le fruit de ce souffle vivifiant du génie grec qui savait communiquer à chaque figure, non pas le fard artificiel d'une beauté convenue, mais la fraîcheur naturelle de la vie. Les furies ne devinrent l'objet d'une véritable crainte, qu'après qu'elles eurent cessé d'être un objet d'horreur. Tandis que dans d'autres œuvres l'effet résultait de l'association de simples contrastes, ici l'effet résultait d'oppositions tout à fait contradictoires : la passion et la hâte sanguinaire exprimées par des pas fortement allongés, une indifférence imperturbable peinte dans les traits du visage, et la plus belle structure de femme jointe aux attributs de la mission la plus terrible.

Ainsi, loin d'éviter l'expression des passions et des sentiments, l'artiste se garda seulement de ne montrer uniquement que sentiment et que passion, et rien que cela. C'est par l'effet des contrastes harmonieusement associés dans la conformation naturelle du corps, dans le jeu des traits du visage, dans le mouvement des membres, dans le jet de la chevelure et du vêtement, ainsi que dans l'accessoire des attributs, que l'artiste grec parvenait à donner à chaque figure l'unité d'un être complexe, la diversité infinie de la vie. Même en peignant une vive agitation de l'âme, il savait encore mettre en évidence tous ces éléments divers qui entraient dans le caractère du personnage, et qui devaient se trahir jusque dans l'état normal ; seulement il les montrait dans un jeu plus animé ou au moment décidé de la lutte. La même observation s'applique à l'attitude et au mouvement du corps. Dans toute statue grecque on reconnaît au moins une légère tendance à l'activité extérieure : les pieds n'offrent jamais la même position l'un que l'autre ; l'un des bras est légèrement levé, la tête tant soit peu inclinée, etc.

Mais à la différence des passions et des sentiments, il n'était pas de mouvement corporel, quelque hardi qu'il fût, que l'art n'osât rendre d'après les modèles qu'il avait sous les yeux dans les jeux et les exercices publics. Le joueur au disque de Myron montrait la contorsion la plus violente : toute la figure était pour

ainsi dire élevée au point culminant d'un moment unique. Il est permis de supposer une égale hardiesse de mouvement dans les lutteurs de Céphissodote. Et quelle variété de positions hasardées, de brusques écarts, les anciens ont dû admirer dans la chasse aux lions et dans le combat de cavalerie de Lysippe, dans la pièce de bataille d'Euthycrate ! Les mouvements et les postures des faunes et des danseuses sont souvent si légers qu'on dirait des ombres qui voltigent.

Toutefois nous ne possédons guère de la statuaire antique que des productions en marbre. Quels chefs-d'œuvre les Grecs ne doivent-ils pas avoir produits dans le métal si docile du bronze ! Par suite de la perte de presque toutes les œuvres importantes en métal, nous avons à regretter non-seulement le genre le plus nombreux de la statuaire antique, mais encore celui que les plus grands maîtres affectionnaient le plus pour l'exercice de leur art, et dans lequel, moins gênés par les difficultés techniques et les conditions de la matière, ils pouvaient déployer toute leur indépendance. Pour sentir vivement la perte que nous déplorons, qu'on se rappelle seulement les athlètes et les lutteurs en bronze dans l'Altis à Olympie !

Il résulte de tout cela que rien n'était exclu chez les Grecs du domaine de l'art, si ce n'est le repos glacé de la statue égyptienne. C'est la vie que le Grec demandait à voir, et c'est la vie que son art produisait dans ses œuvres.

La seconde recherche principale de l'auteur concerne les rapports qui existaient chez les Grecs entre la sculpture et la poésie, principalement le drame. De même que la poésie grecque, surtout celle d'Homère, avait un caractère sculptural, la sculpture grecque à son tour était poétique et pleine de vie ; elle était accueillie par le peuple avec le même amour que la poésie, et comprise par lui avec la même intelligence. Les premiers essais de représenter en métal et en pierre les dieux homériques, leur avait sans doute donné une forme grossière, qui manquait de cette vie, de ce souffle divin dont l'expression n'appartient qu'à la supériorité de l'art ; mais la statuaire ne tarda pas à s'imposer la tâche plus difficile

d'élever ses œuvres au niveau de leur type idéal, et de trouver des formes qui persuadassent les yeux de la présence même de la divinité. L'image créée par l'artiste devait produire sur l'esprit et l'imagination du peuple la même impression que la description du poète. Il y a plus : pour rendre ses créations plus frappantes de vérité, pour les rapprocher autant que possible de la vie réelle, la statuaire sut même employer dans ses œuvres torentiques, si remarquables par le savant assemblage des matières les plus précieuses, le prestige de la couleur ; elle sut même recourir jusqu'à l'aide étrangère de la musique, jusqu'à celle de la nature extérieure, en érigeant, par exemple, une statue à Narcisse près d'un ruisseau, une statue à Pan dans une grotte. Cependant le secours le plus puissant lui fut prêté par l'usage poétique des fêtes célébrées dans les temples.

Mais c'est principalement la poésie dramatique qui est appelée à mettre en évidence tout ce qui tient à l'individualité des personnages, à la vérité et au jeu de leur caractère, et cette mission particulière la rapproche naturellement de la sculpture. Or si, dans sa généralité, la poésie des Grecs était éminemment sculpturale, combien cette qualité ne devait-elle pas appartenir à leur drame ? En face d'une statuaire aspirant à la vie et à la chaleur de la poésie, nous voyons un genre de poésie tendant à s'absorber dans le calme de la statuaire. Les sujets traités par la sculpture et le drame sont tous empruntés du cercle des dieux d'Homère. Les personnages en action que nous montrent ces deux arts sont des individualités fortement prononcées, qui, à travers les siècles, se transmettent d'atelier en atelier, de théâtre en théâtre, avec le même caractère, avec les mêmes traits et les mêmes situations. Dans les scènes du drame les personnages se groupent dans le même ordre que la sculpture est obligée de grouper les siens pour la représentation d'une scène dramatique. Aussi l'expression des passions et des mouvements de l'âme a dans la tragédie antique une liberté de jeu aussi étendue que dans la statuaire. Mais ce qui est surtout remarquable ici, ce sont les emprunts réciproques que se font ces deux arts. Le poète tra-

gique prolonge et fixe pour ainsi dire le fort de la passion, en intercalant dans les scènes les plus intéressantes ces strophes lyriques, dont la structure est aussi admirable que leur sens presque absolu et leur place semblent contraires aux lois du drame. Son but évident est de prêter au moment emporté par le temps le semblant de la permanence dans l'espace, et de substituer à la rapidité d'une impression passagère la lenteur d'une contemplation tranquille. Le statuaire procède en sens inverse : tandis que le poète dramatique communique au temps fugitif une immobilité sculpturale, le statuaire introduit dans la fixité de son œuvre le mouvement du temps. C'est ainsi que la sculpture et la tragédie cherchaient à se compléter par l'échange mutuel de leurs avantages.

La marche compassée et la temporisation de l'action dramatique étaient d'ailleurs commandées autant que secondées par les moyens scéniques. Le son de la voix était fortifié par le mécanisme particulier du masque; mais ces sons retentissants, proférés avec rapidité, se seraient embrouillés et confondus dans un murmure inintelligible : ils exigeaient donc une élévation et un abaissement sagement pondérés, une mesure soutenue et des pauses revenant après des intervalles réglés. Des mouvements rapides et brusques eussent été gênés par le costume, composé du cothurne et de longs vêtements chargés de plis. La mesquinerie, dont le plus souvent ces sortes de mouvements portent l'empreinte, ne se conciliait ni avec la noblesse d'un héros, ni avec la pesanteur d'un colosse. La statue dans sa nudité pouvait exprimer tout mouvement qu'exécute la nature nue et libre d'entraves, et qu'exécutait le lutteur olympique. Mais le personnage théâtral était resserré dans des bornes plus étroites par le poids et le luxe de son ajustement; il tendait à l'assiette fixe d'une masse compacte, d'une manière aussi décidée que la statue tendait à se dérober de sa base. Aussi le mouvement tragique avait-il besoin, pour s'effectuer, d'un élément purement artistique : il observait l'ondulation mesurée de la danse aux accords d'une musique inspiratrice qui le soutenait. Dans les moments de passion il était singulièrement expressif,

et ne manquait pas à coup sûr d'un certain désordre; et, comme l'étendue du théâtre, le poids du cothurne et le son intense et perçant du masque devaient l'y contraindre, il décrivait de longs contours, et se montrait plein d'emphase et de hauteur.

Tout avait une mesure sévère; mais en revanche tout se renfermait dans les limites de ce qui était strictement nécessaire pour la représentation d'une action. Nulle trace de ces coups d'effets dont l'art dramatique des modernes se montre si prodigue. Le parricide d'Oreste, représenté dans toute sa nudité grecque, se montre là simple et sublime comme un fait qui se fait valoir par lui-même, et dont l'énormité fait tressaillir. Point d'événement que n'implique déjà l'idée de l'action même, et la manière dont cette action s'exécute est la seule forme que sa réalisation comporte. C'est ainsi que la tragédie devint déjà par elle-même le symbole d'un sort inexorable. De la première jusqu'à la dernière scène, une rigoureuse nécessité a disposé les groupes, et nous regardons en frémissant dans un monde où même le crime n'est que le fruit d'une semence occulte, dont une loi éternelle de la nature a conduit le développement.

Au surplus, ce caractère du drame répondait parfaitement à la construction du théâtre grec, au fond peu reculé de la scène, lequel ne permettait point de grouper les personnages selon les règles de la perspective, ainsi qu'aux décors extrêmement simples, et qui, à la manière des bas-reliefs antiques, ne rendaient le paysage que par indication et par signe.

Mais ce qui contribue le plus puissamment à revêtir l'ensemble du drame d'un extérieur statuaire, c'est le chœur et l'emploi du masque sur la scène. Le chœur était pour la tragédie ce que le spectateur était pour la statue, à cette différence près, que le spectateur de cette dernière restait en dehors de l'œuvre de l'art, tandis que le chœur en formait une partie intégrante. Par le moyen du chœur, la supposition essentiellement inhérente à tout produit de l'art d'une personne qui le contemple, est transformée dans la tragédie en réalité; l'acte créateur de l'imagination et l'impression qu'il produit sur l'âme s'y montrent sous une forme

ostensible. Le chœur n'est point un personnage individuel, mais une personnification idéale de l'idée collective des spectateurs, de l'idée abstraite du sentiment poétique que possède le peuple et que l'art est destiné à émouvoir. Dans le dialogue il se déponille de son caractère propre, prend celui d'un individu réel, et, pareil à ce spectateur grec de Philoctète souffrant, se laisse entraîner par un mouvement sympathique à prendre part à l'action. Dans les strophes lyriques il revient à l'indépendance de ses réflexions. Mais son dernier but est d'élever le fait dont la statue ne rend l'accomplissement qu'en apparence, et dont la tragédie offre la consommation réelle, à la forme pure d'une conception poétique. Cependant c'est, à proprement parler, le masque qui réduit les moments successifs d'une action dramatique à la simultanéité d'une impression totale, à la persistance d'une œuvre matérielle.

Des bas-reliefs antiques rappellent vivement des scènes du théâtre grec. Les attitudes et les mouvements des dieux qui s'y trouvent représentés ont quelque chose de théâtral. Le geste est d'une élégance recherchée, les pas semblent obéir à la mesure de la danse; mais c'est principalement dans la manière dont les figures de femmes relèvent leurs vêtements et les font voler en vastes arcades, que l'on reconnaît des habitudes de danse ou de théâtre. Il paraît aussi que l'habillement roide et plissé des anciennes idoles était également en usage sur la scène pour conserver la continuité sculpturale à l'extérieur des personnages. Toutefois il est peu de cas où l'on puisse décider avec certitude, si l'auteur grec a pris pour modèle des œuvres statuaire, ou si le statuaire a copié des représentations de la scène. A certains égards, on peut considérer le drame et la sculpture comme soumis à une influence réciproque. Il est possible que, pour l'éloquence du geste, le statuaire s'instruist à l'école du tragédien, et que celui-ci, à son tour, empruntât du statuaire les contours de la beauté et de la grâce. Mais ce n'est pas seulement dans les jeux scéniques proprement dits que le statuaire allait choisir ses modèles; il savait encore exploiter les représentations mystérieuses

des dieux dans les temples et les danses pantomimes, que tout leur appareil rapprochait d'ailleurs des représentations scéniques, et qui offraient le plus vaste champ à l'imitation.

Des copies de véritables scènes de théâtre se trouvent surtout dans les peintures sur vases et dans les bas-reliefs des sarcophages. Tout le style des peintures sur vases se ressent du style théâtral : tout y est plein d'expression, tous les mouvements sont fortement accusés et portent le caractère de la danse. Outre cela, les figures sont chargées de vêtements lourds et richement ornés, où, malgré la pénurie de la teinte, les diverses nuances des broderies sont rendues avec un soin extrême et la plus scrupuleuse exactitude. Aussi voit-on, dans les actions les plus fortes de mouvement et dans les scènes les plus compliquées, des figures solitaires auxquelles on ne saurait prêter que la destination qui, dans la tragédie antique, appartenait au chœur, celle d'être témoin du fait qui se passe. Les bas-reliefs ne se distinguent ordinairement de ces peintures que par l'absence du vêtement et par une représentation qui s'attache plus au fond de l'idée qu'aux formes extérieures du drame.

(La fin au prochain numéro.)



TABLEAUX DE MUNICH.¹

1. *La ville.*

Sur une terre toute nue s'étend en droite ligne la vieille capitale de la Bavière. Elle n'a ni portes ni murailles; mais ses nouvelles rues à demi commencées se prolongent de tous côtés, et deux tours élevées la dominant. Cette large plaine au milieu de laquelle Munich est bâtie; cette plaine, bornée au midi par la chaîne des Alpes, produit une impression d'autant plus triste, qu'avant d'y arriver on a passé par des sites charmants. Si l'on arrive à Munich par Salzbourg, quel souvenir poétique ne rapporte-t-on pas de ces points de vue si pittoresques; si l'on arrive par le Rhin, par la Souabe, par Ratisbonne, quelles riantes vallées, quelles montagnes romantiques n'a-t-on pas vues? Si c'est par la Suisse et le Tyrol, qui pourrait dépeindre les charmes de la nature que l'on a visitée?

Mais vous voilà à Munich; vous passez devant de larges édifices qui ressemblent à des palais, et que l'on dirait jetés là comme par hasard, tant il y a de confusion dans la manière dont ils sont rangés; vous traversez les faubourgs, et vous êtes au centre de la ville.

Ici tout prend un autre aspect. Hors de la ville vous avez vu un temple grec dont la façade de marbre s'élève au milieu des rameaux verts d'acacias, un palais dans le goût byzantin, une ville dans le style antique; ici vous êtes tout à coup transporté au milieu du moyen âge, non pas cependant au milieu d'une de

¹ *Panorama von München*, par A. Lewald.

ces rues du moyen âge qui présente partout l'apparence de la force et de la richesse. Ce ne sont pas là les maisons à tourelles de Nuremberg, ni les admirables sculptures des villes de la haute Italie, ni ces couvents et ces forteresses qu'on trouve dans d'autres cités. Les vieilles maisons de Munich ont été, tant bien que mal, habillées à la moderne, et pour leur enlever tout vestige de vétusté, on les a bariolées de différentes couleurs. De cet accoutrement bizarre résulte un contraste qui donne à Munich l'aspect le plus étrange.

La vieille ville est très-peuplée. On s'en aperçoit dès le premier coup d'œil. Sans cesse le monde circule dans les rues, et de temps à autre apparaissent quelques brillants équipages, puis des gendarmes pesamment armés, marchant deux à deux, et dont le grand nombre ne cause qu'une impression fort peu agréable.

L'Isar coule inaperçu à travers les broussailles et les collines. Il prend sa source dans le Tyrol, traverse Munich et va se joindre au Danube. Les bords de l'Isar sont couverts de verdure, et son eau gazouillante et limpide répand la joie partout où elle passe. Placez-vous sur le pont de cette charmante rivière, vous aimerez à voir autour de vous les villages qu'elle arrose, et vous regretterez que vos regards soient arrêtés par les touffes d'arbres du jardin anglais.

On finit cependant par se réconcilier avec les environs de Munich, qui ne sont pas pittoresques, il est vrai, mais qui présentent un certain charme par la verdure de leurs forêts et les bords de la rivière. La ville ne se montre d'aucun côté dans toute sa splendeur, on ne devine pas les magnifiques monuments qu'elle renferme, car ils sont tous dispersés et en partie cachés dans la plaine. On aurait donné à Munich un tout autre caractère de beauté, si on avait bâti sur les hauteurs de l'Isar le palais à la Pitti, la glyptothèque, la pynakothèque, la basilique, l'église et le bazar. De là le point de vue eût été très-imposant. Le faubourg de l'Isar, déjà si animé, se fût peuplé de boutiques, de cafés, et des ponts élégants auraient réuni cette partie de la ville à l'ancienne cité.

Mais pour exécuter un tel projet, il aurait fallu faire au moins une œuvre d'ensemble. Il aurait fallu paver le faubourg, éclairer les ponts, construire des trottoirs, établir une bonne route, et Munich eût été une belle ville.

Telle qu'elle est aujourd'hui, elle présente dans ses nouvelles constructions l'indice d'un plan très-étendu, mais interrompu. Pour l'achever, il faudrait un accroissement de population sur lequel Munich ne peut jamais compter. Toute la population qu'elle peut avoir, elle l'a maintenant. Le nombre des habitants s'est accru d'un tiers dans l'espace de dix ans. Mais c'est là le maximum. Munich n'a ni commerce ni fabriques. Elle est située à l'extrémité de la Bavière, au pied du Tyrol; c'est la cour qui l'enrichit; mais jamais aucune colonie ne viendra s'y fixer. L'art qu'elle a cultivé avec tant de zèle n'est pas capable de produire un tel miracle, et déjà on remarque un grand relâchement dans cette ardeur avec laquelle les habitants de Munich s'étaient mis à bâtir. Les constructions particulières sont abandonnées, et plusieurs tombent en ruines avant d'être finies.

On a trop parlé dans les derniers temps des trésors d'art et des monuments de Munich. Il était plus qu'inutile de faire ainsi sonner la trompette. Chacun connaît maintenant le défaut essentiel des matériaux dont on s'est servi pour bâtir; chacun sait à quoi s'en tenir sur les plans gigantesques de Klenze, sur les dessins de Cornélius. Tous ces embellissements de Munich ne présentent plus qu'une masse froide, roide, morte, immuable. Telle on l'a vue aujourd'hui, telle on la verra demain, et il faut demander aux étrangers qui la voient pour la première fois, quelle impression elle produit sur eux.

Tous ces monuments sont pour nous des *hors-d'œuvre*, car ils ont perdu leur ancienne valeur. L'art antique ne peut plus entrer dans l'esprit du peuple. De même que nous n'avons plus le sentiment antique avec lequel le Grec contemplait son Apollon, de même nous n'avons plus devant une madone le sentiment religieux du moyen âge. Que l'on donne à Munich le nom de nouvelle Athènes, ou que l'on reporte son origine aux moines, il

n'en est pas moins vrai que l'art et la piété ne produisent plus ici un véritable enthousiasme, et ne peuvent plus être regardés que comme une sorte de dilettantisme.

2. *Le bourgeois.*

J'entends par bourgeois cette classe d'hommes qui ont un métier ou un petit commerce. Ce sont ceux-là qui restent fidèles aux vieilles mœurs, tandis que tout change autour d'eux. A Munich ils sont encore en grand nombre et méritent d'attirer l'attention de l'observateur. Un bon bourgeois de Munich qui a son petit revenu assuré, travaille peu et tâche de s'amuser beaucoup. Il abandonne le labeur à ses ouvriers, et les soins de la maison à sa femme. Il se lève tard, et commence par manger une soupe fortement assaisonnée de poivre, afin de ne pas laisser éteindre en lui la louable envie de boire. Deux heures après on lui sert un morceau de viande, et après l'avoir savouré, il prend sa canne et son chapeau, et s'en va chez un marchand de vin faire une petite station. A midi il dîne, après quoi il dort ou va se promener dehors la ville. Pendant ce temps il digère ses trois repas, l'appétit lui revient, il entre dans un cabaret pour manger du jambon et boire quelques verres de bière. L'après-midi se passe dans cette douce occupation, il reprend le chemin de la ville, allume sa pipe, et entre dans une cave pour terminer dignement la journée par une cruche de bière et un morceau de chevreuil.

Tandis que l'homme se laisse ainsi paisiblement vivre, la femme prend soin des affaires, règle les comptes, reste dans sa boutique, et ne quitte un travail que pour en reprendre un autre. Son mari est d'ordinaire un personnage assez lourd et grossier; c'est elle qui attire le chalant par ses politesses, qui lui déroule, avec une complaisance infatigable, toutes ses marchandises, et lui répète combien tout cela est à bon marché, combien elle gagne peu. Puis quand vous partez, c'est elle qui vous reconduit encore jusqu'à la porte, et vous prie de revenir bientôt. J'ai vu ainsi des femmes fort riches recevoir avec une politesse étonnante des gens qui venaient faire auprès d'elles une emplette de quelques deniers.

Les femmes de Munich se distinguent par une coiffure fort jolie que l'on appelle *Riegelhaube*, et à laquelle rien ne ressemble en Allemagne. Souvent vous entendez dire dans les bals : as-tu vu la jolie *Riegelhaube*? et cela passe pour un éloge flatteur. Le roi a fait peindre plusieurs jeunes filles de Munich avec cette coiffure, entre autres une servante remarquable par sa beauté.

L'éducation que le bourgeois aisé donne à ses enfants est dans toutes les maisons à peu près la même. L'un des fils continue le commerce de son père, les autres vont à l'université ou apprennent un métier. Dans les derniers temps le goût de la peinture a fait de grands progrès, et les parents l'ont vu naître dans l'esprit de leurs enfants avec une sorte d'orgueil national.

Les jeunes filles apprennent la musique, puis elles entrent dans une riche maison ou dans un hôtel, afin d'apprendre la cuisine. Elles lisent fort peu, et se contentent ordinairement de la prose et des vers insérés dans le journal. Si quelquefois leur science s'élève plus haut, elles n'en font nullement parade. Si une d'entre elles a appris l'italien, elle se contentera de chanter avec la guitare la barcarolle; mais vous ne l'entendrez pas parler de Dante ou d'Arioste. Presque toutes ces jeunes filles sont charmantes par leur naturel; si elles montrent parfois un peu d'affectation, c'est seulement dans les efforts qu'elles font pour bien parler allemand. La plupart ont les cheveux bruns; on rencontre peu d'yeux bleus et de cheveux blonds. Vous ne rencontrez pas ici non plus dans les relations habituelles la sentimentalité qui existe dans d'autres contrées. Si vous parlez avec affection à une jeune fille, elle vous répondra sur le même ton; si vous la regardez en face, elle ne baissera pas les yeux; si vous lui prenez la main, elle ne la retirera pas. Le mensonge, la prudence, les petits artifices des autres femmes, sont pour elle chose inconnue.

Malheureusement la beauté de ces jeunes filles ne se conserve pas longtemps. Elles perdent de bonne heure leurs dents et leurs cheveux. Mais leur manière de s'habiller donne aux vieilles femmes des basses classes un certain air de propreté et de dignité. Regardez-les quand elles s'en reviennent à pas lents de l'église, tenant

leur rosaire à la main, et murmurant encore une prière le long de la rue. Comme leurs cheveux sont peignés avec soin et leur coiffure bien arrangée ! Et quel calme, quelle pitié dans leurs regards !

Tout ce qu'on apprend dans les autres contrées de l'Allemagne par la lecture, on l'apprend ici par le théâtre. Le théâtre enseigne à la jeunesse les différentes destinées de l'homme ; il lui présente les sommités et les misères de la vie, et les idées qu'on y puise se gravent plus profondément dans l'esprit que toutes celles qu'on emprunte aux livres. De même qu'on vante dans les autres villes le mérite des écrivains, on vante ici celui des acteurs. On ne s'occupe même pas de l'auteur des pièces qui sont représentées ; Goethe n'existe pas, on ne connaît que celui qui joue, le jour d'Egmont ou du Tasse. Schiller est peut-être le seul poète qui fasse exception, le seul qui soit connu du public peu instruit. Tout le monde arrive au théâtre avec un profond respect pour les phrases pompeuses du style dramatique. Lors même qu'elles ne seraient pas comprises, il faut qu'on les entende retentir, et les pièces qui en seraient dépourvues, sont des pièces condamnées. C'est ainsi, par exemple, que les comédies de Raupach n'ont pu se soutenir, tandis que des pièces fort insignifiantes, mais qui étaient déclamées solennellement, obtenaient au moins un succès d'estime.

Le bourgeois de Munich a conservé une rudesse de manières qui chaque jour disparaît davantage dans les autres villes d'Allemagne. Quand un aubergiste de Munich a servi de la bière à ses hôtes, il croit avoir rempli toutes ses obligations. Il est le seul qui garde sa casquette verte sur la tête, tandis que tout le monde ôte son chapeau. Il répond au salut le plus poli par un léger mouvement de tête, et s'il est assis, il ne se lève pas. On a vu des aubergistes se faire une réputation par leur grossièreté et attirer ainsi la vogue. Si un de leurs hôtes se fût avisé de blâmer quelque chose, il eût été promptement éconduit. A la moindre marque de mécontentement, le sévère aubergiste s'écriait : pourquoi venez-vous ici ? Il y a assez d'autres maisons dans Munich, je voudrais que vous allassiez tous chez mon voisin.

Les bourgeois qui louent des chambres croient aussi avoir tout fait quand ils vous ont donné quelques meubles. Si, avant de conclure le marché, on n'a pas eu soin de se faire donner toutes les choses nécessaires, on court grand risque d'avoir un jour quelque altercation qui se termine par l'intervention de la police.

Le nom de bourgeois est du reste un titre d'honneur que chacun ajoute avec plaisir à sa signature. Patriotisme, religion, dévouement à la maison régnante, telles sont les vertus que le bourgeois de Munich manifeste dans toutes les occasions. On indiqua un jour l'endroit où le prince Othon s'était arrêté pour saluer encore sa patrie avant de partir pour la Grèce, et à l'instant tout le monde apporta son offrande pour bâtir la chapelle qui porte le nom du jeune prince. Un tailleur de pierres acheta le champ sur lequel le roi avait pris congé de son fils, et y érigea une colonne.

Dans l'intérieur des familles, les heures de la prière, les jours de jeûne sont rigoureusement observés. Lorsqu'au milieu du jour la cloche vient à sonner, quelles que soient alors les occupations des bourgeois, tous y prêtent l'oreille. Tous se lèvent ou s'agenouillent pour prier, et la mère de famille prie en prenant soin de ses enfants. Un jour j'avais invité à dîner la femme d'un bourgeois de Munich, et je n'avais pas pensé que c'était un jour maigre. La pauvre femme n'osa pas avouer son embarras devant des étrangers, et finit par manger un peu de viande. Plus tard elle m'a avoué qu'elle s'était trouvée très-coupable, et qu'elle n'avait eu aucun repos jusqu'à ce qu'elle se fût confessée de ce péché. Dans les processions on ne compte pas seulement des femmes; les hommes, qui ailleurs transigent volontiers avec leur conscience, les suivent aussi, tenant un rosaire en main et priant à haute voix.

Les principales fêtes de famille sont les anniversaires de naissance. C'est aussi un jour solennel que celui où le fils d'une maison devient prêtre et dit sa première messe. On célèbre avec pompe la consécration d'une église. Pour ce jour-là on se fait faire des habits neufs, on donne de grands repas, et on mange des gâteaux d'une forme particulière et préparés exprès pour cette circonstance. Lorsqu'on annonce la première messe, des jeunes filles habillées

comme des fiancées entrent dans l'église, portant des couronnes de fleurs. Les cochers, les domestiques portent aussi des fleurs à leur chapeau, et des fleurs de romarin sur la poitrine. L'usage du romarin est tellement répandu dans toutes ces solennités, qu'il existe dans le Tyrol de vastes plantations de romarin qui fournissent à peine aux besoins de Munich.

Le bourgeois s'intéresse fort peu à la politique. Il penchait bien quelque peu vers le libéralisme; mais cela n'a duré qu'autant que les libéraux ont pu manifester leur opinion sans être rappelés à l'ordre et punis. La plupart du temps les événements se succèdent sans qu'il y prenne garde. L'idée de discuter sur les intérêts politiques d'un autre pays lui paraît risible; mais il voit avec la même indifférence les prisons politiques de la Bavière se remplir de condamnés, et de nouvelles prisons s'élever pour recevoir de nouvelles victimes. Une telle apathie n'aurait rien de surprenant dans un royaume où les habitants regardent leur gouvernement comme tout ce qu'il y a de meilleur au monde, et lui obéissent avec ponctualité comme des enfants obéissent à leurs parents. Mais ici ce n'est pas le cas : la moindre taxe sur la bière ou toute autre mesure du même genre produit aussitôt un sourd mécontentement. Je dois ajouter, il est vrai, que ce mécontentement n'a pas de suite.

Il y a dans la vie du bourgeois de Munich une uniformité qui n'a rien de désagréable. Il a l'humeur gaie, et s'il se montre un peu rude dans ses manières et grossier dans ses habitudes, il a le cœur bon et s'occupe avec amour des siens. Comme il peut se procurer facilement toutes les commodités de la vie, il n'est pas nécessaire qu'il travaille au point de se fatiguer. Il ne manque pas d'intelligence et conduit assez bien ses affaires. Mais il redoute toute espèce d'innovation.

Charles-Théodore introduisit la culture des pommes de terre en Bavière, et sous Maximilien-Joseph on vit paraître plusieurs ordonnances pour la propager. Le peuple s'obstinait à regarder la pomme de terre comme un aliment destiné aux animaux. Aujourd'hui encore elle est proscrite dans plusieurs familles, ou du

moins elle n'apparaît sur leurs tables que fort rarement. C'est sans doute un acte de sagesse que de s'en tenir aux anciennes méthodes dont l'expérience a démontré la valeur; mais il ne faudrait pas cependant s'opposer avec opiniâtreté à toute découverte nouvelle.

UN RÊVE,

TRADUIT DE SONNENWALD.

Une fois j'eus un rêve, un rêve étrange.

Il me sembla que j'étais transporté à l'heure où il ne fait plus nuit, où il ne fait pas encore jour, aux premières lueurs du crépuscule d'été, dans une vaste plaine. Je montai sur un coteau qui la dominait, et de là j'aperçus une foule immense, partagée en deux castes comme deux nations, l'une tournée vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. Le peuple d'Orient, debout et dans un frémissement d'impatience, attendait le lever du soleil, et dès que sa clarté commença à rayonner sur l'horizon, hommes, femmes, enfants le saluèrent avec de grands cris, inclinèrent la tête avec respect, puis la relevèrent en faisant retentir l'air de leurs accents joyeux. Il y avait dans leurs regards, dans l'éclat perçant de leur voix, dans leur attitude, un sentiment de bonheur et d'enthousiasme impossible à décrire. C'était la joie de l'âme, c'était l'ivresse des sens, c'était comme une puissance instinctive qui passait de l'intelligence à la matière, et qui donnait à leur visage l'expression d'une nature passionnée.

Et en les voyant je restai froid et immobile.

L'autre peuple restait silencieux, les mains croisées sur la poitrine, le front penché vers le sol; il était dans l'attitude de la méditation et du recueillement, quand tout à coup on entendit un son plaintif, harmonieux, comme le son d'une voix qui chante et gémit, comme le son de l'airain qui se balance à mouvements égaux et monotones, et tout le peuple, par un commun accord, se jeta à genoux, et les mains élevées vers le ciel, il pria. La prière était dans ses yeux, la prière sur ses lèvres, la prière

semblait partir de tous les cœurs et monter vers le ciel comme un nuage d'encens.

Et en le voyant je restai froid et immobile.

Le peuple d'Orient se mit en marche, s'éloigna lentement de la plaine. Longtemps je vis encore cette grande foule se dérouler, ondoyer devant moi, puis elle disparut.

Le peuple d'Occident resta seul. Je descendis de la colline, et je vins me placer au milieu de lui.

Tout à coup la scène changea, et je me trouvai transporté, avec ce peuple que je venais de voir être pensif et religieux, dans une grande ville, où il se montra à moi, ardent, habile, laborieux, élevant de hauts édifices, aplanissant des montagnes, domptant le cours des fleuves, enfantant par son travail et son industrie des prodiges qui semblaient le disputer aux prodiges de la nature elle-même.

Pour moi, je ne prenais part ni à ses travaux, ni à aucune de ses conceptions, je passais à travers cette foule comme un banni, comme un étranger. Aucun être ne me tendait la main, aucun cœur ne semblait répondre au mien ; les fêtes de ce monde et ses catastrophes, les actes de religion et les occupations matérielles ne m'offraient ni attrait ni intérêt. Puis parfois une torpeur indéfinie s'emparait de moi, un dégoût amer se répandait sur toute ma vie. Je sentais ma poitrine se gonfler sous un horrible malaise, et j'appelais de l'air ! de l'air ! Alors je m'élançais au dehors de la ville, je gravissais la montagne la plus escarpée, je cherchais la retraite la plus obscure, le rocher le plus désert, et lorsque j'étais seul, je me sentais plus mal encore. Je ne pensais plus ; je ne vivais plus. J'interrogeais mon cœur, et il me semblait que je n'avais plus de cœur, et qu'à sa place je n'apercevais qu'une plaie sanglante, sans aucune fibre vivante, sans pulsation. Cependant du fond de la vallée arrivaient jusqu'à moi le bruit des instruments de fête, l'accent des voix joyeuses de ceux que j'avais laissés dans la cité, et je résolus de rentrer parmi eux, de me faire à leur existence, de partager leur sort.

Et comme eux je pris une compagne.

Ce fut un beau jour. On dansait et on riait dans la salle de festin. Pour moi, je ne dansais, ni ne riais; je voyais mes convives passer autour de moi comme des ombres. La joie de tout ce monde qui me félicitait de mon bonheur n'arrivait à mon âme que comme une musique imparfaite qui me préoccupait désagréablement, sans toutefois fixer mon attention, et les cérémonies qui se firent pour mon mariage semblaient se passer en dehors de moi. Ma voix parla, ma tête s'abaissa pour dire oui, ma main se trouva dans une autre main, je ne sais comment cela se fit. Mon âme n'y était pas. Le soir ma femme pleura, quand elle vit que je n'adorais pas comme elle un Dieu, et qu'elle trouva mon cœur sourd aux paroles religieuses qu'elle murmurait à mon oreille.

Et elle devint triste et sombre, et moi, je repris ma vie vague et indécise, ma vie dans laquelle je ne trouvais rien à expliquer, rien à regretter et rien à désirer. Tout cela dura longtemps. J'appelai la mort; la mort qui était pour moi l'anéantissement de tout, me semblait mille fois préférable à cette existence décolorée et sans charme, à ces heures qui se traînaient péniblement l'une après l'autre, pour ne me laisser en passant qu'une plus grande lassitude ou une amère pensée. J'appelai la mort à haute voix.

Et la scène changea.

Je me trouvais à minuit dans une longue et sombre galerie. C'était la nef d'une église. D'immenses draperies noires semées de fleurs blanches étaient tendues sur les murailles; des draperies noires aux fenêtres, des draperies noires contre les portes interceptaient toute lumière extérieure, et faisaient de cette église une sorte de tombeau, dont la lueur pâle de quelques flambeaux ne servait qu'à faire deviner la profondeur. Le long de la nef était rangée une longue file de cercueils couverts d'un drap noir. Il faisait froid. Je sentais un frisson glacial parcourir tous mes membres; les dalles de la nef étaient froides, et froid aussi le cercueil contre lequel je voulus m'appuyer, et de temps à autre arrivaient des rafales de vent qui sifflaient doublement entre les ais mal joints des fenêtres. Je me disposais à quitter ce théâtre de deuil qui m'inspirait un indéfinissable sentiment de terreur,

quand tout à coup des prêtres arrivèrent, j'entendis des voix plaintives chanter le chant des morts. Tout le monde s'agenouilla. Moi, je restai debout. Et j'essayai en vain de trouver un accent religieux, un mot de prière au fond de mon âme; mon âme demeura froide et ma bouche ne put rien prononcer. Les prêtres vinrent en procession arroser d'eau bénite chacun des cercueils. Quand ils eurent tous passé, je voulus aussi faire comme eux; mais lorsque d'une main tremblante je tentai de secouer le goupillon, je me sentis tout à coup saisi par le bras, un cri horrible partit du fond de l'église; un mouvement de silence lui succéda, pendant lequel mes cheveux se dressaient sur ma tête. En même temps le voile qui recouvrait les cercueils tomba, et je vis une longue foule de squelettes qui, secouant leurs membres décharnés et me regardant avec leurs yeux caves et flamboyants, s'écriaient: malheur à l'athée! malheur à l'athée!

Et, rempli de frayeur, je me jetai la face contre terre, je me tordis les bras dans l'angoisse du remords, et je criai : Dieu! Dieu! donne-moi la foi! Dieu, par pitié fais que je croie!

LE JUIF ERRANT,

TRADUIT DE SCHUBART.

Il fut, il est un peuple miraculeusement remarquable, dont le berceau se balançait sous la tente du patriarche, sous l'ombrage du palmier, près des rives d'argentines fontaines, au branle du zéphyr qui courait frais et fécond sur une création que venait de former Dieu : origine toute vierge et suave, pleine de mœurs souriantes, d'intérieurs de famille, de figures candides de jeunes femmes, de visites d'anges, de révélations du Ciel; puis à ces tableaux d'âge d'or succédèrent toutes les vicissitudes dans lesquelles peut fluctuer une existence de peuple : nourrisson de l'Éternel, il eut des jours où il suçait le lait et le miel; d'autres où, sevré du bonheur, il but à la coupe des larmes, où trempaient la désolation, le fiel de la honte et la mort; et cependant rien ne

fut breuvage mortel pour ce peuple, pas même l'onde de l'Euphrate baignant de ses flots amers les saules où il appendait sa cithare muette; il est vivace à faire mal, une goutte de sang inextinguible parcourt sa veine : voyez-le ! c'est un lichen humain qui depuis de longs siècles va s'étendant sur le monde qui n'est pas à lui, se posant en silence sur l'arbre de peuple qu'il rencontre, et mendiant là sur l'écorce quelque sève pour qu'il végète. Et c'est ainsi qu'il en est depuis dix-huit siècles, que le samoun de la vengeance, dans son tourbillon de feu, balaya la ville sainte et dispersa ses habitants.

Et les nations qui regardaient passer au milieu d'elles ce fantôme de peuple que promenait une main invisible, résumèrent, sous un symbole unique, leur pitié, leur admiration et leur effroi ; à l'homme sorti de l'Idumée elles donnèrent une barbe et des cheveux blanchis, un bâton pour son voyage incessant, et elles dirent : C'est Isaac Ahasver à qui l'ange cria : Marche ! marche ! le jour de la mort du Christ ; ne l'avez-vous pas vu passer avec sa figure hâve, sa chevelure en désordre, son accoutrement de pèlerin éternel ? il va vite sans s'arrêter et sans sourire, même quand il passe auprès d'un enfant à tête blonde ou d'une jeune fille aux joues aurore ; une fois, au détour du vallon, quand la nue était fauve et que le vent hurlait, ne l'avez-vous pas entendu chanter de sa voix, que deux mille ans ont rendue un peu chevrotante, sa triste complainte :

Est-il rien sur la terre, etc.

De cette légende, le poète, l'écrivain se sont emparés après que le peuple en eût fait sa croyance et sa ballade ; à une rive du Rhin le chanfre de Frédéric le Grand¹, sur la terre de France le chanfre du grand Empereur nous ont donné le Juif errant : le théâtre aussi est venu qui s'est essayé à dramatiser cette tradition fantastique et surhumaine ; conception populaire, immense, à la hauteur de laquelle les décors de la scène ne peuvent atteindre, devant laquelle s'annihile nécessairement tout l'art du machiniste ;

¹ C'est par son *Ode sur Frédéric le Grand* que Schubart dut sa mise en liberté de la prison d'État du Hohenasperg, où il avait passé dix ans.

en vain nous donne-t-on des tableaux de Jérusalem, de catacombes, d'enfer ou de ciel; en vain cherche-t-on à vous émotionner à la parole de Michel ou de satan, à la vue de la merveilleuse échelle de Jacob ou de l'apothéose du Juif errant et de Napoléon : tout cela vous laisse froid, désenchanté et fait rire, et à la vue de ce chérubin, qui a l'air de tenir un tison au lieu d'un glaive, dont l'aile d'or est si lourde et si roide; de ces démons et de leurs rondes, de ces torches flamboyantes et de cette fumée de soufre, vous vous prenez involontairement à dire : *Sommes-nous donc revenus aux mystères du moyen âge ou aux autos sacramentales de Lope de Vega?*

L'imagination du spectateur dans un pareil sujet a une carrière trop vaste pour pouvoir se contenter de quelques points décousus qu'on lui jette, et elle retourne avec enchantement au poète qui a su mettre son style à la hauteur de son inspiration, qui a peint à grands traits de fer et de flamme l'épouvante et la rage, qui ne laisse plus rien à dire, et qui épuise toutes les intonations du désespoir; lisez plutôt Schubart, et dites s'il n'a pas accumulé sur son juif errant assez de terreur, de malédiction et d'indicible pitié.

J. C.

« Hors d'une fente sombre des rocs du mont Carmel se traîne Ahasverus. Il y a bientôt deux mille ans que le fouet de la malédiction le pousse par tous les pays. Le jour où Jésus, portant le fardeau de la croix, voulut se reposer devant la porte d'Ahasverus, le juif, ah ! lui refusa le repos et, fier, le repoussa loin de sa demeure; et Jésus s'en alla chancelant, succombant sous la charge et gardant le silence; mais un ange de mort vint devant Ahasverus et lui dit en courroux : « Tu as refusé le repos au fils de l'homme, qu'il te soit aussi refusé à ton tour, inhumain, jusqu'à ce qu'il vienne. »

« Un noir démon sorti des enfers te fouette maintenant, Ahasverus, de pays en pays; tu n'auras pas la douce consolation de mourir, ni le charme du repos de la tombe.

« Hors d'une fente sombre des rocs du Carmel se traîne Ahas-

verus; il secoue la poussière de sa barbe, il saisit un des crânes entassés, le lance du haut de la montagne, la tête de mort saute, rebondit, vole en éclats; c'était mon père! mugit Ahasverus. Encore un crâne, ha! encore sept crânes roulent de rocs en rocs. Et ceux-ci et ceux-ci, dit le juif furieux, l'œil saillant et fixe, et ceux-ci et ceux-ci sont mes femmes, ha! et leurs crânes roulent encore. Et ceux-ci et ceux-ci ce sont mes enfants, ah! ils purent mourir; mais moi, maudit, je ne puis mourir! l'épouvantable jugement s'attache à jamais en bruissant sur moi.

« Jérusalem s'abîmait; j'étouffai l'enfant au berceau, je courus dans les flammes. J'insultai le Romain, cependant, hélas! hélas! la malédiction incessante me saisit aux cheveux, et je ne mourus pas.

« Rome s'abîmait, la géante; je me plaçai sous la géante qui croulait; cependant elle tomba et ne m'écrasa point; les nations s'élevaient et s'enfonçaient devant moi; mais je restai et je ne mourus pas.

« Du haut d'un écueil ceint de nuages je me précipitai dans la mer; cependant les vagues tournoyantes me roulèrent sur le rivage et le trait de flamme de l'existence continua à me percer; je plongeai mes regards dans l'affreux abîme de l'Etna, je me précipitai en fureur dans le cratère, et là, pendant dix lunes, je rugis avec les géants le hurlement de l'épouvante, et la gueule de soufre du volcan retentit de mes gémissements, Ha! pendant dix lunes! Cependant l'Etna fermentait et me revomit dans le torrent de ses laves; je palpitai dans les cendres et je vivais encore!

« Une forêt brûlait, je courus défilant dans la forêt brûlante; de la chevelure des arbres la flamme m'atteignit, l'incendie flammbait autour de mes membres, et il ne me consuma point.

« Je me mêlai parmi les égorgeurs de l'humanité, je me précipitai dans l'ouragan des combats, je rugis de dédain contre les Gaulois et contre les Germaïns invaincus; cependant le dard et la javeline se brisèrent sur moi, le glaive brandi du Sarrasin vola en éclats sur mon crâne, la grêle des batailles pleuvait sur moi comme des sèves lancées sur une cuirasse de fer, les éclairs

de la mêlée serpentaient impuissants autour de mes reins, comme sur les flancs d'une pointe de rocher qui se cache dans les nuages; l'éléphant me foudra en vain sous ses pieds; en vain le coursier des combats, étincelant de colère, me rua de son sabot d'acier; la mine pleine de poudre se dressa avec moi et me lança dans les airs, je retombai étourdi, et je me trouvai grillé au milieu du sang, de la cervelle, de la moelle et des membres broyés de mes compagnons.

« La massue d'acier du géant se rompit sur moi, le poing du bourreau se paralysa sur moi, la dent du tigre s'émausa sur moi, aucun lion affamé ne me déchira dans l'arène; je me couchai sur de venimeuses vipères, je tordis la crête du dragon sanglant; la couleuvre m'enfonça son dard, et je ne mourus pas; le dragon me tortura, et je ne mourus pas!

« Et je jetai la dérision au tyran, et je dis à Néron : tu es un chien de sang! je dis à Christian : tu es un chien de sang! je dis à Muleï Ismaël : tu es un chien de sang! Les tyrans inventèrent de nouveaux supplices, et ils ne m'égorgeaient pas!

« Ah! ne pouvoir mourir! ne pouvoir mourir! ne pouvoir reposer après les tourments de la vie, porter un corps de poussière avec ses maladies et ses couleurs de mort! avec son odeur de tombeau! être obligé de voir pendant des milliers d'années le monstre béant de l'uniformité, et le temps lascif et affamé, toujours produisant des enfants, toujours dévorant ses enfants! Ah! ne pouvoir mourir! ne pouvoir mourir!

« Dieu terrible, là dans ton ciel, dans ta demeure de vengeance, as-tu un supplice plus épouvantable encore? ha! fais-le tomber sur moi! Que l'ouragan me précipite des rocs du Carmel, et qu'étendu à son pied je halète, je palpite et je meure.

« Et Ahasverus tombe. Un bruit résonne à son oreille, la nuit couvre ses cils hérissés. Un ange le reporte à son antre. « Repose maintenant! lui dit l'esprit du ciel; dors un sommeil paisible, Ahasverus, le courroux de Dieu ne dure pas éternellement! »

CONVERSATIONS DE GOËTHE.

M. le docteur Eckermann, de Weimar, le secrétaire, l'élève, l'ami de Goëthe, va publier prochainement un livre qui ne peut manquer d'avoir un grand intérêt; ce sont les entretiens du poëte pendant les dernières années de sa vie, les diverses pensées que Goëthe exprimait sur l'art, la poésie, la science, et que M. Eckermann recueillait en silence jour par jour avec une scrupuleuse fidélité. L'éditeur ayant bien voulu nous communiquer les premières feuilles de ce livre, nous allons en extraire quelques passages, et nous laisserons parler Goëthe lui-même.

« Mes œuvres, disait-il, ne peuvent pas être populaires. Celui qui s'efforcerait de leur donner ce caractère, serait dans l'erreur. Elles ne sont pas écrites pour les masses, mais seulement pour un petit nombre d'hommes qui demandent des choses de ce genre et prennent la même direction que moi. »

« Les Allemands ne peuvent pas s'affranchir de leur nature de philistres. Ils sont là à discuter sur certains distiques qui se trouvent dans les œuvres de Schiller et dans les miennes. Ils s'imaginent que ce serait une affaire très-importante qui de Schiller ou de moi est le véritable auteur de ces distiques. Comme si cette question pouvait avoir le moindre résultat, comme s'il ne suffisait pas que les vers fussent là.

« Pendant plusieurs années nous avons été tellement unis, Schiller et moi, nous avons vécu dans des relations si fréquentes, dans des communications si intimes, que nous ne pouvions plus nous demander à qui de nous deux appartenait telle ou telle pensée. Nous avons composé un grand nombre de distiques ensemble. Souvent c'était moi qui donnais l'idée, et Schiller faisait les vers; d'autres fois c'était le contraire, et d'autres fois encore Schiller écrivait un vers et moi l'autre. Une fois qu'on en est venu là, comment pourrait-on dire: ceci est à moi, et cela est à toi? Il faut être terriblement plongé dans la vulgarité d'esprit pour attacher quelque importance à la solution d'une telle question. »

« C'est une chose ridicule que de contester à un homme l'originalité, parce que l'on peut indiquer les sources où il a puisé. Autant vaudrait, pour apprécier la force d'un homme, calculer ce qu'il a mangé de chair de bœuf ou de mouton. Nous naissons avec de certaines facultés, mais nous sommes redevables de notre développement à toutes les influences diverses du monde où nous entrons, et où nous prenons ce qui nous convient. Je dois beaucoup aux Grecs et aux Français, beaucoup à Shakespeare, à Sterne, à Goldsmith. Mais ce ne sont pas là les seules sources auxquelles j'ai puisé ; il serait trop long de les énumérer. La chose essentielle, c'est d'être doué d'une âme qui aime le vrai, et qui le prend partout où elle le trouve.

« Du reste, le monde est si vieux, et il y a eu depuis des siècles tant d'hommes importants, que l'on ne peut plus rien trouver et plus rien dire de neuf. Ma *Théorie des couleurs* n'est même pas neuve. Platon, Léonard de Vinci et beaucoup d'autres avaient dit les mêmes choses. Tout mon mérite est de les avoir trouvées et répétées, d'avoir cherché à frayer un chemin à la vérité, au milieu d'un monde assez confus.

« Notre devoir est de répéter sans cesse la vérité ; car sans cesse on nous prêche l'erreur. Dans les journaux, dans les encyclopédies, partout règne l'erreur, partout la majorité l'accueille. »

Goethe disait d'une de ses ballades : « J'y ai rêvé pendant des années entières, et je l'ai écrite trois ou quatre fois avant de par venir à la composer telle qu'elle est. »

Il disait de Faust : « Je l'ai fait en même temps que Werther. Je l'apportai à Weimar en 1775. Je l'avais écrit sur du papier à lettre, sans y faire une seule rature ; car je me gardais bien d'écrire une seule ligne qui ne fût pas bonne et digne d'être conservée. »

De Voltaire : « Tout ce qu'un homme d'un talent aussi élevé que Voltaire écrit, mérite vos éloges ; mais vous avez raison de lire avec tant de soin ses poésies légères. C'est sans contredit l'une des plus charmantes parties de ses œuvres. Il n'y a là pas un vers qui ne soit parfaitement clair et plein d'esprit, de grâce et de gaieté. »

Un jour on parlait des cours de MM. Guizot, Cousin et Villemain, et Gœthe disait : « Ces hommes ont de grandes vues et une grande pénétration. Ils joignent à une connaissance profonde du passé l'esprit du dix-neuvième siècle, ce qui fait vraiment des miracles. »

Une autre fois il ajoutait : « On dirait que nous avons été jusqu'à présent conduits par des détours et des allées tortueuses dans un jardin ; mais ces trois hommes sont venus faire une brèche dans le mur, et ont ouvert une large porte par laquelle on passe maintenant librement. »

Quelqu'un dissertait devant lui sur la philosophie indienne. « Cette philosophie, dit Gœthe, n'a rien d'étrange pour nous, elle représente toutes les époques par lesquelles nous passons. Dans notre enfance nous sommes sensualistes ; nous devenons idéalistes lorsque nous aimons, lorsque nous enrichissons l'être auquel nous sommes attachés de qualités qu'il ne possède pas. L'amour chancelle, le doute nous saisit, et nous devenons sceptiques avant d'y penser. Le reste de la vie nous est indifférent, elle s'en va comme elle peut, et nous la terminons par le quiétisme comme les philosophes indiens. »

« Tout ce qu'il y a de grand et d'intelligent existe dans la minorité. On a vu des ministres lutter contre le peuple, contre les rois, pour réaliser une de leurs hautes idées. Il ne faut pas s'attendre à ce que la raison soit populaire. La passion et le sentiment peuvent l'être ; mais la raison n'appartiendra jamais qu'à un petit nombre d'hommes. »

« Je ne compte pas beaucoup sur ce que j'ai fait comme poète. D'excellents poètes ont vécu en même temps que moi ; d'autres avant ; d'autres viendront après. Ce qui me satisfait le plus, ce qui me donne le sentiment d'une certaine supériorité, c'est d'être le seul homme de mon siècle qui ait pénétré dans la théorie des couleurs, et qui en sache le vrai point de vue. »

« Pour être habile, il ne suffit pas d'avoir du talent, il faut vivre dans le grand monde, voir jouer les principaux personnages du temps, et se mêler quelquefois de la partie. »

« Sans mes études d'histoire naturelle, jamais je n'aurais appris à connaître les hommes tels qu'ils sont. Partout ailleurs il est difficile de distinguer la véritable erreur ou la rectitude de pensée, le côté faible ou énergique d'un caractère; mais la nature ne souffre point de fausses combinaisons. Elle est toujours vraie, toujours forte et majestueuse. La raison est toujours de son côté. Les erreurs et les défauts n'appartiennent qu'aux hommes. Elle dédaigne l'esprit vulgaire; mais elle s'abandonne à l'âme pure, vraie, élevée, et lui dévoile tous ses secrets. »

CHAPITRES DÉTACHÉS DE LA VIE DE FIBEL,¹

TRADUIT DE JEAN-PAUL.

CHAPITRE JUDAS. — JOIES A FLEUR D'ÂME.

Promenade au bois.

Indiciblement ravi de sa petite personne et heureux de vivre, se contemplant tour à tour lui et le paysage, heureux du moindre buisson et de la moindre colline, il arrivait, tenant dans ses poches ses dix doigts, dont les pulsations remplaçaient les battements égaux d'une montre, devant la maison de chasse bien connue, dont il savait depuis longtemps par cœur et d'un bout à l'autre les têtes de cerf en bois avec leurs armures couronnées; — tout était ouvert, mais personne dedans, si ce n'est toutefois deux chiens, qui se contentaient d'aboyer sans se dresser sur leurs pattes. — De cette maison tout, jusqu'au vide dont elle était remplie, était quelque chose d'ancien pour notre ami Fibel. — Le vieux capitaine des chasses, qui sortait à la pointe du jour avec sa charge de hêtre et ne rentrait que le soir avec sa cruche, laissait à sa fille (aussi en faisait-il par ce motif presque autant de cas que du meilleur de ses chiens couchants) le logis et la journée libres. — Souvent elle restait assise dans les longues soirées d'hiver, environnée par le noir ouragan du dehors et la forêt sombre dont

¹ Voir le délicieux volume de Nodier, intitulé : *Fée aux miettes*.

les chènes craquaient, seule au milieu des animaux, et se réservait, en se levant de bon matin pour travailler, un petit intervalle clair de bonheur durant la nuit, afin de pouvoir respirer. — Mais, une fois le père endormi, dès que, rouge de froid et de boisson, il avait fini par ronfler, alors l'aube riante et le printemps fleuri venaient visiter la petite salle à poêle, et tous les chiens en liberté bondissaient de joie. — Chaque nouvelle du père était pour la pauvre enfant comme un roman loué au cabinet de lecture, et chaque mot de colère qui lui échappait était pour elle comme un trait ironique, qui faisait taire son instrument et sa symphonie. — Oh ! comme une figure d'homme vivant fait du bien le soir à une pauvre solitaire, quand, de tout le jour, elle n'a pas entendu une seule voix humaine, autre que la sienne, chanter, et pas vu un seul visage autre que le sien ! — et puis, que l'on vienne s'étonner après cela que nous ne nous aimions guère, les uns les autres plus tendrement que les loups et les araignées, quand on songe que nous sommes rassasiés d'êtres humains avec une prodigalité si déplorable ?.... lorsqu'on pense que dans une petite ville de moyenne classe il y a là pour un seul cœur dix mille êtres vivants à aimer ; que, dans une ville de résidence, un pauvre diable en a cinquante mille !.... comment donc un garçon pourrait-il se tirer d'affaire à Paris ? — mais jetez-moi seulement pendant trois mois un de ces égoïstes parisiens dans quelque *Torre maledetta*, dans quelque tour de fanal, et puis rouvrez-lui la porte, rendez-le à la liberté — et vous verrez s'il ne sort pas de cette solitude meilleur, plus affectueux et plus tendre ami des hommes ses frères ! —

Lorsque Gotthelf (Fibel), après avoir attendu, se fut assis sur le bord de la fenêtre et qu'il eut fait bon accueil aux chiens, une main le saisit, de dehors, par les cheveux. Avec sa pleine et rose bonne petite figure Drotta le regarda lentement sous ses grandes paupières brunes, et dit : Monsieur veut-il me faire l'honneur de cueillir le millet aux grives avec moi ? — bon soir ! et puis elle éleva sa main pleine de graines de sorbier des oiseaux pour le bec des grives.

Il était en même temps là et dehors; il lui laissa deviner quel jour c'était aujourd'hui? — C'est la S. Pierre, dit-elle. — Non, pas encore cela! Il lui fit admirer sa belle redingote en pluche verte — il lui donna une demi-once de café brûlé — elle ne devina rien; il lui fit boire la glace aux groseilles, elle n'en devint pas plus savante. Enfin il se mit à compter 1, 2, 3 et ainsi de suite jusqu'à 15. — Qu'est-ce donc? reprit-elle. Ah! si monsieur veut parler de son jour de naissance, je le sais déjà depuis avant-hier, votre mère me l'a dit, et Dieu notre Seigneur aura certainement ses regards de bonté sur vous, non-seulement cette année-ci, mais aussi les années suivantes, et je le souhaite bien de tout mon cœur! — Elle s'empressa de lui donner le tiers du millet aux oiseaux, en le suppliant de se dépêcher, afin qu'il leur fût possible de se reposer raisonnablement à la maison et de causer un instant. Puis, pour qu'il ne s'écartât pas trop dans le bois, elle lui proposa de chanter un cantique, lui un vers, et elle l'autre. Elle choisit le cantique du soir :

Du soleil chéri, lumière et magnificence.

Mais ils cessèrent bientôt de chanter régulièrement l'un après l'autre, parce que Fibel croyait plus proche de lui la douce chanteuse qui faisait la *partie* contraire, et parce que (peut-être par simplicité) il négligeait de redoubler sa voix à mesure qu'il s'éloignait davantage. Les pinsons qui émigrent pour les pays plus chauds, justement dans le mois où lui-même était arrivé dans un pays plus froid, et où feu son (bienheureux) père, au jour de sa naissance, en avait pris un pour otage; les pinsons, dis-je, battaient déjà des ailes ou criaient à travers la forêt, et c'est aussi ce que faisaient les bees-de-croix comme durant le mois où il était venu au monde : dans toute la forêt c'était une symphonie vivante et variée, et l'on songeait du reste plus au printemps qu'à toute autre chose. Enfin le soleil couchant allumait en plusieurs endroits un petit incendie avec ses roses de feu, et plus d'un arbre, de la racine jusqu'au faite, flamboyait d'or et de pourpre.

L'intérieur de son âme devint triste et doux, il ne savait pas pourquoi. Et comme l'eau qui, par une fente invisible, monte

dans le bateau, cet étrange sentiment s'élevait de plus en plus dans son cœur plein ; il posait les graines, durant le chant de Drotta, souvent plus d'à moitié hors du *collet*. Elle revint, après avoir mis des amorces à plus de vingt endroits, et rectifia les siennes en secouant doucement la tête.

Il aperçut quelques gouttes sur son visage ; il les prit pour des gouttes de sueur ; cette rosée du travail ; elle lui dit qu'il lui avait fallu pleurer, parce que sa manière de chanter lui rappelait dans le lointain celle de sa pauvre mère : ah ! *s'écria-t-elle*, M. Gotthelf, heureux celui qui en a encore une ! Là-dessus il s'épancha en louanges de leurs mères à tous deux, allant de l'une à l'autre, de ces bonnes mères qui veillent ainsi sur chaque être humain, et en prennent un soin si délicat ! Maintenant, dit-elle, une fille le lui rendrait bien, et cela ne devrait guère même être autrement. — Mais tout pétri d'amour, notre ami Fibel ne savait aucun moyen d'en venir au point principal, comme aussi de sortir de cette idée qu'elle et sa mère se rendraient l'une l'autre infiniment heureuses ; tout ému, tout égaré d'ailleurs de l'assurance que Drotta venait de lui donner, que sa voix lui avait semblé comme un écho sorti de la tombe de sa mère, et principalement remué par toute cette causerie sur les deux bonnes mères — car le sexe masculin fait une singulière estime de l'amour filial envers les mères ; il prit sa main : « Quelle main blanche et tendre à côté des miennes, » dit-elle. — « C'est d'étudier, dit-il ; tout me pique. »

Pendant qu'elle allumait de la lumière dans la chambre, car la nuit était tombée, l'émotion fut si grande en lui, qu'il lui échappa de dire avec soupir : je voudrais bien avoir seize ans accomplis ! A la même minute la lointaine sonnerie des cloches de son village l'arrêta : c'était l'*Angelus* ; tous deux croisèrent les mains en silence, et puis dirent à voix haute : Amen ! Alors, pendant qu'elle travaillait à couper le pain du soir pour les chiens et le vieux capitaine des chasses, il lui devint plus facile de tisser et de dévider le fil de ses paroles, surtout quand elle se mit à brûler le café pour elle-même et pour notre ami Gotthelf. Il donna comme

toute fraîche pour l'univers, du reste déjà bien vieille pour le monde des lecteurs et pour la postérité, la nouvelle qu'à présent cela ne durerait plus qu'une petite année, et qu'alors la petite armoire serait ouverte. — Mais s'il ne s'y trouvait rien, dit-elle. Oh! reprit-il, alors je serais un homme perdu. Je puis bien me nourrir moi et ma mère, seulement avec ma plume, d'après l'exemple des plus grands savants que je connais par l'impression de leurs œuvres; mais avec cela seul j'ai pourtant bien de la peine à me soutenir moi et ma mère! — Seigneur, mon Dieu! dit-elle avec tristesse. Après ce petit mot il lui fut impossible de manger avec lui les tranches de pain de la tasse de café, si bien qu'elle le força d'accepter la tasse et même une cuiller avec. Il eut à réfléchir. Voilà l'homme. Mille doutes traversent en voltigeant son âme, comme autant de petits nuages sans ombre, et il s'aperçoit à peine de la lumière diffuse du soleil; et puis, qu'un autre vienne alors exprimer les mêmes doutes, c'est fini; l'azur de son ciel continue à se couvrir.

Mangez donc, dit-elle, à quoi bon tout cela? vous connaissez mon père. De toute cette longue année-ci nous ne devons pas y songer, nous ne sommes pas encore bons l'un pour l'autre. — Il regarda aux murailles les armures des cerfs: elles parurent à ses yeux humides, mobiles et perçantes. Elle essuya les siens, le caressa doucement depuis l'épaule jusqu'au bout de ses doigts d'écrivain, puis elle ajouta: Envoyez-moi toujours votre bonne mère; une année est bientôt passée.

Ce présent plein de chaleur triompha des froides images du doute. On pouvait tirer du marc de café de riantes et de si gracieuses prophéties! Sur quels atomes lumineux de poussière un astre éblouissant, un céleste paradis ne s'envole-t-il pas souvent vers l'homme pour prendre racine et répandre la félicité dans son cœur! C'était na de ces atomes d'or voltigeant qu'habitait Gott-helf, c'est de là-haut qu'il regardait maintenant en bas le monde et les hommes.

Le petit nuage de poussière s'élargit beaucoup lorsqu'elle moucha la lumière, et lui dit qu'elle voulait un peu lui *faire la*

conduite, et le mener à travers la forêt sombre par les sentiers les plus courts. Elle l'attira dans l'obscurité par la main, et sentit la douce pression de ses doigts l'un après l'autre. Et lorsque tous deux sortirent enfin du bois et s'avancèrent au-dessus du brillant paysage sur la pente duquel son petit village étincelait aussi au clair de lune, elle l'accompagna encore jusqu'à la petite montée la plus voisine. La nuit était peut-être la dernière et belle nuit tiède de Novembre, de ce mois qui amène comme un automne abrégé de l'automne. La lune, comme c'est sa coutume à la tombée des feuilles, s'était levée dans le ciel de meilleure heure qu'on ne l'eût pensé. Les vertes semences du printemps à venir et le rouge foncé de rouille du feuillage des bois coloraient plus vivement cette nuit pâle et cette pâle saison; les oiseaux d'hiver arrivaient en criant dans les cieux, et les oiseaux d'été s'envolaient; sur les collines d'argent des nuages, ces hôtes, chanteurs de l'été, allaient sans doute se reposer, et de là jeter un regard sur les contrées à venir, et du côté de tout le glacis éblouissant sous leurs pieds, le paysage qui s'étendait jusqu'au petit village où brillaient encore des lumières, remplissait l'âme de désirs et de félicité.

Longtemps Drotta fixa de l'œil la petite flèche étincelante du clocher de l'église, et puis elle dit vivement : bonne nuit ! mais retint sa main : il le lui disait aussi et saisissait sa main droite.

« J'ai déjà dit bon soir, cher Helf, » reprit-elle avec un autre accent. La lune les éclairait en plein, et laissait voir l'amour qui brillait sous ses paupières et toutes les roses épanouies de sa figure. « Est-ce pour toute une année, bon soir ? » demanda-t-il, et il ne put retenir ses larmes. Et ils tombèrent l'un vers l'autre réunis par un baiser : ils ne savaient pas comment. Toute l'ardeur et l'impétuosité d'âme de Drotta voulaient comme imprimer ses lèvres sur les siennes, et la Drotta qui le baisait avec tant d'ardeur, fut bien différente de celle qui lui dit ensuite : « Envoyez-moi demain votre mère, » et s'enfuit.

Il la suivit longtemps du regard, jusqu'à ce que la forêt la lui eût cachée. Puis il s'élança en planant comme s'il avait eu des

ails de toute la longueur de la colline ; il s'arrêta tous les fossés et tous les buissons sans en manquer un seul. Arrivé au village devant sa maisonnette, il s'étonna de la quantité des lumières comme s'il était resté longtemps absent. Assoupie dans une posture douloureuse, la mère dormait ; il l'éveilla tout doucement, la porta tout enivrée de sommeil dans son lit, lui promit d'aller dormir, et que le lendemain il lui raconterait tout.

Mais auparavant il ouvrit la croisée et contempla longtemps le clair de lune ; la trame du paysage et celle de son âme se fondaient l'une dans l'autre en couleurs étranges et douces ; il nageait avec les flots de lumière de la lune sur les prairies, et puis cette clarté reflétait dans son cœur, étincelante à la pointe de toutes ses pensées. Et lorsqu'enfin il ferma les yeux, il entendit sans cesse toute la nuit une voix, une seule voix mélodieuse et bien connue, et mille délicieuses larmes d'amour coulèrent brûlantes de ses paupières fermées.

Oh, n'enviez pas la jeunesse et le rêve aux mortels ! ils ressemblent trop aux fleurs qui ne dorment qu'autant d'heures qu'elles fleurissent : fanées, elles se réveillent, et leur calice s'ouvre à la nuit longue, froide et humide. Jeunes gens et jeunes filles dorment, et puis rêvent ; ôtez-leur le sommeil, adieu le rêve, adieu le tendre abri des germes de l'avenir ! —

CHAPITRE XII. — CORNET DE CAFÉ.

Nuances et demi-teintes du bonheur.

Puisque l'amour, à l'époque de sa pauvreté, est plus riche en présents que le mariage à l'époque de sa richesse, pareil aux oiseaux qui chantent et s'agitent doucement sur les branches nues sans verdure, mais qui, durant l'automne, perchés sur des arbres chargés de fruits, sont muets : notre Gotthelf avait donc aussi devant lui une année pleine d'une dizaine d'années au compte du bonheur ; car le beau baiser qu'il avait, nul ne pouvait le lui enlever. Et l'Ophir et le Pérou d'or, dont les mines devaient

fournir ses *alliances* au fondeur et à l'orfèvre, lui étaient sûrement gardés pour l'avenir au fond de la petite armoire. Il s'étonna donc qu'il en fût venu à gémir une ou deux fois avec sa colombe Drotta ; mais les nombreuses émotions du jour anniversaire de la fête de son berceau l'expliquent assez. Maintenant il vivait, et se nourrissait du plus beau baiser qu'il y ait dans les quatre saisons des baisers ; il jouissait avec délices d'un baiser de printemps.

Je ne sais guère si tous mes lecteurs (ou lectrices) connaissent aussi familièrement cette nomenclature botanique que je la connais ; la chose en elle-même est vieille pourtant, et je m'étonne que bien des gens l'ignorent. Mais pour leur en faciliter l'intelligence, je veux bien prendre la peine de dépenser pour eux quelques mots de plus.

C'est par le plus beau de tous, celui de Fibel, le baiser qui dit : adieu, portez vous bien — le baiser final — car chacun peut lui donner un nom différent — que tout le monde débute ! Un jeune homme à qui le sang mousse dans les veines, qui a longtemps causé avec chaleur et tendresse, ne se hasarde guère jamais (aussi cela se rencontre-t-il) à faire un autre usage de ses lèvres. Au moment du départ, il fait *une sortie* après avoir trouvé préliminairement que le baiser du *Dixi* (*j'ai dit*) est nécessaire et n'est pas trop hardi. Un pédagogue de plus d'esprit que de goût nommerait cela la première des quatre conjugaisons de l'amour.

Par la seconde classe, celle des baisers-médiateurs, des baisers qui orientent, on ne peut entendre d'autres baisers que ceux qui se donnent ou se reçoivent sans bâton et sans chapeau ; ceux, par exemple, que deux jeunes gens se donnent au milieu d'une conversation éloquente, qu'ils continuent, s'ils ont connaissance de l'amour ! mais franchement l'un se prolonge souvent bien plus que l'autre.

Quant aux troisièmes — ce n'est pas ici le cas — c'est au couple de fiancés à s'en saisir et à les revendiquer. On les offre en entrant, sans réflexion, entre quarante ou quatre yeux. C'est déjà

un prélude bien fort au quatrième genre de baisers, dont ceux-ci sont visiblement les précurseurs.

Je ne saurais presque rien dire de ce quatrième genre ou de cette quatrième et froide saison qui forme la dernière page du *quatuor*. En quelque lieu qu'on le donne, il est toujours à sa place, que ce soit avant ou après la colère, avant ou bien après le divorce. Peu importe!

Mais par quels moyens notre ami Gotthelf put-il supporter les tourments d'un divorce prononcé par la ferme et courageuse Drotta pour un an avant le mariage? Car, que l'hiver aux yeux de l'amour fasse d'avance des tableaux de printemps, et que le printemps lui fasse à son tour des tableaux du paradis avec de ravissantes réflexions de miroir des deux côtés; cela ne suffit pas encore, et d'ordinaire on veut tout saisir à deux, les regards l'un dans l'autre, et la main chérie dans la main; aussi la mère de notre ami ne pouvait-elle pas figurer absolument la remplaçante ou le reflet suave de la bien-aimée (quoique, pareille à un petit bac filant ses nœuds le long de ses cordes, elle tramât sans cesse sa route entre ses deux enfants des deux bords pour les unir plus fortement, vantant au logis la bonne Drotta, faisant l'éloge du fils à la maison de chasse, emportant tour à tour et rapportant les vertus des deux amants!), car ce ne sont pas les plus fortes émotions du désir qui contribuent à le calmer!

Mais — aurait pu dire un homme du village qui aurait connu, jusqu'aux plus petits détails et aux bagatelles, le cœur de son voisin — est-ce que notre cher Helf n'était pas le plus heureux des hommes, tous les dimanches, de voir à l'église, dans ses beaux atours du dimanche, la jenne forestière? Est-ce que l'émail prairial et l'azur des habits de fête des classes moyennes ou inférieures que l'on a vues, six jours durant, dans leurs vêtements en guenilles ou déchirés, ne fait pas une plus profonde impression que toutes les couleurs de parade d'une dame qu'on ne voit jamais sortir sans fard, et qui s'habille pour autrui et pas de ses propres mains?

Est-ce donc une chose qu'on ignore, pourrait ajouter notre

paysan, que le second jour de la Pentecôte notre cher Helf se plaça dans le chœur derrière un bouleau, et, sans être vu, regarda en face et incessamment le doux visage recueilli de la bonne Drotta, enveloppée de son riche voile de mousseline à franges d'or (car à la campagne c'est le *lundi* de la Pentecôte que les jeunes personnes font toilette), et qu'il respira une double ivresse, celle des regards et des parfums de Mai qui s'exhalaient dans la petite église tapissée de verdure ?

Enfin — dirait, pour conclure, l'homme du village — peut-il nier le joyeux événement connu de tout le monde, à savoir qu'un vieux parent phthisique du capitaine des chasses et de l'oiseleur vient d'être enterré, et qu'au repas de funérailles qui eut lieu dernièrement, comme c'est la coutume du village, il but dans le même verre avec Drotta; qu'il eut le bonheur alors de la contempler, comme l'étoile du soir de l'amour dans la belle nuit, de sa robe de deuil, et même d'entendre ses paroles après le repas ! Combien souvent à la campagne le génie de la mort ne se bande-t-il pas les yeux pour faire sa ronde en voltigeant sous la figure de l'amour ! c'est ce qu'on sait à la ville.

Mais quoi qu'en dise notre homme de Heiligengut, un amant comme *Helf*, avec un baiser de printemps posé sur ses lèvres, n'aurait pas eu la constance de rester séparé de sa chère *donneuse* — il serait d'autant plus facilement mort de soif avec de si brûlantes sources de naphte dans le cœur, au milieu de l'immense désert d'une aride année — il se serait fortement rapproché de Werther, et conséquemment il eût imité la poudre qui fait sauter en l'air jusque à la meule même qui sert à sa préparation. — Oui, sans doute, il allait certainement faire tout cela, aussi vrai que c'est ici le douzième chapitre que je suis en train d'écrire — si bientôt un bras ne s'étendait pas en sortant des nuages avec un excellent doigt guérissant à la main — si bientôt il n'en pleuvait pas, et ne s'en répandait pas tout à coup du baume et de l'huile consacrée sur de pareilles douleurs — si bientôt, au moment inattendu, l'homme n'arrivait pas à un second port de la fortune ou n'obtenait un second pot d'or du bonheur — si bientôt

le sort n'amenait un inattendu mardi gras pour compenser ses jours de carême! — Mais Helf obtint le doigt dont nous avons parlé — le baume dont nous avons parlé — le port dont nous avons parlé — le pot d'or et le *mardi gras*; il obtint tout, et de qui? — de lui-même!

Il inventa l'ANCIEN ALPHABET de Saxe ou de Bienroda!....

BOGISLAF,

Le grand-duc de Poméranie.

1.

« Dis-moi, quel est ce jeune homme qui se bat là-bas, avec d'autres jeunes gens? Regarde comme il se défend, comme il gronde et gémit. Ses coudes sortent à travers ses habits, et ses souliers sont percés. Voilà ce qui s'appelle un vrai mauvais sujet, une vraie peste pour ses parents. »

Ainsi parlait le paysan Lange à l'aubergiste de Rugenwald, tandis qu'il sellait son cheval. L'aubergiste lui répondit en soupirant : « C'est le duc Bogislaf; ni ses parents, ni les chevaliers, ni les prêtres ne s'occupent de lui. Il passe sa journée à courir à travers la ville, à se battre avec ceux qu'il rencontre, et retourne rarement au château. » — « Comment, s'écrie Lange, c'est là le duc Bogislaf! Quel malheur! Et personne ne s'occupe de lui? Comment donc cela se fait-il? » — « Écoute, répond l'aubergiste, tandis que nous sommes seuls, je vais te dire ce qui est arrivé. Depuis que la mère du duc s'est séparée de son époux pour s'unir au traître Massow, ses enfants lui font mal à voir, elle les hait, elle voudrait les voir morts, et les traite comme des animaux. La nuit ils couchent dans une étable sur la paille, si un cocher compatissant ne leur prête pas son manteau. La crainte empêche tout le monde de parler, les grands comme les petits; car cette femme est si méchante et son amant est un chien. »

A ces mots le paysan jette sa selle avec colère, s'avance rapidement à travers la place, puis alors s'arrête, se découvre le front,

lève les yeux en haut, prie et marche d'un air résolu. — « Duc Bogislaf, cher prince, écoute un mot. » — « Que veux-tu, paysan? parle, mais hâte-toi, voilà que mon adversaire se sauve sans que nous nous soyons battus. » — « Laisse-le courir, et dis-moi que tu es un prince, que tu seras bientôt un homme. Hélas! dans quel état te voilà! N'as-tu donc plus de mère? Regarde tes vêtements en lambeaux et tes souliers usés. » — « Chien de paysan, quelle idée as-tu? » Et à ces mots il le frappe au visage si fort que le sang coule, puis il court dans la rue après son adversaire. Mais le noble Lange ne se laisse point effrayer par le coup qu'il a reçu. Garde mon cheval et ma selle, dit-il à l'aubergiste, je veux voir où il est allé; si méchant qu'il soit, je veux lui être utile. « Duc Bogislaf, reviens. N'aie pas peur, le mal que tu m'as fait est oublié. » Et il s'arrête, et essuye avec sa manche le sang qui coule sur son visage. — « Que veux-tu donc, fou que tu es? » dit le jeune duc en s'approchant. — « Mon maître, laisse-moi devenir ton homme, je me donne à toi. Je ne peux pas te voir passer ainsi comme un mendiant. Si personne n'a pitié de toi, le vieux Lange s'offre à pourvoir à tes besoins, dût-il se ruiner. »

Le jeune homme l'écoute avec surprise et émotion, sans prononcer une parole. Mais ses yeux se remplissent de larmes, et il regarde en sanglotant le château. — « Je sais déjà ce que tu veux me dire, s'écrie Lange; prends patience, et que le Ciel pardonne à tes bourreaux! »

En disant cela, il l'entraîne chez un marchand et lui achète un habit, des bottes, un chapeau à plume, une épée, des éperons, puis il lui dit avec une mâle énergie : « Dussé-je expier ce que je fais, n'importe. Je ne veux pas t'abandonner comme les autres. Mais écoute, maintenant ne va plus te battre, ni courir les rues. Conduis-toi comme un prince, et laisse là ces jeux d'autrefois. Ne va pas non plus manger chez tous les paysans; si tu as faim, viens chez moi, je te laisserai mon cheval, et je parlerai à l'aubergiste pour qu'il en prenne soin, et maintenant que j'y pense, dis-moi si tu as des chemises et des bas. Pourquoi soupire-tu? Ma bonne vieille mère arrangera cela.

Maintenant pense que tu es un prince, que tu as seize ans ; viens me voir bientôt. »

Tout à coup le jeune duc, qui jusqu'alors était resté stupéfait, le prend par la main et lui dit : « Puisse le Seigneur te donner la récompense qu'il n'est pas en mon pouvoir de te donner. Mes larmes attestent combien je me repens de mes fautes. Mais écoute, laisse-moi t'adresser encore une prière : Si mon frère a faim, puis-je l'amener avec moi ? » — « Toujours, toujours. Voilà une bonne pensée. S'il me restait quelque chose, je l'habillerais aussi ; mais nous verrons. Venez tous deux. »

Il dit et s'éloigne. Le jeune homme reste pensif, et le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ne puisse plus l'apercevoir.

2.

Lange le paysan travaille dans son jardin. Soudain son regard s'anime, il laisse tomber sa bêche. Un jeune homme à cheval descend le village et s'avance près de lui. « C'est Bogislaf, s'écrie-t-il avec joie. C'est Bogislaf. Quel beau jeune homme ; regarde, ma mère, et comme il se tient bien à cheval !... Duc Bogislaf, sois le bienvenu, voilà comme j'aime à te voir, mon fils ; mais dis-moi, pourquoi as-tu tant tardé à venir ? Je t'ai attendu chaque jour, et il n'y a pas loin d'ici chez toi. Où donc est ton frère ? Pourquoi ne l'as-tu pas amené ? »

Le jeune homme lui répond en pleurant : « Approche-toi, je veux te dire ce qui est arrivé ; » et se courbant sur son cheval, et prenant la main du paysan : « Casimir, lui dit-il, a été tué aujourd'hui. » — « As-tu perdu la raison ? — « Que ne l'ai-je, en effet, perdue ! Hier il était encore bien portant, aujourd'hui il est mort. Massow dit qu'il a été tout à coup frappé d'un coup de sang ; mais le fou du château dit qu'on l'a étranglé. Et maintenant il faut que j'aille aussi à la cour. Ma mère m'a fait prier très-poliment d'aller la voir. Elle dit qu'elle est triste, et qu'elle n'a plus que moi. Que dois-je faire ? Faut-il me rendre à cette invitation ? » — « Oui, qui sait si le fou a dit la vérité, et si votre mère n'a réellement pas besoin de vous voir. Si son cœur s'est

attendri, elle fera plus pour toi que je ne puis faire. Va donc près d'elle, comme un enfant soumis qui aime à rendre à ses parents l'hommage qu'il leur doit. Mais tu as bien fait cependant de me confier cela. — Jean, hâte-toi de seller mon cheval. — Je veux t'accompagner, mon enfant. Je m'arrêterai près du château; si quelque malheur t'arrive, crie de toutes tes forces; je volerai à ton secours; et par la parole ou par l'action je tâcherai de te protéger. — Non, Lange, je ne veux pas que tu t'exposes. — Paix. Ma résolution est prise. Comment, je pourrais t'abandonner, toi, la dernière espérance de la Poméranie? Marchons, et que le Ciel fasse de moi ce qu'il voudra. Qu'importe que les vers me mangent aujourd'hui ou demain? Allons, Jean, hâte-toi; donne-moi mon épée. Mon jeune compagnon veut aller à la chasse d'un sanglier; il est seul pour poursuivre l'animal farouche, il faut que je le suive. »

Ils se mettent en route; mais avant d'aller plus loin, Lange dit à l'aubergiste : « Écoute, tu me sembles bien disposé à servir le duc : nous montons, lui et moi, au château. Si nul de nous n'est revenu ce soir, c'est un signe que.... tu entends.... que le duc aura cessé de vivre. Envoie alors un message au prince Barth; apprends-lui que Bogislaf est mort. Et maintenant, partons, Bogislaf; je ne crains rien, et j'ai foi dans le Ciel. Ne montre aucune défiance; mais observe tout en silence. Si tu veux devenir un héros, il faut être à la fois brave et rusé. Tâche de faire tes preuves aujourd'hui; je verrai si tu as réussi. »

Ils gravissent ensemble la montagne et s'avancent à travers la forêt sombre, au-dessus de laquelle s'élève le château. Là est le griffon taillé dans la pierre, image du griffon qui habite la forteresse. Les oiseaux de proie gémissent et les chiens hurlent. « Va, dit le paysan, en montrant la porte du château; marche avec courage; Dieu est là pour te protéger. » Et Bogislaf s'avance. Lange le regarde en soupirant, puis se cache dans une niche de chien, se blottit contre la muraille et attend. Le jour se passe, l'obscurité commence à venir, Bogislaf ne reparait pas, et Lange n'entend aucun cri. Déjà la crainte le gagne, déjà son cœur est oppressé, quand tout à coup la porte

s'avance, et le jeune homme s'avance avec un regard défiant; cependant il se retourne encore vers la chambre qu'il quitte, et s'écrie : « Je reviens à l'instant, ma mère; je veux seulement boire un verre de bière, car je meurs de soif. » Puis il s'approche du paysan, avec un morceau de pain à la main. Mais le fou qui l'a suivi lui murmure à l'oreille : « Mort ! mort ! — Comment ? s'écria Bogislaf. — Oui, jette-le à ce chien, tu verras qu'il est empoisonné. Ton père est mort, ton frère aussi; il faut que tu meure comme eux. » Ainsi parle le fou. Puis, jetant un regard de douleur sur le prince, il rentre au château. Mais le paysan s'écrie : « Hâtons-nous de sortir; fuyons par cette porte, j'irai chercher les chevaux. » Et il montre au duc le chien qui a mangé le morceau de pain et qui expire.

Tous deux se glissent à la dérobée par la porte secrète, et quittent le malheureux château. Cependant on entend la voix de Massow, qui appelle à différentes reprises Bogislaf; mais ils se cachent entre les roseaux. Bientôt il accourt lui-même, et ne découvrant rien, s'en retourne avec colère. « Venez, dit Lange, ne perdons pas un moment; mais ne courons pas, nous pourrions éveiller les soupçons. » Ils arrivent au milieu des champs et se cachent dans une haie épaisse. « Attendez ici, dit Lange, je vais aller chercher les chevaux. Si je ne revenais pas, adieu ! Prenez cet argent, achetez un cheval dans le village voisin; allez trouver votre oncle : c'est un noble prince. Allez à travers les villes, les châteaux, les abbayes, et faites-vous escorter comme votre rang l'exige. »

Le brave paysan se glisse dans la ville, et le jeune prince élève ses regards au ciel. Quelques instants après, Lange apparaît tenant un cheval de chaque main : « A présent, dit-il, hâte-toi; il y a déjà dans la ville des émissaires qui te cherchent. Prends mon cheval; c'est le plus agile. — Ne viens-tu pas avec moi, mon père ? — Non, je suis déjà vieux et faible, je te retarderais sans pouvoir t'être utile. — Mais Massow assouvira sur toi sa rage ? — Je me cacherai pendant quelques jours; et si, de la prochaine ville, tu lui adresses tes menaces, je pense qu'il me laissera en repos; car

il sentira que ton tour est venu de régner. Adieu donc; je te recommande à Dieu. Vas en paix, et rends un jour ta patrie heureuse.

Le jeune duc part, et le vieux Lange le regarde encore avec anxiété, et écoute jusqu'à ce qu'il ne distingue plus le pas de son cheval.

3.

Rugenwald, quelle grande fête prépares-tu donc aujourd'hui? Écoutez, comme l'accent des voix joyeuses se mêle au son des cloches! Les drapeaux flottent sur les maisons, sur la forteresse, et la foule parée se presse dans les rues. Le bourgmestre et les échevins se placent devant l'arc de triomphe, avec les clefs de la ville; après les échevins viennent les moines, portant la bannière religieuse; après les moines, des chœurs de jeunes filles gracieuses et timides. Rugenwald, quelle grande fête prépares-tu donc aujourd'hui?

Au milieu de la foule, au milieu des soldats, un beau cavalier s'avance pour recevoir les hommages de la ville. Voyez comme il guide habilement son fier andalous; sur sa barrette brille une agrafe de diamants; sur sa tête le panache ondoie. Il porte un vêtement de pourpre et d'hermine. A côté de lui marche Louis, évêque de Camin; et derrière eux on voit venir les comtes et les barons, couverts de riches habits, la visière baissée, le bouclier au bras, et l'épée à la main. Après eux, une longue suite de lansquenets, et dans les airs on voit flotter la bannière impériale.... Écoutez, quels cris ardents! Dans chaque rue on entend retentir: « Vive Bogisla! vive Bogisla! » Les prêtres et les bourgeois, les femmes et les religieuses le saluent. Les trompettes sonnent, les chevaliers frappent leur bouclier avec leur épée. Et au milieu de ce tumulte s'élève encore le cri: « Vive Bogisla! »

Cependant il regarde autour de lui, et semble chercher quelqu'un qu'il n'aperçoit pas. Alors il fait signe à un chevalier, et on lui amène le cheval de Lange. Il descend de son royal coursier, monte en pleurant sur la pauvre bête, et s'écrie: « Mon père Lange n'est-il donc pas ici? » Mais personne ne l'a vu. « Eh bien! allons, »

dit-il. Il s'avance vers la forteresse à travers les acclamations de la foule. Les portes s'ouvrent, et Lange apparaît près de la niche du chien où il s'est caché autrefois. Dès que le duc l'aperçoit, il saute à bas de son cheval et se jette dans les bras du vieillard. Un cri de joie s'élève dans les airs ; la foule se presse autour avec ardeur et enthousiasme, et Bogislaf dit : « Merci, mon père, merci ; apprends-moi maintenant comment je puis te récompenser. — Que parles-tu de récompense, s'écrie Lange, en se retirant en arrière, veux-tu donc, toi aussi, m'affliger ? Je n'accepterai pas un denier ; ce que j'ai fait, je l'ai fait en vue de Dieu. Voici ma main ; si, quand je viendrai à Rugenwald, je puis mettre mon cheval à l'écurie, m'approcher de toi, et parler librement, et te devenir utile, je le veux bien ; car à la cour on ne cherche que trop à éblouir le maître, et tu es encore crédule et peu expérimenté. Si, au contraire, je ne puis parler, je m'en irai, et ce sera bien. — Non, s'écrie Bogislaf, reste ici, tu seras mon conseiller, et je vais te consulter à l'instant même. Ma mère a été arrêtée avec Massow ; dis-moi, suivrai-je l'avis qu'on me donne, les ferai-je mourir tous deux pour me venger ? — Bogislaf, ta mère est assez punie par la honte qui l'accable et par ses regrets. Remets-la en liberté et pense au commandement de Dieu. » A ces mots, les acclamations de joie redoublent. Mais le duc fait un signe et tout le monde prête l'oreille. « Chancelier, dit-il, vous l'entendez, le jugement de ma mère est prononcé. Faites-lui savoir qu'elle peut se retirer où elle voudra avec Massow. »

Il dit, et s'avancant au milieu de la foule enthousiaste, il entre dans le château, en tenant la main de son libérateur.

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Tagebuchblätter : Feuilles de journal, par M. A. DE BORNSTEDT;
Berlin, à la librairie de Phahne.

Que de choses dans un volume ! Tout un voyage en Angleterre, en France, en Italie, en Suisse ; un chapitre sur l'insurrection de Lyon, un autre sur la liberté, et que sais-je encore. Si l'auteur a voulu nous montrer qu'on pouvait voir beaucoup de pays et écrire peu, s'occuper beaucoup de politique et être bref dans ses discours, il a très-bien rempli son but ; car dans un seul volume in-12, combien de noms de provinces, et de noms de villes et de noms d'hommes n'a-t-il pas entassés ? D'autres le loueront d'avoir su faire sur un sujet aussi vaste un livre aussi concis ; mais est-ce là de la conscience ? Non, ce sont tout simplement des notes de voyage prises à la hâte, quelquefois complètement insignifiantes, d'autres fois très-diffuses ; des lieux communs comme on en trouve dans tous les manuels de voyageur, des contes usés, des détails sans intérêt. Il est possible que ce livre, tombant entre les mains d'un innocent philiste d'Allemagne, puisse l'intéresser ; car il lui apprendrait peut-être que Paris est la capitale de la France et que Milan est une ville d'Italie. Mais pour une classe de lecteurs un peu moins béotienne, il serait à souhaiter que M. de Bornstedt eût gardé encore ses notes de voyage pour les élaborer, les compléter, et les faire paraître d'une manière plus convenable.

Panorama von München : Panorama de Munich, par A. LEWALD ;
Stuttgart, à la librairie de Halberg.

Voici que nous tombons dans un autre extrême. M. de Bornstedt a fait entrer la moitié de l'Europe dans un seul volume. M. Lewald en consacre deux à la peinture de Munich. Mais ces deux volumes

sont charmants, pleins de goût, d'esprit, de talent. M. Lewald connaît son Munich à fond. Il l'a étudié sous toutes ses faces, depuis le salon aristocratique jusqu'à la taverne d'ouvriers, depuis les palais des princes jusqu'à la brasserie. Aussi a-t-il fait non-seulement le panorama extérieur, le panorama physique de la ville, mais encore le panorama moral. Ainsi il fait entrer dans son livre la description de la ville, de ses édifices, de ses œuvres d'art, de ses monuments, puis la description de ses mœurs, de son caractère, de ses habitudes. Puis tout cela est décrit avec une vérité de détails, et parfois une *humour* charmante. Le spirituel Lewald n'aime pas beaucoup les grands seigneurs de Munich; mais il aime beaucoup ces jolies jeunes filles qu'il voit passer sous ses fenêtres avec leurs grands yeux noirs et leurs larges tresses de cheveux. Il ne parle pas avec infiniment de respect des édifices que le roi fait élever; mais il célèbre avec enthousiasme les joies de la brasserie. Je le soupçonne d'être passablement enclin à l'opposition, opposition religieuse, politique, littéraire, contre la tendance mystique des prêtres de Munich, contre l'hypocrisie du gouvernement bavarois, contre les mauvais vers qui se font autour de lui, voire même contre ceux du roi. — C'est là un tort grave, je l'avoue. M. Lewald, en homme sage, devrait adorer tout ce que les autres adorent, et jurer ses grands dieux que Munich est mille fois au-dessus de la vieille Athènes, que l'administration bavaroise est la plus libérale et la plus parfaite des administrations, et le roi Louis le plus grand des poètes. — Mais quand vous aurez vu avec quel esprit il fait de l'opposition, vous l'absoudrez, j'en suis sûr, et qui sait? Vous serez peut-être assez faible pour croire qu'il a raison.

England im Jahr 1835 : l'Angleterre en 1835, par M. Fréd.

DE RAUMER, deux volumes in-8.°; Leipzig, chez F. A. Brockhaus, 1835.

Nous avons eu plus d'une fois occasion de parler dans cette *Revue* des ouvrages de M. de Raumer, le célèbre auteur de l'Histoire des Hohenstaufen et de l'Histoire de l'Europe depuis la fin du quinzième siècle; aussi n'avons-nous point l'intention de revenir sur ces deux ouvrages qui se sont élevés, dès leur apparition, à la place qu'ils devaient occuper. Les deux nouveaux volumes que vient de publier le professeur de Berlin, et sur lesquels nous voulons appeler l'atten-

tion de nos lecteurs, prouveraient au besoin qu'il est aussi habile observateur des faits contemporains que savant explorateur du passé. Ils contiennent dans une série de lettres la relation d'un voyage fait en 1835 par M. de Raumer dans la Grande-Bretagne. Ce pays occupe aujourd'hui dans l'histoire du monde une place assez importante pour que toutes les relations qui peuvent contribuer à nous le faire mieux connaître aient droit de nous intéresser. Les événements dont depuis cinq ans surtout il a été le théâtre, ceux qui semblent s'y préparer, l'annonce d'une révolution politique, conséquence nécessaire dans le Royaume-Uni, d'une révolution industrielle et commerciale, étaient déjà, même pour ceux qui ne connaissent point les précédents ouvrages de M. de Raumer, des causes assez puissantes pour attirer l'attention sur son livre.

L'auteur s'est servi de la forme épistolaire. Si elle a ses avantages, elle a aussi ses inconvénients. Si elle se prête mieux que toute autre au laisser-aller de la relation d'un voyage, si l'élasticité de sa forme, pour ainsi dire, lui permet d'admettre tout ce qui frappe les yeux ou le souvenir du narrateur, il faut dire aussi qu'à l'abri de cette facilité il se glisse souvent dans des ouvrages de ce genre une foule de hors-d'œuvre sans intérêt pour le lecteur. C'est, par exemple, ce que l'on peut reprocher à l'ouvrage qui nous occupe. Si dans cette suite de lettres ou plutôt de causeries, l'auteur aborde et traite des sujets d'un intérêt grave et général, et qui ne seraient point déplacés dans un travail plus spécial et plus sérieux, si elles sont semées d'une foule de morceaux curieux et instructifs sur l'Église d'Angleterre, les dîmes irlandaises, le paupérisme, l'état des partis politiques, la réforme parlementaire, l'organisation municipale, l'agriculture, les manufactures, le commerce, on y trouve aussi beaucoup de détails qui tiennent de trop près à la personnalité de l'auteur pour intéresser les lecteurs. Il nous semble aussi qu'au lieu de se borner à narrer les événements politiques qui se passent autour de lui, il aurait rendu son livre plus utile en joignant à ce récit de faits ses propres observations.

La Grande-Bretagne, si on en juge par les lettres de M. de Raumer, a fait sur lui une impression profonde; mais quelle que soit la richesse, la grandeur de ce pays, nous croyons qu'il a été trop préoccupé du spectacle qu'il avait sous les yeux. Dans ses comparaisons avec la France, il n'accorde pas toujours à Paris l'incontestable in-

fluence qu'exerce cette ville sur les destinées du monde. Il a vécu trop peu de temps à Paris, s'est trop peu identifié avec nos mœurs, pour avoir bien compris toute la force, toute la portée, et, si j'ose m'exprimer ainsi, tout le rayonnement de l'influence française résumée, concentrée dans le grand foyer que l'on nomme Paris.

Ce qui distingue cet ouvrage d'une foule d'autres du même genre, ce qui le fera lire toujours avec un égal intérêt comme manuel et comme guide pour ceux qui veulent aller en Angleterre, comme souvenir pour ceux qui l'ont visitée, c'est la multitude des détails qu'il renferme. Ce mérite est d'autant plus grand, que l'auteur ne s'est pas contenté d'explorer l'Angleterre. Il nous conduit dans l'Écosse et dans ses villes presbytériennes, autour de ses lacs, dans ses vertes plaines, dans son université, à la vieille et savante ville de Glasgow, et ensuite, toujours avec lui, nous allons admirer l'Irlande, ce pays si beau et pourtant si peu connu, que la politique anglaise a rendu si malheureux.

Il est difficile de rendre compte de ce livre autrement que d'une manière sommaire. Le meilleur moyen serait de donner le titre de tous les chapitres ou plutôt de toutes les lettres qu'il contient; car la multiplicité des détails rend tout résumé impossible. Aussi avons-nous cru préférable d'en citer un fragment qui fût assez étendu pour permettre de juger sous quel point de vue et de quelle manière M. de Raumer a observé le pays qu'il a visité. Notre prochain numéro contiendra les observations et les faits qu'il a recueillis sur *le paupérisme en Angleterre*. Ce morceau, d'un intérêt d'autant plus général que la question qui y est traitée, est depuis long-temps à l'ordre du jour, qu'elle a, dans ces derniers temps surtout, profondément occupé les économistes et les législateurs, nous fera peut-être pardonner la sécheresse de cet aperçu, et le peu de détails que nous donnons aujourd'hui sur un livre si riche en renseignements de toute nature.

L. B.

Alsa-Bilder : Tableaux d'Alsace, par MM. Auguste et Adolphe STOEGER; un volume. Strasbourg, chez Dannbach.

Voici un de ces livres écrits pieusement dans le pays où l'on est né, en face des monuments que l'on a contemplés dans son enfance, au sein des traditions qui nous ont été contées le soir au foyer de fa-

mille. C'est ainsi que nous voudrions voir les poètes de chaque province se mettre à l'œuvre, fouiller dans les archives des bibliothèques, interroger la mémoire des vieillards, et illustrer leur pays par leurs chants; car les monuments anciens tombent en ruines, les légendes religieuses et les contes merveilleux s'en vont. Si l'on ne se hâte de décorer cette ogive sculptée, de recueillir cette tradition de nos pères, bientôt l'ogive et la tradition auront disparu. Si c'est un devoir pour tous les hommes de la province de se livrer à cette œuvre de poésie et de nationalité, ce devoir est plus impérieux encore dans certaines provinces qui ont vécu longtemps de leur propre vie, qui ont une histoire à elles, une littérature à elles. Telle est la Bretagne, cette terre des anciens Celtes, cette patrie des trouvères; telles sont la Franche-Comté, la Bourgogne, la Normandie; telle est l'Alsace, cette belle province qui unit le romantisme allemand à tous les souvenirs de gloire française. Là vous trouverez toute une histoire héroïque, variée, féconde en événements; là une littérature savante et poétique, des œuvres que l'Allemagne réclame, des noms qu'elle écrit avec orgueil dans ses annales; là, enfin, des monuments d'art admirables, des chapelles votives et des peintures; des châteaux qui s'élèvent au-dessus des montagnes, et le *Münster* dont la flèche dentelée domine encore les châteaux. Il y a deux ans qu'une *Revue d'Alsace* fut fondée dans le but d'explorer tous ces monuments, de pénétrer dans cette riche histoire, et grâce à quelques-uns de ses collaborateurs, la *Revue d'Alsace* a plus d'une fois présenté des documents pleins d'intérêt. Maintenant MM. Stœber se dévouent plus spécialement encore à la même œuvre. Leur livre est un livre tout alsacien, qui sera recherché avec empressement de tous ceux qui aiment cette poésie des anciens temps, prise aux lieux mêmes où elle est née. Les deux frères, les deux poètes ont pris la même lyre, et ont chanté tour à tour la fontaine de Sainte-Odile, la cathédrale de Strasbourg, le Kaisersberg et la Dame Ita de Lützelbourg. Deux jolies pièces sont celles qui ont pour titre : *le Pont des fées* et *les quatre Chevaliers de la cathédrale*. Le volume se termine par un morceau très-curieux sur les chanteurs ambulants du moyen âge. Il nous semble que MM. Stœber ont assez bien réussi à prendre dans ce recueil de poésie le ton naïf de la légende; cependant nous croyons qu'ils auraient pu dégager leur style de quelques expressions figurées qui altèrent son caractère de simplicité. Il est à regretter aussi qu'en recueillant les traditions de leur

pays, MM. Stœber ne se soient pas décidés à les publier en français. Quoi qu'en dise la *Gazette d'Augsbourg*, l'Alsace est aujourd'hui étroitement liée à la France, et il faut écrire son histoire dans la langue qu'elle a adoptée, afin de lui donner toute la popularité à laquelle elle doit aspirer. Au reste, nous espérons bien que MM. Stœber ne se contenteront pas de nous donner cet unique volume de poésie. Il y a encore dans cette province d'Alsace, le long du Rhin, dans les vallées, à travers les montagnes, plus d'une croyance populaire, plus d'un conte charmant à recueillir, et après avoir si bien commençé, ce serait grand dommage qu'ils ne continuassent pas.

Beiträge zur neuern Kunstgeschichte : Documents pour l'histoire de l'art moderne, par M. E. FÖRSTER; un volume in-8.° Leipzig, chez Brockhaus.

M. Förster revient d'Italie. Il y a été en savant et en artiste. Il a passé des journées entières à observer une sculpture, un tableau mal observés avant lui. Au retour de son voyage, il raconte ce qu'il a vu, et rectifie plusieurs erreurs de Vasari et de quelques autres historiens. Tous les chapitres de son livre sont autant de dissertations critiques, appuyées sur un travail d'observation patiente et sur l'étude des documents. C'est une œuvre intéressante, mais qu'il serait impossible d'analyser. Nous la recommandons aux artistes et aux hommes qui désirent acquérir une connaissance exacte de quelques-unes des merveilles d'Italie.

Reise nach Paraguay : Voyage au Paraguay, par M. J. R. RENGGER; un volume in-8.° Aarau, chez Sauerländer.

L'auteur de cet ouvrage est un de ces voyageurs intrépides à qui l'amour de la science fait surmonter tous les obstacles et braver tous les dangers. Au mois de Mai 1818 il s'embarqua pour Buénos-Ayres et arriva en 1819 au Paraguay. Il passa six années dans ce pays, étudiant la géologie, la botanique, l'histoire naturelle, les mœurs et le caractère des habitants de la contrée, sans cesse en butte à la défiance du docteur Francia, le dictateur du Paraguay, et sans cesse reprenant ses travaux avec une nouvelle ardeur. Il revint en France en 1826, et publia en 1827 un livre qui obtint un grand succès : *Essai historique sur la révolution*

du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia. M. Rengger retourna en Suisse, et il travaillait à mettre en ordre les divers documents qu'il avait recueillis dans le cours de ses voyages, lorsque la mort est venue le surprendre. Il est mort en 1832, laissant comme un dernier legs à la science ces récits à peine achevés, ces fragments incomplets, que son frère a recueillis et vient de publier. Une partie de ce livre est écrite en français, une autre en allemand. La première est sans contredit la plus intéressante. Mais quoique cet ouvrage ne soit sans doute pas ce qu'il eût été si l'auteur avait eu le temps de l'achever, il présente cependant un tableau assez complet du Paraguay, et renferme plusieurs chapitres très-curieux sur la configuration du sol, sur le climat, sur les habitants primitifs de cette contrée, sur l'agriculture, sur la chasse, etc. Nous en citerons plusieurs fragments, qui serviront à faire mieux apprécier ce livre que tout ce que nous pourrions en dire.

LIVRES FRANÇAIS.

Origine et Progrès de la puissance des Sikhs dans le Penjab, et Histoire du Maha-radja Randjit-Singh, par H. T. PAINSEY, agent du gouvernement anglais dans le Bengale; ouvrage traduit de l'anglais par X. RAYMOND, un volume in-8.^o; Paris, chez Arthus Bertrand, 1836.

L'arrivée récente du général Allard en Europe, son séjour à Paris, ont éveillé d'une manière toute spéciale l'attention publique au sujet du Penjab et de Randjit-Singh. On a voulu savoir quel était le prince qui avait créé ce nouvel empire, quelle était cette tribu des Sikhs, qui, après avoir commencé par quelques bandes de pillards et de voleurs de grand chemin, qui prenaient le nom de *Dharvi*, était parvenue à conquérir une assez vaste étendue de pays, à se rendre indépendante, et se gouverner par un prince de sa nation et de sa foi. Pour satisfaire cette curiosité qui nous tourmente et nous pousse incessamment à explorer l'Orient et l'Inde, qui nous fait rechercher avec avidité tout ce qui peut nous éclairer davantage sur leur situation, leur histoire, leurs mœurs et leurs ressources, il fallait demander nos renseignements à l'Angleterre, interroger surtout les ouvrages des agents du gouvernement britannique dans l'Inde.

Les Sikhs ont commencé par être une secte religieuse fondée au temps de Bâber, descendant de Timour, par Nanak-schah, le propagateur des doctrines de tolérance universelle, qui voulut unir la foi des Hindous et celle des Mahométans. Les dogmes et croyances de cette secte furent successivement développés dans des volumes appelés *Granth*s par dix *Gourous* ou guides spirituels, dont la mémoire est en grande vénération. Le dernier d'entre eux, Gourou Govind, contemporain d'Aureng-Zeb, pour se venger des persécutions dont il était l'objet, fit de ses disciples, qui avaient été jusque-là de pacifiques et industrieux citoyens, des ennemis mortels de l'empire des Mogols et de la foi musulmane. Présenter l'histoire de cette secte depuis le jour où elle parut anéantie sous le coup de la persécution, jusqu'au moment de sa grandeur actuelle, c'est ce qui n'avait pas encore été fait jusqu'à ce jour; c'est ce qu'à entrepris M. Prinsep dans l'ouvrage que nous annonçons.

Nous tâcherons de résumer brièvement les faits les plus importants qui y sont contenus.

« En 1771 le Penjab fut, après plusieurs révolutions successives, abandonné par les Afghans et occupé par les Sikhs. L'un de leurs chefs les plus puissants était alors Maha-Singh, père de Randjit-Singh, le prince actuel. Maha-Singh mourut en 1792 à l'âge de 27 ans; mais pendant ce court espace de temps il sut contribuer à jeter les fondements de la puissance à laquelle est parvenu son fils, et préparer sa domination future, tant par ses conquêtes, qu'en réunissant sous lui des forces supérieures à celles que pouvaient ordinairement mettre sur pied les différents *serdars* (vassaux) du Penjab. A 17 ans, comme son père, Randjit-Singh prit seul la direction des affaires. »

Nous le voyons successivement et dans un court espace de temps s'emparer de Lahor, qui devint plus tard la capitale de ses États, diriger avec bonheur une expédition contre les Musulmans de Kasour et s'agrandir toujours aux dépens des *serdars* sikhs. Enfin, la mort de Timour-schah et les dissensions de ses quatre fils l'engagèrent à tourner ses armes vers l'empire afghan. Sur sa route il soumit quelques tribus, et augmenta encore sa puissance en forçant tous ses voisins à reconnaître sa souveraineté. Ici se place un fait d'une plus grande importance : « A 1805 remontent les premières relations de l'empire sikh avec les Anglais, qui, sous la conduite de lord Lake, poursuivaient le maharatta Djaswant rao Holkar. Cet fut dans ces pre-

miers rapports avec le gouvernement britannique que Randjit-Singh put reconnaître toute la supériorité de la tactique et de la discipline européenne ; aussi, peu de temps après, commença-t-il à organiser des troupes régulières. Toutefois, comme le traité qui lui avait été imposé par les Anglais lui défendait de passer la rive orientale du Satledj, il fut obligé de diriger d'un autre côté ses vues de conquête et d'ambition. Vers la fin de 1811 il avait usurpé les douze *misals* ou fiefs du Penjab.* Sans compter tous les agrandissements successifs de Randjit-Singh, nous ne parlerons que de la conquête de Cachemir pour arriver à l'année 1822, où il prit à sa solde et revêtit de commandements importants deux officiers distingués de l'ancienne armée française, MM. Allard et Ventura. Nous ne savons si c'est jalousie contre nos deux compatriotes, ou absence de renseignements ; mais toujours est-il que M. Prinsep n'en dit pas autre chose. Or, il est impossible que deux généraux aussi habiles n'aient pas influé d'une manière puissante sur les destinées de ce pays.

Les possessions territoriales de Randjit-Singh comprennent aujourd'hui toute la partie du Penjab renfermée entre l'Indus et le Satledj, le Cachemir et tout le pays des montagnes jusqu'à la chaîne neigeuse, et même Ladak, au-delà de l'Himalaya. — Le capitaine Murray estime à près de 26,000,000 de roupies le total du revenu de l'empire et des tributs qu'on lui paie. Le général Allard, dont le témoignage doit avoir au moins une valeur égale à celui de l'historien anglais, regarde au contraire cette évaluation comme inférieure à la réalité, et porte les revenus de l'État de Lahor à 5 crores de roupies ou 125 millions de francs. — Son armée, avec les troupes irrégulières et les contingents des serdars, n'a pas moins de 80,000 hommes, et a en outre un matériel de cent pièces d'artillerie montées et équipées. Nous ne comptons point celles qui sont destinées à la défense des places.

Mais c'était peu de nous donner l'histoire de la fondation de l'empire actuel des Sikhs, de son agrandissement, des conquêtes, ou, pour plus justement parler, des usurpations successives de Randjit-Singh, si l'on n'y avait ajouté quelques détails sur les mœurs, les usages, les coutumes de ce peuple sikh à la tête duquel s'est placé et qu'a réuni sous ses lois ce souverain de nouvelle formation. Aussi devons-nous remercier M. Prinsep d'avoir mis à la suite de son ouvrage un extrait des papiers du capitaine Murray, où il nous donne des notions qui ont été jusqu'à ce jour complètement ignorées.

Ce livre a été traduit avec soin et exactitude par M. X. Raymond, qui a rendu le texte anglais avec autant de simplicité que de convenance.

Le portrait de Randjit-Singh, dessiné à la fameuse entrevue de Roupour, celui du général Allard, et une carte de l'Asie, dressée par Arrow Smith pour les voyages du lieutenant Barnes, complètent cet ouvrage, et le recommandent encore à ceux qui voudraient augmenter les faibles notions que nous possédons sur des pays que nous reconnaissons déjà être dignes de toute notre attention.

Essai sur la mnémonique des anciens, par Charles MORGENSTEIN, chevalier des ordres de Saint-Vladimir et de Saint-Stanilas, professeur à l'université de Dorpat, membre de l'académie de Saint-Petersbourg, etc. (Dissertation latine.)

Les avantages d'une bonne mémoire ont été appréciés dans tous les temps, et l'on a inventé de bonne heure des méthodes destinées à se les procurer. Les anciens, à cet égard, étaient au moins aussi avancés que les modernes, comme on peut s'en convaincre par le témoignage d'une foule d'auteurs, à la tête desquels je citerai Plinie, Cicéron, Quintilien et Valère Maxime. Thémistocle en était venu au point de demander qu'on lui enseignât *l'art d'oublier*; Mithridate, roi de vingt-deux nations, possédait à fond toutes leurs langues, et les haranguait sans le secours d'aucun interprète; l'envoyé de Pyrrhus à Rome, Cinéas, le lendemain de son arrivée, saluait par leur nom non-seulement les membres du sénat, mais encore chacun des citoyens dont la foule se pressait autour de lui. Sénèque le père récitait deux mille noms propres dans l'ordre où ils avaient été prononcés; il pouvait répéter de même plus de deux cents vers, en remontant du dernier au premier. Louis XVIII était glorieux d'exécuter le même tour de force sur la première ode d'Horace qu'on lui désignait; exercice qui, pour le dire en passant, prouve beaucoup plus de mémoire que de goût, et j'ajoute tout de suite que toutes les méthodes mnémoniques, tant anciennes que modernes, me paraissent aboutir directement au même résultat, celui de confisquer le goût au profit de la mémoire, et de changer l'intelligence en une mécanique plus ou moins perfectionnée. Une faculté est hypertrophiée aux dépens des autres. C'est, au moral, l'histoire de ces oiseaux auxquels Rome dut autrefois la

sant de son capitole, et Strasbourg aujourd'hui l'honneur de ses pâtés : un régime particulier amène leur foie à un volume monstrueux, le reste est dur et sec comme du bois. Je demande pardon de la similitude à MM. les professeurs de mnémonique, pour qui je suis d'ailleurs pénétré d'estime ; mais les intérêts de la vérité passent avant ceux de la mnémotechnie.

Je me hâte d'avertir que M. Morgenstern ne prend parti ni pour ni contre la mnémonique en général : il recueille les faits simplement, il est historien. Sa dissertation se divise en trois parties, subdivisées elles-mêmes en plusieurs chapitres. Dans la première partie, il recherche quel a été chez les anciens l'inventeur de cet art, qui l'a perfectionné ; dans la seconde, il en expose la méthode autant qu'il a été possible de la recomposer, en fouillant et rapprochant avec un soin minutieux les passages épars dans les écrivains de l'antiquité ; la troisième partie, enfin, nous présente les opinions des anciens sur la mnémonique et son utilité, et l'auteur du mémoire y joint la sienne, non pas sur l'art considéré d'une manière absolue, mais d'une manière relative : c'est-à-dire que, comparant la méthode ancienne avec les méthodes modernes, il donne sans hésiter la préférence à la première.

Le mémoire se termine par trois appendices ou suppléments, le tout, accompagné de notes, formant quarante-quatre pages in-folio.

Les marbres d'Arundel attribuent l'invention de la mnémotechnie au poète Simonides, de Céos : Cicéron nous apprend que ce fut à l'occasion du célèbre banquet dont Phèdre et Lafontaine ont versifié l'histoire. Quand, suivant la prédiction des Dioscures, la salle du festin se fut écroulée sur les convives, les parents des morts vinrent pour les enlever et leur rendre les derniers devoirs ; mais les cadavres étaient défigurés au point qu'il était impossible d'en reconnaître aucun. Simonides intervint alors, et, se rappelant dans quel ordre les conviés étaient assis, rendit les cadavres à leurs familles respectives.

Mais Cicéron lui-même, qui adopte ici la tradition des marbres d'Oxford, dans un autre passage, semble n'y plus ajouter autant de foi : l'inventeur de la mnémotechnie, dit-il, *que ce soit Simonides ou un autre....* Et M. Morgenstern lui-même n'est pas éloigné de croire que toute cette aventure du festin de l'athlète n'est autre chose qu'une fraude pieuse, inventée par quelque sophiste avare, pour effrayer les esprits disposés à chicaner à leurs panégyristes le paiement de leurs éloges.

Les compétiteurs de Simonides, pour la gloire d'avoir inventé la mnémotechnie, sont : Hippias d'Elée; un certain Théodecte, rhéteur contemporain d'Aristote; Charmidas et Métrodore de Scepsis en Mysie. Chacun d'eux a ses autorités et ses titres. M. Morgenstern, après les avoir consciencieusement énumérés, examinés, pesés, n'ose rien conclure de positif. Il vous met sous les yeux les pièces du procès, et puis jugez vous-même : « Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses ! » Que le monde est ingrat ! un homme fatigue son génie pour créer la mnémonique; après de longs efforts, il parvient à donner de la mémoire à ses semblables. Et la première chose qu'ils font, c'est d'oublier le nom de leur bienfaiteur !

Quels étaient les procédés mnémoniques des anciens ? Ici M. Morgenstern suit trois guides principaux : Cicéron, l'auteur de la rhétorique à Hérénnius (si cet auteur n'est pas Cicéron lui-même), et Quintilien. Les deux premiers surtout se sont longuement étendus sur le sujet qui nous occupe. Tout se résume en *images* qu'on place dans des *lieux*. Vous plaidez contre un homme que vous accusez d'empoisonnement, pour s'emparer d'un héritage : figurez-vous un malade alité, mourant; placez à son chevet celui que vous accusez, tenant de la main droite une coupe, de la gauche des tablettes et une bourse. Voilà les faits mnémonisés. Quant à votre discours, songez à une maison dont la distribution intérieure vous soit familière; vous placez dans le vestibule votre exorde; dans la cour, la proposition; votre confirmation dans la salle à manger, ainsi de suite. Voilà, en bref, cette méthode, qui a été restaurée par M. de Fenaigle : il partageait l'univers en maisons, les maisons en chambres, les chambres en parois, les parois en panneaux; c'étaient *les lieux*; chaque panneau portait ensuite la représentation d'un objet particulier, un phare, une poêle à frire, un canard, une montagne, etc.; c'étaient *les images*. Il fallait de grands efforts de mémoire pour retenir ces bases de la méthode et faire les applications, ce qui, formulé sans appareil de phrases ni de mystères, revient à ceci : pour acquérir de la mémoire, cultivez votre mémoire. Il n'y a pas au monde d'autre mnémotechnie. La mémoire est comme l'aimant : plus on la charge, plus on la fortifie; dans l'inaction, sa vertu se perd. Maintenant la chargerez-vous d'idées utiles, ou d'images grotesques et incohérentes ? Chacun décidera la question suivant son goût.

Toutefois, il est incontestable que les associations d'idées sont effi-

caces pour séconder les efforts de cette faculté, ou même pour lui en épargner. Une bague changée de doigt, par exemple, rappelle dans quel but ce changement a été opéré; c'est un lien qui attache deux pensées, dont l'une revient infailliblement sous nos yeux, et tire la seconde après elle. Cicéron, Quintilien, M. Morgenstern et, je pense, tous les hommes capables de cinq minutes de réflexion, reconnaissent cela. C'est tellement vrai, que chacun se fait une mnémonique à sa guise et pour son usage particulier, depuis le savant qui se reporte à l'étymologie grecque ou latine d'un mot, jusqu'à l'épicier qui fait un nœud à son mouchoir ou glisse un morceau de papier dans sa tabatière. Mais ces procédés ne vaudront jamais l'honneur d'être érigés en systèmes, prônés avec fracas, et vendus plus ou moins cher sous le sceau du secret.

Des trois suppléments de M. Morgenstern, le premier a rapport à quelques modernes qui ont vanté la mnémotechnie. Il est question dans le suivant des écrits du baron d'Arétin sur cette science, publiés à Munich et à Sulzbach, en 1804 et 1805; enfin le dernier supplément est relatif à un manuscrit inédit sur la mémoire artificielle, lequel fut envoyé de Pétersbourg à l'auteur de la dissertation, par le bibliothécaire Bacmeister. M. Morgenstern déclare, avec une franchise toute naïve et bonne, qu'il a placé là ce dernier morceau *par horreur du vide* (*vacui fugas debentur quæ sequuntur*). Il n'a pas voulu laisser en blanc la dernière page de son mémoire. Belle leçon pour les versificateurs français qui se font imprimer sur vélin chez MM. Renduel, Gosselin et Ladvoat. A la vérité, si ces écrivains partageaient l'horreur du vide qu'éprouve M. Morgenstern, ils seraient conduits le plus souvent, non pas à remplir les pages blanches de leurs volumes, mais à supprimer leurs ouvrages.

F. G.



LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

MARS 1836.

TOME V.

17

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEYRAULT.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.

§. V.

DÉFINITION ET DIVISION DE LA PHILOSOPHIE.

APRÈS avoir exposé les idées de Hegel sur la philosophie en général et sur l'histoire de la science, idées qui nous avaient paru propres à servir d'introduction à son système, nous allons voir maintenant comment il a défini et divisé l'objet de la philosophie. Nous consulterons là-dessus principalement son *Encyclopédie des sciences philosophiques*, dont il a donné lui-même une troisième édition deux années avant sa mort¹. Cet ouvrage qui, dans cette nouvelle refonte, a reçu de grands développements, peut être considéré comme la dernière expression de la pensée philosophique de son auteur. Malheureusement, bien qu'il se soit appliqué, comme il l'assure dans la préface, à donner à son style plus de clarté et de précision, ce style est encore d'une concision qui fait souvent regretter au lecteur de n'avoir pas pu entendre les explications orales dont les leçons publiques étaient accompagnées. Toutefois l'introduction à l'*Encyclopédie*, et c'est elle que nous nous proposons surtout de reproduire ici, est assez explicite : elle suffira pour nous donner une idée sommaire du système. Nous nous contenterons d'indiquer le plan et la marche générale du reste,

¹ Voyez les cahiers de Janvier, p. 22; de Mai, p. 119, de Juillet, p. 71, et d'Août, p. 177, 1835.

² *Encyclopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse*, troisième édition. Heidelberg, chez Oswald, 1830; LVIII et 600 pages in-8.^o

nous réservant d'exposer les solutions que Hegel a données des principales questions philosophiques d'après les traités spéciaux qu'il a publiés lui-même, ou que ses disciples ont recueillis sous sa dictée.

Avant de montrer comment Hegel a défini la philosophie, il sera bon de rappeler ce qu'il a dit sur la nature des définitions philosophiques. C'est une fausse opinion, selon lui, de croire qu'une définition puisse toujours être claire par elle-même, et qu'elle doive trouver sa raison et sa preuve dans une exposition qui précède, tandis que le sens complet et la preuve véritable de la définition ne sont que dans les développements dont elle n'est que le résumé et la formule la plus générale ¹. Il y a, dit Hegel, en commençant, cette différence entre la philosophie et les autres sciences, que les objets dont elle s'occupe, ainsi que le principe de sa méthode, ne peuvent pas être censés universellement connus et admis. Il est vrai que les objets de la philosophie sont les mêmes que ceux de la religion. D'abord toutes les deux ont pour objet la *Vérité*, ou *Dieu qui seul est la vérité*. Toutes les deux, ensuite, traitent de la nature de l'esprit humain, de leurs rapports réciproques et de leurs rapports avec Dieu, qui est la vérité. Mais la philosophie diffère de la religion, en ce que la première doit démontrer la nécessité de son contenu : elle doit prouver l'existence même de son objet, et ne peut se contenter de la supposer. Le difficile pour elle, c'est de trouver un commencement, un point de départ, tout commencement étant immédiat, reposant sur une hypothèse ou étant lui-même une hypothèse. ²

Tel est le sens du premier paragraphe de l'Encyclopédie. Il en résulte qu'une définition nette et précise de la philosophie est impossible tout d'abord, ou qu'elle ne s'explique et ne se justifie que par la suite. Il en résulte encore que, si l'on admet que la philosophie doive tout prouver, elle ne peut commencer que par une pétition de principe : c'est l'objection que déjà le scepticisme d'Alexandrie opposait à toute philosophie dogmatique, et qui n'est bonne que contre le dogmatisme.

¹ Encyclopédie des sciences philosophiques ; préface, p. 12.

² Encyclopédie, §. 1.

Toutefois, poursuit Hegel, la philosophie peut être désignée au préalable et en général comme étant l'*examen réfléchi des objets*, ou, pour traduire plus littéralement, la *considération pensante des objets*¹. Il est inutile de faire observer que ce n'est pas là une définition, mais seulement le caractère général de la philosophie, et l'auteur a soin d'ajouter que la pensée philosophique est d'ailleurs une manière de penser particulière, une forme distincte de la pensée naturelle qui constitue l'être humain, bien qu'il y ait au fond identité entre la pensée philosophique et la pensée ordinaire.²

Dans les développements ajoutés au second paragraphe, Hegel insiste sur cette proposition, devenue triviale, que la pensée est ce qui distingue l'homme des bêtes : il en conclut que tout ce qui est humain le devient par la pensée, et il oppose cette conclusion à ceux qui séparent le sentiment de la pensée, surtout dans les choses religieuses, et considèrent la pensée comme hostile à la religion, oubliant que l'homme seul est susceptible de sentiments religieux, et cela uniquement parce qu'il pense. Il est vrai que ceux qui opposent ainsi le sentiment à la pensée, dans l'intérêt prétendu de la religion, ont en vue la pensée réfléchie³, qui a la pensée elle-même pour objet. Mais la réflexion ne diffère de la pensée ordinaire que dans la forme, et elle ne saurait être hostile aux productions naturelles de l'intelligence. D'un autre côté on est tombé dans une erreur non moins grave, en supposant que la réflexion ou le raisonnement est l'unique voie pour arriver aux idées de l'éternel et du vrai. C'est à tort qu'on s'est persuadé que les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu pouvaient seules en produire la foi et la conviction. Une pareille assertion équivaldrait à celle qui soutiendrait que nous ne pouvions manger sans la connaissance de tous les caractères chimiques ou botaniques des aliments, ni digérer avant d'avoir fait une étude approfondie de l'anatomie et de la physiologie.

¹ *Die denkende Betrachtung der Gegenstände.*

² *Encyclopédie*, §. 2.

³ *Das Nachdenken.*

Le *contenu* qui remplit notre conscience, dit Hegel ensuite, détermine les sentiments, les images, les représentations, les perceptions, les motifs, les devoirs, les pensées et les notions. Ce sont là autant de formes de ce contenu, qui demeure le même, qu'il soit senti, vu, représenté, pensé ou voulu; qu'il soit uniquement senti sans mélange de pensée, ou pensé purement, ou enfin que la pensée se mêle au sentiment. Le contenu est l'objet de la conscience sous quelqu'une de ces formes ou sous plusieurs formes mêlées ensemble. Mais toutes ces formes sous lesquelles le contenu devient l'objet de la conscience, s'ajoutent au contenu, de telle sorte que l'objet toujours identique semble être un autre selon la forme sous laquelle il se présente à la conscience¹. En tant que les sentiments, les intuitions, les désirs déterminés sont distingués par la conscience et peuvent être appelés des *représentations*, on peut dire en général que la philosophie met à leur place des pensées, des catégories, des notions. On peut avoir des représentations (des idées intuitives) sans en connaître la valeur pour la pensée réfléchie, ou sans en avoir des notions; et réciproquement, autre chose est avoir des notions, et savoir quels sont les perceptions, les intuitions, les sentiments qui y correspondent. La philosophie, selon Hegel, se meut dans la pure région des idées et des notions: elle *repense*, si l'on peut dire ainsi, les produits de la pensée spontanée et irréfléchie: c'est la conscience de la conscience, la pensée de la pensée.

Mais si la philosophie n'est qu'une autre forme de la conscience, elle aura à démontrer et à faire sentir le besoin de la manière de connaître qui lui est propre; quant à la religion ou à la vérité en général, elle devra prouver qu'elle peut la connaître par elle-même, et en tant que les résultats auxquels elle arrive diffèrent des idées religieuses ordinaires, elle devra justifier cette différence.²

Selon une vieille maxime³, pour voir ce qu'il y a de vrai dans

¹ Encyclopédie, §. 3.

² Même ouvrage, §. 4.

³ Cette maxime vulgaire, Hegel la qualifie de *préjugé*, non pour la condamner sans doute, puisque toute sa philosophie tend à la prouver; mais parce qu'il la considère comme un jugement anticipé.

les objets et les événements, ainsi que dans les sentiments, dans les opinions, etc., il faut y *réfléchir*. Cette maxime peut servir à expliquer la différence dont on vient de parler; elle explique aussi cette autre proposition, que le contenu vrai de notre conscience ne s'obtient et ne se montre dans tout son jour que par sa *traduction* sous la forme de la pensée et de la notion.¹

C'est ainsi que Hegel prépare un des principes fondamentaux de son système; principe fécond, qui a été souvent attaqué et plus souvent mal compris, ou confondu avec des propositions analogues de la philosophie d'Aristote et de la philosophie du sens commun. Ce principe, Hegel l'a formulé, ainsi dans la préface de sa *Philosophie du Droit*: CE QUI EST RATIONNEL EST RÉEL, ET CE QUI EST RÉEL EST RATIONNEL. Dans l'*Encyclopédie*, il l'a exposé en ces termes: «D'un autre côté il n'importe pas moins de reconnaître dans l'intérêt de la philosophie que son contenu est le même que celui qui s'est primitivement produit et se produit dans le domaine de l'esprit vivant, le contenu de l'esprit devenu monde, le monde interne et externe de la conscience; en un mot, que le *contenu de la philosophie est la réalité*. La conscience immédiate de ce contenu nous l'appelons *expérience*. Une expérience sensée du monde distingue déjà ce qui, dans le vaste domaine de l'existence extérieure et intérieure est purement phénoménal, passager et sans importance, d'avec ce qui mérite véritablement le nom de *réalité*. Puisque la philosophie ne diffère de l'autre conscience d'un seul et même contenu que par la forme, elle doit nécessairement s'accorder avec la réalité et l'expérience. Cet accord peut même être considéré comme un *criterium* au moins extérieur de la vérité d'une philosophie; et la fin suprême de la science est de procurer, par la connaissance de cet accord, la conciliation de la raison qui a conscience d'elle-même avec la *raison réelle*, avec la réalité.² » Mais, ajoute Hegel dans les développements, il faut se rappeler qu'en général ce qui existe est en partie *phénomène*, en partie *réalité*. Selon le sentiment

¹ *Encyclopédie*, §. 5.

² Même ouvrage, §. 6.

vulgaire même, une existence contingente ne mérite pas le nom de réalité, un accident n'ayant d'autre valeur que celle d'une existence *possible* qui pourrait tout aussi bien n'être pas. Bien compris, le principe de Hegel, en repoussant l'objection si souvent reproduite contre la philosophie de ne s'occuper que de chimères, ne renferme rien qui ne puisse se concilier avec les plus hautes idéalités ou avec la critique des abus et de tous les vœux légitimes de réforme. Il suffit de voir dans quel ensemble ce principe se produit, pour se convaincre que la philosophie de Hegel n'a pas voulu se mettre au service des intérêts matériels et appuyer de son autorité les abus existants; car si elle proclame rationnelle toute véritable réalité, elle refuse en même temps la réalité à tout ce qui n'est pas rationnel.

La *pensée réfléchie* (*das Nachdenken*), poursuit Hegel, étant le commencement et le caractère général de la philosophie, il est arrivé qu'on a donné ce nom à tout savoir qui avait ce caractère. Comme après avoir recouvré son indépendance au seizième siècle, la pensée s'occupa tout d'abord, non pas seulement d'idées abstraites, mais encore du monde phénoménal, on appela philosophie toute science ayant pour objet la connaissance de ce qu'il y a de général et de fixe dans l'immense variété des existences individuelles, et de ce qu'il y a de nécessaire et d'immuable dans le désordre apparent de la multitude infinie des faits accidentels¹. Ces sciences prétendues philosophiques, nous les appelons expérimentales, fondées qu'elles sont sur l'expérience; mais ce qu'elles se proposent et produisent d'essentiel, ce sont des lois, des propositions générales, une théorie, les *pensées* de ce qui existe. La Physique de Newton a été appelée *philosophie de la nature*, et la théorie générale que Hugues Grotius a établie par la comparaison des relations historiques des peuples et à l'aide d'un raisonnement vulgaire, a pu être qualifiée de philosophie du Droit public extérieur. En Angleterre le nom de *philosophie* est encore de nos jours pris dans cette acception générale: Newton y est toujours célébré comme le plus grand des philosophes, et les

¹ Encyclopédie, §. 7.

instruments de physique, le thermomètre, le baromètre, etc., y sont appelés *instruments philosophiques*.

Mais quelque satisfaisant que soit ce genre de connaissances, il se montre d'abord une autre sphère d'objets qu'elle exclut, la *liberté*, l'*esprit*, *Dieu*. Ces objets ne sont point exclus du domaine des sciences dites expérimentales, comme n'appartenant pas à l'expérience; car s'ils ne tombent pas sous les sens, ils n'en sont pas moins éprouvés dans la conscience; ce qui leur assigne une place à part, c'est que ces objets s'annoncent tout aussitôt par leur contenu comme *infinis*¹. Hegel, rappelant ici le fameux axiome, faussement attribué à Aristote comme exprimant le point de vue de sa philosophie: *Nihil est in intellectu, quod non fuerit in sensu*, déclare que c'est par un malentendu que la philosophie spéculative a refusé de l'admettre²; mais il ajoute qu'on peut dire avec une égale vérité: *Nihil est in sensu, quod non fuerit in intellectu*, dans ce sens tout général que le *vous*, l'*esprit*, est la cause du monde, et dans cet autre sens, que le sentiment moral et religieux est le sentiment et l'expérience d'un contenu qui a sa racine et son siège dans la pensée.

Ensuite la raison subjective demande aussi à se satisfaire dans la forme. Cette forme est la nécessité logique. Or, cette nécessité ne se trouve point dans les sciences dites expérimentales, parce qu'elles commencent toutes par des données immédiates, par des suppositions. La pensée ou la réflexion, en tant qu'elle cherche à satisfaire à ce besoin de la raison, est la pensée *spéculative* ou philosophique proprement dite. Outre les formes qui lui sont communes avec la connaissance fondée sur l'observation réfléchie, elle a des formes qui lui sont propres, et dont la plus générale est la *notion* (*der Begriff*) ou l'*idée*.³

On voit aussitôt que Hegel entend ici par *notion*, tout autre

¹ Encyclopédie, §. 8.

² Il est à remarquer que Hegel prend ici le mot *sensu* dans une acception plus étendue que celle que ce mot a d'ordinaire. Le *sensus* est pour lui non pas seulement la sensation et l'expérience du monde extérieur, mais encore le sens interne, les sentiments, l'expérience de ce qui est en nous.

³ Encyclopédie, §. 9.

chose que ce qu'on appelle ordinairement ainsi. Il distingue la *notion* ou l'*idée spéculative* de la notion logique ou de l'idée générale obtenue par la comparaison et l'abstraction. Pour marquer davantage le rapport de la science spéculative ou philosophique avec les autres sciences, il ajoute que celle-là reconnaît et emploie le contenu de celles-ci, tout ce que leur a fourni l'observation, ainsi que leurs idées générales, les lois établies par elles; mais qu'à côté de leurs catégories elle introduit et fait valoir d'autres catégories. C'est dans cette modification des catégories que consiste toute la différence. La *logique spéculative*, selon Hegel, et telle qu'il l'a conçue et exécutée, renferme la logique et la métaphysique anciennes, retient les mêmes formes, les mêmes lois et les mêmes objets; mais elle les modifie et les transforme à l'aide de catégories nouvelles. La connaissance philosophique, prise dans ce sens, a besoin de justifier sa propre nécessité et sa prétention de connaître les *objets absolus*. En effet, puisque ses résultats sont les mêmes au fond que ceux de la science expérimentale, à quoi bon cette autre manière de connaître, et comment lui sera-t-il possible de savoir l'infini et l'absolu? C'est ce qu'il est impossible de comprendre et d'expliquer tout d'abord, et ce qui ne se comprend et ne s'explique que dans le cours même de la spéculation. Une explication préliminaire serait peu philosophique, et ne pourrait être qu'une suite de suppositions, d'assertions et de raisonnements, auxquels on peut opposer au même titre des assertions et des raisonnements tout contraires.

C'est à cette occasion que Hegel examine et rejette comme inadmissible le point de vue principal de la philosophie critique, qui, avant de se livrer à la spéculation sur Dieu, la nature des choses, etc., soutient qu'il faut au préalable réfléchir sur la faculté de connaître elle-même, afin de voir si cette entreprise n'est pas au-dessus de ses forces; qu'avant de se mettre à l'œuvre, il faut examiner l'instrument dont on prétend se servir. « Cette pensée, dit Hegel, parut si plausible, qu'elle s'attira la plus haute admiration et un assentiment presque universel. Mais si l'on ne veut pas se payer de mots, on se convaincra facilement que, si d'autres

instruments peuvent être soumis à l'épreuve autrement qu'en les appliquant au travail auquel ils sont destinés, ils n'en est pas ainsi de l'instrument de la spéculation philosophique, puisque la critique de la faculté de connaître ne peut se faire qu'en *connaissant*. Or, vouloir connaître avant de connaître, est tout aussi absurde que la prudence de cet homme qui se proposait d'apprendre à nager avant de se hasarder dans l'eau. Reinhold, ajoute Hegel, qui sentait l'incongruité de ce procédé, croyait y remédier en proposant de commencer par une spéculation hypothétique et problématique, et de continuer ainsi jusqu'à ce qu'on reconnaisse que cette voie conduit au vrai.»

Bien que nous nous soyons interdit, dans cette partie de notre travail, toute polémique contre le système que nous exposons, nous ne pouvons nous empêcher de faire quelques observations sur la question incidemment soulevée ici par Hegel. Selon lui, toute critique de la raison serait chose absurde, ou du moins sans utilité réelle pour la philosophie spéculative. Cette critique, qui n'a pas été inventée par Kant (il n'a fait que la pousser plus loin que personne avant lui), à laquelle avaient travaillé les Sophistes et Socrate, Platon et Aristote, Descartes et Locke; cette critique, qui sera toujours le commencement de toute bonne philosophie, n'est pas une chose aussi chimérique que Hegel veut bien le dire. Sans doute, examiner si la philosophie est possible, c'est déjà faire de la philosophie; examiner si la raison peut aspirer à la vérité, c'est déjà reconnaître l'autorité de la raison; mais ce n'est pas dire que toute question soit du domaine de la philosophie, ni que la raison puisse arriver à la vérité absolue. Le progrès même de l'esprit philosophique pousse naturellement à la critique, non pas seulement de ses œuvres, mais encore de sa portée, de ses moyens, de sa valeur. C'est un retour que l'esprit humain, après un long exercice de ses forces, fait nécessairement sur lui-même, et plus d'une fois déjà ce retour l'a remis dans la bonne voie, d'où ses audaces l'avaient fait sortir. Cette étude de la raison a eu des résultats d'une utilité qui ne saurait être contestée, et n'a pas seulement fourni des armes

redoutables au scepticisme, mais encore des données précieuses à la philosophie affirmative et réelle. N'est-ce pas à elle qu'on doit, par exemple, cette vérité incontestable que toute démonstration suppose en dernière analyse des propositions évidentes par elles-mêmes, expression soit de faits primitifs, soit de vérités nécessaires et immédiates ?

Mais nous rentrons dans notre rôle de simple rapporteur.

Que si l'on veut déterminer d'une manière plus précise l'objet de la philosophie, on peut dire, poursuit Hegel, que l'*esprit* qui, comme sensibilité, a pour objet des choses sensibles, comme imagination, des images, comme volonté, des fins, etc., éprouve, en opposition avec ces formes de son existence et de ses objets, le besoin de satisfaire à ce qu'il y a en lui de plus intime, le besoin de la pensée, et de faire de la pensée l'objet de sa pensée. C'est par là que l'esprit rentre en lui-même, dans le sens le plus profond de cette expression ; car son principe, son essence pure est la pensée. Il est vrai que dans cette opération il arrive que l'esprit s'engage dans des contradictions ; mais un besoin plus élevé le pousse en avant et au delà de ce résultat de la pensée purement logique, afin de trouver dans la pensée même la solution de ses propres contradictions.¹

Nous avons ici traduit, faute d'une meilleure expression, par *pensée logique* ce que l'auteur appelle *das verständige Denken*, la pensée de l'entendement ou de l'intelligence fondée sur l'expérience. *Der Verstand*, l'entendement, dans ce sens, est tout à la fois la faculté de concevoir et de former les notions d'après les données de l'observation, et l'intelligence avec toutes les habitudes logiques qui en résultent. C'est sous cette forme que la pensée s'engage dans des contradictions, et pour en sortir, elle a recours, elle *revient* aux solutions que l'esprit trouve dans d'autres formes de la conscience. Dans ce retour, dit Hegel, il n'est pas nécessaire de tomber dans cette *misologie* dont parle Platon, et que la pensée fasse de la polémique contre elle-même, comme cela a lieu dans la philosophie de Jacobi, qui reconnaît

¹ Encyclopédie, §. 11.

le savoir immédiat pour la seule forme légitime de la conscience de la vérité.

La philosophie, née du besoin que nous avons désigné ci-dessus, a pour point de départ l'*expérience*, la conscience immédiate et raisonnée¹. Excitée par cette impulsion, la pensée tend à s'élever au-dessus de la conscience naturelle, sensible et raisonnée, et en entrant dans le pur élément d'elle-même, il en résulte qu'elle se place dans un rapport négatif et de répulsion avec son point de départ. Elle trouve alors en elle-même, dans l'idée de l'être général, de l'absolu, de Dieu, la satisfaction du besoin qui l'a fait agir. D'un autre côté le savoir expérimental donne naissance au désir de vaincre la forme sous laquelle la richesse de son contenu se présente comme immédiatement trouvée, comme une multiplicité de choses juxtaposées, et par conséquent comme *accidentelle*, et de donner à ce contenu le caractère de la *nécessité*. Ce besoin qu'éprouve la pensée, la fait sortir du repos et de la satisfaction qu'elle avait trouvés dans la contemplation du général et de l'absolu, et la pousse à se développer de son mouvement propre². Ce développement de la pensée n'est d'un côté que la reproduction de son contenu et de ses déterminations, et d'un autre côté donne en même temps à ce contenu la forme de se produire librement *a priori* et avec le caractère de la nécessité logique.³

Si nous avons bien interprété ce paragraphe difficile, Hegel a voulu dire que la pensée, nourrie d'abord par l'observation et l'expérience, s'élève jusqu'à l'idée du général et de l'absolu; mais qu'ensuite elle éprouve le besoin de reproduire tout ce qu'elle a conçu dans un ordre rationnel et avec le caractère de la nécessité logique. Elle repense, pour ainsi dire, volontairement et méthodiquement ce que déjà elle a pensé selon les données de l'expérience. Ce qui d'abord s'était présenté à elle comme au hasard et comme imposé, elle s'applique à le reproduire comme système

¹ *Das unmittelbare und raisonnirende Bewusstseyn.*

² *Entwicklung von sich aus.*

³ *Encyclopédie*, §. 12.

et comme librement émané d'elle; de telle sorte que la connaissance originairement *à posteriori* se montre sous la forme d'une connaissance *à priori*, et que la vérité de fait affecte dans la conscience le caractère de la vérité nécessaire.

« La philosophie, dit Hegel dans la note ajoutée à ce paragraphe, qui doit ainsi son développement aux sciences expérimentales, donne à leur contenu la forme essentielle de la liberté de la pensée, la forme de la pensée *à priori*, et le caractère de la nécessité qui se met à la place du fait imposé à la conscience; de telle sorte que le fait devient l'expression et la reproduction de l'activité primitive et indépendante de la pensée.¹ » C'est ainsi que Hegel revient à cette définition déjà donnée ailleurs, et selon laquelle la philosophie n'est que la conscience raisonnée et complexe du développement de la pensée; elle est ce développement lui-même: elle ne serait donc qu'une analyse d'une synthèse primitive, et la conscience pleine et entière du contenu de cette synthèse. Toute vérité serait virtuellement dans la pensée, dans l'idée fécondée par l'expérience, et l'œuvre de la philosophie est de l'en faire sortir et de nous en procurer la conscience actuelle.

Ici Hegel indique en passant sa vue fondamentale sur l'histoire de la philosophie, qui n'est, selon lui, comme nous l'avons vu précédemment, que le développement même de la pensée sous la forme d'une succession accidentelle et d'une grande diversité de principes isolés, et qui, sous cette apparente diversité, ne nous montre qu'une seule et même philosophie à différents degrés de formation, et des principes particuliers que l'on doit considérer comme autant de branches d'un seul et grand tout. Il est évident que si l'idée renferme virtuellement la vérité, et si la philosophie n'est que le développement de l'idée, toute philosophie doit être vraie, une partie de la vérité, et fausse seulement en tant que, partielle, elle se donnerait pour complète et définitive, ou qu'elle ne serait pas conforme aux lois de la dialectique. Il s'ensuit encore que la dernière philosophie, étant le

¹ Dass die Thatsache zur Darstellung und Nachbildung der ursprünglichen und vollkommen selbstständigen Thätigkeit des Denkens werde.

résultat de toutes les philosophies antérieures, et renfermant par conséquent les principes de toutes celles qui l'ont précédée, doit être la plus développée, la plus riche et la plus concrète.

« Ce même développement de la pensée que représente l'histoire de la philosophie, poursuit Hegel, est aussi présenté dans la philosophie, mais délivré de la contingence historique et dans *le pur élément de la pensée*. La pensée libre et véritable est *concrète* en soi, et c'est ainsi qu'elle est *IDÉE*, et dans toute son universalité elle est l'*IDÉE* ou l'*ABSOLU*. La science de la pensée est essentiellement système, puisque le vrai, considéré comme concret, n'existe qu'en se déployant en soi et avec unité, c'est-à-dire comme *totalité*.¹ »

Ainsi il y a identité entre l'histoire de la philosophie bien interprétée et la philosophie même. L'une et l'autre sont le développement, le déploiement, l'évolution de l'idée concrète ou de l'absolu dans l'esprit humain; il n'y a de différence que dans la forme. La philosophie actuelle, produit de toutes les philosophies antérieures, est le système de tout ce que le long travail de l'esprit a mis au jour depuis des siècles. Elle refait ce travail comme d'elle-même; et ce qui dans l'histoire se présente comme l'œuvre de plusieurs, comme fortuit, comme juxtaposé, se montre ici comme l'ouvrage systématique d'un seul, comme nécessaire, et se déploie comme une production libre et spontanée de la pensée.

Pour expliquer ce qu'il entend par système, l'auteur ajoute : « Philosophe sans système n'a rien de scientifique. Outre qu'une telle philosophie n'exprime que des vues *subjectives*, elle est accidentelle dans son contenu. Un contenu n'a de valeur que comme un moment de l'ensemble; hors de là ce n'est qu'une supposition gratuite ou d'une certitude purement personnelle. D'un autre côté c'est à tort que l'on donne le nom de système à une philosophie fondée sur un principe borné et distinct; le principe d'une philosophie véritable, c'est de renfermer tous les principes particuliers. »

¹ Encyclopédie, §. 14.

Passant ensuite à la division de la science, Hegel s'exprime ainsi : « Chacune des parties de la philosophie est un tout systématique, une sphère à part; mais l'idée philosophique s'y trouve dans une détermination particulière, dans un élément spécial. Toutefois, précisément parce que chaque cercle est une totalité en soi, il sort des limites de son élément et devient la base d'une sphère plus vaste. Le tout se présente en conséquence comme un cercle de cercles, dont chacun est un anneau nécessaire, de telle sorte que le système de tous leurs éléments respectifs exprime l'idée tout entière, qui en même temps se retrouve dans chacune en particulier¹. Pour être vraie, une partie ne doit pas s'isoler de l'ensemble, mais être elle-même une totalité. Toutes elles ne forment qu'une seule et même science; mais la philosophie peut aussi être considérée comme un ensemble de plusieurs sciences particulières. »

Du reste, la division de la philosophie ne saurait se justifier tout au commencement, non plus que la définition. De même que l'on ne peut donner tout d'abord de la philosophie une notion préliminaire suffisante, de même la division ne peut se comprendre que par l'ensemble de la science. Comme la définition, la division se fait par anticipation et doit être admise de confiance. On sait que Hegel divise toute la philosophie en trois parties; savoir :

1.° La *logique* ou la science de l'idée en soi, ou de l'idée pure, de l'idée dans l'élément le plus abstrait de la pensée;

2.° La *philosophie de la nature*² ou la science de l'idée hors d'elle-même, de l'idée dans son reflet, dans la nature, de l'idée comme nature;

3.° La *philosophie de l'esprit* ou la science de l'idée dans son retour à elle-même.

¹ Encyclopédie, §. 15.

² Hegel se sert ici, au §. 18 de l'Encyclopédie, d'une expression intraduisible : *die Wissenschaft der Idee in ihrem Andersseyn*. Mais ailleurs, aux paragraphes 244 et 247, il emploie des termes équivalents et plus faciles à rendre en français.

Nous n'entrerons pas dans le détail de cette division : nous ne pourrions offrir qu'une nomenclature sèche et stérile, sans intérêt et à peu près inintelligible. Il suffira de dire que chacune des trois parties principales est à son tour divisée en trois parties ; que le nombre trois, nombre sacramental, domine dans toutes ces divisions et subdivisions du système. C'est ainsi que la *logique* est divisée en *théorie de l'être*, *théorie de l'essence* et *théorie de la notion* ; la *philosophie de la nature* se partage en *mécanique*, *physique* et *organique* ; la *philosophie de l'esprit* traite successivement de l'*esprit subjectif*, de l'*esprit objectif* et de l'*esprit absolu*. La doctrine de l'esprit subjectif se compose de l'*anthropologie*, de la *phénoménologie de l'esprit* et de la *psychologie*. Celle de l'esprit objectif traite du *droit*, de la *moralité*, des *mœurs*. Enfin celle de l'esprit absolu traite de l'*art*, de la *religion révélée* et de la *philosophie*.

Nous terminons ici ces recherches préliminaires. Ce que, malgré tous nos efforts pour les rendre intelligibles, elles renferment encore d'obscur, s'éclaircira peut-être par la suite, par leur application aux questions ordinaires de la philosophie. Il est de la nature de ce système d'être plein de ténèbres à ses avenues ; on ne peut guère y pénétrer qu'en se confiant à la direction de son auteur. Il vous dit : Entrez avec moi, vous y trouverez la vérité. Entrons donc, quelque peu de garantie que semblent offrir les dehors. Ne demandons pas à Hegel un point de départ, un premier point d'appui inébranlable, un commencement, enfin, que tous puissent admettre avec une pleine conviction, il nous dirait : L'objet de la pensée est la pensée, tel est le point de départ de la philosophie ; mais cette proposition ne peut se présenter d'abord que comme une supposition que la suite justifiera : elle est le résultat de la science même, son dernier résultat. De sorte que la philosophie revient à son commencement, comme un cercle revient à son point de départ : elle n'a pas un principe comme les autres sciences. Son commencement n'en est un que relativement au sujet qui s'y livre, mais non quant à la science elle-même. Son unique but est précisément de justifier l'idée qu'elle a tout d'abord donnée

d'elle-même¹. Ce serait donc tout aussi vainement que nous demanderions à notre philosophe de prouver au préalable que l'idée est l'absolu, que toute vérité est dans l'idée : il nous adresserait à l'ensemble de son système, qui tout entier tend à démontrer par l'effet qu'il en est ainsi. Quand par le développement dialectique de l'idée toute la vérité en sera sortie, il sera bien démontré que la plénitude de la vérité y était et y est virtuellement renfermée. C'est en effet par là que se termine la dernière partie du système, intitulée *philosophie*. Le point de départ, la supposition première en est aussi la dernière conclusion.

¹ Encyclopédie, §. 17.

WILLM.

(La suite dans un prochain numéro.)



DU PAUPÉRISME EN ANGLETERRE,

PAR M. F. DE RAUMER.

Il y a eu et il y a encore sur le paupérisme une foule de systèmes tous différents, et dont quelques-uns même sont entre eux entièrement opposés. Aussi notre intention n'est-elle point de les énumérer, et encore moins de les discuter. Nous nous bornerons donc à nous occuper du paupérisme dans la Grande-Bretagne, et le sujet sera, nous avons lieu de l'espérer, d'autant plus intéressant qu'aucun pays n'a fait sous ce rapport autant d'essais ni autant d'expériences.

Le premier sentiment auquel se laisse aller celui qui aborde de semblables considérations est celui de l'étonnement inspiré par le contraste de l'extrême richesse et de l'extrême pauvreté. Est-ce un hasard ou la suite d'une longue série d'erreurs, ou la conséquence nécessaire, mais naturelle, d'une civilisation que l'on se plaît à nommer progressive et avancée? Ne doivent-ils point se vanter de leur bonheur, les peuples qui sont, il est vrai, placés à un degré inférieur dans l'échelle de la puissance et de la richesse, mais qui n'ont pas à verser annuellement au budget 50 millions d'écus pour leurs pauvres, qui, avec moins de force et de gloire, ont aussi moins de maux à souffrir, moins d'indigents à soulager? Ce n'est pas chez eux que lord Russel se serait écrié : « Nos pauvres forment une armée quatre fois aussi nombreuse que celle qui nous a permis de résister à toute la puissance de l'empire français. »

Les lois qui, pendant le moyen âge, furent rendues en Angleterre sur cette matière, ne concernaient, à proprement parler,

que les mendiants vagabonds, et elles étaient exécutées contre eux avec d'autant plus de sévérité, je dirai même de barbarie, que l'on croyait généralement que les dons volontaires suffisaient pour améliorer la condition des indigents. Il n'était pas encore question d'établir un impôt pour soulager leurs souffrances ou subvenir à leurs besoins. Une loi de 1388 défendit à tout cultivateur ou artisan de quitter sa demeure ou de vagabonder dans le pays sans une permission écrite du juge de paix : seulement, dans les cas où ils ne trouveraient au lieu de leur domicile ni soutien, ni occupation, ils pouvaient chercher à s'établir dans un autre lieu ; mais s'ils voulaient encore changer, on les renvoyait à leur domicile originaire. Les lois de 1495 et de 1504 contiennent des dispositions analogues. Une autre, de 1531, permet au juge de paix de délivrer à ceux qui seront reconnus incapables de travailler (*impotent*) la permission de mendier dans un arrondissement désigné ; quant aux pauvres capables de travailler (*ablebodied*), ils devaient d'abord être fouettés, puis reconduits au lieu de leur naissance, ou à celui qu'ils avaient occupé pendant trois ans. Des ordonnances postérieures de Henri VIII ou d'Édouard VI nous apprennent que surtout depuis la sécularisation des biens ecclésiastiques, le mendiant valide, comme celui qui ne pouvait travailler, étaient incapables d'avoir jamais le droit de maîtrise.

Les lois de 1601, rendues sous le règne d'Élisabeth, eurent une influence plus durable que toutes les précédentes. Elles portaient en substance que les chefs des paroisses (*Kirchenvorsteher*) et deux ou quatre propriétaires, choisis par le juge de paix, devaient chercher à donner du travail aux enfants que leurs parents étaient dans l'impossibilité de nourrir et d'occuper. Toutefois les ascendants et les parents étaient obligés, et même, en cas de refus, pouvaient être contraints de prendre soin de ceux des membres de leur famille dont la vieillesse ou les infirmités réclamaient des secours. De plus, les commissaires des pauvres (*Armenaufseher*) devaient faire tous leurs efforts pour procurer du travail aux personnes valides qui n'avaient ni occupation ni

métier. Si des communes trouvaient dans leur isolement des obstacles à l'exécution de la loi, elles devaient se réunir plusieurs ensemble dans un but commun. Celui qui se refusait au travail était incarcéré. Enfin, l'on devait élever des maisons communes destinées à recevoir les indigents non valides. Ces lois ordonnaient aussi la levée d'une taxe des pauvres, mais qui ne devait pas dépasser un maximum très-modique, et dont le produit devait se distribuer d'après l'avis des commissaires dont nous avons parlé. Il était en outre sévèrement défendu de mendier hors de sa demeure. Cependant ceux qui étaient reconnus incapables de travailler, pouvaient obtenir des commissaires la permission de demander une légère aumône, mais dans leur maison seulement.

Ce fut donc alors que se présenta pour la première fois l'importante question de savoir si l'État, vu l'insuffisance des dons volontaires, ferait sagement de lever un impôt pour les pauvres. Nous nous contenterons en ce moment de l'avoir soulevée, nous réservant de la résoudre lorsque nous aurons terminé l'historique de la législation anglaise à cet égard. Les lois de la reine Élisabeth, à la fois si simples et si rationnelles, furent peu de temps en vigueur; car déjà sous les Stuarts elles subirent plusieurs modifications. Des ordonnances sur l'établissement (*settlement*) vinrent limiter la liberté précédemment donnée aux indigents de s'occuper et de chercher du travail; le lieu de leur naissance continua à être leur domicile légal jusqu'à ce qu'ils en aient eu un, soit par l'établissement antérieur des parents, soit par le mariage, soit enfin par un séjour de quarante jours dans une commune, qui n'étaient comptés que du jour de la déclaration faite à l'autorité. Deux juges de paix pouvaient toutefois refuser au pétitionnaire l'autorisation, lorsqu'il ne justifiait pas d'un revenu assuré de dix livres par an. Tenaient lieu d'autorisation, un loyer de dix livres, le paiement des contributions, l'acceptation d'un emploi public dans la commune. Les célibataires et ceux qui n'avaient pas d'enfants, qui louaient pour une année, n'avaient pas besoin de faire part à l'autorité de leurs intentions, et les apprentis (*apprentices*) avaient en cette qualité permission de séjour. Tous les autres devaient

être renvoyés; mais pour diminuer le nombre de ces expulsions, souvent l'autorité donnait à ceux qui s'en allaient des certificats par lesquels elle les reconnaissait fictivement comme faisant encore partie de la commune. Ainsi l'indigent ne devait être renvoyé dans sa première commune que lorsque sa misère bien constatée le mettait à la charge de la seconde.

Jetons maintenant, sans suivre chronologiquement tous ces détails, nos regards sur les faits qui ont amené en 1834 la nouvelle loi sur les pauvres; car, malgré tout ce qu'on avait pu faire, le mal n'avait cessé de s'augmenter, et comme on n'en sondait pas assez profondément les causes, on avait cru reconnaître que la misère croissait incessamment dans les proportions de la taxe des pauvres. Celle-ci n'était, par exemple

En 1750 que de	500,000 livres sterling,		
Elle était en 1800 de . . .	3,860,000	—	—
— — 1812 de . . .	6,580,000	—	—
— — 1817 de . . .	7,890,000	—	—

L'Écosse, plus pauvre que l'Angleterre, ne dépensa en 1817, dans une année de disette, que 119,000 livres sterling, dont 70,000 furent fournies par des dons volontaires, et environ 40,000 levées par l'impôt. On remarqua, et avec raison, qu'un des avantages du système écossais était de confier la surveillance des pauvres et l'application de la loi non alternativement à différentes personnes, mais à des cultivateurs, des ecclésiastiques, qui conservaient toujours leurs fonctions. Mais cette explication, bonne en elle-même, serait insuffisante, si l'on voulait y trouver la raison des différences qui existent entre l'Écosse et l'Angleterre. C'est sans doute ce qui faisait dire à Chalmers, dans son ouvrage sur l'économie politique : « Tous les changements dans les lois sur l'impôt et sur le paupérisme sont inutiles; le seul remède est une éducation morale et chrétienne. » Cette proposition est en même temps vraie et fausse. Il est vrai que si l'on a quelquefois trop exagéré les bienfaits de l'instruction, on les a aussi souvent trop rabaissés; mais il y a en outre une multitude de circonstances extérieures qui influent puissamment sur le bonheur ou le malheur,

la richesse et la pauvreté des individus. Le plus pauvre dans un État civilisé n'est pas aussi dénué de ressources que le pauvre dans un désert, et il est facile de prouver que depuis le dernier siècle les revenus, les jouissances et les commodités du peuple en Europe se sont considérablement augmentés. On peut encore ajouter qu'en Angleterre, si les produits de l'activité nationale se sont sextuplés, depuis 1770 la population n'a fait que doubler. L'usage du pain de froment, de la viande, s'est accru, la mortalité a diminué; 15 millions de livres sterling sont entrés dans les caisses d'épargnes. En présence de ces faits on devrait croire à l'impossibilité de la misère, et cependant elle fait chaque jour de nouveaux et de plus effroyables progrès. Déjà en 1800, à Salisbury, 312 indigents étaient soignés dans les maisons et 2436 en dehors, aux frais de 1353 propriétaires, dont 475 étaient, pour cause de pauvreté, exempts de l'impôt additionnel. Ces 2748 individus coûtaient 72,490 florins par an, en sorte que sur 878 bourgeois établis, chacun d'eux avait à payer environ 80 florins pour sa quote-part de la taxe des pauvres.

A côté de ce fait je veux placer un autre exemple, pris dans la même époque. Dans la maison de force de Bristol les détenus avaient à déjeuner de la soupe de gruau ou du riz cuit avec du lait; à diner, une livre de bœuf ou de mouton, ou un pudding au riz. A Schrewsbury ils recevaient à déjeuner du bouillon ou de la soupe au lait; à diner, cinq fois par semaine de la viande avec des légumes, une fois du pain et du fromage, une autre fois des pommes de terre ou des boulettes de farine, ou bien encore une livre de gâteau de froment avec du lait; et pour souper, alternativement de la viande, des pois, de la soupe au lait ou des pommes de terre.

Tous les faits recueillis jusqu'alors ne faisaient que montrer davantage la nécessité d'une enquête plus sérieuse et plus approfondie; aussi la question du paupérisme ne tarda-t-elle pas à se présenter devant le parlement. Lors des débats qu'elle souleva, M. Sadler y soutint que la misère ne venait pas de l'excès de la population; car si dans l'hiver il y avait moins d'occupation,

principalement dans les campagnes, en été l'on manquait de bras. Les causes de pauvreté dans les classes inférieures étaient plutôt, d'après lui, l'absence de toute propriété territoriale, l'augmentation du nombre des grands domaines, la perte qui résultait pour les petits fermiers (*tenants*) des propriétés fermées (*inclosures*) : la difficulté qu'ils trouvaient presque toujours à prouver l'origine de leurs droits amenait insensiblement l'absorption de tout leur avoir au profit des riches propriétaires. L'augmentation des hommes de journée pour les travaux de l'agriculture et la réunion de plusieurs familles dans de petites maisons, la translation de presque toutes les fabriques dans les villes, les progrès de la mécanique, étaient encore au nombre des causes qu'il signalait.

Au mois de Novembre 1830, le comte de Winchelsea indiqua avec plus de précision encore les véritables causes du mal dans un discours sur l'occupation des ouvriers ; mais malgré tout, les idées étaient encore bien confuses ; enfin, quelques écrivains, et surtout l'excellent rapport de la commission nommée par le parlement¹, mirent la vérité dans tout son jour. Ce rapport est si complet, que nous ne pouvons nous refuser à en donner au moins les principales dispositions, espérant rectifier ainsi quelques erreurs qui ne sont que trop communes.

« Les lois sur le paupérisme doivent avoir pour but de soutenir, 1.^o ceux qui sont capables de travailler (*able-bodied*) ; 2.^o ceux qui en sont incapables (*impotent*). Commençons par la première de ces catégories, qui est en Angleterre la plus nombreuse et la plus redoutable. Ils devront recevoir des secours ou de l'occupation, soit dans les maisons de travail ou de détention, soit au dehors. Les secours étaient de plusieurs sortes : ils consistaient en comestibles, bois de chauffage, habillements, et avant tout dans un logement gratuit, et ensuite en argent ; mais c'était une simple aumône que l'on donnait sans demander du travail en retour. Ce système eut beaucoup de succès ; d'abord parce qu'on le considérait comme le plus simple et le plus commode, et ensuite

¹ *Report from his majesty Commissioners for inquiring the administration and practical operation of the Poor laws.*

parce qu'on ajoutait ordinairement à l'aumône la condition que celui qui la recevait ne devait plus se présenter de nouveau ; mais on ne réfléchit pas qu'il créait pour ainsi dire un encouragement à la paresse, et était plus coûteux qu'on ne l'avait cru dans les commencements.

« Un autre mode de secours en argent fut désigné sous le nom général d'*allocation* (*allowances*), bien que la signification de ce mot ne fût pas partout la même. Quelquefois on entendait par là un secours donné dans un but déterminé, par exemple pour acheter des chaussures, quelquefois un supplément de secours distribué pour tenir lieu de salaire à ceux qui étaient employés pour la commune, ou bien encore calculé d'après le nombre des enfants ou le prix du blé. Ces deux dernières causes étaient celles qui conféraient le droit le moins contestable, tellement même que dans quelques paroisses la naissance d'un enfant ou l'élévation du prix des grains donnaient un droit à un secours plus considérable, sans qu'il fût besoin d'examiner quel était le revenu des parents.

« Un troisième système était le *système de rotation* (*rundsmen*). La commune vendait, par le moyen de l'inspecteur des pauvres (*overseer*), le travail d'un ou de plusieurs pauvres, et donnait aux acheteurs, comme salaire, une allocation qui se calculait, non d'après la bonté ou la valeur du travail, mais plutôt d'après les besoins des travailleurs, le nombre de leurs enfants et le prix des grains. Souvent des travaux furent ainsi vendus publiquement et adjugés au rabais.

« Dans un quatrième système, la commune occupait et payait les indigents valides et sans travail. Quoique la loi d'Élisabeth refusât des secours à tous ceux qui étaient capables de travailler, il faut dire qu'on avait rarement recours à ce moyen. Sur 7,036,968 livres sterling données en 1832 pour les pauvres, il n'y en eut que 354,000 qui servirent à payer des travaux réels faits, soit dans l'intérieur des maisons, soit à l'extérieur. Ce système fut du reste promptement abandonné ; on ne tarda pas à en reconnaître les mauvais côtés : car, sans parler de la désobéissance et de la mutinerie de ces ouvriers improvisés, les ouvriers ordinaires avaient

partout plus de travail et moins de salaire, tellement qu'un grand nombre souhaitait d'être réduit à la condition des pauvres.

« Et encore, pendant que l'on pourvoyait d'une manière si prodigue et si irrationnelle aux besoins de ceux qui étaient capables de travailler, les malades, les infirmes recevaient des secours bien inférieurs et en quantité insuffisante, et cependant, sans parler de l'intérêt que réclamait leur position, il était bien plus facile d'alléger leur misère que de secourir ceux de la première catégorie.

« Soigner et occuper ces deux classes d'individus dans les maisons de travail (*indoor relief*) a aussi son mauvais côté; car, ainsi que le disait M. Lee, qui pendant dix-sept ans a dirigé une maison (*Workhouse*) qui contenait plus de mille personnes, « nos pauvres remarquent que dans ces établissements ils sont habituellement mieux qu'ils n'ont jamais été, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, quand on considère la propreté et l'étendue des chambres, la bonté des lits, la quantité et la qualité de la nourriture. Un *pauvre* reçoit dans la maison de travail de Kent¹ de trois à cinq fois de la viande par semaine; son pain est meilleur que celui de nos soldats, et il a des légumes autant qu'il peut en manger. » Il y a donc assez d'attraits pour qu'il préfère le séjour dans les maisons de travail, où, du reste, on travaille fort peu. Mais aussi on n'y songe qu'à pourvoir à ses besoins physiques. Le sentiment de son indépendance, de son activité est anéanti; les liens qui l'attachaient à sa famille, à ses concitoyens, sont brisés. La plupart ne font rien, n'aiment rien, sont inaccessibles à la crainte ou à l'espérance. Vous les voyez assis sans penser à rien, plus semblables à des brutes qu'à des hommes. Et c'est pour obtenir de pareils résultats que l'Angleterre a inutilement prodigué des sommes immenses! On a fait plus de misérables qu'on n'en a secourus. Les choses en sont venues au point, que les ouvriers libres vivaient beaucoup plus mal que ceux qui se réfugiaient dans la pauvreté. Ceux même qui payaient l'impôt des pauvres étaient souvent dans une position bien plus fâcheuse que ceux

¹ Voyez le rapport paru dans la *Quarterly Review*, n.° 107.

qui le recevaient. Dans la maison des pauvres de Margate, 204 personnes coûtaient annuellement 14,000 écus.»

Mais ce n'est pas encore assez pour faire connaître tout ce qui a rapport au paupérisme. Il faut de plus emprunter les considérations suivantes, tant à d'autres sources qu'au rapport des commissaires dont nous avons déjà parlé.

Les abus qui s'étaient perpétués jusqu'alors, n'avaient trouvé que trop de partisans. D'abord les individus employés au dehors des maisons de pauvres recevaient bien, il est vrai, un salaire inférieur au prix de la journée de travail; mais en retour ne faisaient presque rien, s'inquiétaient peu de satisfaire ou de mécontenter leurs maîtres, et s'ils ne gagnaient pas grand'chose, n'avaient du moins rien à perdre. En second lieu, une foule de gens qui profitaient d'un système aussi injuste se gardaient bien de s'en plaindre : en effet, si l'élévation des salaires ne donnait droit au fermier à aucune diminution, il n'en était pas de même de l'impôt des pauvres, qu'il imputait, quelle que fût sa quotité, sur le prix de ses fermages. Le propriétaire, de son côté, cherchait à se faire indemniser par la commune de ce qu'il avait pu percevoir en moins, ou bien à en tirer avantage, par exemple en louant ses maisons pour y loger des pauvres. Il est vrai d'ajouter aussi que ce bénéfice n'était qu'éphémère et apparent.

Citons un exemple, et il y en a des milliers dans les comtés méridionaux de l'Angleterre. Un fermier réduit de douze schellings à dix, le salaire du travail hebdomadaire. Celui qui a subi cette réduction va trouver le commissaire des pauvres, lui prouve que pour lui et sa famille il lui faut chaque semaine douze schellings, et en reçoit deux sur la caisse des pauvres. Les autres fermiers suivent l'exemple du premier; alors celui-ci réduit encore le salaire et le met à huit schellings. On continue ainsi dans une progression descendante jusqu'à ce que le salaire soit réduit à des proportions tellement exigües qu'il puisse à peine fournir aux besoins d'une seule personne. Quelles conclusions tirer de tout ceci? D'abord, que le salaire n'est plus fixé par la libre concurrence, mais bien rabaisé d'une manière factice; en second lieu,

que le paiement de la différence, qui n'est plus autre chose qu'une aumône, a pour base un calcul entièrement arbitraire. Ce supplément de secours s'augmente avec chaque nouvel enfant, et d'après le nombre de personnes qui composent la famille; enfin, tous les membres de la commune, sans exception, doivent payer ce que les personnes qui emploient des ouvriers ou des journaliers gagnent de cette façon par l'abaissement des salaires.

Le mal fit, comme on devait s'y attendre, des progrès rapides, et on eut bientôt à constater les résultats les plus déplorables; les fermages baissèrent, les propriétés grevées de l'impôt des pauvres perdirent de leur valeur, les fermiers eux-mêmes ne purent se soustraire au paiement de cette taxe. On en vit un grand nombre quitter le comté où ils étaient établis, pour se réfugier dans un autre, où cet impôt n'avait pas encore atteint un chiffre aussi intolérable.

Le système des allocations (*allowances*) ou des suppléments en argent fournis par la caisse des pauvres, pour augmenter les salaires ainsi arbitrairement rabaisés, n'avait pas seulement pour résultat d'appauvrir les contribuables; ceux qui les recevaient ne tardaient pas à tomber dans la paresse, l'immoralité; ils tâchaient d'éviter le travail, afin de paraître inoccupés et de vivre ainsi aux frais du public. Des fermiers ou des propriétaires préféraient un ouvrier paresseux, mais en partie rétribué par la commune, à un ouvrier laborieux et indépendant, mais qui n'aurait reçu d'elle aucune allocation. Après cela, doit-on s'étonner de tant de mariages aussi légèrement contractés, et de tant d'incurie sur le sort des enfants qui en étaient le fruit? L'effet des allocations, disait M. Stuart, est d'affaiblir, sinon de briser, tous les liens qui attachent les enfants à leurs parents. Lorsqu'un jeune homme de quatorze ans reçoit déjà de la caisse des pauvres de sa commune de l'argent pour son propre compte, il peut bien continuer quelquefois à vivre sous le même toit que ses parents; mais loin de subvenir avec ce qu'il a reçu aux besoins généraux de la famille, il préfère en acheter du pain et du lard, et le manger tout seul. Ce sont alors des disputes, de réciproques accusations de vol, et

comme l'enfant sait déjà que la commune le nourrira, il n'existe plus de lien qui puisse le rattacher à ses parents. Ceux-ci, dans lesquels la démoralisation fait chaque jour de nouveaux progrès, confient leur avenir à la taxe des pauvres, n'ont aucun soin de leurs enfants, ne font pas le moindre effort pour leur procurer du travail, de peur que le commissaire des pauvres ne vienne à diminuer l'allocation qu'il leur donne.

L'immense perte d'argent qu'entraîne avec lui un pareil système, dit M. Cowell, est bien peu de chose en comparaison de l'influence déplorable qu'il a sur le bonheur et la moralité des classes inférieures. Il est aussi difficile de présenter au lecteur une idée claire et exacte de la force et de la profondeur du mal, que de lui peindre par une description, même vive et animée, toutes les horreurs d'une peste ou d'un naufrage. Il faut aller avec les pauvres, entrer dans leurs maisons, les questionner, assister au paiement des secours, pour se figurer le degré d'abaissement moral où sont tombés ces malheureux. Il faut entendre le pauvre menacer de quitter sa femme et son enfant, si l'on n'augmente le secours qu'on lui donne; de jeter par la fenêtre sa vieille mère grabataire, ou de la déposer à la porte du commissaire des pauvres, jusqu'à ce qu'il lui ait donné de quoi subvenir à ses besoins. Des mères ne craignent pas de demander le prix de l'impudicité de leur fille; des femmes mariées ne rougissent pas d'indiquer les nombreux pères de leurs enfants. Lorsque journellement l'on voit et l'on entend de pareilles choses, on ne craint pas d'affirmer que ces secours en argent sont le plus grand mal qu'aient jamais produit ces lois sur le paupérisme.

Examinons maintenant quelles sont les personnes et les autorités préposées à l'exécution de ces lois. Ce sont les commissaires des pauvres, les assemblées de la commune et les autorités supérieures. D'après les lois jusqu'ici en vigueur, les commissaires décident combien il faut d'argent, par qui et de quelle manière les sommes nécessaires doivent être versées et réparties. Ils sont choisis, dans les campagnes, principalement parmi les fermiers (*farmers*); dans les villes, parmi les marchands en boutique

(*shopkeepers*) et les fabricants, pour un an, mais quelquefois aussi pour trois ou quatre mois. En cas de refus d'accepter cette place, on peut leur infliger une peine; ils ne reçoivent ni traitement ni indemnité.

Il est très-naturel que ces commissaires soient souvent empêchés par leurs affaires personnelles de donner à leurs fonctions le temps et l'attention nécessaires. Ils restent aussi trop peu de temps en place, pour qu'avec tout le zèle possible ils puissent acquérir assez de connaissances et d'expérience; mais plus souvent encore ils sont sous l'influence d'autres considérations. Des préventions favorables ou défavorables, un intérêt dans des travaux ou dans des entreprises, le désir de se rendre populaire, la crainte de se faire des ennemis et une foule d'autres mobiles, agissent puissamment sur leur conduite. Si, par exemple, le commissaire vend des choses nécessaires à la vie, il ne trouvera de gens nécessaires que parmi ceux qui avaient l'habitude d'acheter chez lui. A-t-il des maisons à louer, il les loue à eux avant tous les autres. Si les contribuables perdent patience, on les réduit au silence, en abaissant le chiffre de leur contribution, on les amène même à une approbation entière de tout ce qui a été fait. Le seul remède contre la partialité, le gaspillage et la fraude, était dans l'obligation de présenter les comptes à la commune et aux autorités. Mais ce moyen perdit bientôt, et par plusieurs motifs, toute son efficacité. Avec ces mutations continuelles dans le personnel des commissaires, on en venait à passer sous silence les erreurs que chacun d'eux avait pu isolément commettre. D'autres croyaient gagner d'une manière plus qu'ils ne perdaient par l'impôt des pauvres. Aucune prescription ne réglait la manière de tenir les comptes, et un examen superficiel était incapable de rien apprendre. Avant tout l'on craignait d'indisposer les pauvres par la sévérité et l'économie, et de s'exposer à de redoutables vengeances. Aussi les rapporteurs terminaient-ils ordinairement leur travail par ces mots : « Que peut-on attendre d'hommes qui remplissent leurs fonctions à contre-cœur, ne possèdent aucunes connaissances, dont tout le temps est absorbé par des affaires

personnelles, et qui sont influencés par une multitude de considérations? Ils distribuent ou refusent l'argent des contribuables à leurs ouvriers, leurs pratiques, leurs créanciers, leurs débiteurs, leurs parents, leurs amis, leurs voisins, sont exposés à toute espèce de demandes ou de menaces; leur prodigalité leur donne des amis; l'ordre, l'économie les fait insulter, haïr, et même met en danger leurs personnes et leurs propriétés.»

Les assemblées des communes sont ou *générales* (*open vestries*) ou *représentatives*. Les premières se composent de tous les propriétaires d'une maison ou d'un fonds de terre qui paient la taxe des pauvres; ceux qui ne sont que possesseurs, n'ont ordinairement pas droit d'assister à ces réunions, qui, au lieu de combattre les produits du mal, cherchent plutôt à diminuer les salaires à leur profit, en compensant la diminution par une allocation prise sur les fonds des pauvres.

Les assemblées représentatives se composent de cinq à vingt propriétaires de maisons, élus par toute la commune, et, partout où elles ont existé, elles ont eu de meilleurs résultats que ces assemblées générales. Cependant il s'y fait aussi des choix empreints de partialité. On accepte avec répugnance les fonctions qu'on vous confère, ou bien on craint les suites d'une administration intègre.

C'était une pensée fort juste que de soumettre les commissaires et les communes au contrôle de magistrats supérieurs, par exemple à celui des juges de paix; mais on n'avait pas songé qu'il leur était impossible d'entrer dans une foule de petits détails, et les pauvres trouvaient trop facilement protection et assistance auprès de juges ordinairement très-indulgents. Toute preuve, tout acte entraînait à sa suite tant de formalités, que l'on préférait souvent s'adresser plus haut, bien que les frais fussent encore plus considérables.

Depuis 1794, où se propagea de plus en plus le principe qu'il fallait élever les salaires avec les fonds de la taxe des pauvres, et payer en quelque sorte une prime supplémentaire en raison de chaque enfant dont s'augmentait une famille; depuis que ce principe fut, également à cette même époque, adopté et sanctionné par l'autorité elle-même, on peut dire que, malgré la pureté de

ses intentions, elle fut la principale cause du mal. Du moment que la direction générale partait d'une erreur, il servait peu de remédier à quelques fausses mesures de détail.

Les lois dont nous avons parlé sur l'établissement eurent surtout de déplorables conséquences, en ce qu'un loyer ou un apprentissage pouvait créer, pour les ouvriers, les domestiques, les apprentis, un véritable domicile. Pour prévenir les effets du mal et les suites qu'il pouvait avoir pour la commune, on eut recours à une foule de moyens; ainsi on ne reçut que des personnes qui appartenaient à la commune, ou des étrangers qui avaient loué pour moins d'une année; ceux-ci devaient alors aller coucher au dehors, ou bien on les chassait au bout de trente-neuf jours. Chaque village devint ainsi un État de pauvres, avec ses limites, ses frontières, dans une hostilité permanente vis-à-vis des autres; et par toute espèce de moyens, même par la fraude et le parjure, on chercha à nier ou à prouver l'établissement d'un domicile.

Les différents systèmes que l'on a proposés sur les enfants naturels, ont des rapports trop intimes avec le paupérisme pour qu'il soit possible de les passer sous silence. Les lois de la reine Élisabeth disposaient que les père et mère devaient élever leur enfant; en cas de refus, et aussitôt qu'il devenait à la charge de la commune, être mis en prison. Une loi de Jacques I.^{er} alla encore plus loin; car elle considérait comme coupable toute cohabitation en dehors des liens du mariage. La mère devait subir un emprisonnement d'un an, et, en cas de récidive, de plus d'un an, jusqu'à ce qu'elle eût donné caution de se bien conduire à l'avenir. Cette disposition, si elle avait été rigoureusement exécutée, aurait souvent prolongé son emprisonnement jusqu'à sa mort. Mais comme souvent les mères s'en allaient et laissaient l'enfant à la charge de la commune, une loi du règne de Charles II ordonna qu'à la naissance d'un enfant naturel, l'autorité frapperait d'hypothèque, sur ce qui appartenait aux parents, une quantité de terres, de biens ou de revenus nécessaire à sa subsistance ou à son éducation. Enfin, une loi du règne de George III prescrivit que lorsqu'une femme se déclarerait enceinte du fait d'un homme qu'elle désignerait, le juge de paix

devait, sur la demande d'un commissaire des pauvres ou d'un homme établi, emprisonner aussitôt, et sans plus ample information, la personne indiquée, à moins que, pour la garantie de la commune, elle ne consignât les frais éventuels que nécessiteraient la nourriture et l'éducation de l'enfant. L'affirmation seule de la femme était suffisante pour motiver l'arrestation de l'individu; et le juge n'avait pas le devoir, pas même le droit de s'enquérir de la vérité ou de la vraisemblance de la plainte, de la culpabilité ou de l'innocence de l'accusé, ou d'entendre la défense de celui qu'on privait ainsi brusquement de sa liberté. On prévoit facilement les conséquences d'une législation aussi absurde et aussi inique. Des filles de mauvaise vie s'habituaient à regarder leurs grossesses périodiques comme une source de profits; et l'on en vint au point que, sur dix bâtards, il y en eut bien neuf que l'on mit ainsi à la charge de parents improvisés. L'accusé n'avait, pour sortir d'embarras, que deux moyens, aussi mauvais l'un que l'autre, épouser ou payer. La commune donnait beaucoup plus pour des enfants naturels que pour des enfants légitimes. Un couple de bâtards produisait un assez bon revenu; et alors, dans une position semblable, une femme trouvait facilement un mari qui ne rougissait pas de l'épouser, et de vivre de ce que la commune payait pour des enfants qui ne lui appartenaient pas. « Je suis persuadé, me dit quelqu'un, avec qui je m'entretenais sur ce sujet, que les trois quarts des femmes ne se laisseraient pas séduire, si elles n'avaient l'espérance de recevoir des secours ou de se faire épouser. » Des mères ont même corrompu leurs propres filles pour se débarrasser d'elles, ou bien pour mettre leur entretien à la charge de la commune ou du premier homme venu.

On avait pensé autrefois un moment aux effets salutaires que produirait l'établissement de maisons d'enfants trouvés; mais on a vite abandonné cette idée. Dans celle que l'on construisit ici, sur une base large et coûteuse, depuis le 2 juin 1736 jusqu'au 31 décembre 1737, on ne reçut pas moins de 5510 enfants.¹

Après avoir montré l'étendue du mal, je vais essayer d'exposer

¹ *Quarterly Review*, n.° 105.

les moyens proposés pour le détruire; ceux qui ont été adoptés, ceux qui ont été repoussés.

D'abord, il y en eut qui crurent avoir trouvé un remède efficace dans la création d'un petit papier monnaie; mais ils ne tardèrent pas eux-mêmes à reconnaître leur erreur.

D'autres proposèrent de décharger entièrement les communes du soin des pauvres, et d'établir, sous la surveillance du gouvernement, une taxe uniforme et générale. Ainsi, il deviendrait inutile de s'occuper désormais du domicile, du manque de travail, d'assigner aux communes telle ou telle limite, de s'inquiéter des accroissements de la population : on gagnerait du temps et de l'argent, on réduirait à l'unité tous ces modes de paiement; l'impôt serait plus également réparti. D'un autre côté, l'on répondait à ces assertions, qu'entre mettre toute la charge sur les communes, ou bien sur l'État en masse, il y avait des moyens termes; qu'il y avait une multitude de détails dont ne pouvaient s'occuper des autorités centrales; qu'il fallait autant que possible laisser faire les autorités locales; car le gouvernement ne devait pas même faire naître l'idée qu'il pourrait créer des assurances générales contre le malheur, la pauvreté, l'imprévoyance, la paresse et le vice. Bien plus, il ne resterait plus que les maisons de travail et de pauvres, qui laissaient beaucoup à désirer. Cette taxe ne pourrait encore se lever comme un autre impôt, parce que l'Écosse et l'Irlande diraient, à bon droit, qu'elles n'ont rien de commun avec le paupérisme de l'Angleterre. Enfin, une taxe générale semblerait bientôt onéreuse.

D'autres, et en assez grand nombre, proposèrent un moyen, d'après eux, aussi simple qu'efficace : c'était de distribuer aux pauvres des terres en friche ou communes. On entrevoyait pour conséquence finale la possibilité d'abolir ou de diminuer considérablement l'impôt des pauvres, de faire des travaux utiles, d'éveiller dans ces hommes l'amour de l'activité et du travail; mais on rencontra sur sa route une foule d'obstacles. On objecta que ces fermiers ou ces paysans de nouvelle création seraient regardés par la commune comme formant un État à part; et, d'un autre côté, la

législation imposait à ces distributions les formalités les plus longues et les plus minutieuses.

Passons à un autre système. On recommanda chaudement celui de la distribution du travail (*labourrate*). Tout individu passible de la taxe des pauvres devait, à la place, occuper et salarier un certain nombre de personnes, ou bien verser à la caisse des pauvres le salaire de ceux qu'il ne pouvait employer. Ce système a eu une utile influence, il est vrai; mais aussi on peut lui faire plusieurs objections qui ne sont pas sans force. L'obligation où l'on met d'occuper des personnes pour une certaine rétribution, détruit toute différence entre le pauvre et l'ouvrier libre, confond le salaire avec une aumône, et donne à un homme du travail, non parce qu'il est bon ouvrier, mais un des pauvres de la commune (*parishioned*). Quant à l'autre, on le met de côté, on va même jusqu'à l'imposer, tant qu'il possède un peu de bien, ou qu'il a honte de se faire incorporer au nombre des pauvres de sa commune. Enfin, y a-t-il rien de plus arbitraire ou de plus injuste que de prendre pour base du nombre des pauvres que vous emploierez, la quotité de votre taxe? Ce qui sera léger pour le fabricant, mettra le fermier dans un grand embarras; et l'ecclésiastique ne saura comment occuper les individus qu'on lui assignera.

Il y a enfin un cinquième et dernier système; les principes qu'il pose pénétrèrent bien plus près de la racine du mal que tous les projets isolés.

1.° La condition et le traitement du pauvre qui reçoit une subvention, doivent être, non meilleurs, mais pires que ceux de l'ouvrier indépendant.

2.° Il ne faut jamais augmenter les salaires au détriment de la caisse des pauvres.

3.° Le nombre des enfants et le prix du grain ne sont pas une juste mesure de la subvention à accorder aux personnes capables de travailler.

4.° L'administration et l'institution des maisons de travail, les lois sur le domicile et les enfants naturels, réclament de grandes améliorations.

Tous ces projets, tous ces différents systèmes furent rappelés quand on s'occupa de la loi du 14 août 1834. Comme c'est celle qui est actuellement en vigueur, nous en communiquerons les dispositions les plus essentielles.

1.° On nomma trois fonctionnaires supérieurs, avec la mission de diriger et de contrôler tout ce qui se ferait en Angleterre relativement au paupérisme. Ils ont le droit de s'adjoindre jusqu'à neuf auxiliaires, de faire des ordonnances sur la levée et la distribution de la taxe des pauvres, d'introduire les modifications qu'ils jugeront nécessaires à la destruction des abus, de viser et examiner les comptes, de faire élever des maisons de travail, etc.; en un mot, ils forment une autorité centrale et toute-puissante; car elle ne relève que des ministres et du parlement.

2.° Quand l'isolement de plusieurs communes paraîtra préjudiciable, elles seront réunies dans un seul et même but; et à l'aide de commissaires élus (*guardians*), on fixera la levée des contributions d'une manière plus juste et plus uniforme qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

3.° Les trois commissaires auront le droit de nommer et de destituer les inspecteurs des pauvres, les solderont, surveilleront la tenue des comptes et la marche générale de l'administration.

4.° Les personnes capables de travailler qui tomberont à la charge de la commune, devront être conduites dans des maisons à ce destinées, y être occupées à un travail sérieux, et ne pourront recevoir du dehors aucun secours. Les commissaires décideront les exceptions à faire, et comment on pourra peu à peu atteindre le but qu'on s'est proposé.

5.° Les personnes incapables de travailler devront être soutenues par leurs parents; les enfants naturels, par l'homme qui a épousé leur mère.

6.° Le louage d'une maison, un apprentissage, ne constituent pas de domicile. Il n'y aura à l'avenir de domicile qu'autant que celui qui le réclamera se soumettra à l'impôt des pauvres.

7.° Les lois pénales contre les pères et mères d'enfants naturels sont abrogées. L'enfant suivra le domicile de sa mère, qui devra

l'élever et le nourrir, sans pouvoir poursuivre le père dans le but de lui demander de contribuer à son entretien. Seulement, si l'enfant tombe à la charge de la commune, elle peut former une action contre le père, afin de le contraindre à payer. L'affirmation simple de la mère ne suffit pas. Toutefois, pour prouver la paternité, il faut encore d'autres preuves.

Les paiements accidentels du père profiteront à l'enfant et non à la mère.

Nous devrions peut-être en dire davantage sur une loi qui contient 104 pages d'impression ; mais nous n'avons voulu qu'en retracer les principales dispositions.

On cite souvent l'exemple de l'Angleterre ; puisse cet exposé éclairer les États du continent qui voudraient l'imiter, et croiraient détruire le paupérisme par l'établissement d'une *taxe des pauvres* !



LA CHEMINÉE HOLLANDAISE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

Les premiers rayons du soleil éclairaient les flots transparents de la Newa, et la ville naissante de Saint-Pétersbourg. Tout était encore silencieux sur les carénages; un seul jeune homme, en costume allemand, était assis sur un tas de cordes, la tête appuyée sur ses mains. « Quels gens paresseux que ces Russes, murmura-t-il avec dépit. Mon oncle n'avait pas besoin de m'éveiller de si bonne heure; je ferai en attendant un petit sommeil. » Il ferma les yeux, s'étendit sur les cordes et s'endormit.

Quelque temps après, un homme d'une taille haute et majestueuse, d'une physionomie pleine de noblesse, s'approcha d'un pas ferme. Un habit brun de gros drap, taillé à la façon hollandaise, un petit bonnet fourré, composaient toute sa toilette; il tenait dans la main une canne à nœuds d'une grandeur extraordinaire. Cet homme s'arrêta devant un vaisseau colossal qui était encore en construction, le regarda pendant quelques instants avec attention et s'écria :

« Que vois-je? mes ouvriers sont-ils fous? Comme ces planches sont mal placées! »

Puis, jetant les yeux sur les carénages :

« Je ne vois pas de cordes ici, continua-t-il; mais, si je ne me trompe, voilà ce que je cherche. »

Il s'approcha, regarda le jeune homme endormi, tira un paquet de cordes et voulut commencer son ouvrage; mais le jeune homme se leva promptement et saisit les cordes en criant avec colère :

— Halte-là, coquin ! Je ne souffrirai pas que l'on vole la propriété de mon oncle.

— Moi, voler ? répondit l'étranger ; je prends ces cordes pour un moment, et je les rendrai tout à l'heure.

— Prendre et voler, c'est la même chose ici, répondit le jeune homme. Lâche les cordes, si tu ne veux pas être battu ; en disant cela, il leva le poing d'un air menaçant.

— Maudit homme, cria l'étranger ! voilà un rouble, tu me prêteras tes cordes maintenant, n'est-ce pas ?

— Est-il possible ? s'écria le jeune homme ; tu parles allemand, et tu me prends pour un de ces misérables Russes qui vendent leur âme pour une pièce d'argent. Garde ton rouble, et laisse-moi tranquille.

— Tu as une bonne opinion de ce pays, à ce qu'il me semble.

Le jeune homme le regarda d'un air franc, et répliqua :

— Tu n'es pas Russe, et je te dirai ouvertement que je n'ai pas bonne opinion de ce peuple. Il n'y a que huit jours que je suis dans ce vilain pays ; mais je ne me plais pas ici, et je partirai aussitôt que j'aurai vu ce fou d'empereur.

— Pourquoi nommes-tu l'empereur un fou ? demanda l'autre, en prenant place à côté du jeune homme.

— Je te le dirai, répondit le jeune Allemand familièrement. Tu es Allemand, et quoique je t'aie pris pour un voleur, il me semble, en te regardant, que tu as l'air honnête. Vois-tu, l'empereur est un fou, parce qu'il pense qu'il fera de ses Russes imbécilles des hommes raisonnables ; tu comprends aussi bien que moi que c'est impossible. Regarde, continua-t-il, en se baissant et ramassant un petit morceau de bois : il serait aussi facile à l'empereur de former ces Russes, qu'à toi de faire de ce morceau de bois, en dix minutes, un cavalier avec son cheval.

L'étranger saisit le copeau, prit quelque chose dans sa poche et dit :

— Qui es-tu donc, mon ami ; et comment se fait-il qu'un homme aussi éclairé que toi soit venu dans ce pays d'ignorance ?

— Je te le raconterai, répondit l'Allemand d'un air ingénu. Je

me nomme Steffen, et je suis Silésien; mon père était maître d'école, ma mère une très-bonne femme. Je suis le plus jeune de mes frères et le plus hardi; l'état de mon père ne me convenait pas. Mon oncle est un homme très-riche; il habitait autrefois la Hollande; il était parti pour Saint-Pétersbourg comme cordier de l'empereur; j'ai quitté ma patrie, et je suis venu ici pour apprendre sa profession. Il y a cinq mois que je travaille dans sa maison; ce matin il m'a chargé de porter ce tas de cordes sur les carénages, et me voici depuis le lever du soleil.

Mais, que diable! qu'est-ce que tu as fait là?

Pendant le récit du jeune homme, l'étranger, toujours en écoutant avec attention, avait transformé le morceau de bois en un joli cavalier à cheval. Le garçon le regardait avec surprise, et dit enfin :

— Écoute, mon ami, je crois que tu es sorcier.

— N'est-ce pas, Steffen, si l'empereur pouvait former ses Russes aussi vite, tu resterais à Saint-Pétersbourg?

— Je le crois bien, répondit l'autre, la ville me plaît beaucoup, la grande rivière aussi; mais je n'aime pas les Russes.

— Pourquoi es-tu si fâché contre eux?

— Cela ne te regarde pas, s'écria Steffen.

Oh diable! encore ce mal de dents : on ne trouve même pas un arracheur de dents chez ces Hottentots.

— Tais-toi, dit l'étranger avec colère; quelle est la dent qui te fait mal?

Le jeune homme le regarda d'un air interdit.

— La voilà, répondit-il, un peu effrayé, en ouvrant la bouche.

L'étranger prit une tenaille, et avant que l'autre sût ce qui lui était arrivé, la dent était arrachée.

— Eh! bien, s'écria-t-il avec orgueil, je suis Russe et j'espère que je sais bien arracher les dents?

— Que le diable t'emporte! dit Steffen; je vois bien que tu es Russe, maudit charlatan, ce n'est pas cette dent-là qu'il fallait arracher.

— Comment? répondit le Russe d'un air inquiet, en regardant

la belle dent qu'il avait tirée. Voyons! reprends ta place, je chercherai l'autre.

Steffen dut obéir malgré lui.

— Ouvre les yeux, ajouta-t-il, voilà la dent malade.

Un instant après, l'étranger lui présentait la dent.

Steffen, en levant les yeux, croyait rêver, car une troupe d'ouvriers venait de se prosterner autour de lui.

L'étranger jeta la tenaille de côté, reprit sa canne et s'approcha des ouvriers tremblants.

C'était Pierre le Grand.

L'empereur était déjà loin, que le pauvre Steffen était encore immobile à la même place, touchant ses joues enflées, et croyant qu'il avait fait un rêve.

Une jeune et jolie fille, en costume hollandais, s'approcha d'un air inquiet; ses beaux yeux noirs semblaient chercher quelqu'un; enfin elle aperçut Steffen, et, saisissant son bras, elle lui dit :

— Que fais-tu ici, cousin? nous avons attendu pendant longtemps, et tu ne viens pas.

Le pauvre Steffen serra les jolies mains de la jeune fille en disant :

— Ah! ma chère Marie, je suis perdu; il faut te quitter, je suis criminel de lèse-majesté.

— Grand Dieu! s'écria Marie, en pâlisant.

Elle était près de s'évanouir, il fallut que Steffen la soutînt.

— Oui, ma chère cousine, continua-t-il d'une voix tremblante, j'ai insulté l'empereur, je l'ai nommé voleur et coquin, j'étais près de le battre; j'ai dit que les Russes sont stupides comme les bêtes et que leur empereur est fou; à la fin, quand il m'a eu arraché une dent qui n'était pas malade, je l'ai traité de charlatan. Tu vois bien qu'il ne pardonnera jamais un tel outrage.

Marie, effrayée, entraîna son cousin en lui disant tout bas :

— Allons nous cacher derrière ce vaisseau, l'empereur ne nous verra pas.

Ils commencèrent à courir, lorsque la voix de l'empereur, qui avait vu le couple fugitif, se fit entendre :

— Où allez-vous si vite, mes enfants ?

Marie se mit à genoux à côté de Steffen.

Pierre le Grand s'avança, et regardant Marie, il lui dit :

— Lève la tête, ma petite. Quel est ton nom ?

— Je suis Marie Willmer, répondit la jeune fille modeste et courageuse, la fille du maître cordier.

— Aha, je le sais maintenant, dit l'empereur en souriant, je te reconnais : nous avons dansé à la noce du matelot ; mais ce gail-lard-là, est-il ton amant ?

— Oh ! non, Majesté, répondit Marie en rougissant, c'est mon cousin ; c'est un très-bon garçon.

— N'es-tu pas la fiancée de mon maître d'hôtel Pétrowitsch ? demanda Pierre.

— Dieu m'en préserve ! répondit vivement Marie, il est grossier et laid, je ne le puis souffrir.

— Ah ! je comprends, dit en souriant l'empereur, et en jetant les yeux sur Steffen ; mais si tu cherches un amant poli, ne prends pas ton cousin, il est grossier comme un Russe, j'en suis témoin.

En disant ces mots, il s'éloigna et continua sa promenade. Les jeunes gens restèrent immobiles de surprise.

— Cousine, dit Steffen, l'empereur me plaît ; c'est un homme qui mérite l'estime de tout le monde.

— Eh bien ! répliqua Marie, une autre fois ne sois plus si imprudent, ou je ne resterai pas ton amie.

— Sois tranquille, ma chère Marie, dit Steffen en rentrant avec sa cousine, je n'oublierai jamais cette leçon.

Plusieurs mois s'écoulèrent, et Steffen commençait à se plaire en Russie, il était aimé de ses camarades, et son oncle, maître Willmer, était content de lui. Steffen était beau garçon, grand, bien fait, sa figure fraîche avait l'expression de la bonté et du courage ; il était toujours de bonne humeur, et la jolie Marie n'était pas indifférente pour lui. Maître Willmer était un homme vaniteux, qui avait choisi le maître d'hôtel Pétrowitsch pour gendre ; il n'était pas content de cet amour, qui dérangeait ses projets ; et il déclara à sa fille qu'elle ne serait jamais la femme d'un mendiant.

Steffen, en entrant dans la chambre, entendit ce propos, et dit d'une voix tremblante de colère :

— Vous avez tort de me nommer un mendiant : je suis un ouvrier habile, et je ne manquerai jamais d'occupation. Payez-moi mon salaire pour les cinq mois que je travaille dans votre maison, et oublions que nous sommes parents.

Willmer sortit pour chercher l'argent, et Marie se jeta en pleurant dans les bras de son cousin.

— Je te reverrai, s'écria le jeune homme en la serrant sur son cœur, le ciel protégera notre amour.

Willmer entra, jeta l'argent sur la table et dit :

— Adieu pour toujours ! j'espère que tu ne rentreras plus dans ma maison.

— Soyez tranquille, répondit Steffen, en prenant son argent.

Il s'éloigna, en jetant un regard expressif sur sa cousine.

Willmer et sa fille remarquèrent par la fenêtre qui donnait dans la cour que Steffen distribuait son argent aux pauvres serfs qui travaillaient chez Willmer, sans garder un copek ; il s'en alla, accompagné de leurs cris de joie.

Steffen parcourut la ville sans savoir ce qu'il deviendrait ; il avait le cœur gros en pensant qu'il ne verrait plus sa chère Marie ; il marcha au hasard, et se trouva enfin dans un bosquet de chênes que Pierre le Grand avait planté devant son nouveau palais, nommé palais d'été.

Il leva la tête, regarda le joli bâtiment et soupira ; car son rival Pétrowitsch demeurait au rez-de-chaussée. Au moment où il voulait passer près de la petite porte, une jeune femme tomba par la fenêtre sur Steffen et le renversa sur le gazon. Il se releva à la hâte, soutint la jeune femme, qui fondait en larmes, et remarqua, malgré l'obscurité naissante, qu'elle était jeune et très-jolie. Tout à coup elle s'échappa, courut jusqu'à la rivière et voulut se précipiter dans l'eau ; mais Steffen, qui l'avait suivie, la saisit par ses nattes flottantes et la sauva. Il tenait la jeune fille dans ses bras, qui était pâle comme la mort et ne donnait aucun signe de vie. Steffen répandit quelques gouttes d'eau sur sa belle figure ; après quelques

moments d'attente, elle ouvrit ses beaux yeux et raconta, en sanglotant, qu'elle était la fiancée de Pétrowitsch, qui l'avait séduite et abandonnée parce qu'elle ne pouvait plus cacher son état; le cruel l'avait jetée par la fenêtre dans un accès de colère, et elle avait préféré la mort à la honte.

Steffen frémissait d'indignation.

— L'empereur te protégera, s'écria-t-il.

— Oh! non, dit la jeune fille, qui se nommait Lisinka, je n'ai plus d'espérance; Pétrowitsch est le favori de l'empereur, il dira qu'il ne me connaît pas.

Steffen était très-embarrassé, il ne pouvait pas quitter cette malheureuse; soudain il se rappela Marie: il soutint Lisinka et la conduisit jusqu'à la maison de son oncle.

Marie était assise près de la fenêtre, elle regardait dans la rue en attendant son père, levait les yeux vers le ciel et soupirait. Quelle fut sa surprise lorsqu'elle aperçut, devant la fenêtre ouverte, son cousin tenant une jeune personne dans ses bras; elle recula avec frayeur.

— Apporte la lampe, Marie, chuchotait Steffen; regarde cette pauvre femme, comme elle est malade; je connais ta bonté, tu auras pitié d'elle.

Marie prit la lampe, s'avança vers la fenêtre, et regardant la figure pâle et décomposée, les yeux pleins de larmes de la pauvre Lisinka, elle écouta avec intérêt le récit de Steffen. Puis elle prépara une jolie petite chambre; et la malheureuse Lisinka, fatiguée de larmes, se laissa tomber sur le lit que la bonne Marie lui avait indiqué.

Lorsqu'elle vit que la jeune Russe avait fermé les yeux, elle descendit dans sa chambre, où son ami l'attendait.

Ils causèrent tendrement, et Marie l'assura qu'elle trouverait moyen de garder la pauvre Lisinka dans la maison.

Un bruit se fit entendre; Steffen serra la main de Marie, descendit la rue, passa le pont et arriva dans un quartier éloigné, nommé Wasilei-Ostrow.

La nuit était chaude, mais sombre; Steffen leva les yeux vers le

ciel et aperçut une clarté étrange sur le toit de la chancellerie, qui disparut un instant après. Pendant qu'il fixait les yeux sur ce bâtiment, un vent de mer se leva, en même temps une petite flamme éclata par la lucarne et parut s'éteindre au même moment.

— Grand Dieu ! s'écria Steffen, le feu est à la chancellerie.

Il se jeta contre la porte fermée, et frappa de toutes ses forces pour éveiller l'intendant. Ses cris et le bruit qu'il faisait furent longtemps inutiles ; les voisins accoururent, mais l'intendant n'était pas éveillé. Enfin la porte ne pouvait plus résister à toutes ces forces réunies, elle vola en éclats ; on monta aux mansardes, mais le feu avait pris partout, et une fumée étouffante en défendait l'entrée. Steffen monta sur le toit et se convainquit qu'il serait facile d'éteindre l'incendie avec un seau d'eau.

Il cria de toutes ses forces :

— De l'eau ! apportez de l'eau !

Il n'y avait pas une goutte d'eau dans la maison.

Il descendit en jurant contre les paresseux, et vit avec fureur que le toit était devenu la proie du feu. Toute la ville retentit du cri au feu ; il y avait foule devant la chancellerie, mais tout le monde restait immobile en regardant les flammes. Enfin Steffen réussit à sauver les papiers ; mais il avait beaucoup de peine à se faire prêter du secours, personne ne voulait obéir, et déjà une maison voisine commençait à brûler.

Il saisit avec force la pompe à feu, et tourna le jet d'eau sur la maison enflammée.

— Du secours, coquins ! s'écria-t-il.

Mais les serfs regardaient le feu sans faire le moindre mouvement.

Tout à coup une voix terrible se fit entendre :

— Allons ! obéissez aux ordres de ce jeune homme, je l'ordonne.

Un homme gigantesque était près de Steffen, et saisit la pompe à feu. Tout à coup la masse s'émut, l'empereur en personne travaillait et commandait en même temps. Par des efforts inouïs, les maisons voisines furent sauvées, mais la chancellerie était réduite en cendres.

L'empereur travaillait le lendemain dans son cabinet, et murmurait :

Le Silésien a raison, nos appareils sont mauvais.

Il fit appeler le lieutenant de police, et en peu de temps tous les arrangements étaient faits.

— Allez chercher l'ouvrier allemand qui travaille chez maître Willmer, dit-il. Une demi-heure après, le jeune homme fut annoncé.

Steffen entra un peu interdit; il connaissait l'usage de se prosterner devant l'empereur, et cela ne lui convenait pas; il resta donc debout, en s'inclinant un peu.

L'empereur continuait à écrire et lui demanda :

— Aimes-tu ta profession?

— Pas trop, Majesté, répondit Steffen d'un air troublé; elle est trop paisible, trop uniforme.

— Ah! je comprends, répliqua Pierre le Grand, tu aimes à commander, je m'en suis aperçu; regarde!

Steffen s'approcha.

« J'ai fait un nouveau règlement pour les incendies : j'ordonne aux propriétaires de mettre sur les greniers de leurs maisons de Saint-Petersbourg, des cuves d'eau; le propriétaire dont la maison ne s'en trouvera pas fournie après le terme de trois jours, sera puni sévèrement. Pour maintenir cette ordonnance, nous désignons un officier qui, avec quatre hommes, aura l'inspection dans tous les quartiers de la ville; cet officier, c'est Steffen Langer, de la Silésie, avec un salaire annuel de trois cents roubles, le logement et la table dans la caserne. »

— Votre Majesté! s'écria Steffen transporté de joie.

— Eh bien! mon garçon, c'est un emploi qui te convient; tu as le courage et le sang-froid nécessaires dans un moment décisif. Va à la caserne, on te donnera l'uniforme, et dès demain tu commenceras ton inspection.

A ces mots, Pierre le congédia, et Steffen sortit étourdi de bonheur.

Le lendemain, Steffen ayant mis son bel uniforme, se rendit à

la maison de son oncle, accompagné de ses quatre Russes. Il entra d'un pas ferme dans la chambre de maître Willmer.

Celui-ci restait immobile de surprise en jetant ses yeux sur le bel officier. Steffen lut l'ordonnance de l'empereur, et s'en alla en serrant la main de sa belle cousine, qui croyait faire un rêve.

Huit jours s'écoulèrent, et la pauvre Lisinka avait obtenu la permission de rester dans la maison de maître Willmer; elle reprenait ses forces et trouvait en Marie une amie fidèle.

Steffen exerçait pendant ce temps ses fonctions avec succès. On trouvait dans toutes les maisons des cuves remplies d'eau; mais il ne pouvait obtenir la même chose pour le palais d'été de l'empereur.

Il avait lu l'ukase déjà deux fois, et Pétrowitsch répondit toujours : « C'est bien ! » mais il n'obéissait pas, et les cuves d'eau manquaient encore.

Steffen, après avoir inspecté pour la troisième fois sans trouver une goutte d'eau au grenier du palais, se mit en colère, ouvrit la porte du salon et trouva le maître d'hôtel en robe de chambre couché sur un canapé.

— Pétrowitsch, dit Steffen en maîtrisant sa colère, je viens pour la troisième fois, et je ne trouve point d'eau sur les greniers. J'achèterai des cuves, et je ferai transporter de l'eau à vos dépens. Vous me paierez, outre cela, cinquante roubles d'amende, d'après l'ukase.

— Tais-toi ! misérable vagabond, s'écria Pétrowitsch en fureur, ou je te mets à la porte.

— Je suis ici au nom de l'empereur, répliqua Steffen, tremblant de colère, et je vous ordonne de me payer l'amende !

Il n'avait pas fini ces mots, que Pétrowitsch lui donna un coup de poing dans la figure.

En même temps, Steffen se précipita sur le Russe, le saisit au collet, et ses coups tombaient comme la grêle sur la tête et sur le dos de son adversaire, qui n'avait pas le courage de se défendre.

Lorsque Steffen eut apaisé sa colère, il donna un coup de pied au maître d'hôtel et s'éloigna.

Quelques heures après, on chercha partout l'officier Steffen; un laquais entra jusque dans la cuisine de Marie et s'informa auprès d'elle, d'un air fâché, si elle ne savait pas où il était. Marie répondit qu'il n'était plus dans la maison, et demanda pourquoi l'empereur faisait chercher son cousin. Elle apprit toute la gravité de l'affaire, et tomba pâle et tremblante sur une chaise; car elle connaissait la sévérité de l'empereur.

Steffen fut trouvé enfin : il se rendit au palais, son cœur battait avec force, et il regrettait d'avoir été si imprudent. Pétrowitsch se promenait dans le corridor, et lui dit, avec un rire moqueur :

— Eh ! bien, mon ami, monte toujours, le knout t'attend.

Steffen monta sans souffler le mot, mais son cœur était serré. Il entra dans l'antichambre; un laquais ouvrit la porte d'une autre chambre à côté, en disant :

— Attends ici, l'empereur va venir.

Après cela, il ferma la porte derrière lui.

Steffen resta longtemps, en regardant le grand bâton à nœuds dans l'un des coins, occupé d'une seule idée :

— Que faire pour échapper aux coups de bâton de l'empereur ?

En regardant tout autour de lui, il ne voyait pas d'autre issue que la porte par où il était entré; la fuite était impossible. La simplicité des meubles contrastait avec les murs de marbre et la belle cheminée hollandaise, qui faisait l'ornement de cette chambre et qui était, en effet, la plus grande curiosité que possédât Pierre le Grand.

Au milieu du cabinet se trouvait une table colossale qui occupait la moitié de l'appartement. Steffen restait debout en réfléchissant, lorsqu'il entendit tout à coup la voix de l'empereur sur l'escalier. « Si je pouvais éviter la première rencontre, » pensait Steffen.

Il jeta ses yeux sur la cheminée hollandaise. Des pas retentissants se firent entendre, la clé tourna dans la serrure; et Steffen, s'élançant dans la cheminée hollandaise, grimpa aussi vite que possible; et quand l'empereur entra dans la chambre, il n'y trouva personne.

— Où donc est le drôle ? s'écria-t-il.

Steffen resta immobile, malgré sa position pénible.

— Steffen Langer, où 'es-tu ? cria l'empereur en cherchant dans tous les coins. Comme il ne trouvait personne, il leva la tête et s'écria avec colère :

— Gaillard ! si tu ne réponds pas, tu verras comme je t'arrangerai !

— Me voilà, Majesté, répondait une voix du haut de la cheminée ; et quelques petites pierres qui roulaient en bas, montraient le chemin.

L'empereur courut vers la cheminée, regarda en haut, et s'écria, en apercevant les jambes de Steffen :

— Que le diable t'emporte ! Veux-tu descendre ?

— Non, Majesté, répondit Steffen avec force.

— Non, dit l'empereur, pourquoi donc ?

— Parce que je n'ai pas envie d'être battu par votre Majesté.

— Ah ! fripon, mais tu as envie de rosser mes vassaux ?

— Si ce sont des coquins comme Pétrowitsch, sans doute, répondit Steffen plus hardi.

L'empereur, hors de lui-même, voulut saisir les jambes de Steffen ; mais celui-ci grimpa plus haut, en couvrant l'empereur furieux d'une nuée de suie.

Pierre, malgré sa colère, fut obligé de se retirer ; il quitta la cheminée en criant :

— Descends ! coquin, où je ferai faire du feu, et tu seras rôti comme une anguille.

— Je n'attendrai pas si longtemps, répliqua Steffen ; je monterai sur le toit, et je trouverai bien mon chemin par là.

— C'est un diable, murmura Pierre.

Sa colère augmentait.

— Si tu montes sur le toit, je te ferai fusiller, s'écria-t-il.

— A la bonne heure, répondit Steffen, je n'ai pas peur.

— Voyez donc ce fanfaron, il ne craint rien, et il se cache devant moi dans la cheminée.

— Est-ce que j'ai dit que je n'ai pas peur d'être battu ? j'aimerais mieux mourir que d'avoir des coups de bâton, quand ce serait de la main de l'empereur lui-même.

— Descends, s'écria Pierre, je te l'ordonne.

— Je voudrais bien, répondit Steffen, mais vraiment je ne l'ose pas, par complaisance pour votre Majesté.

— Par complaisance pour moi? voyons un peu.

— Si je descends de bonne volonté, vous me battrez d'abord et vous m'interrogerez après, n'est-ce pas, Sire?

— C'est possible.

— Eh ! bien, si, après m'avoir battu, vous appreniez que je suis innocent, vous auriez commis une injustice; ainsi je ne descendrai pas, si vous ne me donnez pas votre parole de m'interroger avant de me battre.

L'empereur réfléchit quelques instants, et dit :

— Je te le promets.

Un bruit se fit entendre dans la cheminée; Pierre se mit derrière la table en maîtrisant sa colère.

La figure couverte de suie, les habits barbouillés d'une manière grotesque et l'air décidé de Steffen, tout cet ensemble donnait envie de rire à l'empereur, et il avait peine à conserver son air sérieux.

— Pourquoi es-tu ici, ingrat? reprit l'empereur.

— Parce que j'ai battu votre maître d'hôtel.

— C'est juste, tu l'as maltraité par vengeance; ton amante le trouvait plus aimable que toi.

— Comment, s'écria Steffen, ce vilain Russe? Regardez-moi, Sire, Marie pourrait-elle le trouver plus aimable que moi?

L'empereur regarda la figure barbouillée et le nez noirci de suie, il était prêt à rire, mais il se retint et répondit :

— En effet, quand on te regarde comme cela, on ne le croirait pas.

— Eh bien ! ce n'est pas par jalousie, car Marie ne l'aime pas; mais je l'ai puni, parce qu'il est un vil coquin.

Steffen commença son récit, l'empereur écoutait avec attention; mais quand il eut fini, il s'écria :

— Comment ! se pourrait-il ? il n'y a pas d'eau dans mon palais ? Tu as menti !

— Montez, s'il vous plaît, Sire, et vous verrez que je dis la vérité.

Pierre sortit en jurant, et Steffen se promenait dans la chambre d'un air triomphant. Après quelques minutes, l'empereur entra d'un air furieux, en disant :

— Steffen, tu as raison ; mon maître d'hôtel est un vil coquin.

Il ouvrit la porte en criant :

Faites venir Pétrowitsch.

Steffen resta silencieux, et Pierre se promenait d'un air agité.

Pétrowitsch entra en souriant, car il supposait que Steffen avait reçu le knout. Il se prosterna devant l'empereur ; mais sa figure s'allongea quand Pierre lui demanda d'une voix terrible :

— Pourquoi as-tu reçu des coups, maître d'hôtel ?

— Pétrowitsch se tut un moment, puis il répondit avec hardiesse.

— Parce que je ne voulais pas céder ma fiancée, qui ne peut pas souffrir cet Allemand.

— Tu as menti ! reprit Pierre d'un air menaçant ; tu n'as pas rempli tes fonctions, il n'y a pas d'eau dans mon palais.

— Majesté, balbutia Pétrowitsch, l'Allemand ne dit pas la vérité.

— Je m'en suis convaincu, tu es un vil imposteur. Qu'as-tu fait de la malheureuse Lisinka ? continua-t-il.

Pétrowitsch leva la tête et demanda :

— Lisinka, quelle Lisinka ?

— La jeune fille que tu as séduite, abandonnée, précipitée par la fenêtre.

— Moi ? demanda Pétrowitsch, en feignant la plus grande surprise ; Sire, votre Majesté veut se moquer de son pauvre serviteur.

— Tu ne sais rien de tout cela ? demandait Pierre, en jetant un regard courroucé sur Steffen. Qui de vous deux a menti ? Allez-vous-en ! l'un vaut autant que l'autre ; sortez ! je le veux !

Pétrowitsch avait déjà gagné la porte, lorsqu'une voix de femme se fit entendre. La porte s'ouvrit, et Marie, pâle comme la mort, se prosterna devant l'empereur en sanglotant :

— Je viens pour sauver mon cousin, Majesté, ne me chassez pas.

— Que veux-tu, Marie? demanda Pierre avec bonté, je pense que tu es la fiancée de Pétrowitsch?

— Lui, mon époux? répétait Marie, en levant ses beaux yeux noirs vers le ciel; ah! plutôt mourir!

— Comment? demanda l'empereur.

— On vous a trompé, Sire, reprit Marie, vous ne connaissez pas le scélérat à qui vous accordez votre faveur. Il a séduit la fille d'un honnête négociant; elle voulait se tuer, Steffen l'a sauvée et l'a amenée chez moi. Elle était une fois dans la chambre, je regardais par la fenêtre de la cuisine; Pétrowitsch entra et repoussa la malheureuse Lisinka, en disant : qu'il ferait le serment devant l'empereur qu'il ne la connaissait pas; il ajouta, avec un rire moqueur, que ce n'était pas la première fois qu'il avait fait de faux serments. Il menaçait de la précipiter par la fenêtre, *comme il avait fait déjà une autre fois*. Moi, indignée de cette ignoble conduite, j'ai amené la malheureuse avec moi, et je suis sûre que la vérité sera dévoilée; car vous êtes juste et généreux, et vous protégez l'innocence.

Marie se tut et leva ses yeux pleins de larmes vers l'empereur, qui regarda avec intérêt la jeune fille chaste et courageuse; il jeta un regard sur Pétrowitsch, qui était pâle et tremblant, et ouvrit la porte en appelant :

— Lisinka!

La jeune Russe entra en chancelant, la figure décomposée; elle se prosterna sans oser lever les yeux.

— Ce que Marie m'a raconté, est-il vrai? demanda l'empereur avec bonté; as-tu la parole de Pétrowitsch? est-il ton époux?

— Devant Dieu! balbutia Lisinka, en rougissant, et posant la main sur son cœur.

— Est-il vrai que mon maître d'hôtel t'a précipitée par la fenêtre? continua Pierre.

— Oui, Sire, répondit Lisinka à voix basse, mais la fenêtre n'était pas très-haute; il savait bien qu'il ne pouvait pas me faire mal.

L'empereur regardait la jeune fille avec étonnement, puis il continua :

— Est-il vrai qu'il voulait te renier, ainsi que ton enfant, par un faux serment?

Lisinka baissa la tête et dit :

— Il a menacé, parce qu'il était en colère; mais il ne l'aurait jamais fait.

— Connais-tu cette femme? demanda Pierre froidement, en s'adressant à Pétrouitsch.

Celui-ci, pâle comme la mort, répondit :

— Non, Sire, je ne la connais pas.

Pierre rougit de colère; il montrait les deux jeunes filles et s'écria :

— Elles disent la vérité, et tu as menti, scélérat!

Il jeta un regard foudroyant sur le criminel, ouvrit la fenêtre, et prononça d'une voix terrible :

— Allons! maître d'hôtel, tu feras maintenant le voyage par la fenêtre, ou je te ferai tuer à coups de knout.

Pétrouitsch était près de s'évanouir; l'empereur restait immobile, comme un Dieu vengeur. Pétrouitsch connaissait la sévérité du czar, il se précipita vers la fenêtre d'un air désespéré; il voulait s'élancer, mais Lisinka, en voyant le danger, le retint, en criant d'une voix déchirante :

— Majesté, j'ai menti; il est innocent; il ne me connaît pas. Grâce! grâce! Elle tomba sans connaissance sur le plancher.

L'empereur regarda avec admiration la jeune fille inanimée, et dit d'une voix émue :

— Pourquoi n'a-t-elle pas donné son cœur à un homme digne de cet amour!

— Eh bien! scélérat, tu ne connais pas cette femme?

— Czar, je suis coupable, sanglota Pétrouitsch, en se mettant à genoux près de Lisinka; elle est ma femme devant Dieu.

— Va-t'en à l'instant, dit le czar, cherche un prêtre qui bénisse ton hymen, et puis tu sauras ton arrêt.

Pétrouitsch prit la jeune fille dans ses bras et s'éloigna.

Marie voulait les suivre, mais Pierre l'arrêta.

— Eh bien! lui dit-il, n'as-tu pas un regard pour ton Steffen?

— Où est-il ? demanda la jeune fille, en regardant autour d'elle.

Puis, en jetant les yeux sur le garçon noirci de suie, elle resta interdite :

— Comment, s'écria-t-elle, ce ramoneur serait mon cousin ?

— Te voilà pris, dit l'empereur en souriant, Marie ne te connaît pas.

— Je ne le crois pas, Sire, répondit Steffen, en essuyant la suie de son front. Regarde-moi, Marie, m'aimes-tu encore un peu ?

Marie rougit, lui donna la main, et baissa les yeux en souriant.

— Voilà, dit Pierre, un langage que tout le monde comprend sans savoir le hollandais comme nous. Adieu, mes enfants, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Le lendemain, Marie était assise près de la fenêtre dans sa petite chambre ; elle était triste et pensive, car son père, qui avait appris le mariage de Pétrowitsch, était furieux et avait menacé de la chasser, si elle parlait encore de Steffen. Tout à coup la porte s'ouvre, l'empereur entre, accompagné du père de Marie ; celle-ci s'inclina, et Pierre dit d'un air joyeux :

— Sais-tu, ma belle Marie, que je viens chargé d'une proposition de mariage ? Mon maître d'hôtel demande ta main ; tu auras le commandement sur lui et l'intendance de ma maison d'été ; il viendra aujourd'hui te chercher. Ton père a consenti, et j'espère que tu accepteras.

Marie demeurait immobile, sans ouvrir la bouche ; l'empereur souriait, et ajouta en sortant :

— Fais ta toilette, ma belle enfant ; le maître d'hôtel viendra à quatre heures ; tu seras contente de moi ; à revoir !

En disant ces mots, Pierre le Grand avait disparu ; Marie restait encore immobile comme une statue ; mais son père était transporté de joie.

— Fille ingrate, disait-il, tu ne mérites pas tant de bonheur ; mais n'en parlons plus : je sors pour acheter des bijoux ; si je rentre et que je ne te trouve pas habillée, je te tordrai le cou en présence de l'empereur, et puis je te chasserai de ma maison.

Il disparut, et Marie croyait faire un rêve; enfin elle se dit :

— L'empereur est bon et généreux, il ne peut pas vouloir mon malheur; je ferai tout ce qu'il a demandé.

Alors elle arrange ses beaux cheveux en tresses luisantes, fait une couronne nuptiale et l'attache sur sa tête, puis elle met le beau jupon écarlate et le corsage en satin noir, et, par dessus, une jolie chemisette garnie de dentelles; la voilà parée et belle comme un ange.

Maitre Willmer rentra, sa figure s'épanouit en voyant sa fille si brillante; il ouvre un paquet, tire des chaînes précieuses, avec lesquelles Marie devait lacer son corsage; il attache des bracelets d'or autour de ses bras gracieux; un collier superbe orne son cou, et une ceinture magnifique tombe sur le tablier de dentelles.

Le père regardait sa fille d'un air enchanté. Tout à coup une musique bruyante se fit entendre; un cortège avança, en tête était le maitre d'hôtel, tenant un grand bâton à la main, surmonté d'une pomme en argent; il portait un uniforme brillant. Le cortège s'arrête devant la maison, Marie presse ses mains sur son cœur, qui bat avec violence; la porte s'ouvre; une voix connue frappe ses oreilles; elle lève les yeux, et jette un cri; car le nouveau maitre d'hôtel, paré comme un prince, c'était Steffen lui-même, qui lui tendait les bras, en disant avec passion :

— Ah! Marie, que tu es ravissante!

— Steffen! balbutia Marie, étourdie de bonheur.

Puis elle se jette dans ses bras, et verse des larmes de joie.

Maitre Willmer entre au même moment, et en voyant le groupe, il s'écrie gaiement :

— C'est bien, mes enfants, je suis content de vous!

Mais quelle fut sa surprise, quand Steffen tourna la tête en disant :

— Vraiment? Êtes-vous content, mon oncle? Dieu soit loué, vous me rendez heureux.

— Ah! je me suis trompé, dit maitre Willmer, ma fille est la fiancée du maitre d'hôtel.

— C'est moi qui le suis depuis hier soir, répond Steffen avec fierté. Voyez, je porte déjà la livrée de l'empereur.

— Et Pétrowitsch ?

— L'empereur l'a forcé d'épouser Lisinka, qu'il a séduite, répond Steffen ; il est inspecteur d'un château éloigné, mais à la condition qu'il se conduira bien. Dès que Lisinka aura une plainte à porter contre lui, il sera chassé et fera le voyage de Sibérie : c'est le seul moyen de corriger ce coquin. Je suis maître d'hôtel, c'est la place que vous avez désirée pour votre gendre ; votre fille m'a donné son cœur, elle sera heureuse avec moi ; bénissez-moi, mon oncle !

Marie se mit à genoux ; une fanfare retentit dehors ; et maître Willmer, ne résistant plus, réunit les mains des amants.

On se rendit aussitôt à l'église, où tout était préparé ; et puis au jardin de l'empereur, où les tables étaient dressées pour les époux et leurs convives.

L'empereur parut, entouré de sa noblesse ; et Marie, transportée de joie, se prosterna devant lui.

Pierre lui tend la main, et dit à sa suite, en souriant :

— Que Dieu vous donne des femmes qui aient autant d'amour pour vous, que la petite Marie en a pour Steffen.

Puis, s'adressant à celui-ci, il ajouta plus bas :

— Je pense que tu es maintenant récompensé pour la belle dent que je t'ai arrachée, et que tu seras un maître d'hôtel comme il faut.

— Soyez tranquille, Majesté, reprend Steffen d'un air triomphant.

Nous verrons, dit l'empereur en souriant.

Il invita la jolie fiancée à danser, et le bal commença.

Steffen fut le plus heureux des hommes, et l'empereur le combla de faveurs. Quant à Lisinka, elle ne se plaignit jamais de son mari.

LIDA MULLER.



KAROLY KISFALUDY.

Karoly Kisfaludy, frère cadet d'Alexandre Kisfaludy, le régénérateur de la poésie hongroise, naquit à Tet, dans le comtat de Raab, le 19 mars 1790. C'est au gymnase de cette dernière ville qu'il fit ses premières études. Il en sortit en 1804, pour entrer au service dans le régiment d'infanterie du prince Esterhazy ; et fit les campagnes, désastreuses pour l'Autriche, de 1805 et de 1809. — Les œuvres poétiques de son frère, Himfy' szerelmei, les seuls qu'il connût avant de quitter sa terre natale, lui avaient inspiré le désir de marcher sur ses traces. Ce fut bientôt un besoin impérieux pour lui que de le satisfaire. Le bruit des camps, les fatigues de la guerre, le tumulte des passions politiques qui se heurtaient en tous sens, rien ne put étouffer son ardeur : il était né poète. — Plusieurs de ses poésies, et quelques-uns de ses drames, parurent à cette époque dans un recueil intitulé Szépliteratúrai Ajándék. Son hymne à l'*Espérance*, qui lui valut l'amitié du poète Janus Pannonius, et sa belle élégie *Honvagy*, parurent ensuite. Il écrivit aussi quelques ballades et trois tragédies : *A' tátárok magyar-országban*, *Zács* et *Brutus* ; mais ces trois pièces n'avaient pas été composées pour la scène. — En 1810, il quitta le service dans le grade de lieutenant, et entreprit un voyage en Suisse et en Allemagne. C'est pendant son absence qu'un de ses amis, auquel il avait confié une copie de sa tragédie de *Tátárok*, fit représenter cette pièce à Pesth. Elle eut un grand succès. A son retour en décembre 1817, cette tragédie fut reprise ; et Kisfaludy, malgré la résistance qu'il opposa aux instances de ses admirateurs, fut conduit sur la scène et couronné. — Un acteur s'étant proposé de donner, pour une représentation à son bénéfice, la tragédie de *Zács*, et la police l'ayant défendue, Kisfaludy écrivit, en quatre jours, sous le titre de *Ilka*, un drame

en cinq actes et en iambes, qui fit la fortune de l'acteur. Ce succès inouï et les conseils de ses amis le décidèrent à faire imprimer toutes les pièces que nous venons de citer. — L'année suivante, la même troupe revint à Pesth, et Kisfaludy écrivit pour elle *Stibor*, drame en quatre actes et en iambes, dans l'espace de dix jours. *Szécsi Maria*, *Kemény Simon*, drames en deux actes, tous deux en prose; *Irène*, tragédie en cinq actes et en iambes; *A' Kérok*, comédie en trois actes; *A' Pártütök*, comédie en trois actes; *Mikor pattant, nem hittem volna*, farce en un acte, parurent successivement. Mais ce fut *Stibor* et ses comédies qui obtinrent le plus de succès. C'est aussi à cette époque que remonte le *Barátság és nagylelkűség*, ou l'apothéose de Janus Pannonius. Ces huit dernières pièces furent imprimées à Pesth en 1820. — Ici finit la première période de la carrière littéraire de notre auteur. Celles de ses compositions qui rentrent dans cette première période, quoique portant le cachet de la célérité avec laquelle elles étaient écrites, révèlent déjà les qualités éminentes qui distinguent les pièces qu'il composa par la suite. — Lié d'amitié avec Helmezy, il se livra, d'après ses conseils, aux études philosophiques, et chercha à approfondir l'art dramatique dans ses secrets les moins saisissables. Aussi reparut-il sur la scène pénétrant d'esprit et de bonne gaité dans ses comédies, puissant d'intérêt historique, profond dans la science du cœur humain, plein de nerf dans ses drames. — Nous diviserons en trois classes les ouvrages que notre auteur publia alors dans l'*Aurora* : dans la première, nous rangerons ses *poésies fugitives*, telles que chansons, épigrammes, sonnets, romances, élégies, satires, nouvelles, contes plaisants (publiés en partie sous le nom, célèbre depuis, de Benjamin Szaley), et un fragment de poème épique; dans la deuxième, des *morceaux en prose*, tels que satires, allégories, parodies; dans la troisième, ses ouvrages dramatiques : *Nelzor és Amida*, drame oriental; *Szilágyi megszabadulása*, drame en un acte; *Matyas deak*, *A' vigjatek*, *A' betejek*, *Kénytelen jöszivuseg*, *Huség' probaja*, toutes quatre comédies en un acte. — Il fit en outre des changements à sa tragédie d'*Irène*, et ré-

duisit en deux actes *A' Pártütök*. Il composa *A' Jeanörzö*, comédie en trois actes; *Nem mehet-ki a' szobabol*, comédie en un acte; *A' Korcsházi vásár*, farce en deux actes; *Szeget Szeggel*, farce en un acte; et *Csalódások* (les Déceptions), comédie en quatre actes, dont nous vous donnons la traduction. Nous dirons quelques mots de cette pièce, que nous considérons comme une des bonnes compositions de l'auteur. Ce n'est pas qu'elle n'ait ses défauts, mais ils nous semblent rachetés par de précieuses qualités. — Les *moyens* de la pièce ne sont pas neufs. Sur quel théâtre du monde n'a-t-on pas représenté de ces *bons gros pères* de famille qui, par manière de passe-temps ou par convoitise du bien d'autrui, travaillent, trois ou cinq actes durant, à manipuler, si je puis m'exprimer ainsi, les tendres sentiments de leurs enfants chéris, et tout cela à frais perdus au dernier acte? Je n'en sache aucun. Mais Kisfaludy a tiré une pièce de caractère d'un sujet où de moins habiles n'avaient vu qu'une scène de mœurs, un intérieur de famille, un simple tableau de genre. Il eût pu, tout aussi bien, mettre son héros aux prises avec d'autres projets, soit des fermes-modèles, qu'avec des projets de mariage; mais il a pensé qu'une scène d'amour serait plus saisissante qu'un projet de culture ou d'amélioration des races, et en cela je me range entièrement de son avis. Cependant son héros en eût conservé la même valeur intrinsèque; car ce n'est pas seulement un *matrimoniomane*, mais bien un *ichuomane* (si je puis forger ce mot), un projeteur-modèle, un projeteur à l'infini. Son héros ne se dément jamais : ses plans se succèdent, mais lui-même ne change pas; il est invariablement le même durant toute la pièce. Ses premières paroles sont un projet de mariage; ses dernières paroles, un projet de comédie. Ses déceptions ne l'ont pas guéri; elles ne devaient pas le guérir. Ce n'est pas une création fantastique, c'est un homme de chair et d'os, tel qu'on en voit partout. Nous sommes tous plus ou moins justiciables de la pièce. Kisfaludy a parfaitement saisi le caractère de son héros; et (ce qui pourra paraître paradoxal) c'est justement en cela qu'il faut chercher la cause pour laquelle il ne satisfait pas toujours son lecteur. Ce qui constituerait son mérite comme écrivain philosophe, nous

semble nuire, dans ce cas, à l'auteur dramatique. — Un homme à projets est un vrai mathématicien dans son genre : il porte tout un monde d'idées dans sa tête; la vie ne lui vient pas du dehors; ce qu'il voit des yeux, il ne le voit pas; il ne sent, il ne touche que ce qu'il désire, ce qu'il veut. Ainsi est Lombai. Aussi bâtit-il sur le sable, dans la conviction de bâtir sur le roc. Chaque plus faible illusion est pour lui un grand prophète qui lui prédit des merveilles. Mais le spectateur, qui est calme et juge, demanderait peut-être une intrigue plus fortement nouée, une action plus *incidentée* et plus vivement conduite. — Cependant le caractère de Carolina est bien senti et bien tracé; sa brouillerie avec le comte passe par toutes les phases d'une brouillerie d'amants; les personnages de Lidi et d'Elek sont peut-être faibles; la bonhomie et la franche rusticité de Mokany amusent; les amours improvisés de Luza, la vieille fille, et du petit-maitre Kœncési, remplissent agréablement les interstices de l'action principale. En un mot, Kisfaludy rachète, par une foule de qualités et par la variété amusante de ses portraits et de ses groupes, ce qu'un juge trop sévère pourrait lui reprocher sous le rapport de ses moyens d'action. — Nous devons aussi lui savoir gré de ne tomber jamais dans le burlesque. Du plaisant au bouffon il n'y a qu'un pas; et c'est faute de bien saisir leur point de démarcation que de bons esprits s'égarent souvent. — Si l'on considère maintenant l'état de dénûment presque complet où se trouvait la littérature dramatique hongroise avant la venue de Kisfaludy, on n'aura pas assez d'éloges pour un mérite aussi éminent. Il est à regretter que la mort l'ait enlevé, dans toute la vigueur de son talent, à sa patrie et aux lettres. Il mourut à Pesth en 1832.

LES DÉCEPTIONS,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

PAR KAROLY KISFALUDY.

TRADUIT PAR EUGÈNE DE BREZA.

PERSONNAGES.

Le comte ELEMIR.
Le baron KÉNTESI.
CAROLINA KÖRCENDY, veuve.
WILMA, dame de compagnie de Carolina.
LOMBAI, intendant.
ELEK, son fils, lieutenant au régiment de **
LIDI, sa parente.
M.^{lle} LUZA.
MOKANY, propriétaire des environs.
THOMAS, jardinier.
ANTOINE, domestique du comte.
PIERRE, domestique de Carolina Körcendy.

La scène se passe dans une terre appartenant en commun à Carolina et au comte.

ACTE I.

(Un jardin.)

SCÈNE I.

LOMBAI. MOKANY.

LOMBAI. Mon ami, tu feras bien de te marier. La vie de garçon a aussi ses chaînes, surtout quand on n'est plus de la première jeunesse.

MOKANY. Cet état d'effervescence me fatigue. Beaucoup d'agitation, beaucoup de soucis ! L'hiver dernier, les contes mêmes de ma bonne ne m'amusaient plus. Ce fut un siècle que cet hiver ! Du reste, ma maison le réclame ; j'en suis le dernier rejeton : il faut faire quelque chose pour son nom.

LOMBAL. Bien pensé!.... j'aime que deux cœurs s'entendent. Je crois que mes maîtres aussi ne tarderont pas à s'épouser.

MOKANY. Vraiment?

LOMBAL. Ils se conviennent. La conseillère connaissait déjà le comte du vivant de son mari. A la mort du vieux Kærœndy, elle réunit sa terre à celle du comte, et ils partirent ensemble pour la capitale. Depuis lors, je suis seul maître ici.

MOKANY. Ils retardent diablement leur mariage : voilà bientôt deux ans que le conseiller est mort.

LOMBAL. Qui peut connaître leurs raisons? Du reste, ils s'aiment, aussi certainement que Lidi t'aime. Je ne le dis pas parce que c'est moi qui l'ai élevée; mais Lidi est bonne, elle est active, elle est raisonnable; et crois-moi, mon voisin, elle t'aime.

MOKANY. C'est possible; mais le diable seul sait pourquoi elle est devenue si bizarre depuis qu'elle connaît mes intentions. Auparavant, elle riait avec moi; aujourd'hui, si je la regarde, elle me tourne le dos.

LOMBAL. Pure coquetterie, mon ami! une fille ne laisse jamais percer ses véritables sentiments. N'a-t-elle pas dit dernièrement : Quel ange que ce Mokany !

MOKANY. Un ange!.... Mais vraiment je ne pense pas. Cependant, si elle voit un ange en moi, c'est son affaire.

LOMBAL. Voici quel est mon plan : nous ferons les fiançailles la semaine prochaine, la noce dans deux mois, et tu auras une femme — mais une femme qui se recommande par elle-même!

MOKANY. Et cela vaut mieux. J'ajoute peu de foi à tes paroles.

LOMBAL. Il ne s'agit plus que de nous entendre sur la donation que tu lui feras. Voisin, montre-toi généreux; agis en noble seigneur; assure-lui un capital si grand que je m'en effraie.

MOKANY. Va, âme vénale! tu veux marchander pour ta nièce comme les juifs marchandent la laine. Si elle sait m'apprécier, tout mon bien lui appartient; sinon, peste!... Mais, après tout, je désirerais savoir par elle-même si elle veut de moi.

LOMBAL. La voilà qui vient : Lidi! Lidi!

SCÈNE II.

LES MÊMES. LIDI.

LIDI. Plait-il, mon cher oncle?

LOMBAL. Parle d'après tes sentiments, parle.... Tu connais ma volonté.

MOKANY. Eh bien! ma belle, l'oreille ne vous a-t-elle pas tinté? nous venons de parler de vous. Écoutez : votre oncle me dit que vous m'aimez; est-ce vrai?

LOMBAL. Lève donc les yeux; ce n'est pas un fiancé en herbe que je te donne. (*Bas.*) Dis oui! ou malheur à toi! (*Haut, avec tendresse.*) N'est-ce pas que tu aimes cet homme honorable?

LIDI. Oui, comme cela comme cela.

MOKANY. Comme cela comme cela. Nous y voilà, je suis flambé!

LOMBAL. Peux-tu exiger davantage, heureux futur? Ne vois-tu pas dans quelle agitation elle est? Parle Lidi!

LIDI. Que dois-je dire?

MOKANY. Mon ange, votre mémoire est bien courte; si votre amour dure aussi peu, grand merci de l'alliance.

LIDI. Oui je vous aime; oui, comme mon prochain; oui....

LOMBAL. Entends-tu, Mokany? Cela veut dire qu'elle t'aime; et comment? comme l'être le plus proche de son cœur!

MOKANY. L'entendez-vous ainsi?

LIDI. C'est mon oncle qui l'entend ainsi; pour moi, je ne donne jamais à mes paroles un sens aussi profond. J'aime tout le monde.

MOKANY. C'est ce dont je me passerai bien lorsque nous serons unis. Mais ne baissez pas les yeux, nous finirons par nous accorder.

LIDI. J'ai tant de choses à faire. (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE III.

LOMBAL. MOKANY.

LOMBAL. Eh bien! qu'en dis-tu?

MOKANY. Tu vois beaucoup trop, où je ne vois rien.

LOMBAL. C'est que tu ne possèdes aucunement la connaissance

du cœur humain. Laisse-moi faire. Nous nous accorderons ; mais il faut convenir de la donation. Peut-on lésiner quand il s'agit d'une personne aussi jolie et aussi bonne ? (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

LIDI (*seule*). Enfin ils s'éloignent. Je mourrais de douleur si ce n'était pas un projet de mon oncle. Fi ! j'épouserais ce butor ? plutôt.... Dieu me pardonne, j'ai presque prononcé le mot de couvent.

SCÈNE V.

LIDI. ELEK.

ELEK. Lidi, ma bonne Lidi !

LIDI. Ah ! laisse-moi ; je suis bien triste : ton père m'a tellement effrayée....

ELEK. Avec son Mokany ? Ne te chagrine pas, il n'en sera rien. Tu sais que mon père forme mille projets qu'il ne réalise jamais. Il voudrait que nous ne nous aimassions pas, mais cela m'est impossible.

LIDI. Eh bien, je suis comme toi, cela m'est aussi impossible.

ELEK. Il a sévèrement défendu nos entrevues.

LIDI. Et cependant, au milieu d'une centaine de personnes, je suis toujours seule avec toi.

ELEK. Rien ne saurait me séparer de toi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES. LOMBAL.

LOMBAL. Encore ensemble ? Mille tonnerres ! Mes enfants, est-ce ainsi que vous obéissez à mes ordres ? Séparez-vous sur-le-champ ! Lidi, tu es fiancée, et motus ! Maintenant, va ! (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE VII.

ELEK. LOMBAL.

LOMBAL. Toi, Elek, écoute ! j'ai des choses importantes à te confier. Tu aimes Lidi ? cela me fâche.

ELEK. Je l'aime comme une sœur.

LOMBAL. Un amour fraternel se passe bien de continuels tête-à-tête, de chuchoterie et de ces regards de feu. Je te le dis, ôte-toi cet amour de la tête.

ELEK. Ce serait facile, si je pouvais l'ôter de mon cœur.

LOMBAL. Laisse ton cœur en repos, ses cris m'importunent.

ELEK. Je le laisserais bien en repos s'il voulait me rendre ma tranquillité. Et, après tout, pourquoi vouloir rendre cette pauvre Lidi malheureuse?

LOMBAL. Malheureuse?.... avec un riche époux?.... Oh! comme tu connais peu le monde. A toi mademoiselle Luza.

ELEK. O mon Dieu!

LOMBAL. Qu'as-tu, mon enfant?

ELEK. Je me trouve mal quand je pense à mademoiselle Luza.

LOMBAL. Mais son bien ne te fera pas de mal.

ELEK. Son caquet m'assommera.

LOMBAL. Son or te fera revivre.

ELEK. Elle pourrait être ma mère.

LOMBAL. Tant mieux, la jalousie ne te tourmentera pas. Et, à cette heure, silence! je le veux. Tu finiras par te convaincre qu'une figure ridée avec de la fortune vaut mieux que la figure la plus fraîche sans le sou. Pas de sensiblerie! je déteste cela. D'ailleurs, j'ai déjà écrit à Luza d'arriver pour les fiançailles.

ELEK. Eh bien, soit! mais il me faut du temps pour me préparer.

LOMBAL. Combien?

ELEK. Au moins trente ans. (*Il sort.*)

LOMBAL. Vaurien!.... Mon plan est excellent, il réussira.

SCÈNE VIII.

LOMBAL. ANTOINE.

ANTOINE. Monsieur l'intendant!

LOMBAL. Comment, c'est toi, Antoine? d'où viens-tu donc?

ANTOINE. De la capitale, mon maître et moi.

LOMBAL. Mille tonnerres! le comte! Quelle surprise!

ANTOINE. Nous sommes arrivés tout en colère.

LOMBAL. Ta colère ne m'importe guère; mais qu'est-ce qui ramène le comte dans ses terres, parle! parle! fera-t-il un long séjour?

ANTOINE. Avant hier il est entré tout mécontent à la maison, il a soupiré plusieurs fois, il s'est assis; il a écrit, et m'a envoyé chez M.^{me} la conseillère, qui m'a paru éprouver de la peine à la lecture de la lettre que je lui ai remise. Hier nous sommes partis, et aujourd'hui nous voici arrivés. Voulez-vous passer chez le comte?

LOMBAL. D'abord, d'abord.... Antoine, dis-moi, crois-tu que mes maîtres se soient brouillés? sais-tu pourquoi et quand?....

ANTOINE. J'ai entendu dire que madame prenait de jour en jour plus de goût aux plaisirs du grand monde, et que mon maître désirait se retirer à la campagne. Oui, je crois qu'ils se sont brouillés et séparés.

LOMBAL. J'entends, une petite brouillerie d'amants. Cela n'aura pas de suite. Si ce n'est que si peu, viens, Antoine. — M.^{me} la conseillère ne vous a-t-elle pas chargés de quelque commission pour moi?

ANTOINE. De rien; car chez elle aussi tout était sens dessus dessous.

LOMBAL. Hom! hom! Avant d'avoir approfondi ce mystère, je reste neutre. Allons chez le comte. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

LIDI (*seule*). Quelle heureuse idée a eue le comte de revenir! Mon père sera occupé: il n'aura pas le temps de nous tourmenter. Ah Dieu! que ce petit cœur nous cause de peine! Plus je veux le calmer, plus il bat; mais c'est surtout en présence d'Elek qu'il s'agite comme un enfant bruyant qui vient de terminer son ennuyeuse leçon. On me défend même de parler à celui que j'aime. Eh bien! j'irai cueillir des fleurs, je les porterai dans sa chambre, et je les chargerai de lui exprimer ce que je ressens. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE ELEMIR. LOMBAI.

LOMBAI. Monsieur le comte, je suis au comble de la joie. Il y a si longtemps que nous n'avons eu le bonheur de vous voir.

ELEMIR. Dorénavant je viendrai plus souvent dans mes terres.

LOMBAI. M.^{me} la conseillère se porte sans doute fort bien ?

ELEMIR. Oui, je le pense du moins.

LOMBAI. Peut-être viendra-t-elle aussi ? C'est alors que le château sera animé.

ELEMIR. Cela se peut ; je l'ignore. Le château sera plus animé ?... mais certainement.

LOMBAI (*à part*). Il y a eu orage, guerre et fuite. (*Haut*.) Ordonnez-vous, monsieur le comte, que je vous fasse voir les améliorations que nous avons faites ?... Oh ! nous n'avons pas été oisifs ; j'ai surtout beaucoup de nouveaux plans, de nouveaux projets économiques à vous soumettre ; par exemple

ELEMIR. Une autre fois ; à cette heure j'ai d'autres soucis. Mon appartement est-il en ordre ?

LOMBAI. Oui, monsieur le comte.

ELEMIR. C'est bien. Je me sens l'esprit libre, je lirai ici dans le saint livre de la nature ; il nous apprend si bien à calmer nos passions.

LOMBAI. Les saintes écritures ? je comprends. Peut-être M. le comte veut-il philosopher ? je craindrais de l'importuner ; du reste il faut que j'aille rejoindre mes convives.

ELEMIR. Vos convives ?

LOMBAI. Oui, Mokany, un de nos voisins.

ELEMIR. Je ne me le rappelle pas.

LOMBAI. Il me rend souvent visite, ou plutôt à ma fille.

ELEMIR. Vous avez donc une fille ? je l'ignorais.

LOMBAI. Ce n'est qu'une pupille, une parente éloignée, un meuble dont j'ai hérité à la mort de ma femme. Au dernier séjour que vous avez fait dans vos terres, ce n'était qu'un léger bouton, monsieur le comte, ce n'est qu'à présent qu'il s'épanouit.

ELEMIR. Et Mokany est l'heureux adorateur ?

LOMBAL. Mais c'est selon. Une fois unis, ils se conviendront.

ELEMIR. Ils ne s'aiment pas ? prenez garde. Le cœur humain est un abîme effrayant, il faut que l'âme y plonge longtemps avant d'en reconnaître la profondeur. L'amour n'est souvent qu'une bulle de savon qui se colore aux rayons de la vanité. Croyez-moi, il y a rarement de la vérité dans le sentiment.

LOMBAL. Dans ma maison il faut que tous les sentiments se règlent sur ma volonté. Mokany a de riches possessions, ma fille ne possède qu'un joli minois.

ELEMIR. Faites-moi connaître Mokany. Mon instinct me trompe rarement quand il s'agit de pénétrer au fond du cœur.

LOMBAL. Je n'en doute pas. (*À part.*) Il s'imagine y voir clair ; nous verrons qui de nous deux a le regard plus pénétrant. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

ELEMIR (*seul*). Un brave et digne homme. — Comment Lina prendra-t-elle ma résolution ? Peut-être elle reviendra à elle-même et renoncera aux bruyants plaisirs du monde. J'ai été forcé d'en agir ainsi, pour lui montrer qu'on ne se jouait pas de ma force de caractère comme d'une amulette. Ah, Lina ! que tu étais différente quand les vapeurs enivrantes de ce monde corrompu ne t'avaient pas encore étourdie !

SCÈNE XII.

ELEMIR. LIDI. THOMAS.

LIDI. Ne murmure donc pas, Thomas.

THOMAS. Non, je ne veux pas me taire, je porterai plainte contre vous auprès de M. l'intendant.

ELEMIR (*à part*). Ce sera la fille de l'intendant. Ce n'est pas une beauté, mais elle est gentille.

LIDI. Allez votre chemin.

THOMAS. Non, le trop est trop.

LIDI. Que vois-je? le comte. Thomas, mon cher Thomas, allez votre chemin, je vous donnerai un pourboire.

THOMAS. Et combien me donnerez-vous?

ELEMIR. Qu'y a-t-il? pourquoi cette querelle?

THOMAS. Cela ne vous regarde pas, monsieur.

LIDI. Thomas, vous perdez la tête, c'est M. le comte.

THOMAS. Mille excuses, mais la colère m'aveugle.

LIDI. Je suis heureuse, monsieur le comte, de vous présenter mes respects. Je suis Lidi, la pupille de l'intendant.

ELEMIR. Me connaissez-vous, ma belle enfant?

LIDI. Oui, j'ai cet honneur. Pendant le dernier séjour que monsieur le comte fit dans ses terres, j'étais fort jeune encore; mais je me le rappelle bien.

ELEMIR. Qu'avez-vous avec le vieux Thomas?

THOMAS. Voyez-vous, monsieur le comte, mademoiselle m'enlève tout dans mes parterres, œillets, violettes, et ce qu'elle ne cueille pas, elle le foule aux pieds.

ELEMIR. Un pied aussi mignon ne saurait froisser même une fleur.

THOMAS. Non, et pourtant elles sont toutes abimées.

ELEMIR. Pourrait-on savoir à qui vous destinez ces fleurs?

LIDI. Ah! monsieur le comte....

ELEMIR. Peut-être à Mokany; votre tuteur vient de m'en parler.

LIDI. Oh! Mokany préfère l'odeur du tabac à l'odeur des fleurs. J'avais d'autres intentions mais

ELEMIR. Un mystère.

LIDI (*à part*). Je ne puis sortir d'embarras sans dire un mensonge. (*Haut.*) Si je vous le dis, monsieur le comte, vous vous rirez de moi, je voulais je voulais Dieu, que lui dire?

ELEMIR. Quel embarras? que pouvez-vous craindre?

LIDI. Je voulais en parfumer votre appartement.

ELEMIR. Vraiment? Charmante Lidi, que vous êtes bonne! Dès les premiers moments de notre connaissance vous vouliez embellir mon habitation par les charmes de vos semblables. Recevez mes tendres remerciements pour une attention aussi délicate. (*A*

Thomas.) Dorénavant vous n'aurez pas le mot à dire à mademoiselle, toutes mes fleurs lui appartiennent. Vous pouvez aller.

THOMAS. Mais vraiment, c'est dommage....

ELEMIR. Allez, vous êtes un rustre de refuser quelque chose à mademoiselle.

THOMAS (à part). Va, respire du poison plutôt que le parfum de mes fleurs. Il me gronde, moi qui veux son bien. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

ELEMIR. LIDI.

LIDI. Mille excuses, monsieur le comte, si j'ai provoqué votre colère.

ELEMIR. Ce n'est rien. J'étais fâché de voir que l'on pût ne pas apprécier la bonté de votre cœur.

LIDI. Je comprends maintenant que la physionomie est le miroir de l'âme : monsieur le comte est si bon !

ELEMIR. Je suis heureux que vous me croyiez bon ; moi aussi, je crois à la pureté et à la sensibilité de votre âme.

LIDI. Ah ! monsieur le comte, je ne suis pas bonne du tout : mon tuteur me gronde journellement, et m'appelle méchante, surtout quand je fais quelque niche à Mokany ; mais aussi n'est-ce que lorsqu'il me tourmente. Oh ! c'est un vilain que ce M. Mokany, il ne lève les yeux au ciel que lorsqu'il boit. Oui, c'est un vilain.

ELEMIR (à part). O charmante naïveté !

LIDI. Mon tuteur veut que j'aime Mokany : il prétend qu'une fille pauvre ne doit pas avoir de cœur à elle moi, j'en ai un. Mais pardonnez, je déraisonne, j'oublie que je suis devant votre seigneurie.

ELEMIR. Continuez sans crainte. Je ne sais quel vif désir j'éprouve de posséder votre confiance. L'intérêt que je vous porte, me fait passer sur ce qu'exigerait une politesse de convention.

LIDI. L'intérêt que vous me portez ! comme ces mots frappent agréablement mon oreille ! (*A part.*) Il faut que je gagne son amitié ; il peut me donner Elek.

ELEMIR. Voilà votre tuteur.

LIDI. J'ai l'honneur de vous saluer.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES. MOKANY. LOMBAI. ELEK.

LOMBAI (*à Lidi*). Holà! hé! quel vent t'emporte? où cours-tu? reste ici.

MOKANY. Elle est à croquer — elle saute comme un écureuil.

LOMBAI. Monsieur le comte, c'est M. de Mokany que j'ai l'honneur de vous présenter.

ELEMIR. Écoutez, Lombai, je n'aime pas à flatter; mais il faut que je vous avoue que votre pupille vous fait honneur.

LOMBAI. Monsieur le comte est trop bon. C'est M. de Mokany que j'ai l'honneur

ELEMIR. L'avenir couronnera vos soins. Je connais le cœur des femmes, et puis vous assurer que vous avez cultivé une charnante fleur.

LOMBAI. Monsieur le comte est trop bon. C'est M. de Mokany que j'ai l'honneur

MOKANY. Peste! j'ai mal aux reins de tant de courbettes. Je vous salue, monsieur le comte!

ELEMIR. Je suis enchanté.

LOMBAI. Mon fils a déjà eu l'honneur

ELEMIR. Nous nous sommes rencontrés dans la capitale.

ELEK. Chez M.^{me} la conseillère Kœrcendy.

ELEMIR. Oui, oui. Je me promets beaucoup de plaisir dans votre société. J'espère vivre avec mes voisins en parfaite amitié.

MOKANY. Oui, cela vaut mieux, restez avec nous. On s'amuse plus ici que sur le pavé pointu des villes. Là de jeunes fendants vous traitent comme des hommes de rien; ici l'on est un petit roi si l'on possède de la fortune.

ELEMIR. Et l'on trouve ici ce que l'on cherche en vain dans des appartements dorés.

MOKANY. Deux beaux moutons

ELEMIR. L'innocence, la candeur. Les heures libres

MOKANY. Sont données à la chasse. Nous poursuivons le renard ou le lièvre sur de bons chevaux.

ELEMIR. Pardon ! je parlais de la lecture.

MOKANY. Je ne m'en fatigue pas la tête. Mon père aussi n'a jamais rien lu, et cependant personne ne l'approchait sans lui dire : Monseigneur !

(On entend de la musique.)

ELEMIR. Qu'est-ce ?....

LOMBAI. Les Bohémiens, qui ont certainement appris l'arrivée de M. le comte, et qui viennent le complimenter.

MOKANY. Vous radotez, mon ami : c'est la musique de mon château que j'ai fait venir. Monsieur le comte, quel est votre air favori ?

ELEMIR. Mais je ne sais. Amusez-vous. (*A part.*) Mon ami Lombai, n'allez pas sacrifier votre pupille à cet homme-là. Elle mérite un autre sort.

LOMBAI (*à part*). Il est pris mais ce serait charmant.

ELEMIR. Que dites-vous ? Qu'est-ce qui serait charmant ?

LOMBAI. Rien — mais oui, ce serait charmant. Monsieur le comte a parfaitement raison.

ELEMIR. Belle Lidi, permettez-vous que je vous accompagne ? j'aurais tant de plaisir à voir comment vous ornerez mon appartement.

LIDI. C'est trop de bonté de votre part, monsieur le comte. C'est peu de chose, cela ne vaut pas un remerciement.

ELEMIR. Au contraire, ce sont ces petites choses qui rendent la vie agréable. Le permettez-vous ? (*Il lui présente le bras. Ils sortent.*)

SCÈNE XV.

LOMBAI. MOKANY. ELEK.

LOMBAI (*marchant fort agité*). Qui l'aurait dit ? Un projet ! c'est une nouvelle vie, un nouveau monde qui s'ouvre pour moi.

MOKANY. Mon ami, ton comte est une souche.

LOMBAL. Comme il vous plaira, pourvu qu'il

MOKANY. Un automate qui n'a pas de vie, qui n'a pas de sang. Imaginez-vous qu'il n'a pas d'air favori.

LOMBAL. Que m'importe qu'il ait ou n'ait pas de sang.

MOKANY. De nouveaux projets fermentent dans ta tête. Allons, musiciens, mon air favori.

Ah ! belle rose, ah ! charmante rose,

Combien un de tes baisers

Doit être doux.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LOMBAL. ELEK.

ELEK. Mon cher père, avec quoi Lidi ornera-t-elle les appartements du comte ?

LOMBAL. Avec quoi?... cela est bien égal. N'est-elle pas le plus bel ornement ?

ELEK. Est-ce vous qui l'avez ordonné ?

LOMBAL. Cela ne te regarde pas. Luza est à toi, et punctum.

ELEK. C'est un signe d'interrogation qu'il faut ici, et non pas un punctum. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LOMBAL (*seul*). Ces petites choses rendent la vie agréable.... Lidi mérite un autre sort.... Ha ! ha ! ha ! C'en est fait. Lidi a su lui plaire. Il est irrité contre sa belle, et dans de pareils moments le dépit nous rend le cœur tendre. Oui, cela se voit. A présent il ne faut qu'agir avec prudence pour faire réussir notre plan. Il réussira.

ACTE II.

(Un jardin avec un berceau de verdure.)

SCÈNE I.

LOMBAL. MOKANY.

MOKANY. Que me diras-tu de nouveau, enfant gâté de la fortune?

LOMBAL. Entre nous soit dit, je veux te donner une preuve de mon sincère attachement pour toi.

MOKANY. Des mots ou des faits?

LOMBAL. Les mots peuvent amener des faits, les faits te conduire au bonheur, *et cætera*. Écoute! je ne te donnerai pas ma Lidi, elle ne te convient pas.

MOKANY. Vilain rat astucieux, pourquoi ne me convient-elle pas? N'est-ce pas toi qui me l'as proposée?

LOMBAL. Tout cela est vrai; mais cette fille ne t'aime pas; cela pourrait se faire, mais j'ai pensé qu'elle était beaucoup trop jeune pour toi.

MOKANY. Aussi je ne me soucie guère d'avoir pour femme une vieille carcasse, qui ne puisse sortir de la maison que les grands jours de fête, et qui me fatigue de sa toux et de son crachement.

LOMBAL. Vois-tu, je suis en cela un Thomas l'incrédule; je doute fort que Lidi t'eût rendu heureux. J'en suis bien peiné; car je t'affectionne. Oui, si Lidi pouvait te voir du même œil que moi....

MOKANY. Et ce n'est qu'à présent que tu fais toutes ces réflexions?

LOMBAL. L'homme gagne tous les jours en sagesse. Tiens! il te faut une personne posée, qui fasse quelques sacrifices pour avoir le droit de porter le bonnet; car d'abord tu grisonnes, et puis, entre nous soit dit, tu es un franc original.

MOKANY. Quant à ce dernier point, nous n'avons rien à nous reprocher.

LOMBAL. Ma fille est jeune, hum!... hum!... cela donne à penser. Je connais beaucoup d'exemples.... La jeunesse a des ailes de pa-

pillon. A ton âge on est lent comme un limaçon, et tu pourrais leur ressembler en plus d'un point. Ce serait fâcheux, n'est-ce pas ? j'ai tant d'affection pour toi !

MOKANY. Peut-être n'as-tu pas tout à fait tort ; j'y ai déjà pensé, et certes je ne m'arracherai pas les cheveux si la chose est rompue.

LOMBAL. Mais écoute ! la conseillère Kœrœndi est arrivée avec sa dame de compagnie, mademoiselle Wilma, qui, quoique pauvre, est d'une excellente famille, et, avant tout, une excellente femme de ménage. Elle n'est pas belle, elle n'attirera pas après elle une procession de galants ; mais aussi elle n'est pas tout à fait laide. Je te conseille de t'emparer d'elle. Permits que je noue cette intrigue.

MOKANY. D'abord il faut la voir, nous en parlerons ensuite.

LOMBAL. C'est moi qui te présenterai. Fais-toi beau ; aujourd'hui on regarde plus à l'habit qu'à l'homme.

MOKANY. A quoi bon ? Je possède quatre cents arpents, qui ne sont grevés d'aucune hypothèque, et de plus une vigne qui n'a pas son égale dans les dix comtés voisins.

LOMBAL. Je sais cela. Fais ce que tu voudras ; mais épouse Wilma.

MOKANY. Ne m'abandonne pas ; puisque je suis en train d'épouser, je n'aimerais guère à revenir sur mes pas. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LOMBAL (*seul*). C'est une affaire faite. Ne serait-ce que par reconnaissance, Wilma secondera mes projets. Je crois m'être aperçu que la conseillère se plaisait dans la société d'Elek.... Et pourquoi pas ? il est beau, bien fait ; il a l'œil vif. Quelle pensée divine ! si je pouvais réussir, je serais leur père commun.

SCÈNE III.

LOMBAL. LIDI.

LIDI. Mon oncle, je viens de rencontrer Mokany ; grâce à Dieu, il ne se soucie plus de moi.

LOMBAL. Vois-tu, mon petit cœur ?

LIDI. Pardon, si j'ai douté un moment de votre tendresse pour moi. Vous êtes la source de mon bonheur.

LOMBAL. Cette source peut devenir un Océan, si tu m'obéis. Lidi, n'as-tu pas remarqué combien le comte est pensif? Sais-tu qu'il ne cesse de parler de toi? Comprends-tu ce que cela signifie?

LIDI. Non, je n'y comprends rien, mon oncle.

LOMBAL. Je te le dirai donc: Le comte t'aime. Heureuse Lidi! ma chère fille, je t'en prie, je le veux, tâche d'être assidue auprès du comte. Prouve-lui qu'il n'y a pas de chevalier, de si haut rang qu'il soit, dont tu ne sois digne. Fais briller ton esprit. Quand il te dévore des yeux, laisse-le faire; quand il te cherche, laisse-toi trouver; quand il te parle de son cœur, cherche à t'en emparer. C'est moi qui te le dis, ma fille, tu rouleras un jour dans un carrosse à six chevaux. Mais ne néglige pas de lui plaire, autrement tu n'iras jamais qu'à pied.

LIDI. Mon cher oncle!...

LOMBAL. Chut! tu sais si j'exécute tout ce que je projette. Il faut avoir de la fermeté.

LIDI. J'en ai : c'est vous qui changez à tout moment. Naguère c'était Mokany.

LOMBAL. Il ne s'agit pas du passé; je parle du présent. Je le veux; punctum. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LIDI. ELEMIR.

LIDI. Encore une nouvelle complication. Je ne puis parler à Elek, il ne quitte plus la conseillère; mais qu'il sache au moins que je ne cesse de penser à lui. (*Elle s'éloigne.*)

ELEMIR (*entre en lisant*). « L'amour pur est sans ostentation, comme la véritable vertu. » — Que c'est vrai! Lina, tu n'aimes que le grand monde. — « Combien est à plaindre la femme qui ne commande pas notre estime quand elle éveille nos désirs! » — Très-bien! Ah! Lina, Lina, de simples propos de galanterie ont pu te séduire. (*Il s'assied sous le berceau.*)

LIDI. C'est ici que je révélerai le secret de mon cœur. Je gra-

verai le nom d'Elek sur cet arbre, et je le couronnerai de pensées. Son regard se reposera avec plaisir sur ces caractères que ma main aura tracés. (*Elle grave la lettre E sur l'écorce.*)

ELEMI. Je l'ai aimée. La connaissance que j'ai du cœur humain m'a trompé; je ne l'ai crue qu'enjouée, elle était légère. Cette charmante et naïve Lidi est tout autre. Je devine qu'une puissance mystérieuse et sympathique la pousse auprès de moi. L'amour lui est encore inconnu; mais je ne chercherai pas à le lui faire connaître: j'ai trop de délicatesse pour cela.

LIDI. Aïe! aïe! la main!... je me suis coupée, et je n'ai encore qu'une lettre de faite, posons toujours la couronne.

ELEMI. Q'entends-je? (*Il sort du berceau.*) Lidi, que faites-vous? Mon Dieu, votre main saigne.

LIDI (*embarrassée, se pose devant l'arbre pour couvrir les caractères qu'elle a tracés*). Ce n'est rien, monsieur le comte, une épine qui m'a blessée. Que je souffre de vous avoir incommodé, monsieur le comte.

ELEMI. Permettez-moi de voir votre main, de grâce!

LIDI. Vraiment, ce n'est rien. Continuez votre lecture, monsieur le comte. C'est certainement une lecture fort intéressante. Je me retire de suite.

ELEMI. Non, non, je veux panser votre blessure. Ne me refusez pas, donnez-moi votre main. (*Il aperçoit les caractères tracés sur l'arbre.*) Que vois-je? un E! Lidi, est-ce à ce travail que vous vous êtes blessée?

LIDI. Ah! monsieur le comte, quelle cruelle surprise! (*A part.*) Le lui dirai-je?

ELEMI. Qui sait s'exprimer par des signes aussi tendres, peut se passer de la parole. Pauvre Lidi! moi aussi je comprends ce langage, qu'un dieu bienfaisant n'accorde qu'aux âmes brûlant d'un saint a.... (*A part.*) Non, je ne prononcerai pas le mot d'amour; il est de mon devoir de la préserver de cette passion. (*Haut.*) Oui, ce n'est que le langage de l'innocence.

LIDI. Je ne sais moi-même pourquoi je l'ai fait; ce n'était que pour m'amuser.

ELEMIK. Je comprends; en partie pour vous amuser, en partie pour exprimer une profonde vérité.

LIDI. Cette lettre m'est bien chère; je voudrais la voir gravée partout. Mais peut-être ai-je nui à l'arbre; si cela est, je vous demande bien pardon, je ne le ferai plus.

ELEMIK. Faites toujours; tous mes arbres sont à votre disposition. (*Lombai entre d'un côté, Elek de l'autre.*) Combien je vous suis reconnaissant de tant aimer l'initiale de mon nom!

SCÈNE V.

LES MÊMES. LOMBAI. ELEK.

ELEK (*à part*). Voilà leur connaissance faite.

LOMBAI. (*à part*). Ha! ha! ha! leurs cœurs cherchent à se rapprocher.

ELEMIK. Ce mouchoir taché de votre sang est inappréciable pour moi. Donnez-moi cette relique, je la conserverai comme un précieux souvenir de cet heureux moment.

LOMBAI (*à part*). Cet heureux moment!.... En seraient-ils déjà là?

ELEMIK. Venez, charmante Lidi, venez à ce ruisseau; l'eau fraîche vous soulagera. Je vous en prie, ne me refusez pas. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

ELEK. LOMBAI.

ELEK. Quel cruel aspect! Le comte a parlé de l'initiale de son nom : la voilà gravée.

LOMBAI. Eh bien! te voilà? Ha! ha! ha! as-tu vu? as-tu entendu? J'aurais pu te le dire d'avance : Lidi m'a avoué....

ELEK. Qu'a-t-elle avoué?

LOMBAI. Ne me regarde pas d'un air si sombre, la chose est fort naturelle : le comte est riche, il est aimant; Lidi a de la raison, j'ai cherché à lui en donner. — Pour toi, tu auras ton tour.

ELEK. Oh qu'un cœur de femme est perfide! autre jour, autre amant. Ce n'est qu'à présent que je te connais, Lidi.

LOMBAL. Éloigne-la de ton esprit. Viens, que je te presse sur mon cœur, beau lieutenant! tu pleures, mon enfant; il n'y a pas de honte à pleurer sur le sein de son père. Crois-moi, je te donnerai plus que tu n'as perdu; tu seras plus heureux.

ELEK. Après avoir perdu Lidi, il n'y a plus de bonheur pour moi.

LOMBAL. Mon fils, regarde-moi : tu es un superbe jeune homme, mais tu n'as pas le sou; venge-toi de la fortune; établis ton camp aux pieds de la belle veuve, et tâche de la vaincre en employant toutes les ruses de guerre que les militaires ont à leur disposition pour séduire une femme.

ELEK. Comment pouvez-vous plaisanter, en sachant combien je suis humilié?

LOMBAL. C'est le moment favorable : la veuve aussi est humiliée, elle est irritée, et alors la femme la plus sage est facile à tromper comme un enfant. Sois assidu auprès d'elle, console-la, flatte-la, supporte ses caprices, et quand tu verras une brèche, enlève-lui son cœur. Ta figure est une excellente recommandation. Ton âge parle en ta faveur. Mon fils, mon cher fils, sais-tu combien rapporte la moitié de cette belle terre? Ton cœur ne bondit-il pas de joie?

ELEK. Comment pouvez-vous même en avoir la pensée, mon cher père?

LOMBAL. Et pourquoi serais-je ton père, si ce n'est pour songer à ton bonheur? Tu es un fils dénaturé, si tu me résistes. La veuve est jeune et jolie, elle a du comptant.

ELEK. Vous ne cessez de former de nouveaux projets; de grâce, permettez que je n'y sois pour rien.

LOMBAL. Je te renie, si tu t'opposes à mes volontés. Rapporte-t'en à moi : j'arrangerai tout cela sous main. Mille tonnerres! voici Luza qui arrive, que lui dirai-je?

SCÈNE VII.

LES MÊMES. LUZA.

LUZA. Mon respectable voisin! une invitation de Lina et la lettre que vous venez de m'écrire....

LOMBAI. Oui, oui. (*A part.*) Maudite vieille! (*Haut.*) Prenez place, s'il vous plaît.

LUZA. Je ne puis guère m'asseoir sur l'herbe... Ah! mon petit voisin, votre lettre m'a un peu embarrassée; mais vous aussi vous ne paraissez pas à votre aise.

LOMBAI. Oui, j'ai désiré... j'ai voulu... Comment vous portez-vous, Mademoiselle? N'est-ce pas que le temps est superbe? Comment va le ménage? Avez-vous déjà beaucoup d'agneaux?

LUZA. Assez! assez! Méchant que vous êtes, de qui me parliez-vous dans votre lettre?

LOMBAI (*présentant son fils*). J'ai l'honneur de vous présenter mon fils, qui est en congé. (*Bas à son fils.*) Ne t'effraie pas, je te délivrerai de celle-ci.

ELEK. Mademoiselle, je suis enchanté de vous revoir en bonne santé.

LUZA. Tout le plaisir est de mon côté. Comme vous avez grandi! Mais vous voilà homme fait. J'aurai eu de la peine à vous reconnaître, et cependant nous avons été élevés ensemble.

LOMBAI. Pardon, c'est avec moi que vous avez été élevée; mais comme je suis son père, la différence est peu sensible.

LUZA. Je ne comprends pas.

LOMBAI. Avez-vous déjà vu mes maîtres? Elek, conduisez cette bonne et charmante demoiselle.

LUZA. Petit fripon de voisin!

ELEK. Le permettez-vous?

LUZA. J'ai déjà vu Lina. A cette heure, il faut que je quitte mes habits de voyage: n'est-ce pas, mon cher voisin? Le comte épousera-t-il bientôt Carolina? qu'y a-t-il de nouveau? Parlez donc.

LOMBAI. Je ne puis satisfaire votre curiosité; je ne sais rien. Vos habits de voyage vous incommodez? Elek, conduisez cette chère demoiselle au château.

LUZA. Et quand parlerons-nous de nos affaires? Quand aurai-je le plaisir d'apprendre?....

LOMBAI. Un autre jour, plus tard.

LUZA. Je vous attends. Monsieur le lieutenant, voulez-vous être mon cavalier? (*Ils sortent.*)

LOMBAL. Quelle imprudence j'ai failli de commettre! Ah, si je pouvais trouver quelqu'un qui lui convint. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON KÉNYESI. ELEMIR.

KÉNYESI. C'était donc le motif de votre départ? Cette fleur des champs, le murmure d'un ruisseau, cette bergère fraîche et potelée, voilà ce qui vous attire dans vos terres.

ELEMIR. Vous me jugez d'après vous-même.

KÉNYESI. Soyez tranquille, je n'irai pas sur vos brisées. Un objet plus intéressant m'appelle ici. Savez-vous que votre charmante amie me sourit de nouveau?

ELEMIR. Je vous souhaite bien du bonheur.

KÉNYESI. Je l'ai rencontrée, et elle m'a gracieusement invité à la voir à sa campagne. Elle m'a dit que la réunion serait nombréuse. Elle était pleine d'attention pour moi.

ELEMIR. Si vite?

KÉNYESI. Oh! je l'adore depuis que j'ai fait sa connaissance. Mais consolez-vous; Lina me convient mieux qu'à vous; elle est enjouée, je suis aimable; il lui faut un homme du monde; à moi, de l'argent.

ELEMIR. Êtes-vous déjà assez avancé dans ses bonnes grâces pour songer au mariage?

KÉNYESI. Certainement. Il y a longtemps que j'aurais conclu cette affaire, si mon amitié pour vous ne m'avait retenu.

ELEMIR. Il y a longtemps que je vous aurais dispensé de ce sacrifice.

KÉNYESI. Vous n'avez pas à vous créer une position sociale, vous goûtez paisiblement votre vie; pour moi, je n'ai d'autre effet à négocier que ma propre personne, il faut que je trouve à me marier. De malheureuses entreprises ont dévoré ma fortune. Il n'y a pas de position plus fâcheuse que celle d'un homme qui

passé pour un grand seigneur, qui reçoit des lettres royales (lettres de convocation aux États, envoyées aux magnats) et qui n'a pas le sou. A cette heure, adieu ! je vous ai fait une visite d'ami. Je donnerai encore une heure à ma toilette, et puis je suis tout à l'amour. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE. ANTOINE.

ELEMIR. Comment ai-je pu m'attacher à une femme aussi légère ? Quelle imprudence ! Un homme tel que le baron a su lui plaire ! Non, c'est impossible. Mais pourquoi pas ? Sa tournure est élégante, il a du jargon, il sait flatter son amour-propre ; en faut-il davantage pour tourner la tête à une femme ?

ANTOINE (*entre*). Je cherchais votre seigneurie. M.^{me} la conseillère donne une soirée, elle m'a chargé de prier monsieur le comte d'y assister.

ELEMIR. C'est bien. Dites à l'intendant que je déloge du château : qu'il fasse préparer la maison du jardin pour me recevoir ; j'ai besoin de repos. (*Antoine sort.*) Elle n'est arrivée que hier, et déjà elle s'entoure d'une cohue de monde. Ce n'est que la vengeance qui la pousse sur mes pas ; mais elle me trouvera aussi inébranlable. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

(La chambre de Lina.)

LINA. WILMA.

LINA. Il n'y a rien de tel que l'oubli : depuis que je ne pense plus à Elemir, je suis beaucoup plus tranquille.

WILMA. Pour moi, je crois que nous ne devons notre présence dans ce château qu'à ton excellente mémoire.

LINA. Croirais-tu par hasard que c'est à son intention que je suis venue ici ? La nature est si belle ! Il m'est si doux d'être libre, de respirer un air pur, loin de cette ville où l'on étouffe ! Mais certainement, je n'ai pas fait un pas pour cet inconstant.

WILMA. Tu as été trop fière pour satisfaire à sa prière, il l'est trop pour se contenter du rôle d'amant en second.

LINA. Je brûlais d'amour pour lui; mais peut-on me blâmer, si les plaisirs d'un monde que je ne connaissais pas avaient aussi de l'attrait pour moi? A peine avais-je quitté le couvent, que mes parents me condamnèrent à vivre ici dans une solitude complète, en me mariant à un homme âgé, qui pouvait être plutôt mon père que mon époux. Elemir est le premier qui fit connaître l'amour à mon cœur, et parce que j'aimais le monde contre son désir, il me quitte.

WILMA. La jalousie est inséparable de l'amour, c'est son ombre.

LINA. Oui; mais la jalousie s'attache encore à tourmenter et à flétrir l'objet de nos affections, quand l'amour s'est déjà refroidi et envolé. Un regard, un mot aurait suffi pour tout éclaircir; mais non, il part secrètement comme un meurtrier, après avoir dépouillé ses victimes de ce qu'elles avaient de plus cher. Ne pense pas que je me chagrine pour cela; oh non!

WILMA. Tu es indisposée contre lui, et cependant tu ne crains pas de le revoir. Mais comme vos fortunes sont réunies, il vous est impossible de ne pas vous rencontrer.

LINA. Pourquoi le fuirais-je? au contraire. Qu'il sache le peu de prix que j'attachais à son amour, lorsqu'il me verra enjouée au milieu d'une société aimable; que le trait dont il m'a blessée, blesse à son tour son amour-propre. Ne pense pas que je me venge; ô non, certainement non.

WILMA. J'aurais grande envie de prendre son parti.

LINA. Ce serait à tort; écoute ce que Lombai, qui m'est tout dévoué, m'a rapporté: il m'a confié qu'Elemir aime sa nièce. S'il a délogé du château, ce n'est que pour réussir plus facilement dans ses projets de séduction. Ah! Wilma, je ne pensais pas que ce fût avec des yeux remplis de larmes que je reverrais mon vieux domaine.

SCÈNE XI.

LES MÊMES. PIERRE.

PIERRE. M. de Mokany.

LINA. Faites entrer. (*Il sort.*) L'intendant m'a déjà annoncé sa visite. Wilma, ma pauvre tête me pèse tant, j'aimerais à être seule, veux-tu le recevoir? (*Elle sort.*)

WILMA. C'est une pénible tâche que de réconcilier deux amants. Tout soupçon, tout commérage est une réalité à leurs yeux ; ils voient tout, hormis ce qui est.

SCÈNE XII.

WILMA. MOKANY.

MOKANY. Madame, je vous souhaite le bonjour. On m'a appris l'arrivée de votre seigneurie ; en qualité de bon voisin, je m'empresse de vous présenter mes hommages. Du vivant du vieux conseiller, vous étiez cachée aux regards de nous autres jeunes seigneurs des environs ; mais aujourd'hui, mille tonnerres ! j'espère qu'aucun prétendant n'osera frapper à votre porte, s'il n'est jeune et galant.

WILMA (*à part*). Il est naïf ! (*Haut.*) Prenez place, monsieur de Mokany.

MOKANY. Je ne suis pas fatigué, madame. Je n'aime à être assis que lorsque j'ai passé la journée à courir le lièvre avec mes levriers, ou que j'ai surveillé mes paysans dans leurs travaux. C'est alors que je me repose avec délice à côté d'un pot de vin. Eh ! eh ! cela fait du bien, n'est-ce pas ?

WILMA. On m'a dit que vous étiez un bon agronome.

MOKANY. Ma foi, je ne mesure pas mon argent par boisseau ; cependant il ne me faut pas enfoncer mon bras jusqu'au coude dans le sac pour y trouver quelque chose. Mais à propos, votre seigneurie connaît-elle l'objet de ma visite ?

WILMA. J'attends que vous m'en instruisiez.

MOKANY. Votre intendant est un fieffé coquin.

WILMA. Et pourquoi?

MOKANY. Voyez-vous! il a une fort jolie nièce qu'il voulait me faire épouser; car il faut que vous sachiez que je brûle de me marier; mais le diable sait comment il est parvenu à m'éloigner de la petite: il est bien vrai qu'elle ne m'aimait pas trop.... A présent il m'en recommande une autre qui n'est plus de la première jeunesse.

WILMA. Et vous êtes si promptement disposé à changer?

MOKANY. Quant à présent, je ne désire que passer cette autre en revue.

WILMA. C'est donc par désespoir que vous vous marierez?

MOKANY. Par Dieu! les longs soupirs et le parfait amour ne sont pas mon fait. J'ai besoin d'une femme pour m'aider dans mon ménage, et non pour soupirer.

WILMA. C'est fort sage; mais encore peut-on s'aimer sans soupirs et sans grimaces?

MOKANY. C'est ce que je désire. Cette côte d'Adam, que l'on m'a tant vantée, est ici dans votre château; c'est Wilma, votre dame de compagnie. (*Wilma rit aux éclats.*) Pourquoi ces rires? serait-elle si laide?

WILMA. Je vous en prie, dispensez-moi de la réponse.

MOKANY. Croyez-vous que le bonnet lui aille si mal?

WILMA. De grâce, ou vous me forcerez à une plaisante confession.

MOKANY. Parlez, je vous en prie: est-il vrai que ce soit un laideron? On ne peut pas toujours ajouter foi aux paroles de Lombai; il tourne souvent le dos à la vérité. Répondez! est-il vrai que ce soit quelque chose de bon que cette demoiselle Wilma? N'est-elle pas de rebut?

WILMA. Je vous salue; vous poussez la curiosité trop loin.

MOKANY. Ah! ne vous en-allez pas. Si elle ne vaut rien, je la laisserai de côté.

WILMA. Que puis-je répondre? (*Elle sort.*)

MOKANY. Il est impossible de s'entretenir avec elle. Quelle engeance maudite que ces femmes! elles se tiennent toutes par la

main, excepté cependant lorsque la jalousie les arme les unes contre les autres.

SCÈNE XIII.

MOKANY. LINA.

LINA (*à part.*) Il faut que je voie cet homme.

MOKANY. Mille bombes! qu'elle est jolie! comme elle est potelée! sa bouche est mignonne comme le goulot de ma gourde de chasse. Êtes-vous Wilma, petit ange aux yeux espiègles?

LINA. Je vous salue, M. de Mokany.

MOKANY. Ah! farceur d'intendant, tu l'as bien choisie! Voilà un friand morceau! Sur mon âme, plus je la regarde, plus elle aiguillonne mes désirs.

LINA. Ce compliment pourrait me rendre fière.

MOKANY. Viens, tutoyons-nous. Écoute, mon trésor! si tu as besoin d'un époux, en voici un. Sais-tu que tu me plais, me plais comme.... Regarde-moi un peu avec tes yeux éveillés, ma petite pipe d'écume de mer!

LINA. Parlons d'autre chose, monsieur de Mokany.

MOKANY. Non, non, parlons toujours de cela. M'aimerais-tu, si je t'en priais bien joliment?

LINA. Mais, mon Dieu! vous vous trompez.

MOKANY. Je voudrais chasser jusqu'à l'air qui nous sépare. Aussi procédons de suite aux fiançailles.

LINA. Éloignez-vous, Monsieur! Quelle audace!

MOKANY. Ne te défends pas tant; je sais bien que tu ne le prends pas au sérieux. Viens!

LINA. Retirez-vous, vous dis-je! Hé! Pierre! Wilma!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES. LOMBAI. ELEK.

LOMBAI. Qu'ordonne votre seigneurie? Dans quel désordre je vous trouve.

LINA. Ce monsieur a une si singulière manière de faire connaissance.

LOMBAL. O ciel ! j'espère qu'il n'a pas osé offenser votre seigneurie.

MOKANY. Pourquoi sonner la cloche d'alarme ? Est-ce un péché qu'une homme veuille épouser une fille qui, après tout, n'est faite que pour cela ?

LOMBAL. Vous radotez.

ELEK. Monsieur de Mokany se trompe : il s'est adressé à M^{me} la conseillère de Kœrcendi.

LOMBAL. Maudit hibou, qu'as-tu fait de ton bon sens ?

MOKANY. C'est vraiment dommage que ce soit la conseillère. Mais c'est sa faute, pourquoi est-elle si belle ? sur mon âme, je puis dire.... Non, je ne dirai rien, ce serait peut-être encore une sottise ; voilà pourquoi je vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LINA. LOMBAL. ELEK. PUIS THOMAS.

LOMBAL. Excusez-moi, Madame : je suis la cause bien innocente de cette méprise. Je lui avais recommandé mademoiselle Wilma. Les ordres de votre seigneurie sont remplis ; tout le voisinage est invité. Si vous désiriez, en attendant, avoir compagnie, mon fils est à vos ordres.

LINA. Avec plaisir. Les militaires ont ordinairement beaucoup vu et beaucoup appris de choses qui peuvent intéresser une femme qui vit dans un cercle aussi étroit. Je vous prierai de dîner avec nous tout le temps que je passerai à la campagne.

THOMAS (*entre*). Votre seigneurie...

LINA. Qu'y a-t-il, Thomas ?

THOMAS. Je vous apporte, Madame, un bouquet et une plainte...

LINA. Une plainte ?

THOMAS. Contre mademoiselle Lidi, qui dévaste tout le jardin ; elle arrache toutes les fleurs ; mais, quant à cela, M. le comte le lui a permis. A présent, c'est aux arbres qu'elle en veut : elle grave, Dieu sait quelles figures, sur leur écorce.

ELEK (*à part*). La perfide !.... elle ne craint même pas de se compromettre.

LINA. Taisez-vous, je n'aime pas entendre de rapports de mes gens.

THOMAS. Mais le dommage....

LINA. Ce n'est plus votre affaire, si le comte l'a permis.

THOMAS. Le diable seul y comprendrait quelque chose. Au lieu de louer mon zèle, ils me grondent tous. (*Il sort.*)

LINA (*à part*). Quelle légèreté! les voilà déjà le sujet des caquets de nos gens. (*Haut.*) Les occupations inconvenantes de votre fille sont certainement la raison pour laquelle elle ne s'est pas encore présentée chez moi. Lombai, comment pouvez-vous souffrir un pareil désordre?

LOMBAI. Je me fâcherais certainement, mais M. le comte.... J'examinerai cela avec sévérité. (*A part.*) Mauvaise petite, je te presserai sur mon cœur. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LINA. ELEK.

LINA. Quelle faiblesse inouïe!

ELEK. Quelle audace condamnable!

LINA. Combien une jeune personne mal surveillée peut s'écarter de ses devoirs! J'irai moi-même lui parler.

ELEK. Ce serait une œuvre méritoire. Devant votre regard, l'inconvenance doit rougir.

LINA. Je l'arracherai des mains du séducteur.

ELEK. A l'éclat de votre vertu, l'égarée pourra rentrer dans la bonne voie.

LINA. Voulez-vous m'accompagner? (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII.

(Jardin et berceau de verdure, comme dans la première scène.)

ELEMIR. LOMBAI.

ELEMIR. La conseillère est donc contente et enjouée? Qu'a-t-elle dit, lorsqu'elle apprit que, pour fuir le bruit, je m'étais retiré dans le pavillon du jardin?

LOMBAL. Elle l'a écouté avec indifférence. En général, elle paraît changée. Je suppose....

ELEMIR. Que supposez-vous ? parlez.

LOMBAL. Je parle contre mon intérêt... mais mon attachement..

ELEMIR. Je le connais. Que supposez-vous ? Je ne le demande que par pure curiosité.

LOMBAL. Je suppose que mon fils ne lui déplaît pas.

ELEMIR. Ah !

LOMBAL. Je serais au désespoir si ma franchise pouvait vous causer quelque trouble.

ELEMIR. Nullement. Elle est libre. Votre fils, n'est-ce pas, l'est aussi ? Cela ne m'intéresse que parce que je la connais.

LOMBAL. Pour moi, cela me chagrine. Lidi aussi me semble tout à fait changée. Cette pauvre fille n'est plus à elle-même. Elle n'a envie de rien ; elle vit comme si elle rêvait. Par moment, elle s'éveille en sursaut....

ELEMIR. Vraiment ? (*A part.*) Ah ! si Lina avait son cœur !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES. LIDI.

LIDI. Mon ouvrage est achevé : le pavillon est dans le meilleur ordre.

ELEMIR. Chère Lidi, je vous rends grâce pour une attention aussi flatteuse.

LIDI. C'est mon oncle qui en a tout le mérite, je n'agis que d'après sa volonté.

LOMBAL. C'est bien, mon enfant ; mais la modestie doit avoir aussi ses bornes. Pourquoi ne pas te réjouir de ce que M. le comte soit content de toi ? Que vois-je ? madame la conseillère avec Elek. (*A Lidi.*) A présent, tu le vois de tes yeux.

LIDI. Je ne lui ai pas encore présenté mes respects : je me retire. Ce n'est pas ici qu'elle doit me voir pour la première fois.

ELEMIR. Restez, belle Lidi ! Quel motif pouvez-vous avoir de l'éviter ? (*A part.*) Comme elle fait l'aimable en donnant le bras

à son nouvel adorateur. L'attendrai-je? Oui, que mon regard l'accable!

LIDI. Attends, méchant, méchant Elek, tu t'en repentiras.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES. LINA. ELEK. PUIS THOMAS.

ELEK (*à part*). O femmes! les vagues sont plus constantes que vos amours.

ELEMIR. C'est un bonheur inespéré que de vous rencontrer ici, Madame.

LINA. J'ai pensé que le changement donnait de nouveaux charmes à la vie. La beauté de la nature m'a engagée à quitter la ville. Ce n'est que la beauté de la nature.

ELEMIR. Je n'en doute pas : c'est une expression si flexible qu'elle se prête à toutes les affections.

LINA. Un cœur sensible les réunit souvent toutes dans un même objet.

ELEMIR (*à part*). Elle veut parler du lieutenant. (*à Lina.*) C'est bien vrai. Du reste, le choix est facile quand on ne s'attache qu'à la beauté de l'extérieur.

LOMBAL. Cela s'échauffe. Versons de l'huile sur le feu. (*Présentant Lidi à Lina.*) Madame, voilà ma nièce.

LINA. Depuis que je ne l'ai vue, elle a bien grandi et est devenue fort jolie.

LIDI. Excusez-moi, Madame, si je ne vous ai pas encore rendu mes devoirs, mon oncle en est seul la cause.

LINA. Ne vous excusez pas, ma charmante enfant. Des yeux aussi ardents que les vôtres annoncent un caractère ennemi des froides formalités. N'est-ce pas là le jardinier qui travaille? Hé! Thomas! Ce pauvre vieux regrette beaucoup ses arbres. (*Thomas entre.*) Quel est cet arbre heureux dont vous venez de me parler?

THOMAS. Le voilà; s'il périt, ce ne sera pas ma faute.

LINA. Oui, un E couronné de pensées. Ha! ha! ha! Nous en sommes à l'âge d'or. C'est une sensibilité digne des beaux temps

de l'Arcadie; c'est simple, mais c'est touchant. Racontez-moi cette histoire, monsieur le lieutenant.

ELEK. Oh! je vous en prie, Madame.... (*A part.*) J'étouffe de colère.

LINA. Ma chère Lidi, vous pouvez vous amuser à quoi vous voudrez; mais pas de jeux à deux, je vous le conseille.

ELEMIR. Quoique j'ignore la pensée qui préoccupait mademoiselle Lidi dans cet amusement, je crois que c'est un pur enfantillage, qui mérite indulgence.

LINA. Ce serait dommage de troubler cette vie pastorale; je suis loin d'y mettre obstacle; j'avouerai même que cela m'amuse à voir.

ELEMIR. Les occasions ne manquent pas aux personnes qui, comme Madame, aiment tant à s'amuser.

LINA. Mais aussi je n'envie à personne ce qui peut le distraire; je souhaite, au contraire, à chacun ma tranquillité d'esprit et la pureté de mes sentiments.

LOMBAI (*s'oubliant*). Cela vaut de l'or que le projet que j'ai conçu là : ha ! ha ! ha !

LINA. Quelle hilarité vous prend, monsieur l'intendant ?

LOMBAI. Ce n'est rien.... je me réjouis de la belle humeur de votre seigneurie. Ce n'est rien; vraiment, ce n'est rien.

LIDI. Madame est irritée contre moi; il est vrai que j'ai commis une imprudence.

LINA. Soyez tranquille, la prudence est rarement de votre âge, je le sais. N'en parlons plus; le temps est le meilleur maître. Je vous salue, monsieur le comte. (*A part.*) A présent je sais tout. (*Elle sort avec Elek.*)

SCÈNE XX.

LIDI. ELEMIR. LOMBAI.

ELEMIR. Chère Lidi, c'est à cause de moi que la rougeur couvre votre front; mon devoir le plus doux sera de changer en plaisir la peine que je vous ai causée. (*A Thomas.*) Encore ici ? J'ai grande envie de te chasser à l'instant même. Va ! (*Thomas sort.*) Lombai, dès aujourd'hui l'administration des terres de M^{me} la con-

seillère et des miennes est disjointe; appelez les employés, qu'ils rendent leurs comptes. Pour vous, choisissez qui vous voulez servir.

LOMBAL. Dans tous les cas, je suis à vous, monsieur le comte.

ELEMI. Je trouverai l'occasion de récompenser votre dévouement. (*Il sort.*)

LOMBAL. Ho! ho! il n'en sera rien de la séparation. Viens, Lidi, que je te presse sur mon cœur. (*Il l'embrasse.*) Va chez le comte, ne le perds jamais de vue, ma petite comtesse. (*Il sort.*)

LIDI. Que je suis malheureuse! Elek m'est infidèle; la conseillère est irritée contre moi; en avouant la vérité, le mal ne sera pas réparé. Mon Dieu, que je souffre de ce que tu m'aies donné un cœur. (*Elle sort.*)

(La fin au prochain numéro.)



L'APOLLON DU VATICAN,

PAR ANSELME FEUERBACH.

(Fin.¹)

Il est temps d'aborder l'explication que l'auteur donne de l'Apollon du Vatican. Cette statue, selon lui, se rattache à cette série d'œuvres statuaire dont l'idée fondamentale appartient au théâtre grec. Parmi les œuvres d'Eschyle qui nous restent, l'Orestie se distingue surtout par une grande richesse de situations, qui, bien comprises dans le sens du poète, se prêtent admirablement à l'imitation du peintre et du statuaire. C'est dans un passage des Euménides, c'est-à-dire de la troisième partie de l'Orestie, que l'auteur trouve l'intelligence du moment représentée par la statue.

Le parricide, poursuivi par le chœur des furies, s'est réfugié dans le temple d'Apollon à Delphes. C'est là que, tenant encore le fer homicide dans ses mains souillées de sang, il s'assied près de l'autel de la divinité. Mais les furies l'ont suivi jusqu'en ces lieux. La trace du meurtrier, à laquelle leur mission les attache, l'acharnement implacable qu'elles mettent à poursuivre le criminel, par terre et par mer, et jusqu'aux sombres bords, leur a donné l'audace de pénétrer dans le temple et d'en assiéger l'autel. La sainteté calme de l'enceinte auguste subjugué leur fureur, et finit par les plonger dans le sommeil. Oreste, suivant le conseil d'Apollon, a profité de cet instant favorable et s'est enfui à Athènes : c'est là qu'il doit embrasser la statue de Pallas,

¹ Voyez le cahier de février, p. 185.

en attendant l'expiation complète de son crime. Mais l'ombre sanglante de Clytemnestre s'élève du fond des enfers, et, révélant aux Euménides endormies la perte de leur proie, les excite à continuer leur œuvre de vengeance. Elles se sont réveillées l'une l'autre avec impétuosité. Pendant qu'elles cherchent vainement Oreste, elles entonnent leur chant terrible. Elles se voient ignominieusement jouées par un dieu plus jeune qu'elles, compromises dans leurs droits éternels par les prétentions gratuites de dieux venus les derniers. « Non, chantent-elles en terminant, la protection d'Apollon ne saurait nous soustraire le coupable qui, dût-il s'enfuir sous la terre, sera joint par notre main vengeresse. » Apollon a entendu ces paroles outrageantes. Il apparaît, et, menaçant de les percer de ses flèches, il chasse ces figures hideuses de sa demeure sacrée :

Sortez incontinent, quittez cette aire sainte ;
Du temple de l'oracle abandonnez l'enceinte ;
Fuyez, ou , de mon arc s'échappant en courroux,
Le trait à l'aile blanche ira fondre sur vous !

C'est dans cette situation pathétique, dit l'auteur, que l'Apollon du Vatican est conçu. Le pas décidé dont il s'est avancé sur la scène trahit une résolution subite. En face du cœur cruel il s'arrête pour attendre que les furies aient quitté le temple, et que peut-être l'épouvante où doivent les jeter ses menaces les ait détournées des nouvelles persécutions qu'elles méditent contre Oreste. Ce résultat obtenu, il songe à voler à Athènes, et se retire en déclarant qu'il sauvera son protégé. Le pied gauche, qui suit le pied droit, ne tend nullement à se poser à demeure : car à chaque instant le dieu peut avoir apaisé l'acharnement des furies ou se trouver forcé d'exécuter ses menaces. Le bras gauche est armé de l'arc, et déjà tendu vers l'ennemi ; mais il n'a pas encore cette roideur de tension nécessaire au coup. Le bras droit est livré à une entière liberté de geste, mais prêt à sortir à tout moment la flèche mortelle du carquois. Toute la figure est nue, selon le principe de la statuaire grecque, qui a déposé le costume de la scène. La tête, qui se dresse, exprime l'orgueilleuse con-

science de la force, et l'intention évidente d'intimider l'adversaire. Il ne faut donc pas s'étonner si, vers les déesses terribles et furieuses, il n'a tourné qu'un visage indigné et qu'un bras menaçant, et si, pour le reste du corps, il semble s'effacer. La chevelure, vue de face, ressemble parfaitement à celle d'un masque tragique. Le serpent, qui s'élève le long du tronc d'olivier soutenant la statue, forme le plus souvent l'attribut de divinités qui dispensent et conservent le bien-être de l'âme et du corps. Apollon est le dieu qui préside au sort des humains, de qui dépend leur perte ou leur salut. Le choix de l'arbre se trouve, du reste, dans une relation plus étroite encore avec la scène des Euménides. C'est muni d'une branche d'olivier qu'Oreste fugitif vint à Delphes et à Athènes. L'olivier est le symbole de l'infortune implorant du secours ; c'est le symbole de la paix, la garantie de la purification complète qu'Apollon avait promise à son protégé.

Maintenant il est avéré que le marbre dans lequel la statue de l'Apollon est exécutée n'appartient pas à la Grèce, mais à l'Italie. Aussi la statue fut découverte à Capo d'Anzo (Nettuno), dans l'ancien Antium, la résidence favorite des empereurs romains. C'est Néron surtout qui affectionnait cette résidence, qui lui était doublement chère, comme le lieu de sa naissance et de celle de sa fille. A son retour de la Grèce, il honora cette ville d'une entrée triomphale ; il en augmenta l'importance en y établissant une colonie, et la gratifia d'un port construit à grands frais. Toutes ces circonstances portent l'auteur à penser que l'Apollon du Vatican, bien que ne représentant pas, comme on l'a déjà cru, Néron lui-même, se trouve cependant dans un rapport particulier avec cet empereur. A bien des égards la tragédie grecque, notamment l'Orestie, était pour Néron un pays de connaissance. Dans ses productions dramatiques il avait lui-même, le parricide, chanté le fils de Clytemnestre. L'Apollon Pythien l'avait désigné comme un second Oreste et comme un nouvel Alcmon, et sa conscience bourrelée lui défendait d'assister aux mystères d'Eleusis. Jamais il n'avait osé porter ses pas à Athènes, où les furies, depuis cette expiation d'Oreste qu'Eschyle a célébrée dans ses Euménides, avaient

établi leur demeure. Mainte fois les déesses terribles elles-mêmes, en brandissant leurs torches flamboyantes, avaient apparu à ses esprits égarés. Serait-ce peut-être en qualité de dieu protecteur, de purificateur de la maison impériale, que l'Apollon du Vatican décorait le palais de l'Oreste couronné? Dans tous les cas, nous sommes forcés de reconnaître dans l'Apollon une partie intégrante d'un ensemble architectural; et la statue, qui produit une impression si vive et si profonde, répondait parfaitement à son but, si son bras menaçant devait détourner en réalité des châtements mérités par le crime.

C'est ainsi que se termine l'ouvrage dont nous venons de donner des extraits presque textuels, afin de faire apprécier le style classique de l'auteur.

Mais il nous reste encore une tâche à remplir, celle de relever la manière brillante dont il a défendu l'Apollon et contre les attaques des archéologues, qui lui reprochent d'outrepasser, par un excès de mouvement et de passion, les règles de la statuaire grecque, et contre celles des anatomistes, qui l'accusent de manquer de proportion et de vérité dans la conformation de quelques-uns de ses membres. L'auteur s'efforce de démontrer que, selon le véritable principe de la statuaire grecque, sur le génie de laquelle nous venons de donner en raccourci les explications consignées dans l'ouvrage, l'Apollon est, à tous égards, une production hellénique et digne de la Grèce. Il soutient, dans cette vue, que la tête porte le véritable caractère d'Apollon, que le mouvement et l'attitude du corps s'accordent parfaitement avec ce caractère, et que l'exécution du moment représenté par la statue offre des mouvements pleins d'une noblesse calme et de la plus belle harmonie. Pour ce qui concerne la disproportion et la disparité d'exécution qu'on a critiquées dans quelques membres du corps, l'auteur les défend par l'observation que la statue placée primitivement, selon toute vraisemblance, dans un ensemble architectural, demande, pour être jugée, à n'être vue que d'un seul côté. C'est le côté vers lequel est dirigé le bras gauche. Le tronc d'arbre, qui autrement paraîtrait contrarier l'effet de la statue ou

ne former qu'une addition oiseuse, est de cette manière parfaitement motivée. Par l'aspérité de sa surface, le tronc sert à relever les contours simples du pied droit. La hauteur de ce pied n'est point en désaccord avec la sublimité d'une figure divine. Le côté gauche du corps, qui, par de grandes masses d'ombre, aussi fortes les unes que les autres, se trouve en corrélation avec le pied droit, prend, par le soulèvement de la poitrine et par l'élévation de l'épaule gauche, un développement et une grandeur qui réconcilient parfaitement les yeux avec les dimensions de ce pied. Au surplus, la courbure et le raccourcissement léger qui se remarquent au côté droit et éclairé du corps, et que lehaussement du côté opposé fait encore ressortir, persuadent le regard de porter sur leur compte l'excès du volume du pied droit. La position si souvent critiquée de la tête est également peu sensible.

On a cherché à expliquer les imperfections de la statue par la supposition que l'Apollon du Vatican n'est que la copie d'un original en bronze; mais cette hypothèse, malgré les raisons qui semblent militer en sa faveur, a été combattue par l'auteur avec succès. Le marbre de l'Apollon laisse percer, à travers la mollesse et la continuité de sa surface, un beau jeu de muscles juvénils, et des formes pleines de noblesse et d'attrait; et certes, si l'on considère la diversité d'effet produite par la différence des matières, on ne saurait douter que l'Apollon coulé en bronze, à cause de la couleur foncée et brillante de ce métal, n'eût paru qu'un bloc mal façonné et tout à fait informe.

L'auteur n'accueille aucune des explications qu'on a cherché à donner de l'Apollon du Vatican. Nous applaudissons à la manière spirituelle dont il raille l'opinion de ceux qui pensent que la statue était destinée à représenter Auguste, sous les traits d'Apollon aux sandales. Nous acceptons de même les arguments qu'il fait valoir contre le sentiment de ceux qui voient dans la statue la représentation d'Apollon venant de tuer le serpent Python. Dans les œuvres de l'art, Apollon, comme vainqueur du serpent, paraît toujours dans l'âge de l'enfance, et, s'il pouvait y avoir des exceptions à cet égard, l'attitude et le maintien de

la figure ne se concilieraient nullement avec l'hypothèse de Winckelmann. Mais l'auteur est-il également parvenu à réfuter l'opinion beaucoup plus importante de M. Hirt? a-t-il réussi par sa nouvelle explication, par ses doutes et ses objections, à la dépouiller du crédit dont elle a joui jusqu'ici? Nous n'oserions l'affirmer. Selon M. Hirt, l'Apollon du Vatican faisait partie de cette belle composition statuaire, dont l'antiquité nous a laissé des restes si précieux, et qui représentait Niobé avec ses enfants tués à coup de flèches par Apollon et sa sœur Artémis. Les difficultés principales que M. Feuerbach oppose à cette idée, se réduisent à dire que l'Apollon est d'une taille trop petite et trop peu imposante pour figurer comme divinité en face des mortels qu'il châtie, et que, la vengeance d'Apollon et d'Artémis ne pouvant se concevoir qu'exercée de loin, la statue du dieu et de celle de sa sœur, qu'on suppose avoir été placée du côté opposé, n'auraient pu, sans blesser la vérité du sujet, être rapprochées des autres figures autant que l'eût exigé l'art statuaire. Mais cette dernière objection tombe devant l'exemple d'antiques bas-reliefs offrant la représentation du même sujet. Quant à la petitesse de la taille, elle provient peut-être de la différence des dimensions dans lesquelles peuvent avoir été exécutés le groupe des Niobides de Florence et celui dont l'Apollon du Vatican faisait partie. D'ailleurs il se peut très-bien que l'original grec de l'Apollon ait été exécuté, comme la Pallas de Velletri, sur une plus grande échelle, par conséquent dans une proportion parfaite avec la mère des Niobides. Dans tous les cas, l'explication de M. Hirt et celle de M. Feuerbach se soutiennent à côté l'une de l'autre, comme également dignes d'attention.

Après ce long résumé des recherches de l'auteur, il serait inutile d'insister davantage sur le mérite de son livre, qui offre autant de charme que d'instruction, qui est aussi remarquable par le style que par l'originalité des vues, et qui conservera toujours l'un des rangs les plus distingués parmi ce que la littérature allemande a produit de plus parfait sur le terrain de la théorie des beaux-arts.

J. F. HICKEL.

Mélanges.

EXTRAITS DE JEAN-PAUL.

SIEBENKÄS.

Il acheva son article de critique le lendemain au matin. A vrai dire, il voulait exprimer ouvertement le petit nombre de ses pensées sur la version de l'Émilie Galotti, tant qu'il espéra qu'avec l'argent qu'on allait lui donner *pour ses pensées* il pourrait faire ressemeler ses bottes — Fecht exigea une page et demie de plus pour les deux — mais il n'en avait pas le temps; en conséquence il dû encore aujourd'hui décompter l'espérance qu'il avait eu de pouvoir soumettre le manuscrit aux yeux arpenteurs du libraire, et remettre à plus tard son paiement.

Les articles de critique partirent adressés au rédacteur, avec la carte esthétique des frais — la feuille rapportait depuis deux florins, à trente lignes la page, jusqu'à trois florins quatre gros et cinq pfenning (sous). — Chose étrange! l'homme rit quand il voit mis en rapport le matériel et le moral, l'intelligence et le prix de son œuvre, la peine et le salaire : mais est-ce que par hasard notre vie serait autre chose qu'une équation (ou une règle de société) entre l'âme et le corps? Tout dans ce monde n'est-il pas une continuelle action physique sur nous avec une réaction morale de notre part?

Hélas! la petite commissionnaire ne rapporta rien qu'un bonjour au lieu des feuilles d'argent, en lesquelles il espérait que son encre allait se cristalliser; le *Pelzstiefel* n'y avait pas du tout songé. La distraction, fruit naturel de ses études, rendait le conseiller d'école *Pelzstiefel* froid envers sa propre fortune, et par

suite aveugle pour la pauvreté d'autrui; il s'apercevait fort bien d'un *hiatus*, mais il ne fallait pas qu'il se trouvât dans ses propres bas, dans ceux d'un autre ou dans la chaussure de son voisin! — dans un manuscrit, à la bonne heure! — Un feu intérieur éblouissait cet homme heureux, et l'empêchait ainsi de s'apercevoir du bois pourri qui jetait des clartés phosphorescentes autour de lui: c'est là le bonheur de chaque acteur dans le drame de collège de la vie; une illusion intérieure plus sublime remplace pour lui, lui cache l'illusion extérieure ou l'en dédommage, et devant le bruissement du rôle moral qui se joue dans sa tête, les paysages de toile et de carton fleurissent contre les murs du théâtre; la mer factice s'agite sous la machine à pleuvoir, composée de cosses de pois, sans éveiller son attention sur le remplacement successif des appliques pour les changements de décors.

Mais l'aveuglement du conseiller d'école inquiétait fort nos deux amis: leur petite étoile, qui devait luire aujourd'hui, fila par terre et tomba dissoute en parcelles lumineuses: — je ne blâme pas Stiefel; il n'avait pas d'yeux, mais au moins avait-il une oreille attentive pour la misère; ceux que je blâme, c'est vous, riches et grands, vous qui, sans pitié, au fond des boutiques de miel de vos jouissances, nagez avec vos ailes empêtrées dans le sucre de roses qui coule autour de vous, et qui trouvez difficile de bouger la main pour puiser dans votre bourse le salaire de ceux qui remplissent vos tonnes de délices; mais devant vous, un jour, une heure d'amertume doit se lever, elle vous demandera si vous méritiez de vivre, à plus forte raison de jouir, lorsque vous vouliez vous soustraire même au plus léger effort pour payer, tandis que le petit, que le faible se soumettait à l'effort pénible de vous être redevable de quelque chose? Cependant vous seriez meilleurs, si vous réfléchissiez combien votre lâcheté de bon ton, la peine d'ouvrir une bourse ou de lire un court *mémoire*, répand d'amertume et d'angoisse parmi les classes pauvres; si vous vous représentiez au naturel l'inconsolable désappointement d'une femme dont le mari revient à la maison sans son salaire; si vous vous figuriez ses privations et la cruelle *radiation*.

de tant d'espérances, et les longs jours de désespoir de toute une famille sans pain....

L'avocat des pauvres, Siebenkæs, reprit donc de nouveau sa face comique d'homme qui veut tout réaliser en argent; il fit son tour dans tous les coins, et serra de près tous les meubles qu'il voulait *pressurer*, en les examinant avec des lunettes; comme un bon prince où un bon ministre d'Angleterre qui se met au lit la nuit et, la tête appuyée sur son coude, y réfléchit à quel article ou à quelle branche pleine de sève nourricière il doit appliquer le perce-vin d'un nouvel impôt, ou comment, pour user d'une autre métaphore, il doit trouver la houillère des taxes, de sorte que la trouée en découvre une nouvelle; tel était Siebenkæs: le tarif des prisées à la main, il examinait chaque pavillon qui se présentait à lui; il levait en l'air son bassin à ciseaux et le rebaisait — il secouait le dos paralytique d'une vieille chaise, la faisait craqueter, puis, pour la soumettre encore à une plus grande épreuve, il s'y installait, s'y asseyait et s'en levait. — Je vais m'interrompre dans ma période, si j'observe légèrement que Lenette comprenait à merveille cette dangereuse conscription et ce mesurage de la taille des enfants du pays, et qu'elle se mit tout d'un coup à protester avec des plaintes dignes de Job contre ce mélancolique jeu des gages touchés. — Lui continuait à enlever de son clou un vieux miroir jaune avec une bordure de feuillage doré, suspendu dans la chambre vis-à-vis la couronne verte du ciel de lit, le considérait sous le rapport de sa doublure en bois et du côté où il était pourri, soulevait un peu la glace et la rattachait à son clou; puis c'était le tour d'un vieux chenet, puis d'un pot de chambre, qui tous deux ne se tenaient que sur trois pieds, c'est-à-dire comme trigémeaux, mais il n'y toucha pas; il se contenta de les repousser simplement du pied tous deux sous leur bahut; il pesa dans ses deux mains un mortier aux épices et le remit dans l'armoire. Examinant d'une façon toujours plus détaillée, plus dangereuse et plus hardie, il fit sortir de la commode avec ses deux bras un tiroir, y déranger serviettes et un bouquet italien, et voulut un peu feuilleter une robe de deuil en

cotonnade à grillages.... Mais ici Lenette ne fit qu'un saut, et saisissant la main audacieuse qui feuilletait : C'est cela ! pourquoi pas ? dit-elle ; non , aussi loin que cela puisse aller , avec la volonté de Dieu , cela ne se passera pas ainsi sous mes yeux !

Il repoussa froidement le tiroir , referma l'armoire , remit avec un air réfléchi le mortier aux épices sur la table , et dit : « Eh bien , à mon tour ! pour moi , le mortier peut bien faire un saut ! » Embrassant avec la main tout entière cette cloche de honte , ce carillon turc , comme avec une sourdine , il pouvait très-bien tirer de sa cavité le pilon ou le battant sonore sans bruit et sans musique ; il savait depuis longtemps que Lenette engagerait plutôt le *surtout* de son âme que la camisole grillée de cette robe ; mais il avait sans doute en vue , comme la cour de Rome , d'exiger toute la main , afin d'obtenir plus aisément en guerroyant l'un des doigts , c'est-à-dire ici le mortier. Il espérait aussi , par la simple répétition de sa proposition d'en rétablir les motifs , et par la reproduction fréquente et contrastée de l'épouvantail et du pourpoint , de familiariser tout à coup Lenette avec le dernier parti , j'entends la vente de la cotonnade à grillages. — Dans cette vue il lui adressa la parole ainsi : Franchement , bon an , mal an , nous avons peu de chose à broyer , excepté quand il nous arrive de faire couper un quartier de veau gras. Mais à quoi bon conserver la cotonnade à grillages , dis-le-moi un peu , je te prie , tu ne pourras la mettre qu'une fois , quand la mort m'emmènera avec elle. — Lenette , cela me ronge le cœur — fais-en de l'argent monnayé — défais-t-en — j'y ajouterai de ma garde-robe deux paires de boucles de deuil avec lesquelles j'espère n'avoir plus rien à boucler.

Elle fit un tapage affreux , et prêcha raisonnablement tous les maîtres de maison déréglés et libertins , parce qu'elle voyait qu'elle pourrait le risque de voir maintenant tous les meubles qu'il avait aujourd'hui touchés , tâtés et examinés comme un inspecteur des boucheries , l'un après l'autre se donner rendez-vous dans la maison d'abattoir , où le boucher les attend , et cela même — ô mon doux Jésus — sans en excepter la cotonnade ! — J'aime mieux souffrir

la faim, dit-elle, que de jeter là le mortier et le vendre à vil prix! — Demain matin M. le conseiller d'école va venir, il t'apportera le prix de tes deux articles littéraires.

Cela s'entend, dit-il, et il porta perpendiculairement avec les deux mains le pilon enlevé dans la chambre de Lenette sur son traversin; puis il porta le mortier même, comme échiquier du jeu, séparément et le mit sur son propre lit; « car, disait-il, si les gens l'entendaient sonner, ils s'imagineraient (puisque nous n'avons rien à y piler) que j'ai la volonté d'en faire de l'argent; Dieu m'en garde! »

Leur caisse centrale à deux compartiments, qui se composait d'une bourse de soie jaune-vert (celle de Firmian) et d'une large escarcelle en forme de poche attachée au tablier de Lenette, s'étendait bien à trois gros de bon argent; le soir on enlevait un gros des espèces de la masse pour acheter un petit pain, et le reste des semailles métalliques devait être jeté plus tard pour produire le déjeuner et le dîner du lendemain. La petite commissionnaire alla chez le boulanger avec le gros et la poste de misère, disant qu'il n'y avait plus rien si tard dans toutes les boulangeries que des pains de deux gros; que son père (le vieux savetier Fecht) n'avait encore rien reçu. C'est aussi ce qu'on désirait; l'avocat Siebenkäs pouvait se confédérer avec le cordonnier, et de cette manière atteindre aisément à la somme de deux gros, en réunissant comme deux associés chacun leur mise dans une même caisse. Les gens de chez Fecht furent consultés; le savetier, qui ne faisait jamais mystère de ses quotidiennes faillites, répondit : Oh ! de grand cœur; que Dieu me damne, si moi et ma guenille avons rien mangé d'aujourd'hui, ou si j'ai pris autre chose dans le bec que du fil gros. — Bref, la réunion de la classe érudite avec la troisième remédia au manque de pain, et les deux alliés pesèrent également le morceau découpé sur une juste balance, dans les plateaux de laquelle la marchandise était en même temps le poids et la chose pesée ! Ah, riches ! vous ne savez pas, vous dont les balances d'or pèsent votre pain céleste, combien indispensables sont à la misère les petits poids, les balances d'apothicaire, les pains d'un sou,

un banquet à huit krentzer par personne, pour lequel encore on blanchit la serviette pendant le dîner (restaurateurs de Londres et de Paris), et ce qu'est une maison de commerce de morceaux de pain tout coupés, où l'on peut en avoir, si l'on veut, des fragments ou des miettes pour son argent, et combien toute une soirée de joie d'une famille dépend de ce que vos revenus soient prêts sous forme d'onces.

L'on fit un repas joyeux et plein d'appétit; Lenette fut aimable, parce qu'elle avait pu mener à bout sa volonté. L'avocat, pendant la nuit, mit doucement la pièce à mettre en gages comme un morceau d'attente sur un sofa; le matin, elle lui rendit son travail d'écrivain plus facile par son silence. Mais ce fut un bon signe qu'elle ne remit pas le mortier de la chambre dans l'armoire; Siebenkæs fit du reste partir de ce mortier à bombes toutes sortes de questions qui décrivaient leur parabole; il savait, à n'en pas douter, qu'aujourd'hui ou demain cette petite cloche d'harmonie, cette *santa casa* de Lorette, même avec l'argent de déchet, dépasserait encore les bornes. Une femme n'observe volontiers que les surfaces.

Le soir Pelzstiefel frappe à la porte. C'était en même temps comique et humainement naturel d'attendre que la première chose que le rédacteur du *Mercure* leur apportait, serait le salaire des travaux esthétiques de Siebenkæs, afin que l'on pût au moins faire les honneurs audit rédacteur d'une bougie allumée et d'un bon grand verre de bière. Rien n'est au-dessus d'une pareille angoisse, parce que la honte brise tout à coup tous les ressorts dans l'homme: — Siebenkæs ne s'en informa pas le moins du monde, parce qu'il savait que Stiefel ne s'en inquiétait guère; mais la pauvre Lenette! Sa rougeur et sa honte s'élevaient d'autant plus haut qu'elle avait un tendre penchant pour Stiefel! — Enfin, le conseiller d'école tira de sa poche — l'attente générale, c'étaient les frais des deux articles — simplement sa meule à râper le tabac ou son égrugeoir de tabac pour le nez; il fouilla dans la poche de sa redingote pour en tirer son tabac, afin de l'affiner sur le petit banc portatif d'affinage; mais il avait déjà perdu la tige.

Il fouilla dans la poche de son haut de chausses pour prendre de l'argent, afin d'en faire acheter une autre; — mais vraiment — ici il lâcha un juron qui lui aurait coûté bien des frais de justice en Angleterre, il avait par sottise envoyé au tailleur toute sa bourse avec ses chausses (c'étaient ses chausses de pluche); mais aussi, avec la facture bien acquittée, la gratification littéraire qu'il avait enveloppée dedans. Il dit que ce n'était pas la première fois, qu'heureusement le maître tailleur était un homme de probité — mais que le fait était qu'il n'avait jamais su par cœur le contenu de sa bourse; — sans embarras il pria Lenette « de lui procurer une tige de tabac, promettant de lui en renvoyer le montant le lendemain avec l'argent des articles d'érudition de Firmian. » — Siebenkæs y ajouta malicieusement : faisons venir aussi de la bière, ma bonne ! — Il se mit avec Peltzstiefel à la fenêtre; mais il put aisément s'apercevoir que la pauvre femme, dont le cœur étouffait de gros soupirs et succombait à la peine forte et dure, se trainait dans la chambre, et, sans être entendue, remplaçait le cylindre à épices de la chaise dans son tablier.

Après une bonne demi-heure vint enfin le tabac, la bière, l'argent et la joie dans la chambre; le diner, sonné par le battant du mortier à épices, se métamorphosa en un repas plus substantiel pour l'estomac, et cette cloche avait été, comme la petite cloche voyageuse qui, dans ce cas-ci, n'indiquait pas seulement, comme chez les papistes, une transsubstantiation ou une transformation en pain, mais elle-même en éprouvait une.

Ce moulin à tanner les épices fut rapidement traduit sous forme de moulin à râper le tabac pour le conseiller d'école. — Le sang vital ne courait plus maintenant entre des roches et des pierres, mais sans vagues, à côté des prairies sur les petits grains du sable argenté de la vie. — Voilà l'homme ! au milieu de ses grandes misères la plus prochaine minute de joie le relève; dans la félicité la plus grande, le plus petit nuage noir, debout là-bas sous l'horizon, l'abat et l'afflige; mais pas un grand seigneur — je parle de ceux qui ont maître-d'hôtel, sommelier, tout une fruterie

et une pâtisserie de bouche — ne se rafraîchit l'âme par le plaisir de recevoir son monde ou d'en être reçu; il reçoit des remerciements sans en rendre; tandis que l'hôte pauvre, à l'égard du convive pauvre comme lui, qu'il invite, en partageant avec lui le boire et la nourriture, entre en réciprocité de reconnaissance.

Le soir lia sous son tourniquet joyeux la douleur du matin. — L'opium bienfaisant de soixante gouttes de plaisir se prenait chaque heure, et le remède étourdissait et enivrait doucement. Siebenkäs donna au moment du départ à ce bon ancien ami de la maison une cordiale embrassade pour sa visite, qui avait ramené tant de sérénité dans leurs cœurs. Lenette était debout près d'eux, un flambeau à la main. Le mari, pour la dédommager de ce qu'il avait repoussé aujourd'hui son petit entêtement à l'égard du mortier à gruau, lui dit rapidement et avec amabilité: donne-lui en un autre! — La rougeur monta comme une flamme à ses joues, et elle fit un mouvement de tête en arrière, comme s'il lui fallait déjà reculer devant un baiser! — Si c'eût été de jour, et si elle n'eût pas eu à exercer la charge d'une porte-flambeau, elle se serait enfuie dans la chambre. Le conseiller était debout devant elle sous un jour éblouissant d'amabilité — on eût dit un blanc paysage d'hiver au soleil — et il s'ajustait, attendant un ... baiser; son attente vaine et trompée le repoussa enfin, et encore plus le mouvement précipité de Lenette; offensé, mais dans l'éclat d'un aimable vieillard, il lui adressa cette simple question: Eh bien, madame l'avocate, suis-je indigne d'un baiser? Le mari dit: Oh! vous n'attendrez pas qu'elle le donne; avec son flambeau elle mettrait sa chevelure tout en feu. — Alors Peltztiefel s'inclina lentement et posément vers Lenette: dominant sa bouche enflammée, il mit ses lèvres brûlantes sur les siennes, comme un demi-bâton de cire rouge à cacheter qui fond sur l'autre moitié; Lenette, fléchissant et courbant la tête en arrière, lui offrit plus de latitude: cependant on doit dire qu'en écartant dans l'air le flambeau qu'elle tenait de la main gauche, crainte de feu, elle faisait avec la main droite beaucoup d'efforts polis pour écarter le conseiller d'un autre danger d'incendie beaucoup plus proche. Même après son

départ elle semblait encore un peu confuse. Sa marche avait quelque chose de l'oiseau qui plane, comme si avec ses ailes elle avait à secouer dans l'air un grand ravissement. — Les rougeurs du soir brûlaient encore sur ses joues, que la lune était déjà bien haut dans le ciel, et ses yeux brillaient inattentifs, son sourire précédait ses paroles, elle n'en prononçait que peu; elle ne songeait plus au mortier d'épices; elle prenait tout plus aisément et plus doucement, n'avait plus d'appétit que pour un demi petit pain de deux gros, et ne buvait pas de bière, mais quelques verres d'eau fraîche de plus. — Un autre, moi, par exemple, aurait levé la main et fait serment qu'il voyait planer une jeune fille qui avait aujourd'hui souffert le premier baiser de son jeune amant.

Je ne me serais pas repenti de mon serment, si je n'avais vu le lendemain dans la rapide rougeur de l'aurore ce qui s'envola du cœur de Lenette à l'arrivée de l'argent pour les articles de critique et pour le tabac râpé. Ce fut un miracle et une politesse que le Peltzstiefel n'eût pas oublié de rénumérer l'emprunt pour le racloir à résine de tabac; car les petites dettes de deux, trois, quatre gros sortaient toujours de sa tête distraite: mais les riches qui traînent toujours avec eux moins d'argent que les pauvres, et qui en conséquence en empruntent de ceux-ci, devraient inscrire sur une petite colonne mémorative dans leur tête, ces dettes qui font tache, parce qu'il est injuste de faire brèche dans la bourse d'un pauvre diable, qui ne reçoit pas même souvent un léger merci pour son petit argent qui tombe dans les flots du Léthé.

Digression sur les maisons pleines de jeunes filles à marier.

La maison de était un cabinet de lecture dont on pouvait lire et choisir les ouvrages (les jeunes filles) séance tenante; mais on ne pouvait pas les emporter chez soi. Quoique les cinq autres filles se trouvassent en qualité de femmes dans cinq bibliothèques particulières, et que la sixième eût fini par s'endormir sous terre

à Maienthal avec les jeux d'enfant de sa vie, il restait cependant encore dans cette maison de commerce des filles trois exemplaires tous prêts pour les bons amis de la maison. Le ministre donnait volontiers ses filles pour prix des plus gros lots et des billets noirs au tirage de la loterie des emplois. Celui à qui Dieu donne un emploi, s'il ne lui donne pas là du bon sens, il lui donne au moins une femme. — Dans une famille où les jeunes personnes sont en grand nombre, il faut que ce soit comme à Saint-Pierre de Rome; il doit y avoir là des confessionnaux pour toutes les nations, pour tous les caractères, pour toutes les fautes, afin qu'elles y jouent le rôle de directrices de conscience et y donnent absolution de tous les péchés, excepté de celui de célibat. J'ai souvent, comme naturaliste, admiré les sages dispositions de la nature pour l'accroissement des filles et des herbes des champs; n'est-ce pas le produit d'une organisation bien sage, disais-je un jour à l'historien-naturaliste Goëze, que la nature ait justement doué les jeunes personnes, qui ont besoin pour vivre d'un riche terrain minéralogique, de je ne sais quoi d'accrochant, où se trouvent pris les misérables pinsons du mariage qui les transportent dans les terrains gras? — C'est ainsi que Linné observe, comme vous le savez sans doute, que les genres de semences qui ne réussissent que dans les terres grasses, ont de petits piquants pour s'attacher plus aisément au bétail, qui les transporte dans les étables chaudes et dans le fumier. — La nature a dans le vent (les père et mère sont chargés d'en faire) un merveilleux semoir de filles et de graines de pin pour tous les terrains primitifs. — Qui ne s'aperçoit donc pas du *pourquoi*, si certaines filles obtiennent de la nature, dans le nombre que nous avons déterminé, certains charmes particuliers, tout juste assez pour qu'un rustaud de village, un abbé mitré, un diacre de cardinal, un prince apanagé ou un simple gentilhomme campagnard arrive, se présente, s'empare des attraits dont nous parlons, et puis, en qualité de *garçon d'honneur* ou de père séraphique de la fiancée, la passe toute préparée à quelque-ci-devant jeune homme, à quelque fat damoiseau comme une femme faite pour le marché?... et ne trouvons-nous pas dans le

raisin sauvage des bois même des traces des providences de la nature? est-ce que Linné ne remarque pas dans le même traité que ce raisin est enveloppé d'une pulpe savoureuse et nourrissante, afin d'amorcer le renard à en manger, et pour que le fripon (il ne les digère pas), les sème, autant qu'il peut le savoir, sur sa route?....

— Oh! le fond de mon âme est plus sérieux que vous ne pensez; les parents me font mal quand je les vois se faire marchands d'âmes; elles m'affligent, les filles qui consentent à devenir des négresses-esclaves. Et puis faut-il donc s'étonner si les filles, qui devraient danser, chanter, parler, rire sur le marché d'Amérique pour entrer après dans le ménage du planteur; si ces infortunées; dis-je, sont traitées avec une servitude presque aussi cruelle que si elles étaient achetées et vendues? — Pauvres blanches brebis! — et cependant vous êtes presque aussi malignes que vos bergères et vos pâtours. Mais que faire de son enthousiasme pour votre sexe? dites-moi. Lorsqu'on traverse en voyage les villes d'Allemagne, où l'homme le plus riche et le plus considérable, fût-il proche parent et ami intime du diable, peut entrer dans vingt maisons, lever l'index, et dire: « Je ne sais pas laquelle épouser, si c'est celle de la maison gris-perle, ou de la maison couleur de noix ou de la maison vert-d'acier: toutes ces boutiques-là sont publiques! » Comment donc, ô jeunes filles, comment sentez-vous assez peu le prix de votre cœur pour le tailler et le découper ainsi, suivant le caprice de chaque mode et d'après chaque poitrine d'homme? comment se fait-il que vous en fassiez une boule chinoise assez souple pour qu'elle s'ajuste tantôt en grossissant, tantôt en se rapetissant, à la forme sphérique du cœur des hommes, tantôt, enfin, pour qu'elle s'adapte à l'étui d'un anneau de mariage? « Il le faut bien, si l'on ne veut pas rester plantée là sur sa chaise comme mademoiselle une telle, la sainte, » me répondent-elles, à qui je ne réponds pas, parce que, au lieu de le faire, je me détourne d'elles avec mépris pour adresser ces paroles à mademoiselle une telle, *la sainte!*

« Jeune fille abandonnée, mais patiente! chère infortunée!

méconnue et déflourie ! ne te rappelle pas les temps où tu comptais sur de meilleurs jours que ceux-ci ! et ne te repens jamais de la noble fierté de ton cœur. Va ! ce n'est pas pour toutes un devoir d'épouser ; mais c'en est toujours un sacré de ne se pardonner rien ; mais c'en est un toujours sacré de ne pas rechercher le bien-être au prix de l'honneur, de ne pas éviter le célibat par la honte ! — Toi, que personne n'admire, solitaire et délicate héroïne ! A ta dernière heure, lorsque toute ta vie passée, lorsque tous les biens et tout l'échafaudage de ce monde, déjà démolis d'avance, s'écrouleront derrière toi en mille débris ; à cette heure où tu jetteras un regard en arrière sur le sablier écoulé de ton existence, il n'est que trop vrai, tu n'auras pas autour de ton lit de mort un époux, des enfants chéris, les yeux humides de larmes, non ; mais dans ce crépuscule vide tu verras s'élever et planer une grande figure angélique et souriante, avec une auréole divine, tu te verras monter vers le chœur des anges et te faire signe de la suivre. Oh, remonte avec elle dans les cieux ; infortunée ! cette vision céleste, c'est ta vertu ! » (*Hesperus.*)

CORRESPONDANCE.

On nous écrit de Berlin :

Le comité de censure de Berlin va être réorganisé. M. Reh-fuss, de Bonn, est appelé à y entrer. Les autres membres restent ; mais les règlements sont en partie changés. Parmi les nouvelles dispositions prises par le comité, nous remarquons entre autres celles-ci : 1.° A l'avenir aucun écrivain ne pourra se charger de la rédaction d'un journal, s'il n'a le grade de docteur à l'université ; 2.° chaque Prussien qui voudra faire imprimer un livre en pays étranger, ou donner des articles aux journaux des autres pays, devra auparavant soumettre son travail à la censure prussienne. On pense que les lettres écrites par M. de Raumer pendant son séjour en Angleterre, ont provoqué cette dernière mesure.

— Les persécutions continuent contre les écrivains de la *jeune Allemagne*. Les décrets formulés contre eux par la diète de Francfort s'exécutent avec rigueur. Aucun libraire n'ose imprimer les livres de Gutzkow, Wienbarg, Mundt et Laube. Ces deux derniers sont à Berlin depuis longtemps, et tâchent de faire lever l'interdiction lancée contre leurs ouvrages; mais ils n'ont pu encore y parvenir. Laube a achevé deux ouvrages dont il avait déjà publié la première partie : *Nouvelles de voyage* et la *jeune Europe*. Mundt a fait un roman qu'un libraire de Leipzig annonce depuis longtemps, et rien ne vient. Le *Zodiaque*, journal littéraire dont Mundt était le directeur, a même cessé de paraître.

— Un professeur de Tubingue, M. Strauss, vient de publier un livre qui a causé une grande rumeur dans le monde savant; c'est la *Vie de Jésus-Christ* (*Das Leben Jesu kritisch erörtert*). M. Strauss a essayé de démontrer ce que Dupuis avait déjà tenté autrefois, mais par d'autres raisonnements; que la vie du Christ n'est qu'une phase, un mythe, et l'art avec lequel il expose ses idées, la science prodigieuse qu'il développe, les arguments auxquels il a recours, ont produit une grande sensation. Neander, l'auteur de l'Histoire ecclésiastique, a écrit un examen critique de l'ouvrage de Strauss, et il avoue lui-même que si ce livre se répandait parmi le peuple, c'en serait fait de la religion chrétienne.

— M. Vatke, professeur de théologie à Berlin, a publié un autre livre du même genre, dans lequel il révoque en doute l'authenticité de l'ancien Testament. Ce livre est intitulé *Théologie biblique*, et n'a guère moins causé de scandale que celui de Strauss parmi les orthodoxes prussiens.

— Sous le titre de *Polemische Blätter* (Breslau, chez Max et Comp.), notre célèbre professeur Steffens vient de publier un ouvrage important sur les sciences naturelles. La première partie renferme l'histoire de la physique depuis le seizième siècle; la seconde, l'histoire de la géologie, d'après le système de l'auteur et les principaux systèmes des autres savants.

— M. Link, notre célèbre physicien, vient de publier la première partie d'un grand ouvrage sur la philosophie de l'histoire naturelle. Il a pour titre : *Die Propyläen der Natur*.

— M. A. de Humboldt a terminé son beau travail sur les montagnes de l'Ural. On dit qu'il doit paraître bientôt.

— Un jeune Berlinoise, M. Stuve, a remporté le prix proposé par l'université de Göttingue pour la solution de la question concernant le commerce des Arabes pendant le gouvernement des Abbassides.

— Dans la dernière séance de la Société de géographie de Berlin, M. Madler a présenté diverses notions sur la manière de mesurer les provinces russes qui longent la mer Baltique. M. Zumpt a lu quelques chapitres de son journal de voyage en Grèce. M. Ritter a présenté d'intéressantes observations sur l'Adamspick de Ceylan et les ascensions faites à cette montagne. M. Zeune a terminé la séance par la lecture d'un conte chinois sur l'origine d'une ville chinoise.

— Tandis que les savants poursuivent ainsi le cours de leurs graves travaux, la littérature ne reste pas oisive. M. Stegmann, l'un de nos ministres, vient de publier un recueil de sonnets adressés à sa femme, et qui ont obtenu un grand succès. C'est l'histoire de son amour, de ses rêves de jeune homme, de ses espérances de père de famille, racontées avec un sentiment vrai et une grâce charmante.

— M. Raupach a donné, sous le titre d'*Ino*, une tragédie avec des chœurs, dans laquelle il a essayé de concilier le goût antique avec les exigences des temps actuels. Le succès de son œuvre est encore douteux.

— On annonce plusieurs ouvrages de littérature remarquables : des nouvelles de Willibald Alexis ; un drame lyrique de H. Stieglitz, qui sera publié chez Veit, l'un des libraires les plus actifs de

Berlin; un poëme de F. de Gaudy, intitulé *Voyage à Rome*; un recueil de poésies et de nouvelles de M. Ferrand, un nouvel *Almanach des muses*, composé par une société de vingt jeunes poètes, qui se réunissent toutes les semaines pour se lire leurs compositions.

— Il s'est formé aussi à Berlin une société d'artistes dramatiques dont les discussions ne peuvent avoir que de bons résultats. Cette société a pour but d'examiner les pièces nouvelles à mesure qu'elles paraissent et de les juger. Elle doit aussi étudier les principaux rôles de chaque œuvre dramatique, et rechercher les moyens de les bien remplir.

ADAM ET LE SÉRAPHIN,

PARABOLE TRADUITE DE KRUMMACHER.

Dans les jardins d'Éden, sous l'abri du feuillage,
Au front d'une montagne, un soir Adam s'assit.
Dès longtemps vers le ciel il tournait son visage,
Alors qu'un Séraphin apparut et lui dit :

« Oh ! pourquoi vers les cieux ces regards pleins d'envie ?....
Pourquoi soupire-tu ? que peux-tu désirer ?.... » —
— « Rien ne me manque ici ; sur la terre bénie,
De bonheur et d'amour Adam peut s'enivrer.

« Mais mon regard s'attache aux étoiles brillantes
Là-haut ; et je voudrais les ailes de l'aiglon
Pour m'envoler et voir ces masses rayonnantes
De plus près, et planer sur la création. » —

Le Séraphin reprit : « Tu possèdes ces ailes. » —
Et du doigt il le touche ; Adam cède et s'endort ;
Il rêve, et dans un songe aux voûtes éternelles
Il croit monter, se perdre en un sublime essor.

Il s'éveille.... Il regarde, il s'étonne, ô mystère !
De se trouver aux lieux où le sommeil le prit.
Alors le Séraphin dit d'une voix de frère :
« A quoi rêvais-tu donc ? » — Adam lui répondit :

« J'étais au fond des cieux, plus haut que les étoiles;
Les sphères, avec ordre, autour de moi roulaient;
Pour moi de ses secrets Dieu déchirait les voiles,
Les astres infinis à mes pieds ruisselaient.

« Ce que l'on voit là-haut si blanc dans le ciel sombre,
C'est de mondes divers un immense océan;
La pensée ici-bas n'en peut saisir le nombre;
Dieu ne les compta pas lui-même en les créant!

« Et des mondes plus loin; et puis d'autres encore....
Mais au-dessus d'eux tous un être, comme moi,
Devant le Créateur se prosterne et l'adore....
Qui donc m'a conduit là? Séraphin, est-ce toi?.... » —

— « De l'arbre où tu t'assis reconnais le feuillage;
Vois, reconnais la place, où tu dormis soudain;
Ton corps n'a point pris part au sublime voyage,
Mais au fond de ton âme habite un Séraphin.

« C'est lui qui t'a fait voir l'immensité des mondes;
A mesure qu'il monte et que plus loin il va,
Ses adorations deviennent plus profondes,
Il s'incline plus bas aux pieds de Jéhovah.

« Enfant de la poussière, honore bien cet ange,
Oh, veille avec amour sur cet hôte immortel!
Garde que le plaisir ne souille de sa fange
Son aile, et ne l'arrête en son essor au ciel! » —

Quand il eut dit ces mots, le Séraphin se tut;
Puis aux regards d'Adam soudain il disparut.

A. DEMESMAY.

LE FLEUVE,

TRADUIT DE GOETHE.

Des roches chenues
Sa source s'enfuit,
Claire, comme aux nues
L'étoile qui luit;
Une ondine veille
Sa course merveille
Au pied du granit.

Comme elle est sereine !....
La nue au ciel bleu
Verse dans sa veine
Le flot onduleux,
Qui tantôt se glisse,
Jaillit ou se plisse
Dans les rochers creux.

Près de la colline
Elle jette aux fleurs
Son onde argentine
En gouttes de pleurs,
Ou bien se divise,
S'écarte et se brise
En molles erreurs;

Puis elle serpente
Dans le val ombreux,
Et quand miroitante
Elle peint les cieux,
L'arbuste se baisse,
La fleur la caresse
Avec de doux yeux.

Que la plaine est belle,
Quand de la hauteur
Tombent avec elle
Les ruisseaux en chœur;
Quand du pied des chênes
Et du fond des plaines
Ils ont crié : sœur !

Et qu'elle a dit : frère,
Viens à l'océan;
De notre vieux père,
Le sein nous attend.
Viens, qu'il nous embrasse
Et qu'il nous enlace
A ses flots d'argent !

Car, grèves arides,
Soleil aux feux d'or,
Et viviers limpides
Épuisent nos bords;

Venez, mes compagnes,
Mes sœurs des montagnes;
Unissons nos sorts !

Dans son lit s'assemble
Chaque filet d'eau,
Ils coulent ensemble
Et le fleuve est beau;
Comme un prince il marche
Laissant dans sa marche
Son nom au coteau,

Aux pays, aux villes,
Qu'il baigne en son cours;
Puis ses flots agiles,
Après maints détours,
Loin des rochers roulent
Et vastes s'écoulent
Loin des vieilles tours.

Voyez comme glisse
Le gai matelot
Sur la face lisse
De son large flot,
Dans le beau navire
Bercé du zéphire
Qui vient de l'ilot

La course s'achève,
Le fleuve à grand bruit
Roule sur la grève
Où l'écume luit,
Et la mer profonde
Reçoit dans son onde
Ses sœurs avec lui.

JULES CLÈRE.



Bulletin bibliographique.

THÉOLOGIE.

Beiträge zur Kirchengeschichte des neunzehnten Jahrhunderts in Deutschland : Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne au dix-neuvième siècle; Augsburg, chez Kollmann, 1835. — L'auteur anonyme de ce pamphlet accuse le gouvernement prussien d'opprimer la religion catholique dans les provinces soumises à son empire. D'un ton peu tolérant il lui reproche de manquer de tolérance. En lisant ces récriminations, appuyées de preuves si faibles, on se rappelle involontairement ce vers que Néron adresse à sa mère dans Britannicus :

Mais si vous ne réglez, vous vous plaignez toujours.

Bibelkunde : Connaissance de la Bible, ou directions pour l'explication de la Bible dans les écoles primaires, par Rettig, 2.^e édition; Hanovre, chez Hahn, 1835. — Ce livre est introduit dans beaucoup d'écoles normales primaires de la Prusse, de la Saxe et de la Suisse.

Das Leben Jesu : Recherches critiques sur la vie de Jésus-Christ, par D. F. Strauss, tome I.^{er}; Tubingue, chez Osiander, 1835 (xvi et 732 pages in-8.^o; prix : 12 fr. 50 c.) — L'idée fondamentale de ce livre remarquable, c'est qu'il ne faut ni prendre à la lettre le récit de la vie de Jésus-Christ, tel qu'il se trouve dans les Évangiles, ni vouloir l'expliquer selon les lois naturelles, en torturant le sens des mots, comme l'a essayé Paulus de Heidelberg, ni l'accuser de fraudes pieuses, comme les déistes; mais qu'il faut avec soin et selon les règles d'une savante critique, y distinguer l'élément historique de l'élément mythique. L'auteur, dans l'Évangile, admet des mythes chrétiens, et il entend par là des idées chrétiennes présentées sous la forme de l'histoire, des traditions revêtues involontairement de couleurs poétiques (*geschichtartige Einkleidungen ursprünglicher Ideen, gebildet in der absichtslos dichtenden Sage*). Ce système, exposé avec un grand talent et avec un grand fonds de science, doit réunir contre lui et les ratio-

nalistes et les supranaturalistes : espérons que du combat qui va s'engager à l'occasion de cet écrit la vérité sortira encore une fois plus riche et plus pure. Déjà deux professeurs de Tubingue, MM. STRUDER et ESCHENMAYER, ont pris la plume pour réfuter M. Strauss. Le dernier le qualifie de nouveau Judas Iscariot.

Die älteren jüdischen Feste : les anciennes Fêtes des juifs, avec une critique de la législation du Pentateuque, par J. F. L. George, professeur à Berlin ; Berlin, chez Schröder, 1835. — Cet écrit témoigne d'une grande connaissance de l'archéologie des Hébreux.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

Darstellung des Rechtszustandes in Griechenland : État du Droit dans la Grèce sous la domination turque et jusqu'à l'arrivée du roi Othon I.^{er}, par le D.^r Geib ; Heidelberg, chez Winter, 1835. — M. Geib a été employé dans le ministère de la justice du nouveau royaume de la Grèce.

Corpus juris civilis recognosci brevibusque adnotationibus criticis instrui incæptum a doct. Alb. et doct. Maur. fratribus Kriegeliis, continuatum cura studioque doct. Æmilii Hermanni. Ed. stereotypa ; pars altera ; Leipzig, chez Baumgärtner, 1835, in-4.^o

Slavische Rechtsgeschichte : Histoire du Droit slave, par Wenceslas-Alexandre Mariciowski ; traduit du polonais par F. J. Buss, docteur en philosophie, en médecine et en chirurgie, docteur en Droit, professeur des sciences politiques à l'université de Fribourg, et par M. Nawrocki, t. I.^{er} ; Stuttgart, chez Rieger, 1835. — Cet ouvrage important aura quatre volumes.

Theorie der Statistik : Théorie de la statistique, par Gräber von Hemsö, mise au net et publiée par A. Reumont ; Aix-la-Chapelle, chez Mayer, 1835. — Rien de plus curieux que de bonnes notices de statistique, rien de plus vain qu'une statistique qui groupe ses chiffres au hasard, et qui n'est pas fondée sur une théorie philosophique. C'est à cette théorie qu'il faudrait avant tout travailler pour rendre utiles les chiffres, en supposant même qu'ils soient exacts et complets. L'ouvrage que nous annonçons peut y servir. Il indique sagement ce qu'une statistique complète doit contenir.

Die materiellen Grundlagen und sittlichen Förderungen der europäischen Cultur : Des Fondements matériels de la civilisation européenne et des moyens moraux pour l'avancer, par Charles Arud ; Stuttgart,

chez Cotta, 1835 (xvi et 463 pages grand in-8.^o; prix : 8 fr.). — L'auteur de ce livre, qui s'étend sur presque toutes les parties de l'économie politique, se montre patriote éclairé et pratique, et écrivain distingué.

Ueber den Adel : De la noblesse, considérée comme un intermédiaire nécessaire entre le pouvoir monarchique et la démocratie, par F. W. D. de Geisler; Minden, chez Essmann, 1835. — Les arguments produits ici en faveur de la noblesse, tendent moins à prouver la nécessité de cet ordre en général, que celle d'une haute aristocratie.

Neue Untersuchungen der Nationalökonomie : Nouvelles recherches sur l'économie nationale, par J. Schoen, professeur des sciences politiques à l'université de Breslau; Stuttgart, chez Cotta, 1835.

Die Politik auf den Grund und das Maas der gegebenen Zustände zurückgeführt : La politique ramenée à la mesure des circonstances données, par F. C. Dahlmann, professeur à Göttingue; Göttingue, chez Dieterich, 1835. — M. Dahlmann est un des meilleurs et des plus savants historiens de l'Allemagne actuelle. Il sait habilement allier la philosophie et la politique à l'histoire, et faire servir l'histoire à la politique. Il part du principe que la politique même progressive doit toujours consulter les faits, nulle réforme ne pouvant s'opérer qu'en s'appuyant sur ce qui existe.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOGOLOGIE.

Platonis opera omnia. Recensuit et commentariis instruxit God. Stallbaum, vol. V, sect. II, continens Cratylum; Gotha, chez Henning, 1835. — C'est la seconde section du volume XX de la Bibliothèque grecque, publiée à Gotha sous les auspices de Fr. Jacobs et Rost.

Disputatio de diversa Homericorum carminum origine, scr. C. L. Kayser; Heidelberg, chez Mohr, 1835 (23 pages in-8.^o). — C'est une défense de l'hypothèse de Wolf sur l'origine des poésies homériques. Les arguments sont tour à tour tirés du langage et du rythme, ou purement logiques.

J. H. Vossii Commentarii Virgiliani. In latinum sermonem convertit Th. F. G. Reinhardt, pars II; Rudolstadt, 1835. — Ce volume renferme les commentaires du célèbre Voss sur les Églogues VI-X.

On annonce une troisième édition, augmentée et corrigée, de l'excellente *Grammaire grecque* de feu Aug. Matthiæ, en grande partie

encore revue par lui-même. Elle aura trois volumes, qui coûteront 18 francs ; Leipzig, chez Vogel. Deux volumes ont paru en 1835.

Grammatica dialecti Epicæ, vol. I, liber I, auct. A. Græfenhan ; Leipzig, chez Hinrichs, 1836.

Zweiter Beitrag zur Wortforschung der lateinischen Sprache : Second fascicule sur l'étymologie de la langue latine, par Conr. Schwenck ; Francfort, chez Sauerländer, 1835.

M. Tullii Ciceronis disputationes Tusculanæ, *kritisch berichtigt und erläutert* : les Tusculanes de Cicéron, recensées et commentées par Reinh. Klotz ; Leipzig, chez Schweikert, 1835 (xx et 635 p. in-8.° ; prix : 10 fr.). — M. Klotz continue son beau travail de révision et de restitution du texte de Cicéron, défiguré à force d'être retouché et amendé.

C. Julii Caesaris Commentarii de bello Gallico et civili, *historisch, kritisch und grammatisch erläutert* : les Commentaires de César, avec des notes historiques, critiques et grammaticales, par J. G. Lippert ; tome I.^{er} ; Leipzig, chez Hartmann, 1835 (LXXVI et 730 pages in-8.° ; prix : 12 francs).

Cornelii Taciti operum quæ supersunt. Emend. et scholarum in usum illustravit Nic. Bachius, II. vol. ; Leipzig, chez Vogel, 1834 et 1835.

Quæstionum lexicologicarum liber primus. Proposuit C. W. Lucas ; Bonn, chez Habicht, 1835. — Recherches minutieuses, mais non sans utilité, et faites avec une grande connaissance de cause.

Allgemeine Lehre vom Accent : Théorie générale de l'accent de la langue grecque, par Ch. Gættling ; Iéna, chez Cræcker, 1835 (421 pages in-8.°).

Der Epische Cyclus : le Cycle épique ou les poètes homériques, par F. G. Welker ; Bonn, chez Weber, 1835 (xii et 464 pages in-8.°) — Il suffit que ce livre porte le nom de F. G. Welker, pour appeler sur lui toute l'attention des philologues.

Des Aristophanes Werke : les Œuvres d'Aristophane, traduites en allemand par J. G. Droysen, tome I.^{er}, renfermant la Paix, Plutus, les Oiseaux ; Berlin, chez Veit, 1835.

Εκύβη τραγωδία τοῦ Εὐριπίδου. *Hécube*, tragédie d'Euripide, traduite librement en grec moderne, par J. Chabrias ; Vienne, chez Gerold, 1835.

PHILOSOPHIE.

Philosophie des Geistes : Philosophie de l'esprit, ou Entyclopédie de la pneumatologie, par J. Hillebrand, tome I.^{er}; Heidelberg, chez Oswald, 1835. — Le but de cet écrit, dit l'auteur, est l'idée pure et complète de l'esprit, sa méthode est la méthode synthétique ou constructive. L'introduction traite : 1.^o de l'être et de l'existence; 2.^o de la nature et de l'esprit; 3.^o de l'essence et de la réalité de l'esprit. Le premier volume, consacré à la psychologie, se compose de trois parties : I. la métaphysique de l'âme; II. la physique de l'âme; III. la phénoménologie de l'âme. Il nous semble que l'ordre inverse eût été préférable.

De genetica philosophandi ratione et methodo, præsertim Fichtii, Schellingii, Hegelii, seu de idea absoluti, pro philosophandi principio, perperam habita, scripsit F. C. Biedermann; Leipzig, chez Reichenbach, 1835. — Par la méthode génétique, l'auteur de cette dissertation entend désigner tous les essais de descendre de l'infini au fini, de l'unité au multiple. Cette méthode est, selon lui, synthétique chez Fichte, constructive chez Schelling, dialectique chez Hegel.

Gott und Unsterblichkeit : Dieu et l'immortalité de l'âme, considérés du point de vue de la théologie naturelle, par lord Brougham, traduit de l'anglais par J. Sporshil; Leipzig, chez Wigand, 1835.

Handbuch der Geschichte der griechisch-römischen Philosophie : Manuel de l'histoire de la philosophie grecque et romaine, par Ch. A. Brandis, tome I.^{er}; Berlin, chez Reimer, 1835 (xii et 548 pages in-8.^o). — Ce premier volume comprend l'histoire de la philosophie grecque jusqu'à Socrate. L'auteur apporte à ce travail tout ce qu'il faut pour s'en acquitter avec succès. Nous attendons avec impatience les volumes suivants.

Das Weltall und die Weltsseele : l'Univers et l'Âme du monde, d'après les idées des anciens, et Timée de Locre, de l'âme du monde, traduit du grec, par Ch. G. Schmidt; Leipzig, chez Dyk, 1835.

De natura et formis variis animantium terræ simulque de vita universali. Disquisitio philosophica, quam instit. C. Bayrhoffer; Marbourg, chez Garthe, 1835. — L'auteur appartient à l'école de Schelling et d'Oken, et peut servir à faire connaître l'esprit de la nouvelle philosophie de la nature. Pour échapper au reproche de panthéisme, il désigne sa philosophie par le nom tout nouveau de *Panenthéisme*, en

ce qu'elle divise la vie unique en la vie divine et la vie du monde. Il admet des idées innées; mais il croit mettre d'accord Platon et Aristote, Leibnitz et Locke, en n'admettant que des idées innées virtuellement et non actuellement, ce qui, du reste, était déjà l'opinion de Leibnitz.

Ueber die wesentlichen Verschiedenheiten der Staaten, etc. : sur les différences essentielles des États et des tendances de la nature humaine, par G. Duden; Bonn, chez Weber, 1835. — Le nom de l'auteur est avantageusement connu par un autre ouvrage plus important, intitulé : l'Europe et l'Allemagne, considérées du point de vue de l'Amérique du Nord; Bonn, chez Weber, 1833 et 1835, deux volumes.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIE.

Monumenta Livonica antiqua : Collection de chroniques et documents relatifs à l'histoire de la Livonie, de la Courlande et de l'Esthonie, tome I.^{er}; Riga, chez Franzen, 1835 (xvi et 444 pages in-4.^e; prix : 16 francs). — Ce premier volume renferme la chronique de Thomas Hiern.

Correspondenz des kaiserlich-russischen Generalissimus, Fürsten Italiisky Suworoff : Correspondance du généralisme russe, prince Italiisky, comte Alexandre-Wassiljewitsch Suworoff-Rimnisky, sur la campagne austro-russe de l'an 1799; puisée aux sources officielles, par ordre de l'empereur de Russie, et publiée par G. Fuchs; traduit du russe par un officier prussien, deux volumes; Glogau, chez Heymann, 1835.

Kaiser Otto der Grosse : l'empereur Othon le Grand et son siècle, par Ed. Vehse, 2.^e édition; Zittau, chez Birr, 1835. — Cet ouvrage servira utilement à éclaircir l'histoire du dixième siècle.

J. C. F. Manso's Geschichte des preussischen Staates : Histoire de la Prusse, depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à la seconde convention de Paris, par J. C. F. Manso, 2.^e édition corrigée, tome I.^{er}; 1763-1797; Francfort, chez Herrmann, 1835.

Geschichte des preussischen Staats und Volkes : Histoire du royaume et du peuple de Prusse, par Ed. Heinel, tome I.^{er}; Dantzig, chez Gerhard, 1835. — Y a-t-il un peuple prussien? Les Saxons, les Westphaliens, les habitants de la Prusse rhénane et tous ces peuples forment-ils un

peuple dont on puisse écrire l'histoire, comme on écrit l'histoire du peuple anglais ou de la nation française? Certainement non. Il y a une histoire de Prusse, comme monarchie; mais il ne saurait y avoir une histoire des Prussiens, à moins qu'on n'entende par là que les habitants du duché de Prusse.

Lebens- und Regierungsgeschichte Joseph's des Zweiten : Histoire de la vie et du règne de Joseph II, et tableau de son temps, par A. J. Gross-Hoffinger, tome I.^{er}, avec neuf portraits; Stuttgart, chez Brodhag, 1835.

Geschichte der vereinigten Staaten : Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord; traduite de l'anglais par A. L. Herrmann, deux volumes; Leipzig, chez Hartleben, 1835. — L'original de cet ouvrage, qui offre un excellent précis de l'histoire de l'Union depuis son origine jusqu'à nos jours, se trouve dans l'Encyclopédie de cabinet de Lardner. Nous le dénonçons au zèle des traducteurs français.

Fürst Clemens von Metternich : le prince Clément de Metternich et son temps, par W. Binder, avec le portrait du prince; Ludwigsbourg, chez Nast, 1836. — La biographie d'un homme puissant qui n'a pas encore payé le tribut à la nature, n'est le plus souvent qu'un libelle ou un panégyrique, et quand elle s'écrit sous l'empire de la censure, elle ne peut être qu'un éloge. La biographie du ministre qui depuis vingt ans préside aux destinées de l'Autriche, n'est en effet qu'un panégyrique. L'auteur appartient à l'école absolutiste. Néanmoins son ouvrage sera consulté avec fruit. Il a puisé en partie à des sources qui ne s'étaient encore ouvertes qu'à lui.

Galerie der ausgezeichnetsten Israeliten : Portraits et Biographies des Israélites illustres anciens et modernes, publiés par le comte Eugène de Breza, nonce à la diète polonaise de 1831, et rédigé par O. Spazier, 2.^e et 3.^e livraisons; Stuttgart (in-4.^o), chez Brodhag, 1834 et 1835. — Ces livraisons renferment entre autres le prétendu portrait du roi Rohobéam, trouvé dans le temple de Karnak à Thèbes; une courte histoire du Talmud, les portraits du docteur Hitzig et du professeur Ed. Gans de Berlin, qui du reste ont embrassé la religion chrétienne; de Spinoza, de David Friedländer, de H. Heine et de Rahel, autrement M.^{me} Varnhagen von Ense. M. Heine, dans son Autobiographie, insérée dans la *Revue des Deux-Mondes*, s'est dit protestant. S'il est Israélite, qu'il le dise, et qu'il ne vienne pas, sous un faux masque, attaquer la religion qui, à son dire, aurait nourri son enfance,

Charlotte Stieglitz, ein Denkmal: Charlotte Stieglitz, un monument; Berlin, chez Veit (iv et 314 pages grand in-4°). — Le 29 Décembre 1834, cette femme extraordinaire, épouse du poète Henri Stieglitz, de Berlin, se donna volontairement la mort. Selon l'auteur du livre que nous annonçons, elle se serait portée, après une longue préméditation, à cet acte funeste, afin de mûrir et d'exalter le génie poétique de son époux, en lui fournissant l'occasion d'éprouver la douleur la plus vive et la plus profonde, et d'en triompher. Quoi qu'il en soit de cette explication, nous recommandons ce livre aux méditations des poètes et des philosophes.

GÉOGRAPHIE.

Wien's Umgebungen: les Environs de Vienne, à vingt lieues à la ronde, par Ad. Schmidl, tome I.^{er}; Vienne, chez Gerold, 1835.

Merkwürdigkeiten Dresdens: Curiosités de Dresde et de ses environs, par Lindau, 4.^e édition, corrigée par Wiemann; Dresde, chez Arnold, 1835.

Der preussische Staat: Description historique, statistique, géographique, militaire et administrative des États de la Prusse, par une société de savants, sous la direction du baron de Zedlitz-Neukirch, t. I.^{er}; Berlin, chez Hirschwald, 1835 (348 et 48 pages grand in-8°; prix : 4 francs).

Janus, oder Erinnerungen einer Reise durch Deutschland, Frankreich und Italien: Janus, ou Souvenirs d'un voyage en Allemagne, en France et en Italie, par E. Norder, tome I.^{er}; Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1836. — Beaucoup de prétentions, d'observations artistiques et de fautes d'impression. Ouvrage pseudonyme.

Reise durch Norwegen: Voyage en Norvège pendant l'été de 1832, par S. W. Otte, conseiller d'État danois; Berlin, chez Redek, 1835. — Voici encore un ouvrage qui mérite d'être traduit. Il renferme des détails intéressants sur l'état social, industriel et commercial de la Norvège.

Il a paru à Stuttgart, chez un libraire nommé Scheiblé, une contrefaçon des Souvenirs de M. de Lamartine.

PÉDAGOGIE.

Des Joh. Amos Comenius Orbis Pictus: l'*Orbis Pictus* de Comenius, refondu par Ad. Müller; avec plus de 400 tableaux coloriés; Nuremberg, chez Endters, 1835, deux volumes.

Neuer Orbis Pictus : le nouvel *Orbis Pictus* pour la jeunesse, ou Spectacle de la nature, de l'art et de la vie humaine, en 322 tableaux lithographiés, avec un texte explicatif en allemand, en latin, en français et en anglais, d'après Comenius, par J. E. Gailer, 3.^e édition; Reutlingen, chez Mæcken, 1835 (x et 706 pages in-8.^e; prix : 14 francs).

Verhältnis der Moralität zur Intelligenz in der Pädagogik unserer Zeit : Rapport de la moralité et de l'intelligence dans la pédagogie de notre temps, par Th. Heinaius; Glogau, chez Flemming, 1835. — L'auteur insiste sur la nécessité de donner plus de soin à la culture morale des enfants, qu'on ne le fait communément de nos jours, où l'on songe davantage à former l'intelligence.

Leitfaden für den geographischen Unterricht : Guide pour servir à l'enseignement de la géographie dans les collèges, par H. Viehoff, tome I.^{er}; Emmerich, chez Romer, 1835. — L'auteur divise la géographie en quatre parties : 1.^o géographie astronomique; 2.^o géographie topique; 3.^o géographie physique, qui se subdivise en géognostique, botanique, zoologique, ethnographique et climatologique; 4.^o géographie politique.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Alboin; Maximilian in Flandern : Alboin; Maximilien I.^{er} en Flandre; poésies dramatiques, par A. Pamasch; Güns, chez Reichard, 1835. — Alboin, roi des Lombards, a été représenté avec succès à Vienne 1833. Maximilien a été reçu, et ne tardera pas à être mis en scène. Les deux pièces sont en cinq actes et en vers iambiques.

Heinrich der Finkler : Henri l'Oiseleur, roi des Allemands, drame historique en cinq actes et en vers, par J. Mosen; Leipzig, 1836. — Ce drame n'a d'autre défaut que de ne pouvoir être représenté. Il joue pendant quinze ans sur le Danube, sur le Rhin, au pied du Harz, dans toutes les parties de l'Allemagne.

Dichtungen von Byron : Poésies de Byron, traduites de l'anglais par G. Pfitzer; Stuttgart, chez Liesching, 1836. — Cette fois lord Byron a trouvé un interprète digne de lui. G. Pfitzer est poète lui-même, et poète très-distingué.

Theater : le Théâtre de Bauernfeld; Mannheim, chez Lœwenthal, 1835. — Bauernfeld compte parmi les bons poètes dramatiques de l'Allemagne actuelle. Ce volume renferme deux pièces : les *Confessions*

et *Franz Waller*. Le héros de cette dernière pièce est un Allemand qui revient d'Amérique, riche et blasé. Il répand autour de lui l'aisance et le bonheur, sans être heureux lui-même. Il le devient enfin en épousant une jeune sauvage, qu'il a amenée avec lui.

Die Socinianer : les Sociniens, tragédie en cinq actes, par W. Brause ; Dresde, chez Arnold, 1835.

Gothe und sein Zeitalter : Goethe et son siècle ; Léna, chez Bran, 1835. — Nous ne faisons mention de cet écrit, extrait du journal la *Minerve*, que pour avertir les amis de la littérature allemande, qu'ils ne trouveraient dans ce pamphlet qu'une critique très-injuste des travaux et du génie de Goethe.

Sämmtliche Werke von Michael Beer : Œuvres complètes de Michel Beer, publiées par Ed. de Schenk ; Leipzig, chez Brockhaus, 1835 (XLIV et 954 pages grand in-8.^o ; prix : 16 francs). — Les œuvres de ce poëte mort si jeune se composent de sept drames, dont deux comédies, de poésies lyriques, de sonnets, d'épigrammes, etc. Le tout est précédé d'une biographie de l'auteur par Ed. de Schenk.

Eidgenössische Lieder-Chronik : Chronique poétique de la confédération helvétique, ou Recueil des plus anciens et des meilleurs chants populaires de la Suisse, depuis l'extinction de la maison de Zähringen jusqu'à la réformation, traduits et expliqués par E. L. Rochholz ; Bern, chez Fischer, 1835.

Vaterländische Dichtungen : Poésies nationales, par Ch. A. Kaltenbrunner ; Linz, 1835. — Ces poésies reproduisent avec bonheur les traditions locales et les souvenirs historiques de l'Autriche supérieure.

Gedichte von W. Meinhold : Poésies de W. Meinhold, deux volumes, 2.^e édition ; Leipzig, chez Brockhaus, 1835. — Le premier volume se compose de poésies religieuses ; dans le second se trouvent beaucoup de ballades dont les sujets appartiennent à l'histoire ancienne de la Poméranie, patrie de l'auteur, ou se rapportent à des *sagas* du Nord.

TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

13.^{me} NUMÉRO.

	Page.
I. Universités allemandes : Königsberg.	3
II. Esquisses sur l'Espagne.	23
III. Struensée, tragédie en cinq actes, par Michel Beer, traduite par X. Marmier (actes III, IV et V).	55
IV. <i>Mélanges</i> :	
La mort d'un ange, par Jean-Paul	107
La comtesse Hélène, nouvelle par Willibald Alexis.	112
Nouvelles diverses	116
V. <i>Critique littéraire</i> .	
Livres allemands :	
Œuvres complètes de Michel Beer.	117
Pièces de théâtre, par M. de Elsholz	118
Poésies de M. W. Meinhold.	119
Livres français.	
Études sur l'histoire de France, par M. A. Trognon.	119
Bulletin bibliographique	121

14.^{me} NUMÉRO.

I. Coup d'œil sur la littérature allemande pendant la restauration, traduit de Menzel	139
II. Les universités d'Allemagne : l'Étudiant	155
III. Joseph de Sonnenberg.	169
IV. L'Apollon du Vatican, par Anselme Feuerbach	185
V. <i>Mélanges</i> :	
Tableaux de Munich	200
Un Rêve, traduit de Sonnenberg	208
Le Juif errant, traduit de Schubart	211
Conversations de Goethe	216
Chapitres détachés de la vie de Fibel, traduit de Jean- Paul	219
Bogislaf, le grand-duc de Poméranie.	229

VI. *Critique littéraire :*

Pages.

Livres allemands.

Feuilles de journal, par M. A. de Bornstedt 236

Panorama de Munich, par M. A. Lewald. 236

L'Angleterre en 1835, par M. F. de Raumer 237

Tableaux d'Alsace, par MM. Auguste et Adolphe Stæber. 239

Documents pour l'histoire de l'art moderne, par M. E.

Fœrser 241

Voyage au Paraguay, par M. J. R. Rengger. 241

Livres français :

Origine et Progrès de la puissance des Sikhs dans le Pen-
jab, et Histoire du Maha-radja Randjit-Singh, par H.

T. Prinsep 242

Essai sur la mnémonique des anciens, par M. le chevalier

Ch. Morgenstern 245

15.^{me} NUMÉRO.I. Essai sur la philosophie de Hegel (5.^e article), par M. Willm. 251

II. Du Paupérisme en Angleterre, par M. F. de Raumer . . . 267

III. La Cheminée hollandaise, traduit de l'allemand 286

IV. Les Déceptions, comédie en cinq actes, par Karoly Kisfa-
ludy, traduit par Eugène de Breza (actes I et II). 305

V. L'Apollon du Vatican (fin). 341

VI. *Mélanges :*

Extraits de Jean-Paul : Siebenkäs 347

Digression sur les maisons pleines de jeunes filles à marier. 355

Correspondance de Berlin. 358

Adam et le Séraphin, parabole traduite de Krummacher. 361

Le Fleuve, traduit de Goethe. 362

Bulletin bibliographique 365